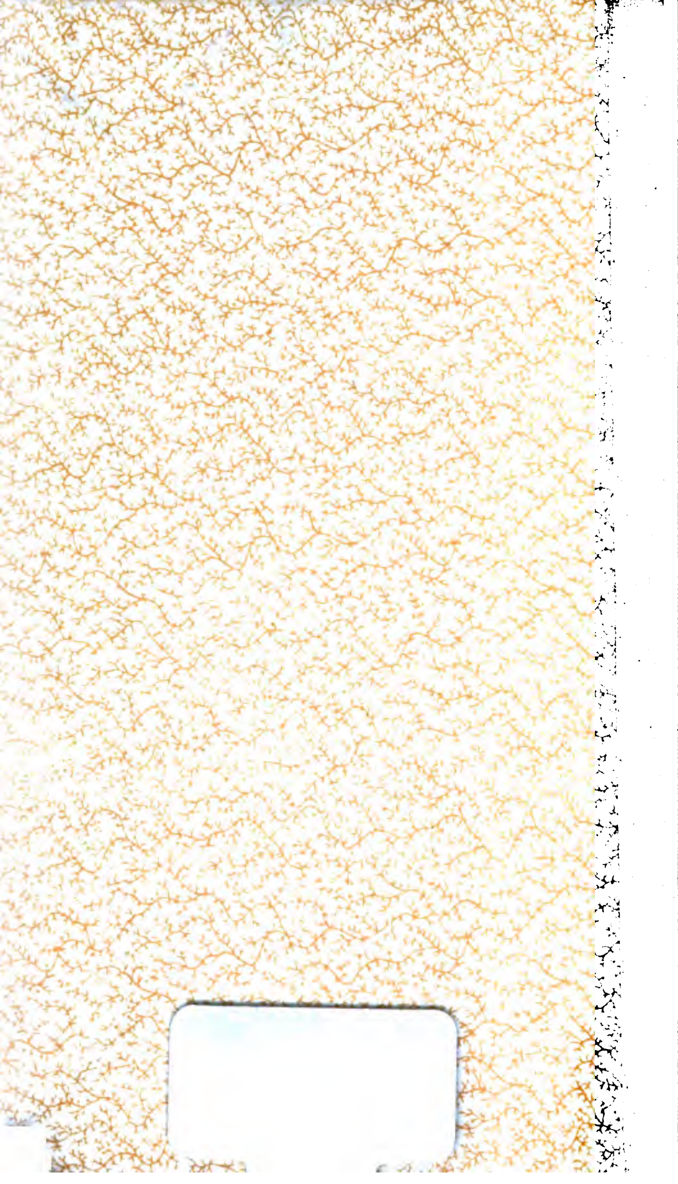
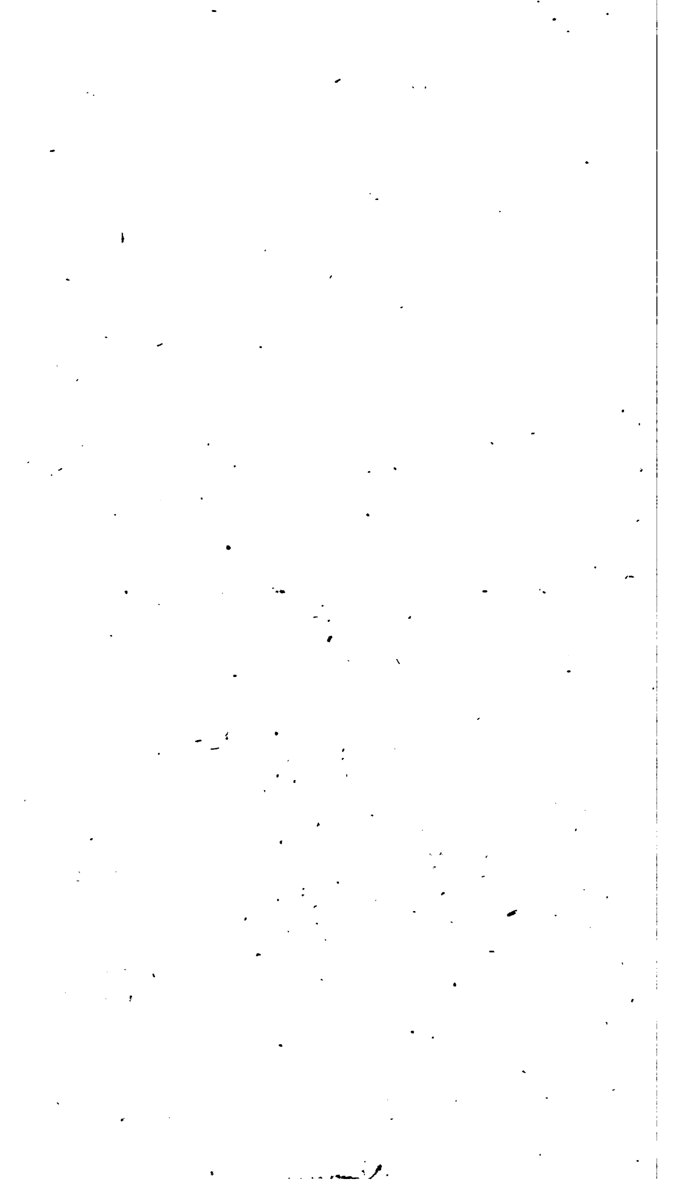



Voltaire

DICTIONNAIRE
PHILOSOPHIQUE



DICTIONNAIRE
PHILOSOPHIQUE,

PAR

M. DE VOLTAIRE.

NOUVELLE ÉDITION,
plus complette que toutes les précédentes.

TOME I.



A AMSTERDAM,
Chez MARC-MICHEL REY.

1789.

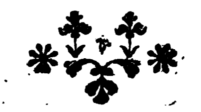
AVERTISSEMENT

DES ÉDITEURS.

Nous avons réuni fons le titre de *Dictionnaire Philosophique*, les Questions sur l'Encyclopédie, le Dictionnaire Philosophique réimprimé sous le titre de la Raison par alphabet, un Dictionnaire manuscrit intitulé l'Opinion en alphabet, les articles de M. de *Voltaire* insérés dans l'Encyclopédie ; enfin plusieurs articles destinés pour le Dictionnaire de l'Académie Française.

On a joint un grand nombre de morceaux peu étendus, qu'il eût été difficile de classer dans quelqu'une des divisions de cette Collection.

On trouvera nécessairement ici quelques répétitions; ce qui ne doit pas surprendre, puisque nous réunissons des morceaux destinés à faire partie d'ouvrages différens. Cependant on les a évitées, autant qu'il a été possible de le faire, sans altérer ou mutiler le texte.





INTRODUCTION

AUX

QUESTIONS SUR L'ENCYCLOPÉDIE,

par des Amateurs. (*)

QUELQUES Gens-de-lettres, qui ont étudié l'Encyclopédie, ne proposent ici que des questions, & ne demandent que des éclaircissemens; ils se déclarent douteurs, & non docteurs. Ils doutent sur-tout de ce qu'ils avancent; ils respectent ce qu'ils doivent respecter; ils soumettent leur raison dans toutes les choses qui sont au-dessus de leur raison, & il y en a beaucoup.

L'Encyclopédie est un monument qui honore la France; aussi fut-elle persécutée dès qu'elle fut entreprise. Le discours préliminaire qui la précède était un vestibule d'une ordonnance magnifique & sage, qui annonçait le palais des sciences; mais il avertissait la jalousie & l'ignorance de s'armer. On décria l'ouvrage avant qu'il parût; la basse littérature se déchaîna; on écrivit des libelles diffamatoires contre ceux dont le travail n'avait pas encore paru.

Mais à peine l'Encyclopédie a-t-elle été achevée, que l'Europe en a reconnu l'utilité; il a fallu réimprimer en France & augmenter cet ouvrage immense qui est de vingt-deux volumes *in-folio*; on l'a contrefait en Italie; & des

(*) Voyez l'AVERTISSEMENT des Éditeurs.

Théologiens même ont embelli & fortifié les articles de théologie à la manière de leur pays : on le contrefait chez les Suiſſes ; & les additions dont on le charge ſont ſans-doute entièrement oppoſées à la méthode italienne, afin que le lecteur impartial ſoit en état de juger.

Cependant cette entrepriſe n'appartenait qu'à la France ; des Français ſeuls l'avaient conçue & exécutée. On en tira quatre mille deux cents cinquante exemplaires, dont il ne reſte pas un ſeul chez les Libraires. Ceux qu'on peut trouver par un hazard heureux ſe vendent aujourd'hui dix-huit cents francs ; ainſi tout l'ouvrage pourrait avoir opéré une circulation de ſept millions ſix cents cinquante mille livres. Ceux qui ne conſidéreront que l'avantage du négoce, verront que celui des deux Indes n'en a jamais approché. Les Libraires y ont gagné environ cinq cents pour cent, ce qui n'eſt jamais arrivé depuis près de deux ſiècles dans aucun commerce. Si on enviſage l'économie politique, on verra que plus de mille ouvriers, depuis ceux qui recherchent la première matière du papier, juſqu'à ceux qui ſe chargent des plus belles gravures, ont été employés & ont nourri leurs familles.

Il y a un autre prix pour les Auteurs, le plaiſir d'expliquer le vrai, l'avantage d'enſeigner le genre-humain, la gloire ; car pour le faible honoraire qui en revint à deux ou trois Auteurs principaux, & qui fut ſi diſproportionné à leurs travaux immenſes, il ne doit pas être compté. Jamais on ne travailla avec tant d'ardeur & avec un plus noble déſintéreſſement.

On vit bientôt des perſonnages recommandables dans tous

les rangs, officiers-généraux, magistrats, ingénieurs, véritables gens-de-lettres, s'empresser à décorer cet ouvrage de leurs recherches, souscrire & travailler à-la-fois: ils ne voulaient que la satisfaction d'être utiles; il ne voulaient point être connus, & c'est malgré eux qu'on a imprimé le nom de plusieurs.

Le philosophe s'oublia pour servir les hommes; l'intérêt, l'envie & le fanatisme ne s'oublièrent pas. Quelques Jésuites, qui étaient en possession d'écrire sur la théologie & sur les belles-lettres, pensaient qu'il n'appartenait qu'aux journalistes de Trévoux d'enseigner la terre ils voulurent au moins avoir part à l'Encyclopédie pour de l'argent; car il est à remarquer qu'aucun Jésuite n'a donné au public ses ouvrages sans les vendre.

DIEU permit en même tems que deux ou trois convulsionnaires se présentassent pour coopérer à l'Encyclopédie: on avait à choisir entre ces deux extrêmes; on les rejetta tous deux également comme de raison, parce qu'on n'était d'aucun parti, & qu'on se bornait à chercher la vérité. Quelques Gens-de-lettres furent exclus aussi, parce que les places étaient prises. Ce furent autant d'ennemis qui tous se réunirent contre l'Encyclopédie, dès que le 1[er] tome parut. Les Auteurs furent traités comme l'avaient été à Paris les inventeurs de l'art admirable de l'Imprimerie, lorsqu'ils vinrent y débiter quelques-uns de leurs essais; on les prit pour des sorciers, on saisit juridiquement leurs livres, on commença contre eux un procès criminel. Les Encyclopédistes furent accueillis précisément avec la même justice & la même sagesse.

Théologiens même ont embelli & fortifié les articles de théologie à la manière de leur pays : on le contrefait chez les Suisses ; & les additions dont on le charge sont sans-doute entièrement opposées à la méthode italienne, afin que le lecteur impartial soit en état de juger.

Cependant cette entreprise n'appartenait qu'à la France ; des Français seuls l'avaient conçue & exécutée. On en tira quatre mille deux cents cinquante exemplaires, dont il ne reste pas un seul chez les Libraires. Ceux qu'on peut trouver par un hazard heureux se vendent aujourd'hui dix-huit cents francs ; ainsi tout l'ouvrage pourrait avoir opéré une circulation de sept millions six cents cinquante mille livres. Ceux qui ne considèreront que l'avantage du négoce, verront que celui des deux Indes n'en a jamais approché. Les Libraires y ont gagné environ cinq cents pour cent, ce qui n'est jamais arrivé depuis près de deux siècles dans aucun commerce. Si on envisage l'économie politique, on verra que plus de mille ouvriers, depuis ceux qui recherchent la première matière du papier, jusqu'à ceux qui se chargent des plus belles gravures, ont été employés & ont nourri leurs familles.

Il y a un autre prix pour les Auteurs, le plaisir d'expliquer le vrai, l'avantage d'enseigner le genre-humain, la gloire ; car pour le faible honoraire qui en revint à deux ou trois Auteurs principaux, & qui fut si disproportionné à leurs travaux immenses, il ne doit pas être compté. Jamais on ne travailla avec tant d'ardeur & avec un plus noble désintéressement.

On vit bientôt des personnages recommandables dans tous

les rangs, officiers-généraux, magistrats, ingénieurs, véritables gens-de-lettres, s'empresser à décorer cet ouvrage de leurs recherches, souscrire & travailler à-la-fois: ils ne voulaient que la satisfaction d'être utiles; il ne voulaient point être connus, & c'est malgré eux qu'on a imprimé le nom de plusieurs.

Le philosophe s'oublia pour servir les hommes; l'intérêt, l'envie & le fanatisme ne s'oublièrent pas. Quelques Jésuites, qui étaient en possession d'écrire sur la théologie & sur les belles-lettres, pensaient qu'il n'appartenait qu'aux journalistes de Trévoux d'enseigner la terre ils voulurent au moins avoir part à l'Encyclopédie pour de l'argent; car il est à remarquer qu'aucun Jésuite n'a donné au public ses ouvrages sans les vendre.

DIEU permit en même tems que deux ou trois convulsionnaires se présentassent pour coopérer à l'Encyclopédie: on avait à choisir entre ces deux extrêmes; on les rejetta tous deux également comme de raison, parce qu'on n'était d'aucun parti, & qu'on se bornait à chercher la vérité. Quelques Gens-de-lettres furent exclus aussi, parce que les places étaient prises. Ce furent autant d'ennemis qui tous se réunirent contre l'Encyclopédie, dès que le 1er tome parut. Les Auteurs furent traités comme l'avaient été à Paris les inventeurs de l'art admirable de l'Imprimerie, lorsqu'ils vinrent y débiter quelques-uns de leurs essais; on les prit pour des sorciers, on saisit juridiquement leurs livres, on commença contre eux un procès criminel. Les Encyclopédistes furent accueillis précisément avec la même justice & la même sagesse.

Théologiens même ont embelli & fortifié les articles de théologie à la manière de leur pays : on le contrefait chez les Suisses ; & les additions dont on le charge sont sans-doute entièrement opposées à la méthode italienne, afin que le lecteur impartial soit en état de juger.

Cependant cette entreprise n'appartenait qu'à la France ; des Français seuls l'avaient conçue & exécutée. On en tira quatre mille deux cents cinquante exemplaires, dont il ne reste pas un seul chez les Libraires. Ceux qu'on peut trouver par un hazard heureux se vendent aujourd'hui dix-huit cents francs ; ainsi tout l'ouvrage pourrait avoir opéré une circulation de sept millions six cents cinquante mille livres. Ceux qui ne considéreront que l'avantage du négoce, verront que celui des deux Indes n'en a jamais approché. Les Libraires y ont gagné environ cinq cents pour cent, ce qui n'est jamais arrivé depuis près de deux siècles dans aucun commerce. Si on envisage l'économie politique, on verra que plus de mille ouvriers, depuis ceux qui recherchent la première matière du papier, jusqu'à ceux qui se chargent des plus belles gravures, ont été employés & ont nourri leurs familles.

Il y a un autre prix pour les Auteurs, le plaisir d'expliquer le vrai, l'avantage d'enseigner le genre-humain, la gloire ; car pour le faible honoraire qui en revint à deux ou trois Auteurs principaux, & qui fut si disproportionné à leurs travaux immenses, il ne doit pas être compté. Jamais on ne travailla avec tant d'ardeur & avec un plus noble désintéressement.

On vit bientôt des personnages recommandables dans tous

les rangs, officiers-généraux, magiftrats, ingénieurs, véritables gens-de-lettres, s'empreffer à décorer cet ouvrage de leurs recherches, foufcrire & travailler à-la-fois: ils ne voulaient que la fatisfaction d'être utiles; il ne voulaient point être connus, & c'eft malgré eux qu'on a imprimé le nom de plufieurs.

Le philofophe s'oublia pour fervir les hommes; l'intérêt, l'envie & le fanatifme ne s'oublièrent pas. Quelques Jéfuites, qui étaient en poffeffion d'écrire fur la théologie & fur les belles-lettres, penfaient qu'il n'appartenait qu'aux journaliftes de Trévoux d'enfeigner la terre ils voulurent au moins avoir part à l'Encyclopédie pour de l'argent; car il eft à remarquer qu'aucun Jéfuite n'a donné au public fes ouvrages fans les vendre.

DIEU permit en même tems que deux ou trois convulfionnaires fe préfentaffent pour coopérer à l'Encyclopédie: on avait à choifir entre ces deux extrêmes; on les rejetta tous deux également comme de raifon, parce qu'on n'était d'aucun parti, & qu'on fe bornait à chercher la vérité. Quelques Gens-de-lettres furent exclus auffi, parce que les places étaient prifes. Ce furent autant d'ennemis qui tous fe réunirent contre l'Encyclopédie, dès que le 1er tome parut. Les Auteurs furent traités comme l'avaient été à Paris les inventeurs de l'art admirable de l'Imprimerie, lorfqu'ils vinrent y débiter quelques-uns de leurs effais; on les prit pour des forciers, on faifit juridiquement leurs livres, on commença contre eux un procès criminel. Les Encyclopédiftes furent accueillis précifément avec la même juftice & la même fageffe.

Théologiens même ont embelli & fortifié les articles de théologie à la manière de leur pays : on le contrefait chez les Suisses ; & les additions dont on le charge sont sans-doute entièrement opposées à la méthode italienne, afin que le lecteur impartial soit en état de juger.

Cependant cette entreprise n'appartenait qu'à la France ; des Français seuls l'avaient conçue & exécutée. On en tira quatre mille deux cents cinquante exemplaires, dont il ne reste pas un seul chez les Libraires. Ceux qu'on peut trouver par un hazard heureux se vendent aujourd'hui dix-huit cents francs ; ainsi tout l'ouvrage pourrait avoir opéré une circulation de sept millions six cents cinquante mille livres. Ceux qui ne considéreront que l'avantage du négoce, verront que celui des deux Indes n'en a jamais approché. Les Libraires y ont gagné environ cinq cents pour cent, ce qui n'est jamais arrivé depuis près de deux siècles dans aucun commerce. Si on envisage l'économie politique, on verra que plus de mille ouvriers, depuis ceux qui recherchent la première matière du papier, jusqu'à ceux qui se chargent des plus belles gravures, ont été employés & ont nourri leurs familles.

Il y a un autre prix pour les Auteurs, le plaisir d'expliquer le vrai, l'avantage d'enseigner le genre-humain, la gloire ; car pour le faible honoraire qui en revint à deux ou trois Auteurs principaux, & qui fut si disproportionné à leurs travaux immenses, il ne doit pas être compté. Jamais on ne travailla avec tant d'ardeur & avec un plus noble désintéressement.

On vit bientôt des personnages recommandables dans tous

les rangs, officiers-généraux, magiftrats, ingénieurs, véritables gens-de-lettres, s'empreffer à décorer cet ouvrage de leurs recherches, foufcrire & travailler à-la-fois : ils ne voulaient que la fatisfaction d'être utiles ; il ne voulaient point être connus, & c'eft malgré eux qu'on a imprimé le nom de plufieurs.

Le philofophe s'oublia pour fervir les hommes ; l'intérêt, l'envie & le fanatifme ne s'oublièrent pas. Quelques Jéfuites, qui étaient en poffeffion d'écrire fur la théologie & fur les belles-lettres, penfaient qu'il n'appartenait qu'aux journaliftes de Trévoux d'enfeigner la terre ils voulurent au moins avoir part à l'Encyclopédie pour de l'argent ; car il eft à remarquer qu'aucun Jéfuite n'a donné au public fes ouvrages fans les vendre.

DIEU permit en même tems que deux ou trois convulfionnaires fe préfentaffent pour coopérer à l'Encyclopédie : on avait à choifir entre ces deux extrêmes ; on les rejetta tous deux également comme de raifon, parce qu'on n'était d'aucun parti, & qu'on fe bornait à chercher la vérité. Quelques Gens-de-lettres furent exclus auffi, parce que les places étaient prifes. Ce furent autant d'ennemis qui tous fe réunirent contre l'Encyclopédie, dès que le 1er tome parut. Les Auteurs furent traités comme l'avaient été à Paris les inventeurs de l'art admirable de l'Imprimerie, lorfqu'ils vinrent y débiter quelques-uns de leurs effais ; on les prit pour des forciers, on faifit juridiquement leurs livres, on commença contre eux un procès criminel. Les Encyclopédiftes furent accueillis précifément avec la même juftice & la même fageffe.

Théologiens même ont embelli & fortifié les articles de théologie à la manière de leur pays : on le contrefait chez les Suisses ; & les additions dont on le charge sont sans-doute entièrement opposées à la méthode italienne, afin que le lecteur impartial soit en état de juger.

Cependant cette entreprise n'appartenait qu'à la France ; des Français seuls l'avaient conçue & exécutée. On en tira quatre mille deux cents cinquante exemplaires, dont il ne reste pas un seul chez les Libraires. Ceux qu'on peut trouver par un hazard heureux se vendent aujourd'hui dix-huit cents francs ; ainsi tout l'ouvrage pourrait avoir opéré une circulation de sept millions six cents cinquante mille livres. Ceux qui ne considéreront que l'avantage du négoce, verront que celui des deux Indes n'en a jamais approché. Les Libraires y ont gagné environ cinq cents pour cent, ce qui n'est jamais arrivé depuis près de deux siècles dans aucun commerce. Si on envisage l'économie politique, on verra que plus de mille ouvriers, depuis ceux qui recherchent la première matière du papier, jusqu'à ceux qui se chargent des plus belles gravures, ont été employés & ont nourri leurs familles.

Il y a un autre prix pour les Auteurs, le plaisir d'expliquer le vrai, l'avantage d'enseigner le genre-humain, la gloire ; car pour le faible honoraire qui en revint à deux ou trois Auteurs principaux, & qui fut si disproportionné à leurs travaux immenses, il ne doit pas être compté. Jamais on ne travailla avec tant d'ardeur & avec un plus noble désintéressement.

On vit bientôt des personnages recommandables dans tous

les rangs, officiers-généraux, magiſtrats, ingénieurs, véritables gens-de-lettres, s'empreſſer à décorer cet ouvrage de leurs recherches, ſouſcrire & travailler à-la-fois : ils ne voulaient que la ſatisfaction d'être utiles ; il ne voulaient point être connus, & c'eſt malgré eux qu'on a imprimé le nom de pluſieurs.

Le philoſophe s'oublia pour ſervir les hommes ; l'intérêt, l'envie & le fanatiſme ne s'oublièrent pas. Quelques Jéſuites, qui étaient en poſſeſſion d'écrire ſur la théologie & ſur les belles-lettres, penſaient qu'il n'appartenait qu'aux journaliſtes de Trévoux d'enſeigner la terre ils voulurent au moins avoir part à l'Encyclopédie pour de l'argent ; car il eſt à remarquer qu'aucun Jéſuite n'a donné au public ſes ouvrages ſans les vendre.

DIEU permit en même tems que deux ou trois convulſionnaires ſe préſentaſſent pour coopérer à l'Encyclopédie : on avait à choiſir entre ces deux extrêmes ; on les rejetta tous deux également comme de raiſon, parce qu'on n'était d'aucun parti, & qu'on ſe bornait à chercher la vérité. Quelques Gens-de-lettres furent exclus auſſi, parce que les places étaient priſes. Ce furent autant d'ennemis qui tous ſe réunirent contre l'Encyclopédie, dès que le 1[er] tome parut. Les Auteurs furent traités comme l'avaient été à Paris les inventeurs de l'art admirable de l'Imprimerie, lorſqu'ils vinrent y débiter quelques-uns de leurs eſſais ; on les prit pour des ſorciers, on ſaiſit juridiquement leurs livres, on commença contre eux un procès criminel. Les Encyclopédiſtes furent accueillis préciſément avec la même juſtice & la même ſageſſe.

A ij

Théologiens même ont embelli & fortifié les articles de théologie à la manière de leur pays : on le contrefait chez les Suisses ; & les additions dont on le charge sont sans-doute entièrement opposées à la méthode italienne, afin que le lecteur impartial soit en état de juger.

Cependant cette entreprise n'appartenait qu'à la France ; des Français seuls l'avaient conçue & exécutée. On en tira quatre mille deux cents cinquante exemplaires, dont il ne reste pas un seul chez les Libraires. Ceux qu'on peut trouver par un hazard heureux se vendent aujourd'hui dix-huit cents francs ; ainsi tout l'ouvrage pourrait avoir opéré une circulation de sept millions six cents cinquante mille livres. Ceux qui ne considéreront que l'avantage du négoce, verront que celui des deux Indes n'en a jamais approché. Les Libraires y ont gagné environ cinq cents pour cent, ce qui n'est jamais arrivé depuis près de deux siècles dans aucun commerce. Si on envisage l'économie politique, on verra que plus de mille ouvriers, depuis ceux qui recherchent la première matière du papier, jusqu'à ceux qui se chargent des plus belles gravures, ont été employés & ont nourri leurs familles.

Il y a un autre prix pour les Auteurs, le plaisir d'expliquer le vrai, l'avantage d'enseigner le genre-humain, la gloire ; car pour le faible honoraire qui en revint à deux ou trois Auteurs principaux, & qui fut si disproportionné à leurs travaux immenses, il ne doit pas être compté. Jamais on ne travailla avec tant d'ardeur & avec un plus noble désintéressement.

On vit bientôt des personnages recommandables dans tous

les rangs, officiers-généraux, magiſtrats, ingénieurs, véritables gens-de-lettres, s'empreſſer à décorer cet ouvrage de leurs recherches, ſouſcrire & travailler à-la-fois: ils ne voulaient que la ſatisfaction d'être utiles; il ne voulaient point être connus, & c'eſt malgré eux qu'on a imprimé le nom de pluſieurs.

Le philoſophe s'oublia pour ſervir les hommes; l'intérêt, l'envie & le fanatiſme ne s'oublièrent pas. Quelques Jéſuites, qui étaient en poſſeſſion d'écrire ſur la théologie & ſur les belles-lettres, penſaient qu'il n'appartenait qu'aux journaliſtes de Trévoux d'enſeigner la terre ils voulurent au moins avoir part à l'Encyclopédie pour de l'argent; car il eſt à remarquer qu'aucun Jéſuite n'a donné au public ſes ouvrages ſans les vendre.

DIEU permit en même tems que deux ou trois convulſionnaires ſe préſentaſſent pour coopérer à l'Encyclopédie: on avait à choiſir entre ces deux extrêmes; on les rejetta tous deux également comme de raiſon, parce qu'on n'était d'aucun parti, & qu'on ſe bornait à chercher la vérité. Quelques Gens-de-lettres furent exclus auſſi, parce que les places étaient priſes. Ce furent autant d'ennemis qui tous ſe réunirent contre l'Encyclopédie, dès que le 1.er tome parut. Les Auteurs furent traités comme l'avaient été à Paris les inventeurs de l'art admirable de l'Imprimerie, lorſqu'ils vinrent y débiter quelques-uns de leurs eſſais; on les prit pour des ſorciers, on ſaiſit juridiquement leurs livres, on commença contre eux un procès criminel. Les Encyclopédiſtes furent accueillis préciſément avec la même juſtice & la même ſageſſe.

Un maître d'école, connu alors dans Paris (*), ou du moins dans la canaille de Paris, pour un très-ardent convulsionnaire, se chargea au nom de ses confréres de déférer l'Encyclopédie comme un ouvrage contre les mœurs, la religion, & l'Etat. Cet homme avait joué quelque tems sur le théâtre des marionnettes de St. Médard, & avait poussé la fripponnerie du fanatisme jusqu'à se faire suspendre en croix, & à paraître réellement crucifié avec une couronne d'épines sur la tête, le 2 Mars 1747, dans la rue St. Denis, vis-à-vis St. Leu & St. Gilles; en présence de cent convulsionnaires: ce fut cet homme qui se porta pour délateur; il fut à la fois l'organe des journalistes de Trévoux, des bateleurs de St. Médard, & d'un certain nombre d'hommes ennemis de toute nouveauté, & encore plus de tout mérite.

Il n'y avait point eu d'exemple d'un pareil procès. On accusait les auteurs, non pas de ce qu'ils avaient dit, mais de ce qu'ils diraient un jour. *Voyez*, disait-on, *la malice: le premier tome est plein de renvois aux derniers; donc c'est dans les derniers que sera tout le venin.* Nous n'exagérons point: cela fut dit mot à mot.

L'Encyclopédie fut imprimée sur cette divination; mais enfin la raison l'emporte. Le destin de cet ouvrage a été celui de toutes les entreprises utiles, de presque tous les bons livres, comme celui de la *Sagesse* de *Charron*, de la savante histoire composée par le sage *de Thou*, de presque toutes les vérités neuves, des expériences contre l'horreur du vide, de la rotation de la terre, de l'usage de l'émétique,

(*) *Abraham Chaumeix.*

de la gravitation, de l'inoculation. Tout cela fut condamné d'abord, & reçu ensuite avec la reconnoissance tardive du public.

Le délateur couvert de honte est allé à Moscou exercer son métier de maître d'école, & là il peut se faire crucifier, s'il lui en prend envie; mais il ne peut ni nuire à l'Encyclopédie, ni séduire des Magistrats. Les autres serpens qui mordaient la lime ont usé leurs dents, & cessé de mordre.

Comme la plupart des savans & des hommes-de-génie qui ont contribué avec tant de zèle à cet important ouvrage, s'occupent à présent du soin de le perfectionner & d'y ajouter même plusieurs volumes; & comme dans plus d'un pays on en a déjà commencé des éditions, nous avons cru devoir présenter aux amateurs de la littérature un essai de quelques articles omis dans le grand Dictionnaire, ou qui peuvent souffrir quelques additions, ou qui ayant été insérés par des mains étrangères, n'ont pas été traités selon les vues des Directeurs de cette entreprise immense.

C'est à eux que nous dédions notre essai, dont ils pourront prendre & corriger ou laisser les articles, à leur gré, dans la grande édition que les libraires de Paris préparent. Ce sont des plantes exotiques que nous leur offrons; elles ne mériteront d'entrer dans leur vaste collection qu'autant qu'elles seront cultivées par de telles mains, & c'est alors qu'elles pourront recevoir la vie.

AVÉRTISSEMENT

DE LA COLLECTION

Intitulée: L'OPINION EN ALPHABET. (*)

QUOS oportet redargui, qui universas domos subvertunt, docentes quæ non oportet, turpis lucri gratiâ: « Il faut fermer la bouche à ceux qui renversent toutes les familles, enseignant, par un intérêt honteux, ce qu'on ne doit point enseigner. » (Epître de *St Paul* à *Tite*, chap. I, v. 11.)

Cet Alphabet est extrait des ouvrages les plus estimés qui ne sont pas communément à la portée du grand nombre ; & si l'auteur ne cite pas toujours les sources où il a puisé, comme étant assez connues des doctes, il ne doit pas être soupçonné de vouloir se faire honneur du travail d'autrui, puisqu'il garde lui-même l'anonyme, suivant cette parole de l'Evangile : « Que votre main » gauche ne sache point ce que fait votre » droite. (*a*) »

(*) Voyez l'Avertissement des Éditeurs.

(*a*) *Saint Matthieu*, chap. VI, v. 3.



DICTIONNAIRE
PHILOSOPHIQUE.

A

Nous aurons peu de questions à faire sur cette première lettre de tous les alphabets. Cet article de l'Encyclopédie, plus nécessaire qu'on ne croirait, est de *César du Marsais*, qui n'était bon grammairien que parce qu'il avait dans l'esprit une dialectique très-profonde & très-nette. La vraie philosophie tient à tout, excepté à la fortune. Ce sage qui était pauvre, & dont l'éloge se trouve à la tête du troisième volume de l'Encyclopédie, fut persécuté par l'auteur de *Marie à la Coque*, qui était riche; & sans les générosités du comte de *Lauraguais*, il serait mort dans la plus extrême misère. Saisissons cette occasion de dire que jamais la Nation Française ne s'est plus honorée que de nos jours, par ces actions de véritable grandeur faites sans ostentation. Nous avons vu plus d'un Ministre d'Etat encourager les talens dans l'indigence, & demander

le secret. *Colbert* les récompensait, mais avec l'argent de l'Etat; *Fouquet* avec celui de la déprédation. Ceux dont je parle (*) ont donné leur propre bien; & par-là ils sont au-dessus de *Fouquet*, autant que par leur naissance, leurs dignités & leur génie. Comme nous ne les nommons point, ils ne doivent pas se fâcher. Que le lecteur pardonne cette digression qui commence notre ouvrage. Elle vaut mieux que ce que nous dirons sur la lettre A, qui a été si bien traitée par feu M. *du Marsais*, & par ceux qui ont joint leur travail au sien. Nous ne parlerons point des autres lettres, & nous renvoyons à l'Encyclopédie, qui dit tout ce qu'il faut sur cette matière.

On commence à substituer la lettre *a* à la lettre *o* dans *français*, *française*, *anglais*, *anglaise*; & dans tous les imparfaits, comme *il employait*, *il octroyait*, *il ployerait*, &c.: la raison n'en est-elle pas évidente? ne faut-il pas écrire comme on parle, autant qu'on le peut? n'est-ce pas une contradiction d'écrire *oi* & de prononcer *ai*? Nous disions autrefois *je croyois*, *j'octroyois*, *j'employois*, *je ployois*: lorsqu'enfin on adoucit ces sons barbares, on ne songea point à réformer les caractères, & le langage démentit continuellement l'écriture.

Mais quand il fallut faire-rimer en vers les *ois* qu'on prononçait *ais*, avec les *ois* qu'on prononçait *ois*, les auteurs furent bien embarrassés. Tout le monde, par exemple, disait *français* dans la conversation & dans les discours publics: mais comme

(*) M. le Duc de *Choiseul*.

la coutume vicieuſe de rimer pour les yeux, & non pas pour les oreilles, s'était introduite parmi nous, les poëtes ſe crurent obligés de faire-rimer *françois* à *lois*, *rois*, *exploits*; & alors les mêmes académiciens qui venaient de prononcer *français* dans un diſcours oratoire, prononçaient *françois* dans les vers. On trouve dans une pièce-de-vers de *Pierre Corneille*, ſur le paſſage du Rhin, aſſez peu connue:

Quel ſpectacle d'effroi! grand Dieu! ſi toutefois
Quelque choſe pouvoit effrayer des *François*.

Le lecteur peut remarquer quel effet produiraient aujourd'hui ces vers, ſi l'on prononçait comme ſous *François I*, *pouvoit* par un *o*; quelle cacophonie feraient *effroi*, *toutefois*, *pouvoit*, *françois*.

Dans le tems que notre langue ſe perfectionnait le plus, *Boileau* diſait:

Qu'il s'en prenne à ſa muſe allemande en *françois*;
Mais laiſſons Chapelain pour la dernière *fois*.

Aujourd'hui que tout le monde dit *français*, ce vers de *Boileau* lui-même paraîtrait un peu allemand.

Nous nous ſommes enfin défaits de cette mauvaiſe habitude d'écrire le mot *français* comme on écrit *St François*. Il faut du tems pour réformer la manière d'écrire tous ces autres mots dans leſquels les yeux trompent toujours les oreilles. Vous écrivez encore *je croyois*; & ſi vous prononciez *je croyois*, en feſant-ſentir les deux *o*, perſonne ne pourrait vous ſupporter. Pourquoi donc, en ménageant nos oreilles, ne ménagez-vous pas auſſi nos yeux? pourquoi n'écrivez-vous pas *je croyais*, puiſque *je croyois* eſt abſolument barbare?

Vous enſeignez la langue françaiſe à un étranger : il eſt d'abord ſurpris que vous prononciez *je croyais*, *j'octroyais*, *j'employais* ; il vous demande pourquoi vous adouciſſez la prononciation de la dernière ſyllabe, & pourquoi vous n'adouciſſez pas la précédente ; pourquoi dans la converſation vous ne dites pas, *je crayais*, *j'emplayais*, &c. ?

Vous lui répondez, & vous devez lui répondre, qu'il y a plus de grâce & de variété à faire ſuccéder une diphthongue à une autre. La dernière ſyllabe, lui dites-vous, dont le ſon reſte dans l'oreille, doit être plus agréable & plus mélodieuſe que les autres ; & c'eſt la variété dans la prononciation de ces ſyllabes, qui fait le charme de la proſodie.

L'étranger vous répliquera : Vous deviez m'en avertir par l'écriture, comme vous m'en avertiſſez dans la converſation. Ne voyez-vous pas que vous m'embarraſſez beaucoup, lorſque vous orthographiez d'une façon, & que vous prononcez d'une autre ?

Les plus belles langues, ſans contredit, ſont celles où les mêmes ſyllabes portent toujours une prononciation uniforme ; telle eſt la langue italienne. Elle n'eſt point hériſſée de lettres qu'on eſt obligé de ſupprimer ; c'eſt le grand vice de l'anglais & du français. Qui croirait, par exemple, que ce mot anglais *handkerchief* ſe prononce *ankicher* ? & quel étranger imaginera que *paon*, *Laon*, ſe prononcent en français *pan* & *Lan* ? Les Italiens ſe ſont défaits de la lettre *h* au commencement des mots, parce qu'elle n'y avait aucun ſon, & de la lettre *x* entièrement, parce qu'ils ne la prononcent plus : que

ne les imitons-nous? avons-nous oublié que l'écriture eſt la peinture de la voix?

Vous dites *anglais*, *portugais*, *français*, mais vous dites *danois*, *ſuédois*; comment devinerai-je cette différence, ſi je n'apprends votre langue que dans vos livres? Et pourquoi, en prononçant *anglais* & *portugais*, mettez-vous un *e* à l'un, & un *a* à l'autre? pourquoi n'avez-vous pas la mauvaiſe habitude d'écrire *portugois*, comme vous avez la mauvaiſe habitude d'écrire *anglois*? En un mot ne paraît-il pas évident que la meilleure méthode eſt d'écrire toujours par *a* ce qu'on prononce par *a*?

A.

A, troiſième perſonne au préſent de l'indicatif du verbe *avoir*. C'eſt un défaut ſans-doute, qu'un verbe ne ſoit qu'une ſeule lettre, & qu'on exprime *il a raiſon*, *il a de l'eſprit*, comme on exprime *il eſt à Paris*, *il eſt à Lyon*.

Hodièque manent veſtigia ruris.

Il *a eu* choquerait horriblement l'oreille, ſi on n'y était pas accoutumé. Pluſieurs écrivains ſe ſervent ſouvent de cette phraſe, *la différence qu'il y a*, *la diſtance qu'il y a entr'eux*; eſt-il rien de plus languiſſant à-la-fois & de plus rude? n'eſt-il pas aiſé d'éviter cette imperfection du langage en diſant ſimplement *la diſtance*, *la différence*, *entr'eux*? à quoi bon ce *qu'il* & cet *y a*, qui rendent le diſcours ſec & diffus, & qui réuniſſent ainſi les plus grands défauts?

Ne faut-il pas ſur-tout éviter le concours de deux

a? il va à Paris; il a Antoine en aversion. Trois & quatre *a* sont insupportables; *il va à Amiens, & de-là à Arques.*

La poësie française proscrit ce heurtement de voyelles :

Gardez qu'une voyelle, à courir trop hâtée,
Ne soit d'une voyelle en son chemin heurtée.

Les Italiens ont été obligés de se permettre cet achoppement de sons qui détruisent l'harmonie naturelle, ces hiatus, ces bâillemens, que les Latins étaient soigneux d'éviter. *Pétrarque* ne fait nulle difficulté de dire :

Muove si il vecchiarel canuto e bianco,
Dal dolce luogo ove ha sua età fornita.

L'*Arioste* a dit :

Non sa quel che sia Amor...
Doveva fortuna alla christiana fede...
Tanto girò che venne a una riviera...
Altra aventura al buon Rinaldo accade....

Cette malheureuse cacophonie est nécessaire en italien, parce que la plus grande partie des mots de cette langue se termine en *a*, *e*, *i*, *o*, *u*. Le latin, qui possède une infinité de terminaisons, ne pouvait guère admettre un pareil heurtement de voyelles, & la langue française est encore en cela plus circonspecte & plus sévère que la latine. Vous voyez très-rarement dans *Virgile* une voyelle suivie d'un mot commençant par une voyelle; ce n'est que dans un petit nombre d'occasions où il faut exprimer quelque désordre de l'esprit,

Arma amens capio;

ou lorsque deux spondées peignent un lieu vaste & désert,

In Neptuno Aegeo.

Homère, il est vrai, ne s'assujettit pas à cette règle de l'harmonie qui rejette le concours des voyelles, & sur-tout des A; les finesses de l'art n'étaient pas encore connues de son tems, & *Homère* était au-dessus de ces finesses : mais ses vers les plus harmonieux sont ceux qui sont composés d'un assemblage heureux de voyelles & de consonnes. C'est ce que *Boileau* recommande dès le premier chant de l'Art poëtique.

La lettre A, chez presque toutes les nations, devint une lettre sacrée, parce qu'elle était la première : les Egyptiens joignirent cette superstition à tant d'autres : de-là vient que les Grecs d'Alexandrie l'appellaient *hier'alpha* ; & comme *oméga* était la dernière lettre, ces mots *alpha* & *oméga* signifièrent le complément de toutes choses. Ce fut l'origine de la Cabale & de plus d'une mystérieuse démence.

Les lettres servaient de chiffres & de notes de musique ; jugez quelle foule de connaissances secrètes cela produisit : *a*, *b*, *c*, *d*, *e*, *f*, *g*, étaient les sept cieux. L'harmonie des sphères célestes était composée des sept premières lettres ; & un acróstiche rendait raison de tout dans la vénérable antiquité.

ABC, OU ALPHABET.

SI M. *du Marfais* vivait encore, nous lui demanderions le nom de l'alphabet. Prions les favans hommes qui travaillent à l'Encyclopédie, de nous dire pourquoi l'alphabet n'a point de nom dans aucune langue de l'Europe. *Alphabet* ne fignifie autre chofe que *A B*, & *A B* ne fignifie rien, ou tout au plus il indique deux fons; & ces deux fons n'ont aucun rapport l'un avec l'autre. *Beth* n'eft point formé d'*Alpha*; l'un eft le premier, l'autre le fecond, & on ne fait pas pourquoi.

Or, comment s'eft-il pu faire qu'on manque de termes pour exprimer la porte de toutes les fciences? La connaiffance des nombres, l'art de compter, ne s'appelle point *un-deux*; & le rudiment de l'art d'exprimer fes penfées, n'a dans l'Europe aucune expreffion propre qui le défigne.

L'alphabet eft la première partie de la gramaire; ceux qui pofsèdent la langue arabe, dont je n'ai pas la plus légère notion, pourront m'apprendre fi cette langue qui a, dit-on, quatre-vingts mots pour fignifier un cheval, en aurait un pour fignifier l'alphabet.

Je protefte que je ne fais pas plus le chinois que l'arabe; cependant j'ai lu dans un petit vocabulaire chinois (*a*), que cette nation s'eft toujours donné deux mots pour exprimer le catalogue, la lifte des caractères de fa langue; l'un eft *ho-tou*, l'autre *hai-*

(*a*) Un volume de l'Hift. de la Chine, de *Duhalde*.

pien : nous n'avons ni *ho-tou* ni *haipien* dans nos langues occidentales. Les Grecs n'avaient pas été plus adroits que nous, ils disaient *alphabet*. Sénèque *le philosophe* se sert de la phrase grecque pour exprimer un vieillard comme moi qui fait des questions sur la grammaire ; il l'appelle *Skedon analphabetos*. Or, cet alphabet, les Grecs le tenaient des Phéniciens, de cette nation nommée *le peuple letiré* par les Hébreux mêmes, lorsque ces Hébreux vinrent s'établir si tard auprès de leur pays.

Il est à croire que les Phéniciens, en communiquant leurs caractères aux Grecs, leur rendirent un grand service en les délivrant de l'embarras de l'écriture égyptiaque que *Cécrops* leur avait apportée d'Egypte : les Phéniciens, en qualité de négocians, rendaient tout aisé ; & les Egyptiens, en qualité d'interprètes des Dieux, rendaient tout difficile.

Je m'imagine entendre un marchand phénicien abordé dans l'Achaïe, dire à un grec son correspondant : « Non-seulement mes caractères sont aisés à écrire, & rendent la pensée ainsi que les sons de la voix ; mais ils expriment nos dettes actives & passives. Mon *aleph*, que vous voulez prononcer *alpha*, vaut une once d'argent ; *betha* en vaut deux ; *ro* en vaut cent ; *sigma* en vaut deux cents. Je vous dois deux cents onces : je vous paye un *ro*, reste un *ro* que je vous dois encore ; nous aurons bientôt fait nos comptes. »

Les marchands furent probablement ceux qui établirent la société entre les hommes, en fournissant à leurs besoins ; & pour négocier il faut s'entendre.

Les Egyptiens ne commercèrent que très-tard ; ils avaient la Mer en horreur ; c'était leur *Typhon*. Les Tyriens furent navigateurs de tems immémorial ; ils lièrent ensemble les peuples que la nature avait séparés, & ils réparèrent les malheurs où les révolutions de ce globe avaient plongé souvent une grande partie du genre-humain. Les Grecs à leur tour allèrent porter leur commerce & leur alphabet commode chez d'autres peuples qui le changèrent un peu, comme les Grecs avaient changé celui des Tyriens. Lorsque leurs marchands, dont on fit depuis des demi-dieux, allèrent établir à Colchos un commerce de pelleterie qu'on appela *la toison d'or*, ils donnèrent leurs lettres aux peuples de ces contrées, qui les ont conservées & altérées. Ils n'ont point pris l'alphabet des Turcs auxquels ils sont soumis, & dont j'espère qu'ils secoueront le joug, grâce à l'Impératrice de Russie.

Il est très-vraisemblable (je ne dis pas très-vrai ; DIEU m'en garde) que ni Tyr, ni l'Egypte, ni aucun Asiatique habitant vers la Méditerranée, ne communiqua son alphabet aux peuples de l'Asie orientale. Si les Tyriens, ou même les Chaldéens qui habitaient vers l'Euphrate, avaient, par exemple, communiqué leur méthode aux Chinois, il en resterait quelques traces ; ils auraient les signes des vingt-deux, vingt-trois, ou vingt-quatre lettres. Ils ont tout au contraire des signes de tous les mots qui composent leur langue ; & ils en ont, nous dit-on, quatre-vingt mille : cette méthode n'a rien de commun avec celle de Tyr. Elle est soixante & dix-

neuf mille neuf cents soixante & seize fois plus savante & plus embarrassée que la nôtre. Joignez à cette prodigieuse différence, qu'ils écrivent de haut en bas, & que les Tyriens & les Chaldéens écrivaient de droite à gauche; les Grecs & nous, de gauche à droite.

Examinez les caractères tartares, indiens, siamois, japonais, vous n'y voyez pas la moindre analogie avec l'alphabet grec & phénicien.

Cependant tous ces peuples, en y joignant même les Hottentots & les Cafres, prononcent à-peu-près les voyelles & les consonnes comme nous, parce qu'ils ont le larynx fait de même pour l'essentiel, ainsi qu'un paysan grison a le gosier fait comme la première chanteuse de l'opéra de Naples. La différence qui fait de ce manant une basse-taille rude, discordante, insupportable, & de cette chanteuse un dessus de rossignol, est si imperceptible, qu'aucun anatomiste ne peut l'appercevoir. C'est la cervelle d'un sot, qui ressemble comme deux gouttes d'eau à la cervelle d'un grand génie.

Quand nous avons dit que les marchands de Tyr enseignèrent leur *ABC* aux Grecs, nous n'avons pas prétendu qu'ils eussent appris aux Grecs à parler. Les Athéniens probablement s'exprimaient déjà mieux que les peuples de la basse-Syrie; ils avaient un gosier plus flexible; leurs paroles étaient un plus heureux assemblage de voyelles, de consonnes, & diphthongues. Le langage des peuples de la Phénicie au contraire était rude, grossier; c'étaient des *Shafiroth*, des *Astaroth*, des *Shabaoth*, des *Chammaim*,

des *Chotihet*, des *Thopheth*; il y aurait là de quoi faire-enfuir notre chanteuse de l'opéra de Naples. Figurez-vous les Romains d'aujourd'hui qui auraient retenu l'ancien alphabet étrurien, & à qui des marchands hollandais viendraient apporter celui dont ils se servent à présent. Tous les Romains feraient fort bien de recevoir leurs caractères; mais ils se garderaient bien de parler la langue batave. C'est précisément ainsi que le peuple d'Athènes en usa avec les matelots de Caphthor, venant de Tyr ou de Bérith: les Grecs prirent leur alphabet qui valait mieux que celui du Misraim qui est l'Egypte, & rebutèrent leur patois.

Philosophiquement parlant, & abstraction respectueuse faite de toutes les inductions qu'on pourrait tirer des livres sacrés, dont il ne s'agit certainement pas ici, la langue primitive n'est-elle pas une plaisante chimère?

Que diriez-vous d'un homme qui voudrait rechercher quel a été le cri primitif de tous les animaux, & comment il est arrivé que dans une multitude de siècles les moutons se soient mis à bêler, les chats à miauler, les pigeons à roucouler, les linottes à siffler? Ils s'entendent tous parfaitement dans leurs idiômes, & beaucoup mieux que nous. Le chat ne manque pas d'accourir aux miaulemens très-articulés & très-variés de la chatte; c'est une merveilleuse chose de voir dans le Mirebalais une cavale dresser ses oreilles, frapper du pied, s'agiter aux braiemens intelligibles d'un âne. Chaque espèce a sa langue. Celle des Esquimaux & des Algonquins ne

fut point celle du Pérou. Il n'y a pas eu plus de la
gue primitive, & d'alphabet primitif, que de chên
primitifs, & que d'herbe primitive.

Plusieurs rabbins prétendent que la langue-mè
était le samaritain; quelques autres ont assuré q
c'était le bas-breton : dans cette incertitude, on pe
fort bien, sans offenser les habitans de Kimper &
Samarie, n'admettre aucune langue-mère.

Ne peut-on pas, sans offenser personne, supp
ser que l'alphabet a commencé par des cris & d
exclamations? Les petits enfans disent d'eux-même
ha he, quand ils voient un objet qui les frapp
hi hi quand ils pleurent; *hu hu*, *hou hou*, quand i
se moquent; *aïe* quand on les frappe; & il ne fa
pas les frapper.

A l'égard des deux petits garçons que le r
d'Egypte *Psammeticus* (qui n'est pas un mot égy
tien) fit élever pour savoir quelle était la lang
primitive, il n'est guère possible qu'ils se soient to
deux mis à crier *bec bec* pour avoir à déjeûner.

Des exclamations formées par des voyelles, au
naturelles aux enfans que le coassement l'est a
grenouilles, il n'y a pas si loin qu'on croirait à
alphabet complet. Il faut bien qu'une mère dise à s
enfant l'équivalent de *viens*, *tiens*, *prends*, *tais-t*
approche, *va-t-en* : ces mots ne sont présentatifs
rien, ils ne peignent rien; mais ils se font enten
avec un geste.

De ces rudimens informes, il y a un chemin
mense pour arriver à la syntaxe. Je suis effra
quand je songe que de ce seul mot *viens*, il f

parvenir un jour à dire : *Je ferais venu, ma mère, avec grand plaisir, & j'aurais obéi à vos ordres qui me feront toujours chers, si en accourant vers vous je n'étais pas tombé à la renverse, & si une épine de votre jardin ne m'était pas entrée dans la jambe gauche.*

Il femble à mon imagination étonnée qu'il a fallu des fiècles pour ajuster cette phrafe, & bien d'autres fiècles pour la peindre. Ce ferait ici le lieu de dire, ou de tâcher de dire, comment on exprime & comment on prononce dans toutes les langues du monde, *père*, *mère*, *jour*, *nuit*, *terre*, *eau*, *boire*, *manger*, *&c.*; mais il faut éviter le ridicule, autant qu'il eft poffible.

Les caractères alphabétiques préfentant à-la-fois les noms des chofes, leur nombre, les dates des événemens, les idées des hommes devinrent bientôt des myftères aux yeux même de ceux qui avaient inventé ces fignes. Les Chaldéens, les Syriens, les Egyptiens, attribuèrent quelque chofe de divin à la combinaifon des lettres, & à la manière de les prononcer. Ils crurent que les noms fignifiaient par eux-mêmes, & qu'ils avaient en eux une force, une vertu fecrète. Ils allaient jufqu'à prétendre que le nom qui fignifiait *puiffance* était puiffant de fa nature ; que celui qui exprimait *ange*, était angélique ; que celui qui donnait l'idée de DIEU, était divin. Cette fcience des caractères entra néceffairement dans la magie : point d'opération magique fans les lettres de l'alphabet.

Cette porte de toutes les fciences devint celle de toutes les erreurs ; les Mages de tous les pays s'en

servirent pour se conduire dans le labyrinthe qu'ils s'étaient construit, & où il n'était pas permis aux autres hommes d'entrer. La manière de prononcer des consonnes & des voyelles devint le plus profond des mystères, & souvent le plus terrible. Il y eut une manière de prononcer *Jéova*, nom de DIEU, chez les Syriens & les Egyptiens, par laquelle on fesait tomber un homme roide-mort.

St Clément d'Alexandrie rapporte (*b*) que *Moïse* fit mourir sur-le-champ le roi d'Egypte *Nechephre*, en lui soufflant ce nom dans l'oreille ; & qu'ensuite il le ressuscita en prononçant le même mot. *St Clément* d'Alexandrie est exact, il cite son auteur ; c'est le savant *Artapan*: qui pourra récuser le témoignage d'*Artapan*?

Rien ne retarda plus les progrès de l'esprit humain que cette profonde science de l'erreur, née chez les Asiatiques avec l'origine des vérités. L'univers fut abruti par l'art même qui devait l'éclairer.

Vous en voyez un grand exemple dans *Origène*, dans *Clément* d'Alexandrie, dans *Tertullien*, &c. &c. *Origène* dit sur-tout expressément : (*c*) « si en invo-
» quant DIEU, ou en jurant par lui, on le nomme
» le Dieu d'*Abraham*, d'*Isaac* & de *Jacob*, on fera,
» par ces noms, des choses dont la nature & la
» force sont telles, que les démons se soumettent
» à ceux qui les prononcent ; mais si on le nom-
» me d'un autre nom, comme *Dieu de la mer bruyan-*

(*b*) Stromates *ou* Tapisseries, liv. I.

(*c*) *Origène* contre *Celse*, n°. 202.

» te, *Dieu supplantateur*, ces noms seront sans vertu :
» le nom d'*Israël*, traduit en grec, ne pourra rien opé-
» rer ; mais prononcez-le en hébreu, avec les au-
» tres mots requis, vous opérerez la conjuration. »

Le même *Origène* dit ces paroles remarquables : « Il y a des noms qui ont naturellement de la vertu, tels que sont ceux dont se servent les Sages parmi les Égyptiens, les Mages en Perse, les Brachmanes dans l'Inde. Ce qu'on nomme *magie* n'est pas un art vain & chimérique, ainsi que le prétendent les Stoïciens & les Epicuriens : le nom de *Sabaoth*, celui d'*Adonaï*, n'ont pas été faits pour des êtres créés ; mais ils appartiennent à une théologie mystérieuse qui se rapporte au Créateur ; de-là vient la vertu de ces noms, quand on les arrange & qu'on les prononce selon les règles, &c. »

C'était en prononçant des lettres selon la méthode magique, qu'on forçait la lune de descendre sur la terre. Il faut pardonner à *Virgile* d'avoir cru ces inepties, & d'en avoir parlé sérieusement dans sa huitième églogue.

Carmina de cælo possunt deducere lunam.

On fait, avec des mots, tomber la lune en terre.

Enfin l'alphabet fut l'origine de toutes les connaissances de l'homme & de toutes ses sottises.

ABBAYE.

SECTION PREMIERE.

C'EST une communauté religieuse, gouvernée par un abbé ou une abbesse.

Ce nom d'abbé, *abbas* en latin & en grec, *abba* en syrien & en chaldéen, vint de l'hébreu *ab*, qui veut dire père. Les docteurs juifs prenaient ce titre par orgueil; c'est pourquoi JESUS disait à ses disciples: (*a*) « N'appelez personne sur la terre votre père, car vous n'avez qu'un père qui est dans les cieux. »

Quoique *St Jérôme* se soit fort emporté contre les moines de son tems (*b*), qui, malgré la défense du Seigneur, donnaient ou recevaient le titre d'abbé, le sixième concile de Paris (*c*) décide que, si les abbés sont des pères spirituels, & s'ils engendrent au Seigneur des fils spirituels, c'est avec raison qu'on les appelle abbés.

D'après ce décret, si quelqu'un a mérité le titre d'abbé, c'est assurément *St Benoît*, qui, l'an 529, fonda sur le mont Cassin, dans le royaume de Naples, sa règle si éminente en sagesse & en discrétion, & si grave, si claire, à l'égard du discours & du style. Ce sont les propres termes du pape *St Grégoire*, (*d*) qui ne manque pas de faire mention du privilège singulier dont DIEU daigna gratifier ce saint fondateur: c'est que tous les Bénédictins qui meurent au mont Cassin sont sauvés. L'on ne doit donc

(*a*) *Math.* chap. 23. v. 9.

(*b*) Liv. II. sur l'Épît. aux Galates.

(*c*) Liv. I, chap. 37.

(*d*) Dialog. liv. II, chap. VIII.

pas être surpris que ces moines comptent seize mille Saints canonisés de leur ordre. Les Bénédictines prétendent même qu'elles sont averties de l'approche de leur mort par quelque bruit nocturne, qu'elles appellent *les coups de St Benoît*.

On peut bien croire que ce saint abbé ne s'était pas oublié lui-même en demandant à DIEU le salut de ses disciples. En conséquence, le samedi 21 Mars 543, veille du dimanche de la Passion, qui fut le jour de sa mort, deux moines, dont l'un était dans le monastère, l'autre en était éloigné, eurent la même vision. Ils virent un chemin couvert de tapis, & éclairé d'une infinité de flambeaux, qui s'étendait vers l'Orient depuis le monastère jusqu'au ciel. Un personnage vénérable y paraissait, qui leur demanda pour qui était ce chemin ? ils dirent qu'ils n'en savaient rien. C'est, ajouta-t-il, par où *Benoît*, le bien-aimé de DIEU, est monté au ciel.

Un ordre dans lequel le salut était si assuré s'étendit bientôt dans d'autres Etats, dont les souverains se laissaient persuader (*e*) qu'il ne s'agissait, pour être sûr d'une place en paradis, que de s'y faire un bon ami ; & qu'on pouvait racheter les injustices les plus criantes, les crimes les plus énormes, par des donations en faveur des Eglises. Pour ne parler ici que de la France, on lit dans les *Gestes du roi Dagobert*, fondateur de l'abbaye de Saint-Denis près Paris, (*f*) que ce prince étant mort fut condamné au jugement de DIEU ; & qu'un S. Hermite nommé *Jean*, qui demeurait sur les côtes de la Mer d'Italie, vit

(*e*) *Mezerai*, tome I, pag. 225. (*f*) Chap. XLVII.

son

son ame enchainée dans une barque, & des Diables qui la rouaient de coups en la conduisant vers la Sicile où ils devaient la précipiter dans les gouffres du mont Etna; que *St Denis* avait tout-à-coup paru dans un globe lumineux, précédé des éclairs & de la foudre, & qu'ayant mis en fuite ces malins esprits, & arraché cette pauvre ame des griffes du plus acharné, il l'avait portée au Ciel en triomphe.

Charles-Martel au contraire fut damné en corps & en ame, pour avoir donné des abbayes en récompense à ses capitaines, qui, quoique laïques, portèrent le titre d'abbés, comme des femmes mariées eurent depuis celui d'abbesses, & possédèrent des abbayes de filles. Un saint évêque de Lyon nommé *Eucher*, étant en oraison, fut ravi en esprit, & mené par un Ange en enfer, où il vit *Charles-Martel*, & apprit de l'Ange que les Saints dont ce prince avait dépouillé les Eglises, l'avaient condamné à brûler éternellement en corps & en ame. *St Eucher* écrivit cette révélation à *Boniface*, évêque de Maïence, & à *Fulrad*, archichapelain de *Pepin le bref*, en les priant d'ouvrir le tombeau de *Charles-Martel*, & de voir si son corps y était. Le tombeau fut ouvert; le fond en était tout brûlé, & on n'y trouva qu'un grand serpent qui en sortit avec une fumée puante.

Boniface (g) eut l'attention d'écrire à *Pepin le bref* & à *Carloman* toutes ces circonstances de la damnation de leur père; & *Louis* de Germanie s'étant emparé, en 858, de quelques biens ecclésiastiques, les Evêques de l'assemblée de Créci lui rappellèrent

(g) *Mezeral*, tome I, page 351.

dans une lettre toutes les particularités de cette terrible histoire, en ajoutant qu'ils les tenaient de vieillards dignes de foi, & qui en avaient été témoins oculaires.

St Bernard, premier abbé de Clairvaux en 1115, avait pareillement eu révélation, que tous ceux qui recevraient l'habit de sa main, seraient sauvés. Cependant le pape *Urbain II*, dans une bulle de l'an 1092, ayant donné à l'abbaye du mont Cassin le titre de chef de tous les monastères, parce que de ce lieu même la vénérable religion de l'ordre monastique s'est répandue du sein de *Benoît* comme d'une source de paradis, l'empereur *Lothaire* lui confirma cette prérogative par une chartre de l'an 1137, qui donne au monastère du mont Cassin la prééminence de pouvoir & de gloire sur tous les monastères qui sont ou qui seront fondés dans tout l'univers, & veut que les abbés & les moines de toute la chrétienté lui portent honneur & révérence.

Paschal II, dans une bulle de l'an 1113, adressée à l'abbé du mont Cassin, s'exprime en ces termes : « Nous décernons que vous, ainsi que tous vos successeurs, comme supérieur à tous les abbés, vous ayez séance dans toute assemblée d'Evêques ou de Princes, & que dans les jugemens vous donniez votre avis avant tous ceux de votre ordre. » Aussi l'abbé de Cluni ayant osé se qualifier *abbé des abbés*, dans un concile tenu à Rome l'an 1116, le chancelier du Pape décida que cette distinction appartenait à l'abbé du mont Cassin ; celui de Cluni se contenta du titre d'*abbé cardinal* qu'il obtint depuis de *Calixte II*, &

que l'abbé de la Trinité de Vendôme & quelques autres se sont ensuite arrogé.

Le pape *Jean XX*, en 1326, accorda même à l'abbé du mont Cassin le titre d'Evêque, dont il fit les fonctions jusqu'en 1367; mais *Urbain V* ayant alors jugé à propos de lui retrancher cette dignité, il s'intitule simplement dans les actes: *Patriarche de la sainte religion, Abbé du saint monastère de Cassin, chancelier & grand-chapelain de l'Empire Romain, Abbé des abbés, chef de la hiérarchie Bénédictine, chancelier collatéral du royaume de Sicile, comte & gouverneur de la Campanie, de la terre de Labour, & de la province maritime, prince de la paix.*

Il habite avec une partie de ses officiers à San-Germano, petite ville au pied du mont Cassin, dans une maison spacieuse, où tous les passans, depuis le Pape jusqu'au dernier mendiant, sont reçus, logés, nourris, & traités suivant leur état. L'abbé rend chaque jour visite à tous ses hôtes, qui sont quelquefois au nombre des trois cents. *St Ignace*, en 1538, y reçut l'hospitalité; mais il fut logé sur le mont Cassin, dans une maison nommée l'albanette, à six cents pas de l'abbaye vers l'Occident. Ce fut là qu'il composa son célèbre institut; ce qui fait dire à un Dominicain, dans un ouvrage latin intitulé *la Tourterelle de l'ame*, « qu'*Ignace* habita quelques mois cette montagne de contemplation, & que comme un autre *Moïse* & un autre législateur, il y fabriqua les secondes tables des lois religieuses qui ne le cèdent en rien aux premières. »

A la vérité, ce fondateur des Jésuites ne trouva

pas dans les Bénédictins la même complaisance que *Saint Benoît*, à son arrivée au mont Cassin, avait éprouvée de la part de *St Martin* hermite, qui lui céda la place dont il était en possession, & se retira au mont Marsique proche de la Carniole; au contraire, le bénédictin *Ambroise Cajetan*, dans un gros ouvrage fait exprès, a prétendu révendiquer les Jésuites à l'ordre de *St Benoît*.

Le relâchement qui a toujours régné dans le monde, même parmi le clergé, avait déjà fait imaginer à *St Basile*, dès le quatrième siècle, de rassembler sous une règle les solitaires qui s'étaient dispersés dans les déserts pour y suivre la loi; mais, comme nous le verrons à l'article QUÊTE, les réguliers ne l'ont pas toujours été. Quant au clergé séculier, voici comment en parlait *St.Cyprien* dès le troisième siècle. (*h*) Plusieurs Evêques, au lieu d'exhorter les autres & de leur montrer l'exemple, négligeant les affaires de DIEU, se chargeaient d'affaires temporelles, quittaient leur chaire, abandonnaient leurs peuples, & se promenaient dans d'autres provinces pour fréquenter les foires & s'enrichir par le trafic. Ils ne secouraient point les frères qui mouraient de faim; il voulaient avoir de l'argent en abondance, usurper des terres par de mauvais artifices, tirer de grands profits par des usures.

Charlemagne, dans un écrit où il rédige ce qu'il voulait proposer au parlement de 811, s'exprime ainsi: (*i*) « Nous voulons connaître les devoirs des

(*h*) *De lapsis.*
(*i*) *Capit. interrog.* page 478, tome VII, *conc.* page 1184.

» Eccléſiaſtiques, afin de ne leur demander que ce » qui leur eſt permis, & qu'ils ne nous demandent » que ce que nous devons accorder. Nous les prions » de nous expliquer nettement ce qu'ils appellent » *quitter le monde*, & en quoi l'on peut diſtinguer » ceux qui le quittent de ceux qui y demeurent; » ſi c'eſt ſeulement en ce qu'ils ne portent point les » armes & ne ſont pas mariés publiquement? Si ce- » lui-là a quitté le monde, qui ne ceſſe tous les jours » d'augmenter ſes biens par toutes ſortes de moyens, » en promettant le paradis & menaçant de l'enfer, » & employant le nom de DIEU ou de quel- » que Saint, pour perſuader aux ſimples de ſe dé- » pouiller de leurs biens, & en priver leurs héri- » tiers légitimes, qui, par-là réduits à la pauvreté, » ſe croient enſuite les crimes permis, comme le » larcin & le pillage? Si c'eſt avoir quitté le mon- » de, que de ſuivre la paſſion d'acquérir juſqu'à cor- » rompre par argent de faux-témoins pour avoir le » bien d'autrui, & de chercher des avoués & des pré- » vôts cruels, intéreſſés, & ſans crainte de DIEU? »

Enfin, l'on peut juger des mœurs des réguliers par une harangue de l'an 1493, où l'abbé *Tritême* dit à ſes confrères: « Vous, Meſſieurs les abbés, qui êtes des ignorans & ennemis de la ſcience du ſalut, qui paſſez les journées entières dans les plaiſirs impudiques, dans l'ivrognerie & dans le jeu, qui vous attachez aux biens de la terre, que répondrez-vous à DIEU & à votre fondateur *St Benoit*? »

Le même abbé ne laiſſe pas de prétendre que de

droit (*k*) la troisième partie de tous les biens des Chrétiens appartient à l'ordre de *St Benoît*, & que s'il ne l'a pas, c'est qu'on la lui a volée. Il est si pauvre, ajoute-t-il, pour le présent, qu'il n'a plus que cent millions d'or de revenu. *Tritême* ne dit point à qui appartiennent les deux autres parts; mais comme il ne comptait de son tems que quinze mille abbayes de Bénédictins, outre les petits couvens du même ordre, & que dans le dix-septième siècle il y en avait déjà trente-sept mille, il est clair par la règle de proportion que ce saint ordre devrait posséder aujourd'hui les deux tiers & demi du bien de la chrétienté, sans les funestes progrès de l'hérésie des derniers siècles.

Pour surcroît de douleurs, depuis le concordat fait l'an 1515 entre *Léon X* & *François I*, le Roi de France nommant à presque toutes les abbayes de son royaume, le plus grand nombre est donné en commende à des séculiers tonsurés. Cet usage peu connu en Angleterre fit dire plaisamment, en 1694, au docteur *Grégori* qui prenait l'abbé *Gallois* pour un bénédictin : (*l*) « Le bon Père s'imagine que nous sommes revenus à ces tems fabuleux où il était permis à un moine de dire ce qu'il voulait. »

SECTION II.

CEUX qui fuient le monde, sont sages : ceux qui se consacrent à DIEU, sont respectables. Peut-être le tems a-t-il corrompu une si sainte institution.

(*k*) *Fra-Paolo*, Traité des bénéfices, page 31.

(*l*) Transactions philosophiques.

Aux thérapeutes juifs succédèrent les moines en Egypte, *idiotoi monoi*. *Idiot* ne signifiait alors que *solitaire* : ils firent bientôt corps ; ce qui est le contraire de solitaire, & qui n'est pas idiot dans l'acception ordinaire de ce terme. Chaque société de moines élut son supérieur : car tout se fesait à la pluralité des voix dans les premiers tems de l'Eglise. On cherchait à rentrer dans la liberté primitive de la nature humaine, en échappant par piété au tumulte & à l'esclavage inséparable des grands empires. Chaque société de moines choisit son père, son abba, son abbé ; quoiqu'il soit dit dans l'Evangile, *N'appelez personne votre père.*

Ni les abbés, ni les moines, ne furent prêtres dans les premiers siècles. Ils allaient par troupes entendre la messe au prochain village. Ces troupes devinrent considérables ; il y eut plus de cinquante mille moines, dit-on, dans l'Egypte.

St Basile d'abord moine, puis évêque de Césarée en Cappadoce, fit un code pour tous les moines au quatrième siècle. Cette règle de *St Basile* fut reçue en Orient & en Occident. On ne connut plus que les moines de *St Basile* ; ils furent par-tout riches ; ils se mêlèrent de toutes les affaires ; ils contribuèrent aux révolutions de l'empire.

On ne connaissait guère que cet ordre, lorsqu'au sixième siècle *St Benoît* établit une puissance nouvelle au mont Cassin. *St Grégoire le grand* assure dans ses Dialogues (*m*) que DIEU lui accorda un privilège spécial, par lequel tous les Bénédictins qui mourraient

(*m*) Liv. II, chap. VIII.

au mont Caffin feraient fauvés. En conféquence le pape *Urbain II*, par une bulle de 1092, déclara l'abbé du mont Caffin chef de tous les monaftères du monde. *Pafchal II* lui donna le titre d'*Abbé des abbés*. Il s'intitula *patriarche de la fainte religion*, *chancelier collatéral du royaume de Sicile*, *comte & gouverneur de la Campanie*, *prince de la paix*, &c. &c. &c. &c. &c.

Tous ces titres feraient peu de chofe, s'ils n'étaient foutenus par des richeffes immenfes.

Je reçus, il n'y a pas long-tems, une lettre d'un de mes correfpondans d'Allemagne; la lettre commence par ces mots: « Les abbés princes de Kempten, Elvengen, Eudertl, Murbach, Berglefgaden, Viffembourg, Prum, Stablo, Corvey, & les autres abbés qui ne font pas princes, jouiffent enfemble d'environ neuf cents mille florins de revenus, qui font deux millions cinquante mille livres de votre France au cours de ce jour. De-là je conclus que JESUS-CHRIST n'était pas fi à fon aife qu'eux. »

Je lui répondis: « Monfieur, vous m'avouerez que les Français font plus pieux que les Allemands, dans la proportion de quatre & feize quarante-unièmes à l'unité; car nos feuls bénéfices confiftoriaux de moines, c'eft-à-dire, ceux qui payent des annates au Pape, fe montent à neuf millions de rente, à quarante-neuf livres dix fous le marc avec le remède; & neuf millions font à deux millions cinquante mille livres, comme un eft à quatre & feize quarante-unièmes. De-là je conclus qu'ils ne font pas affez riches, & qu'il faudrait qu'ils en euffent dix fois davantage. J'ai l'honneur d'être, &c. »

Il me répliqua par cette courte lettre : « Mon cher
» Monsieur, je ne vous entends point ; vous trouvez
» sans-doute, avec moi, que neuf millions de votre
» monnaie sont un peu trop pour ceux qui font vœu
» de pauvreté ; & vous souhaitez qu'ils en aient quatre-vingt-dix ;
je vous supplie de vouloir bien m'expliquer cette énigme. »

J'eus l'honneur de lui répondre sur-le-champ : « Mon cher Monsieur, il y avait autrefois un jeune-homme à qui on proposait d'épouser une femme de soixante ans, qui lui donnerait tout son bien par testament : il répondit qu'elle n'était pas assez vieille. » L'allemand entendit mon énigme.

Il faut savoir qu'en 1575 (*n*) on proposa dans le conseil de *Henri III* roi de France, de faire ériger en commendes séculières toutes les abbayes de moines, & de donner les commendes aux officiers de sa cour & de son armée : mais comme il fut depuis excommunié & assassiné, ce projet n'eut pas lieu.

Le comte d'*Argenson*, ministre de la guerre, voulut en 1750 établir des pensions sur les bénéfices en faveur des chevaliers de l'ordre militaire de St-Louis ; rien n'était plus simple, plus juste, plus utile ; il n'en put venir à bout. Cependant sous *Louis XIV*, la princesse de *Conti* avait possédé l'abbaye de St Denis. Avant son règne, les séculiers possédaient des bénéfices, le duc de *Sulli* huguenot avait une abbaye.

Le père de *Hugues-Capet* n'était riche que par ses

(*n*) *Chopin*, *de sacrâ politiâ*, lib. VI.

abbayes, & on l'appellait *Hugues l'abbé.* On donnait des abbayes aux reines pour leurs menus-plaisirs. *Ogine*, mère de *Louis d'Outremer*, quitta son fils, parce qu'il lui avait ôté l'abbaye de Sainte-Marie de Laon, pour la donner à sa femme *Gerberge.* Il y a des exemples de tout. Chacun tâche de faire servir les usages, les innovations, les lois anciennes abrogées, renouvellées, mitigées, les chartres ou vraies ou supposées, le passé, le présent, l'avenir, à s'emparer des biens de ce monde; mais c'est toujours à la plus grande gloire de DIEU. Consultez l'*Apocalypse* de *Méliton* par l'évêque *du Bellai.*

ABBÉ.

OU allez-vous, monsieur l'abbé ? &c. Savez-vous bien qu'abbé signifie père ? Si vous le devenez, vous rendez service à l'Etat; vous faites la meilleure œuvre sans-doute que puisse faire un homme; il naîtra de vous un être pensant. Il y a dans cette action quelque chose de divin.

Mais si vous n'êtes monsieur l'abbé que pour avoir été tonsuré, pour porter un petit-collet, un manteau-court, & pour attendre un bénéfice simple, vous ne méritez pas le nom d'abbé.

Les anciens moines donnèrent ce nom au supérieur qu'ils élisaient. L'abbé était leur père spirituel. Que les mêmes noms signifient, avec le tems, des choses différentes! L'abbé spirituel était un pauvre, à la tête de plusieurs autres pauvres: mais les pauvres pères spirituels ont eu depuis deux cents, quatre

cents mille livres de rente ; & il y a aujourd'hui des pauvres pères spirituels en Allemagne qui ont un régiment des gardes.

Un pauvre qui a fait serment d'être pauvre, & qui en conséquence est souverain ! on l'a déjà dit, il faut le redire mille fois, cela est intolérable. Les lois réclament contre cet abus, la religion s'en indigne, & les véritables pauvres sans vêtement & sans nourriture poussent des cris au ciel à la porte de monsieur l'abbé.

Mais j'entends messieurs les abbés d'Italie, d'Allemagne, de Flandre, de Bourgogne, qui disent : « Pourquoi n'accumulerons-nous pas des biens & des honneurs ? pourquoi ne serons-nous pas princes ? les évêques le sont bien. Ils étaient originairement pauvres comme nous ; ils se sont enrichis, ils se sont élevés ; l'un d'eux est devenu supérieur aux rois : laissez-nous les imiter autant que nous pourrons. »

Vous avez raison, Messieurs, envahissez la terre ; elle appartient au fort ou à l'habile qui s'en empare. Vous avez profité des tems d'ignorance, de superstition, de démence, pour nous dépouiller de nos héritages, & pour nous fouler à vos pieds, pour vous engraisser de la substance des malheureux : tremblez que le jour de la raison n'arrive !

ABEILLES.

Les abeilles peuvent paraître ſupérieures à la race humaine, en ce qu'elles produiſent de leur ſubſtance une ſubſtance utile, & que de toutes nos ſécrétions il n'y en a pas une ſeule qui ſoit bonne à rien, pas une ſeule même qui ne rende le genre-humain déſagréable.

Ce qui m'a charmé dans les eſſaims qui ſortent de la ruche, c'eſt qu'ils ſont beaucoup plus doux que nos enfans qui ſortent du collège. Les jeunes abeilles alors ne piquent perſonne, du moins rarement & dans des cas extraordinaires. Elles ſe laiſſent prendre, on les porte la main nue, paiſiblement dans la ruche qui leur eſt deſtinée; mais dès qu'elles ont appris dans leur nouvelle maiſon à connaître leurs intérêts, elles deviennent ſemblables à nous, elles font la guerre. J'ai vu des abeilles très-tranquilles aller pendant ſix mois travailler dans un pré voiſin couvert de fleurs qui leur convenaient. On vint faucher le pré: elles ſortirent en fureur de la ruche, fondirent ſur les faucheurs qui leur volaient leur bien, & les mirent en fuite.

Je ne ſais pas qui a dit le premier que les abeilles avaient un roi. Ce n'eſt pas probablement un républicain à qui cette idée vint dans la tête. Je ne ſais pas qui leur donna enſuite une reine au lieu d'un roi, ni qui ſuppoſa le premier que cette reine était une *Meſſaline* qui avait un ſérail prodigieux, qui paſſait ſa vie à faire l'amour & à faire ſes couches, qui

pondait & logeait environ quarante mille œufs par an. On a été plus loin ; on a prétendu qu'elle pondait trois espèces différentes, des reines, des esclaves nommés *bourdons*, & des servantes nommées *ouvrières* ; ce qui n'est pas trop d'accord avec les lois ordinaires de la nature.

On a cru qu'un physicien, d'ailleurs grand observateur, inventa il y a quelques années les fours à poulets, inventés depuis environ quatre mille ans par les Egyptiens, ne considérant pas l'extrême différence de notre climat & de celui d'Egypte ; on a dit encore que ce physicien inventa de même le royaume des abeilles sous une reine, mère de trois espèces.

Plusieurs naturalistes avaient déjà répété ces inventions ; il est venu un homme qui, étant possesseur de six cents ruches, a cru mieux examiner son bien que ceux qui n'ayant point d'abeilles ont copié des volumes sur cette république industrieuse, qu'on ne connaît guère mieux que celle des fourmis. Cet homme est M. *Simon*, qui ne se pique de rien, qui écrit très-simplement, mais qui recueille comme moi du miel & de la cire. Il a de meilleurs yeux que moi ; il en sait plus que monsieur le prieur de *Jonval* & que monsieur le comte du *Spectacle de la nature* ; il a examiné ses abeilles pendant vingt années ; il nous assure qu'on s'est moqué de nous, & qu'il n'y a pas un mot de vrai dans tout ce qu'on a répété dans tant de livres.

Il prétend qu'en effet il y a dans chaque ruche une espèce de roi & de reine qui perpétuent cette

race royale, & qui préſident aux ouvrages; il les a vus, il les a deſſinés, & il renvoie aux *Mille & une nuits* & à l'*Hiſtoire de la reine d'Achem* la prétendue reine abeille avec ſon ſérail.

Il y a enſuite la race des bourdons, qui n'a aucune relation avec la première, & enfin la grande famille des abeilles ouvrières qui ſont mâles & femelles, & qui forment le corps de la république. (1) Les abeilles femelles dépoſent leurs œufs dans les cellules qu'elles ont formées.

Comment, en effet, la reine ſeule pourrait-elle pondre & loger quarante ou cinquante mille œufs l'un après l'autre? Le ſyſtême le plus ſimple eſt preſque toujours le véritable. Cependant j'ai ſouvent cherché ce roi & cette reine, & je n'ai jamais eu le bonheur de les voir. Quelques obſervateurs m'ont aſſuré qu'ils ont vu la reine entourée de ſa cour; l'un d'eux l'a portée, elle & ſes ſuivantes, ſur ſon bras nu. Je n'ai point fait cette expérience; mais j'ai porté dans ma main les abeilles d'un eſſaim qui ſortait de la mère-ruche, ſans qu'elles me piquaſſent. Il y a des gens qui n'ont pas de foi à la réputation qu'ont les abeilles d'être méchantes, & qui en portent des eſſaims entiers ſur leur poitrine & ſur leur viſage.

Virgile n'a chanté ſur les abeilles que les erreurs

(1) Les ouvrières ne ſont point mâles & femelles. Les abeilles appelées reines ſont les ſeules qui pondent. Des naturaliſtes ont dit avoir obſervé que les bourdons ne fécondaient les œufs que l'un après l'autre, lorſqu'ils ſont dans les alvéoles, ce qui expliquerait pourq. les ouvrières ſouffrent dans la ruche ce grand nombre de bourdons. Voyez les *Singularités de la nature*, où l'on retrouve une partie de cet article. (Vol. de phyſique.)

de son têms. Il se pourrait bien que ce roi & cette reine ne fussent autre chose qu'une ou deux abeilles qui volent par hazard à la tête des autres. Il faut bien que, lorsqu'elles vont butiner les fleurs, il y en ait quelques-unes de plus diligentes; mais qu'il y ait une vraie royauté, une cour, une police, c'est ce qui me paraît plus que douteux.

Plusieurs espèces d'animaux s'attroupent & vivent ensemble. On a comparé les bèliers, les taureaux à des rois, parce qu'il y a souvent un de ces animaux qui marche le premier: cette prééminence a frappé les yeux. On a oublié que très-souvent aussi le bèlier & les taureaux marchent les derniers.

S'il est quelque apparence d'une royauté & d'une cour, c'est dans un coq; il appelle ses poules, il laisse tomber pour elles le grain qu'il a dans son bec; il les défend, il les conduit; il ne souffre pas qu'un autre roi partage son petit État; il ne s'éloigne jamais de son sérail. Voilà une image de la vraie royauté; elle est plus évidente dans une basse-cour que dans une ruche.

On trouve dans les *Proverbes* attribués à *Salomon*; *qu'il y a quatre choses qui sont les plus petites de la terre, & qui sont plus sages que les Sages: les* Fourmis, *petit peuple qui se prépare une nourriture pendant la moisson; le* Lièvre, *peuple faible qui couche sur des pierres*; *la* Sauterelle, *qui n'ayant pas de rois, voyage par troupes*; *le* Lézard, *qui travaille de ses mains, & qui demeure dans les palais des rois.* J'ignore pourquoi *Salomon* a oublié les abeilles, qui paraissent avoir un instinct bien supérieur à celui des lièvres, qui ne couchent point sur la pierre;

& des lézards dont j'ignore le génie. Au ſurplus je préférerai toujours une abeille à une ſauterelle.

On nous mande qu'une ſociété de phyſiciens pratiques dans la Luſace vient de faire-éclore un couvain d'abeilles dans une ruche, où il eſt tranſporté lorſqu'il eſt en forme de vermiſſeau. Il croît, il ſe développe dans ce nouveau berceau qui devient ſa patrie; il n'en ſort que pour aller ſucer des fleurs : on ne craint point de le perdre, comme on perd ſouvent des eſſaims lorſqu'ils ſont chaſſés de la mère-ruche. Si cette méthode peut devenir d'une exécution aiſée elle ſera très-utile : mais dans le gouvernement des animaux domeſtiques, comme dans la culture des fruits, il y a mille inventions plus ingénieuſes que profitables. Toute méthode doit être facile pour être d'un uſage commun.

De tous tems les abeilles ont fourni des deſcriptions, des comparaiſons, des allégories, des fables, à la poëſie. La fameuſe fable des abeilles de *Mandeville* fit un grand bruit en Angleterre; en voici un petit précis.

Les abeilles autrefois
Parurent bien gouvernées;
Et leurs travaux & leurs rois
Les rendirent fortunées.
Quelques avides bourdons
Dans les ruches ſe gliſsèrent.
Ces bourdons ne travaillèrent,
Mais ils firent des ſermons.
Ils dirent dans leur langage :
« Nous vous promettons le ciel;

» Accordez-nous en partage
» Votre cire & votre miel. »
Les abeilles, qui le crurent,
Sentirent bientôt la faim;
Les plus sottes en moururent.
Le roi d'un nouvel essaim
Les secourut à la fin.
Tous les esprits s'éclairèrent;
Ils sont tous désabusés;
Les bourdons sont écrâsés,
Et les abeilles prospèrent.

Mandeville va bien plus loin; il prétend que les abeilles ne peuvent vivre à l'aise dans une grande & puissante ruche sans beaucoup de vices. Nul royaume, nul Etat, dit-il, ne peuvent fleurir sans vices. Otez la vanité aux grandes dames, plus de belles manufactures de soie, plus d'ouvriers ni d'ouvrières en mille genres; une grande partie de la nation est réduite à la mendicité. Otez aux négocians l'avarice, les flottes anglaises seront anéanties. Dépouillez les artistes de l'envie, l'émulation cesse; on retombe dans l'ignorance & dans la grossièreté.

Il s'emporte jusqu'à dire que les crimes mêmes sont utiles, en ce qu'ils servent à établir une bonne législation. Un voleur de grand-chemin fait-gagner beaucoup d'argent à celui qui le dénonce, à ceux qui l'arrêtent, au geolier qui le garde, au juge qui le condamne, & au bourreau qui l'exécute. Enfin, s'il n'y avait pas de voleurs, les serruriers mourraient de faim.

Il est très-vrai que la société, bien gouvernée, tire

parti de tous les vices ; mais il n'eſt pas vrai que ces vices ſoient néceſſaires au bonheur du monde. On fait de très-bons remèdes avec des poiſons, mais ce ne ſont pas les poiſons qui nous font vivre. En réduiſant ainſi la fable des abeilles à ſa juſte valeur, elle pourrait devenir un ouvrage de morale utile.

ABRAHAM.

SECTION Ire.

Nous ne devons rien dire de ce qui eſt divin dans *Abraham*, puiſque l'Ecriture a tout dit. Nous ne devons même toucher que d'une main reſpectueuſe à ce qui appartient au profane, à ce qui tient à la géographie, à l'ordre des tèms, aux mœurs, aux uſages ; car ces uſages, ces mœurs étant liés à l'hiſtoire ſacrée, ce ſont des ruiſſeaux qui ſemblent conſerver quelque choſe de la divinité de leur ſource.

Abraham, quoique né vers l'Euphrate, fait une grande époque pour les Occidentaux, & n'en fait point une pour les Orientaux, chez leſquels il eſt pourtant auſſi reſpecté que parmi nous. Les Mahométans n'ont de chronologie certaine que depuis leur hégire.

La ſcience des tems, abſolument perdue dans les lieux où les grands évènemens ſont arrivés, eſt venue enfin dans nos climats où ces faits étaient ignorés. Nous diſputons ſur tout ce qui s'eſt paſſé vers l'Euphrate, le Jourdain, & le Nil ; & ceux qui ſont aujourd'hui les maîtres du Nil, du Jour-

dain & de l'Euphrate, jouissent sans disputer.

Notre grande époque étant celle d'*Abraham*, nous différons de 60 années sur sa naissance. Voici le compte d'après les registres.

(*a*) « *Tharé* vécut soixante & dix ans, & engen» dra *Abraham*, *Nacor*, & *Aran*.

(*b*) » Et *Tharé* ayant vécu deux cents cinq ans, » mourut à Haran. »

Le Seigneur dît à *Abraham* : « (*c*) Sortez de votre » pays, de votre famille, de la maison de votre » père, & venez dans la terre que je vous montrerai, » & je vous rendrai père d'un grand peuple. »

Il paraît d'abord évident par le texte, que *Tharé* ayant eu *Abraham* à soixante & dix ans, étant mort à deux cents cinq; & *Abraham* étant sorti de la Chaldée immédiatement après la mort de son père, il avait juste cent trente-cinq ans lorsqu'il quitta son pays. Et c'est à-peu-près le sentiment de *S. Etienne* (*d*) dans son discours aux Juifs; mais la Génèse dit aussi:

(*e*) « *Abraham* avait soixante & quinze ans lors» qu'il sortit de Haran. »

C'est le sujet de la principale dispute sur l'âge d'*Abraham*; car il y en a beaucoup d'autres. Comment *Abraham* était-il à-la-fois âgé de cent trentecinq années & seulement de soixante & quinze? *S. Jérôme* & *S. Augustin* disent que cette difficulté est inexplicable. Dom *Calmet*, qui avoue que ces deux Saints n'ont pu résoudre ce problême, croit dé-

(*a*) Genèse, ch. XI, v. 26.
(*b*) *Ibid.* v. 32.
(*c*) *Ibid.* chap. XII, vers. 1.
(*d*) Actes des apôtres, chap. VII.
(*e*) Genèse, ch. XII, vers. 4.

nouer aisément le nœud, en disant qu'*Abraham* était le cadet des enfans de *Tharé*, quoique la Génèse le nomme le premier, & par conséquent l'aîné.

La Génèse fait-naître *Abraham* dans la soixante & dixième année de son père, & *Calmet* le fait-naître dans la cent-trentième. Une telle conciliation a été un nouveau sujet de querelle.

Dans l'incertitude où le texte & le commentaire nous laissent, le meilleur parti est d'adorer sans disputer.

Il n'y a point d'époque dans ces anciens tems, qui n'ait produit une multitude d'opinions différentes. Nous avions, suivant *Moreri*, soixante & dix systêmes de chronologie sur l'histoire dictée par DIEU même. Depuis *Moréri* il s'est élevé cinq nouvelles manières de concilier les textes de l'Ecriture; ainsi voilà autant de disputes sur *Abraham*, qu'on lui attribue d'années dans le texte, quand il sortit de Haran. Et de ces soixante & quinze systêmes, il n'y en a pas un qui nous apprenne au juste ce que c'est que cette ville ou ce village de Haran, ni en quel endroit elle était. Quel est le fil qui nous conduira dans ce labyrinte de querelles, depuis le premier verset jusqu'au dernier? la résignation.

L'Esprit-saint n'a voulu nous apprendre ni la chronologie, ni la physique, ni la logique; il a voulu faire de nous des hommes craignant DIEU. Ne pouvant rien comprendre, nous ne pouvons être que soumis.

Il est également difficile de bien expliquer com-

ment *Sara*, femme d'*Abraham*, était aussi sa sœur. *Abraham* dit positivement au Roi de Gérar, *Abimelec*, par qui *Sara* avait été enlevée pour sa grande beauté à l'âge de quatre-vingt-dix ans, étant grosse d'*Isaac* : *Elle est véritablement ma sœur, étant fille de mon père, mais non pas de ma mère ; & j'en ai fait ma femme.*

L'ancien Testament ne nous apprend point comment *Sara* était sœur de son mari. Dom *Calmet*, dont le jugement & la sagacité sont connus de tout le monde, dit qu'elle pouvait bien être sa nièce.

Ce n'était point probablement un inceste chez les Chaldéens, non-plus que chez les Perses leurs voisins. Les mœurs changent selon les tems & selon les lieux. On peut supposer qu'*Abraham*, fils de *Tharé* idolâtre, était encore idolâtre quand il épousa *Sara*, soit qu'elle fût sa sœur, soit qu'elle fût sa nièce.

Plusieurs Pères de l'Eglise excusent moins *Abraham* d'avoir dit en Egypte à *Sara* : *Aussitôt que les Egyptiens vous auront vue, ils me tueront & vous prendront ; dites donc, je vous prie, que vous êtes ma sœur, afin que mon ame vive par votre grace.* Elle n'avait alors que soixante & cinq ans. Ainsi, puisque vingt-cinq ans après elle eut un roi de Gérar pour amant, elle avait pu avec vingt-cinq ans de moins inspirer quelque passion au Pharaon d'Egypte. En effet ce Pharaon l'enleva, de même qu'elle fut enlevée depuis par *Abimelec*, roi de Gérar dans le désert.

Abraham avait reçu un présent à la cour de *Pharaon*, *beaucoup de bœufs, de brebis, d'ânes & d'ânesses, de chameaux, de chevaux, de serviteurs & servantes.* Ces

préfens, qui font confidérables, prouvait que les Pharaons étaient déjà d'affez grands rois. Le pays de l'Égypte était donc déjà très-peuplé. Mais pour rendre la contrée habitable, pour y bâtir des villes, il avait fallu des travaux immenfes, faire écouler dans une multitude de canaux les eaux du Nil, qui inondaient l'Egypte tous les ans, pendant quatre ou cinq mois, & qui croupiffaient enfuite fur la terre; il avait fallu élever ces villes vingt pieds au moins au deffus de ces canaux. Des travaux fi confidérables femblaient demander quelques milliers de fiècles.

Il n'y a guère que quatre cents ans entre le déluge & le tems où nous plaçons le voyage d'*Abraham* chez les Egyptiens. Ce peuple devait être bien ingénieux & d'un travail bien infatigable, pour avoir, en fi peu de tems, inventé les arts & toutes les fciences, dompté le Nil & changé toute la face du pays. Probablement même plufieurs grandes Pyramides étaient déjà bâties, puifqu'on voit, quelque tems après, que l'art d'embaumer les morts était perfectionné; & les pyramides n'étaient que des tombeaux où l'on dépofait les corps des princes avec les plus auguftes cérémonies.

L'opinion de cette grande ancienneté des pyramides eft d'autant plus vraifemblable, que trois cents ans auparavant, (c'eft-à-dire, cent années après l'époque hébraïque du déluge de *Noé*,) les Afiatiques avaient bâti dans les plaines de Sennaar une tour qui devait aller jufqu'aux cieux. *St Jérome*, dans fon commentaire fur *Ifaïe*, dit que cette tour avait déjà

quatre mille pas de hauteur lorſque DIEU deſcendit pour détruire cet ouvrage.

Suppoſons que ces pas ſoient ſeulement de deux pieds & demi de roi, cela fait dix mille pieds; par conſéquent la tour de Babel était vingt fois plus haute que les pyramides d'Egypte qui n'ont qu'environ cinq cents pieds. Or quelle prodigieuſe quantité d'inſtrumens n'avait pas été néceſſaire pour élever un tel édifice! tous les arts devaient y avoir concouru en foule. Les commentateurs en concluent que les hommes de ce tems-là étaient incomparablement plus grands, plus forts, plus induſtrieux, que nos nations modernes.

C'eſt-là ce que l'on peut remarquer à propos d'*Abraham*, touchant les arts & les ſciences.

A l'égard de ſa perſonne, il eſt vraiſemblable qu'il fut un homme conſidérable. Les Perſans, les Chaldéens, le révendiquaient. L'ancienne religion des Mages s'appelait de tems immémorial *Kish-Ibrahim*, *Milat-Ibrahim*: & l'on convient que le mot *Ibrahim* eſt préciſément celui d'*Abraham*; rien n'étant plus ordinaire aux Aſiatiques, qui écrivaient rarement les voyelles, que de changer l'*i* en *a*, & l'*a* en *i* dans la prononciation.

On a prétendu même qu'*Abraham* était le *Bramâ* des Indiens, dont la notion était parvenue aux peuples de l'Euphrate qui commerçaient de tems immémorial dans l'Inde.

Les Arabes le regardaient comme le fondateur de la Mecque. *Mahomet* dans ſon *Koran* voit toujours en lui le plus reſpectable de ſes prédéceſſeurs. Voici

comme il en parle au troisième sura ou chapitre : *Abraham n'était ni juif ni chrétien ; il était un musulman orthodoxe ; il n'était point du nombre de ceux qui donnent des compagnons à* DIEU.

La témérité de l'esprit humain a été poussée jusqu'à imaginer que les Juifs ne se dirent descendans d'*Abraham* que dans des tems très-postérieurs, lorsqu'ils eurent enfin un établissement fixe dans la Palestine. Ils étaient étrangers, haïs & méprisés de leurs voisins. Ils voulurent, dit-on, se donner quelque relief en se fesant passer pour descendans d'*Abraham*, révéré dans une grande partie de l'Asie. La foi que nous devons aux livres sacrés des Juifs, tranche toutes ces difficultés.

Des critiques non moins hardis font d'autres objections sur le commerce immédiat qu'*Abraham* eut avec DIEU, sur ses combats, & sur ses victoires.

Le Seigneur lui apparut après sa sortie d'Egypte, & lui dit : *Jettez les yeux vers l'aquilon, l'orient, le midi, & l'occident : je vous donne pour toujours à vous & à votre postérité jusqu'à la fin des siècles*, in sempiternum, *à tout jamais, tout le pays que vous voyez* (*f*).

Le Seigneur, par un second serment, lui promit ensuite *tout ce qui est depuis le Nil jusqu'à l'Euphrate* (g).

Ces critiques demandent comment DIEU a pu promettre ce pays immense que les Juifs n'ont jamais possédé, & comment DIEU a pu leur donner *à tout jamais* la petite partie de la Palestine dont ils sont chassés depuis si long-tems ?

(*f*) Genèse ch. XIII, vers. 14 & 15.

(*g*) *Ibid.* ch. XV, vers. 18.

Le

Le Seigneur ajoute encore à ces promesses, que la postérité d'*Abraham* sera aussi nombreuse que la poussière de la terre. *Si l'on peut compter la poussiére de la terre, on pourra compter aussi vos descendans* (*h*).

Nos critiques insistent, & disent qu'il n'y a pas aujourd'hui sur la surface de la terre quatre cents mille Juifs, quoiqu'ils aient toujours regardé le mariage comme un devoir sacré, & que leur plus grand objet ait été la population.

On répond à ces difficultés, que l'Eglise, substituée à la synagogue, est la véritable race d'*Abraham*, & qu'en effet elle est très-nombreuse.

Il est vrai qu'elle ne possède pas la Palestine; mais elle peut la posséder un jour, comme elle l'a déjà conquise, du tems du pape *Urbain II*, dans la première croisade. En un mot, quand on regarde avec les yeux de la foi l'ancien Testament comme une figure du nouveau, tout est accompli, ou le sera; & la faible raison doit se taire.

On fait encore des difficultés sur la victoire d'*Abraham* auprès de Sodome; on dit qu'il n'est pas concevable qu'un étranger, qui venait faire paître ses troupeaux vers Sodome, ait battu, avec trois cents dix-huit gardeurs de bœufs & de moutons, *un roi de Perse, un roi de Pont, le roi de Babylone, & le roi des Nations*; & qu'il les ait poursuivis jusqu'à Damas, qui est à plus de cent milles de Sodome.

Cependant une telle victoire n'est point impossible; on en voit des exemples dans ces tems hé-

(*h*) *Ibid.*

roïques; le bras de DIEU n'était point raccourci: Voyez *Gédéon*, qui, avec trois cents hommes armés de trois cents cruches & de trois cents lampes, défait une armée entière. Voyez *Samson*, qui tue seul mille Philistins à coups de mâchoire d'âne.

Les histoires profanes fournissent même de pareils exemples. Trois cents Spartiates arrêtèrent un moment l'armée de *Xerxès*, au pas des Thermopiles. Il est vrai qu'à l'exception d'un seul qui s'enfuit, ils y furent tous tués avec leur roi *Léonidas*, que *Xerxès* eut la lâcheté de faire-pendre, au lieu de lui ériger une statue qu'il méritait. Il est vrai encore que ces trois cents Lacédémoniens, qui gardaient un passage escarpé où deux hommes pouvaient à peine gravir à-la-fois, étaient soutenus par une armée de dix mille Grecs, distribués dans des postes avantageux, au milieu des rochers d'Ossa & de Pélion; & il faut encore bien remarquer qu'il y en avait quatre mille aux Thermopiles mêmes.

Ces quatre mille périrent après avoir long-tems combattu. On peut dire, qu'étant dans un endroit moins inexpugnable que celui des trois cents Spartiates, ils y acquirent encore plus de gloire, en se défendant plus à découvert contre l'armée persane qui les tailla tous en pièces. Aussi, dans le monument érigé depuis sur le champ-de-bataille, on fit mention de ces quatre mille victimes, & l'on ne parle aujourd'hui que des trois cents.

Une action plus mémorable encore, & bien moins célébrée, est celle de cinquante Suisses, qui

mirent en déroute (*i*) à Morgate toute l'armée de l'archiduc *Léopold d'Autriche*, composée de vingt mille hommes. Ils renversèrent seuls la cavalerie à coups de pierres du haut d'un rocher, & donnèrent le tems à quatorze cents Helvétiens de trois petits cantons de venir achever la défaite de l'armée.

Cette journée de Morgate est plus belle que celle des Thermopiles, puisqu'il est plus beau de vaincre que d'être vaincu. Les Grecs étaient au nombre de dix mille bien armés, & il était impossible qu'ils eussent affaire à cent mille Perses dans un pays montagneux. Il est plus que probable qu'il n'y eut pas trente mille Perses qui combattirent. Mais ici quatorze cents Suisses défont une armée de vingt mille hommes. La proportion du petit nombre au grand augmente encore la proportion de la gloire...... Où nous a conduits *Abraham* ?

Ces digressions amusent celui qui les fait, & quelquefois celui qui les lit. Tout le monde d'ailleurs est charmé de voir que les gros bataillons soient battus par les petits.

SECTION II.

ABRAHAM est un de ces noms célèbres dans l'Asie mineure & dans l'Arabie, comme *Thaut* chez les Egyptiens, le premier *Zoroastre* dans la Perse, *Hercule* en Grèce; *Orphée* dans la Thrace, *Odin* chez les nations septentrionales, & tant d'autres plus connus par leur célébrité que par une histoire bien

(*i*) En 1315.

avérée. Je ne parle ici que de l'hiſtoire profane ; car pour celle des Juifs, nos maîtres & nos ennemis, que nous croyons & que nous déteſtons, comme l'hiſtoire de ce peuple a été viſiblement écrite par le St-Eſprit, nous avons pour elle les ſentimens que nous devons avoir. Nous ne nous adreſſons ici qu'aux Arabes ; ils ſe vantent de deſcendre d'*Abraham* par *Iſmaël* ; ils croient que ce patriarche bâtit la Mecque & qu'il mourut dans cette ville. Le fait eſt que la race d'*Iſmaël* a été infiniment plus favoriſée de DIEU que la race de *Jacob.* L'une & l'autre race a produit, à la vérité, des voleurs ; mais les voleurs Arabes ont été prodigieuſement ſupérieurs aux voleurs Juifs. Les deſcendans de *Jacob* ne conquirent qu'un très-petit pays qu'ils ont perdu : & les deſcendans d'*Iſmaël* ont conquis une partie de l'Aſie, de l'Europe & de l'Afrique ; ont établi un empire plus vaſte que celui des Romains, & ont chaſſé les Juifs de leurs cavernes, qu'ils appelaient la terre de promiſſion.

A ne juger des choſes que par les exemples de nos hiſtoires modernes, il ſerait aſſez difficile qu'*Abraham* eût été le père de deux nations ſi différentes ; on nous dit qu'il était né en Chaldée, & qu'il était fils d'un pauvre potier, qui gagnait ſa vie à faire de petites idoles de terre. Il n'eſt guère vrai-ſemblable que le fils de ce potier ſoit allé fonder la Mecque à quatre cents lieues de-là ſous le tropique, en paſſant par des déſerts impratiquables. S'il fut un conquérant, il s'adreſſa ſans-doute au beau pays de l'Aſſyrie ; & s'il ne fut qu'un pauvre

homme, comme on nous le dépeint, il n'a pas fondé des royaumes hors de chez lui.

La Genèſe rapporte qu'il avait ſoixante & quinze ans lorſqu'il ſortit du pays d'Haran après la mort de ſon père *Tharé* le potier: mais la même Genèſe dit auſſi que *Tharé* ayant engendré *Abraham* à ſoixante & dix ans, ce *Tharé* vécut juſqu'à deux cents cinq ans, & enſuite qu'*Abraham* partit d'Haran; ce qui ſemble dire que ce fut après la mort de ſon père.

Ou l'Auteur ſait bien mal diſpoſer une narration, où il eſt clair par la Genèſe même qu'*Abraham* était âgé de cent trente-cinq ans quand il quitta la Méſopotamie. Il alla d'un pays qu'on nomme idolâtre, dans un autre pays idolâtre nommé Sichem en Paleſtine. Pourquoi y alla-t-il? pourquoi quitta-t-il les bords fertiles de l'Euphrate pour une contrée auſſi éloignée, auſſi ſtérile, auſſi pierreuſe que celle de Sichem? La langue chaldéenne devait être fort différente de celle de Sichem, ce n'était point un lieu de commerce; Sichem eſt éloigné de la Chaldée de plus de cent lieues; il faut paſſer des déſerts pour y arriver: mais Dieu voulait qu'il fît ce voyage; il voulait lui montrer la terre que devaient occuper ſes deſcendans pluſieurs ſiècles après lui. L'eſprit humain comprend avec peine les raiſons d'un tel voyage.

A peine eſt-il arrivé dans le petit pays montagneux de Sichem, que la famine l'en fait ſortir. Il va en Egypte avec ſa femme chercher de quoi vivre. Il y a deux cents lieues de Sichem à Memphis;

eſt-il naturel qu'on aille demander du blé ſi loin & dans un pays dont on n'entend point la langue? Voilà d'étranges voyages, entrepris à l'âge de près de cent quarante années!

Il amène à Memphis ſa femme *Sara*, qui était extrêmement jeune, & preſque enfant en comparaiſon de lui, car elle n'avait que ſoixante-cinq ans. Comme elle était très-belle, il réſolut de tirer parti de ſa beauté: Feignez que vous êtes ma ſœur, lui dit-il, afin qu'on me faſſe du bien à cauſe de vous. Il devait bien plutôt lui dire: Feignez que vous êtes ma fille. Le roi devint amoureux de la jeune *Sara*, & donna au prétendu frère beaucoup de brebis, de bœufs, d'ânes, d'âneſſes, de chameaux, de ſerviteurs, de ſervantes; ce qui prouve que l'Egypte dès-lors était un royaume très-puiſſant & très-policé, par conſéquent très-ancien, & qu'on récompenſait magnifiquement les frères qui venaient offrir leurs ſœurs aux rois de Memphis.

La jeune *Sara* avait quatre-vingt-dix ans quand DIEU lui promit qu'*Abraham*, qui en avait alors cent-ſoixante, lui ferait un enfant dans l'année.

Abraham, qui aimait à voyager, alla dans le déſert horrible de Cadès avec ſa femme groſſe, toujours jeune & toujours jolie. Un roi de ce déſert ne manqua pas d'être amoureux de *Sara* comme le roi d'Egypte l'avait été. Le père des croyans fit le même menſonge qu'en Egypte: il donna ſa femme pour ſa ſœur, & eut encore de cette affaire des brebis, des bœufs, des ſerviteurs & des ſervantes. On peut dire que cet *Abraham* devint

fort riche du chef de sa femme. Les commentateurs ont fait un nombre prodigieux de volumes pour justifier la conduite d'*Abraham*, & pour concilier la chronologie. Il faut donc renvoyer le lecteur à ces commentaires. Ils sont tous composés par des esprits fins & délicats, excellens métaphysiciens, gens sans préjugés & point-du-tout pédans.

Au reste, ce nom *Bram*, *Abram*, était fameux dans l'Inde & dans la Perse : plusieurs doctes prétendent même que c'était le même législateur que les Grecs appellèrent *Zoroastre*. D'autres disent que c'était le *Brama* des Indiens ; ce qui n'est pas démontré.

Mais ce qui paraît fort raisonnable à beaucoup de savans, c'est que cet *Abraham* était chaldéen ou persan : les Juifs dans la suite des tems se vantèrent d'en être descendus, comme les Francs descendent d'*Hector*, & les Bretons de *Tubal*. Il est constant que la nation juive était une horde très-moderne ; qu'elle ne s'établit vers la Phénicie que très-tard ; qu'elle était entourée de peuples anciens ; qu'elle adopta leur langue ; qu'elle prit d'eux jusqu'au nom d'Israël, lequel est chaldéen, suivant le témoignage même du Juif *Flavien Josephe*. On sait qu'elle prit jusqu'au nom des Anges chez les Babyloniens ; qu'enfin elle n'appela DIEU du nom d'Eloï, ou Eloa, d'Adonaï, de Jehova, ou Iaho, que d'après les Phéniciens.

Elle ne connut probablement le nom d'*Abraham* ou *Ibrahim* que par les Babyloniens ; car l'ancienne religion de toutes les contrées, depuis l'Euphra-

te jusqu'à l'Oxus, était appelée *Kish-Ibrahim*, *Milat Ibrahim.* C'est ce que toutes les recherches faites sur les lieux par le savant *Hyde* nous confirment.

Les Juifs firent donc de l'histoire & de la fable ancienne ce que leurs fripiers font de leurs vieux habits ; ils les retournent, & les vendent comme neufs le plus chèrement qu'ils peuvent.

C'est un singulier exemple de la stupidité humaine, que nous ayons si long-tems regardé les Juifs comme une nation qui avait tout enseigné aux autres, tandis que leur historien *Josephe* avoue lui-même le contraire.

Il est difficile de percer dans les ténèbres de l'antiquité; mais il est évident que tous les royaumes de l'Asie étaient très-florissans avant que la horde vagabonde des Arabes appelés Juifs possédât un petit coin de terre en propre, avant qu'elle eût une ville, des lois & une religion fixe. Lors donc qu'on voit un ancien rite, une ancienne opinion établie en Égypte ou en Asie, & chez les Juifs, il est bien naturel de penser que le petit peuple nouveau, ignorant, grossier, toujours privé des arts, a copié, comme il a pu, la nation antique, florissante & industrieuse.

C'est sur ce principe qu'il faut juger la Judée, la Biscaye, Cornouailles, Bergame le pays d'*Arlequin*, &c. : certainement la triomphante Rome n'imita rien de la Biscaye, de Cornouailles, ni de Bergame; & il faut être ou un grand ignorant, ou un grand fripon, pour dire que les Juifs enseignèrent les Grecs.

(*Article tiré de M. Fréret.*)

SECTION III.

IL ne faut pas croire qu'*Abraham* ait été ſeulement connu des Juifs ; il eſt révéré dans toute l'Aſie, & juſqu'au fond des Indes. Ce nom, qui ſignifie *père d'un peuple* dans plus d'une langue orientale, fut donné à un habitant de la Chaldée, de qui pluſieurs nations ſe ſont vantées de deſcendre. Le ſoin que prirent les Arabes & les Juifs d'établir leur deſcendance de ce patriarche, ne permet pas aux plus grands pyrrhoniens de douter qu'il y ait eu un *Abraham*.

Les livres hébreux le font fils de *Tharé* ; & les Arabes diſent que ce *Tharé* était ſon aïeul, & qu'*Azar* était ſon père, en quoi ils ont été ſuivis par pluſieurs Chrétiens. Il y a parmi les interprètes quarante-deux opinions ſur l'année dans laquelle *Abraham* vint au monde, & je n'en hazarderai pas une quarante-troiſième ; il paraît même par les dates qu'*Abraham* a vécu ſoixante ans plus que le texte ne lui en donne : mais des mécomptes de chronologie ne ruinent point la vérité d'un fait, & quand le livre qui parle d'*Abraham* ne ſerait pas ſacré comme l'était la loi, ce patriarche n'en exiſterait pas moins ; les Juifs diſtinguaient entre des livres écrits par des hommes d'ailleurs inſpirés, & des livres inſpirés en particulier. Leur hiſtoire, quoique liée à leur loi, n'était pas cette loi-même. Quel moyen de croire en effet que DIEU eût dicté de fauſſes dates ?

Philon le Juif & *Suidas* rapportent que *Tharé*, père

ou grand-père d'*Abraham*, qui demeurait à Ur en Chaldée, était un pauvre homme qui gagnait ſa vie à faire de petites idoles, & qui était lui-même idolâtre.

S'il eſt ainſi, cette antique religion des Sabéens qui n'avaient point d'idoles, & qui vénéraient le ciel, n'était pas encore peut-être établie en Chaldée; ou ſi elle régnait dans une partie de ce pays, l'Idolâtrie pouvait fort bien en même tems dominer dans l'autre. Il ſemble que dans ce tems-là chaque petite peuplade avait ſa réligion. Toutes étaient permiſes, & toutes étaient paiſiblement confondues, de la même manière que chaque famille avait dans l'intérieur ſes uſages particuliers. *Laban*, le beau-père de *Jacob*, avait des idoles. Chaque peuplade trouvait bon que la peuplade voiſine eût ſes dieux, & ſe bornait à croire que le ſien était le plus puiſſant.

L'Ecriture dit que le Dieu des Juifs, qui leur deſtinait le pays de Chanaan, ordonna à *Abraham* de quitter le pays fertile de la Chaldée pour aller vers la Paleſtine, & lui promit qu'en ſa ſémence toutes les nations de la terre ſeraient bénites. C'eſt aux théologiens qu'il appartient d'expliquer, par l'allégorie & par le ſens myſtique, comment toutes les nations pouvaient être bénites dans une ſemence dont elles ne deſcendaient pas; & ce ſens myſtique reſpectable n'eſt pas l'objet d'une recherche purement critique. Quelque tems après ces promeſſes, la famille d'*Abraham* fut affligée de la famine, & alla en Egypte pour avoir du blé: c'eſt une deſtinée ſingulière, que les Hébreux n'aient jamais été en Egypte que preſſés par la faim; car *Jacob* y envoya

depuis ses enfans pour la même cause.

Abraham, qui était fort vieux, fit donc ce voyage avec *Sara* sa femme, âgée de soixante & cinq ans; elle était très-belle, & *Abraham* craignait que les Egyptiens, frappés de ses charmes, ne le tuassent pour jouir de cette rare beauté: il lui proposa de passer seulement pour sa sœur, &c. Il faut qu'alors la nature humaine eût une vigueur que le tems & la mollesse ont affaiblie depuis; c'est le sentiment de tous les anciens: on a prétendu même qu'*Hélène* avait soixante & dix ans quand elle fut enlevée par *Pâris*. Ce qu'*Abraham* avait prévu arriva; la jeunesse égyptienne trouva sa femme charmante malgré les soixante & cinq ans; le roi lui-même en fut amoureux & la mit dans son sérail, quoiqu'il y eût probablement des filles plus jeunes; mais le Seigneur frappa le roi & tout son sérail de très-grandes plaies Le texte ne dit pas comment le roi sut que cette beauté dangereuse était la femme d'*Abraham*; mais enfin il le sut, & la lui rendit.

Il fallait que la beauté de *Saraï* fût inaltérable; car, vingt-cinq ans après, étant grosse à quatre-vingt-dix ans, & voyageant avec son mari chez un roi de Phénicie nommé *Abimelec*, *Abraham*, qui ne s'était pas corrigé, la fit encore passer pour sa sœur. Le roi phénicien fut aussi sensible que le roi d'Egypte: DIEU apparut en songe à cet *Abimelec*, & le menaça de mort s'il touchait à sa nouvelle maitresse. Il faut avouer que la conduite de *Sara* était aussi étrange que la durée de ses charmes.

La singularité de ces aventures était probable-

ment la raiſon qui empêchait les Juifs d'avoir la même eſpèce de foi à leurs hiſtoires qu'à leur Lévitique. Il n'y avait pas un ſeul ïota de leur loi qu'ils ne cruſſent ; mais l'hiſtorique n'exigeait pas le même reſpect. Ils étaient pour ces anciens livres dans le cas des Anglais, qui admettaient les lois de *St Edouard*, & qui ne croyaient pas tous abſolument que *St Edouard* guérît des écrouelles ; ils étaient dans le cas des Romains, qui, en obéiſſant à leurs premières lois, n'étaient pas obligés de croire aux miracles du crible rempli d'eau, du vaiſſeau tiré au rivage par la ceinture d'une Veſtale, de la pierre coupée par un raſoir, &c. Voilà pourquoi *Joſephe* l'hiſtorien, très-attaché à ſon culte, laiſſe à ſes lecteurs la liberté de croire ce qu'ils voudront des anciens prodiges qu'il rapporte ; voilà pourquoi il était très-permis aux Saducéens de ne pas croire aux Anges, quoiqu'il ſoit ſi ſouvent parlé des Anges dans l'ancien Teſtament ; mais il n'était pas permis à ces Saducéens de négliger les fêtes, les cérémonies & les abſtinences preſcrites.

Cette partie de l'hiſtoire d'*Abraham*, c'eſt-à-dire, les voyages chez les rois d'Egypte & de Phénicie, prouve qu'il y avait de grands royaumes déjà établis quand la nation juive exiſtait dans une ſeule famille ; qu'il y avait déjà des lois, puiſque ſans elles un grand royaume ne peut ſubſiſter ; que par conſéquent la loi de *Moïſe*, qui eſt poſtérieure, ne peut être la première. Il n'eſt pas néceſſaire qu'une loi ſoit la plus ancienne de toutes pour être divine, & DIEU eſt ſans-doute le maître des tems. Il

est vrai qu'il paraîtrait plus conforme aux faibles lumières de notre raison que DIEU, ayant une loi à donner lui-même, l'eût donnée d'abord à tout le genre-humain; mais, s'il est prouvé qu'il se soit conduit autrement, ce n'est pas à nous à l'interroger.

Le reste de l'histoire d'*Abraham* est sujet à de grandes difficultés. DIEU, qui lui apparaît souvent, & qui fait avec lui plusieurs traités, lui envoie un jour trois Anges dans la vallée de Mambré; le patriarche leur donne à manger du pain, un veau, du beurre & du lait. Les trois esprits dînent, & après le dîner on fait venir *Sara*, qui avait cuit le pain. L'un de ces Anges, que le texte appelle le *Seigneur*, l'*Eternel*, promet à *Sara* que dans un an elle aura un fils. *Sara*, qui avait alors quatre-vingt-quatorze ans, & dont le mari était âgé de près de cent années, se mit à rire de la promesse; preuve qu'elle avouait sa décrépitude; preuve que, selon l'Ecriture même, la nature humaine n'était pas alors fort différente de ce qu'elle est aujourd'hui. Cependant cette même décrépite, devenue grosse, charme l'année suivante le roi *Abimelec*, comme nous l'avons vu. Certes, si on regarde ces histoires comme naturelles, il faut avoir une espèce d'entendement tout contraire à celui que nous avons, ou bien il faut regarder presque chaque trait de la vie d'*Abraham* comme un miracle, ou bien il faut croire que tout cela n'est qu'une allégorie: quelque parti qu'on prenne, on sera encore très-embarrassé. Par exemple, quel tour pourrons-nous donner à la

promeſſe que DIEU fait à *Abraham* de l'inveſtir lui & ſa poſtérité de toute la terre de Chanaan, que jamais ce Chaldéen ne poſſéda? c'eſt-là une de ces difficultés qu'il eſt impoſſible de réſoudre.

Il paraît étonnant que DIEU ayant fait-naître *Iſaac* d'une femme de quatre-vingt-quinze ans & d'un père centénaire, il ait enſuite ordonné au père d'égorger ce même enfant qu'il lui avait donné contre toute attente. Cet ordre étrange de DIEU ſemble faire-voir que, dans le tems où cette hiſtoire fut écrite, les ſacrifices de victimes humaines étaient en uſage chez les Juifs, comme ils le devinrent chez d'autres nations, témoin le vœu de *Jephté.* Mais on peut dire que l'obéiſſance d'*Abraham*, prêt de ſacrifier ſon fils au DIEU qui le lui avait donné, eſt une allégorie de la réſignation que l'homme doit aux ordres de l'Être ſuprême.

Il y a ſur-tout une remarque bien importante à faire ſur l'hiſtoire de ce patriarche, regardé comme le père des Juifs & des Arabes. Ses principaux enfans ſont *Iſaac*, né de ſa femme par une faveur miraculeuſe de la providence, & *Iſmaël*, né de ſa ſervante. C'eſt dans *Iſaac* qu'eſt bénie la race du patriarche, & cependant *Iſaac* n'eſt le père que d'une nation malheureuſe & mépriſable, long-tems eſclave & plus long-tems diſperſée. *Iſmaël*, au contraire, eſt le père des Arabes, qui ont enfin fondé l'empire des Califes, un des plus puiſſans & des plus étendus de l'univers.

Les Muſulmans ont une grande vénération pour *Abraham*, qu'ils appellent *Ibrahim.* Ceux qui le croient

enterré à Hébron y vont en pélerinage; ceux qui pensent que son tombeau est à la Mecque, l'y révèrent.

Quelques anciens Persans ont cru qu'*Abraham* était le même que *Zoroastre*. Il lui est arrivé la même chose qu'à la plupart des fondateurs des nations orientales, auxquels on attribuait différens noms & différentes aventures; mais, par le texte de l'Ecriture, il paraît qu'il était un de ces Arabes vagabonds qui n'avaient pas de demeure fixe.

On le voit naître à Ur en Chaldée, aller à Haran, puis en Palestine, en Egypte, en Phénicie, & enfin être obligé d'acheter un sépulchre à Hébron.

Une des plus remarquables circonstances de sa vie, c'est qu'à l'âge de quatre-vingt-dix-neuf ans, n'ayant point encore engendré *Isaac*, il se fit circoncire, lui & son fils *Ismaël*, & tous ses serviteurs. Il avait apparemment pris cette idée chez les Egyptiens. Il est difficile de démêler l'origine d'une pareille opération. Ce qui paraît le plus probable, c'est qu'elle fut inventée pour prévenir les abus de la puberté. Mais pourquoi couper son prépuce à cent ans?

On prétend, d'un autre côté, que les prêtres seuls d'Egypte étaient anciennement distingués par cette coutume. C'était un usage très-ancien en Afrique & dans une partie de l'Asie, que les plus saints personnages présentassent leur membre viril à baiser aux femmes qu'ils rencontraient. On portait en procession en Egypte le phallum, qui était un gros Priape. Les organes de la génération étaient regar-

dès comme quelque chose de noble & de sacré, comme un symbole de la puissance divine; on jurait par elles, & lorsque l'on fesait un serment à quelqu'un, on mettait la main à ses *testicules*; c'est peut-être même de cette ancienne coutume qu'ils tirèrent ensuite leur nom, qui signifie *témoins*, parce qu'autrefois ils servaient ainsi de témoignage & de gage. Quand *Abraham* envoya son serviteur demander *Rebecca* pour son fils *Isaac*, le serviteur mit la main aux parties génitales d'*Abraham*, ce qu'on a traduit par le mot *cuisse*.

On voit par-là combien les mœurs de cette haute antiquité différaient en tout des nôtres. Il n'est pas plus étonnant aux yeux d'un philosophe qu'on ait juré autrefois par cette partie que par la tête, & il n'est pas étonnant que ceux qui voulaient se distinguer des autres hommes, missent un signe à cette partie révérée.

La Genèse dit que la circoncision fut un pacte entre DIEU & *Abraham*, & elle ajoute expressément qu'on fera mourir quiconque ne sera pas circoncis dans la maison. Cependant on ne dit point qu'*Isaac* l'ait été, & il n'est plus parlé de circoncision jusqu'au tems de *Moïse*.

On finira cet article par une autre observation: c'est qu'*Abraham*, ayant eu de *Sara* & d'*Agar* deux fils qui furent chacun le père d'une grande nation, il eut six fils de *Céthura*, qui s'établirent dans l'Arabie; mais leur postérité n'a point été célèbre.



ABUS.

Vice attaché à tous les usages, à toutes les lois, à toutes les institutions des hommes; le détail n'en pourrait être contenu dans aucune bibliothèque.

Les abus gouvernent les Etats. *Maximus ille est qui minimis urgetur.* On peut dire aux Chinois, aux Japonais, aux Anglais : Votre gouvernement fourmille d'abus que vous ne corrigez point. Les Chinois répondront : Nous subsistons en corps de peuple depuis cinq mille ans, & nous sommes aujourd'hui peut-être la nation de la terre la moins infortunée, parce que nous sommes la plus tranquille. Le Japonais en dira à-peu-près autant. L'Anglais dira : Nous sommes puissans sur mer, & assez à notre aise sur terre. Peut-être dans dix mille ans perfectionnerons-nous nos usages. Le grand secret est d'être encore mieux que les autres avec des abus énormes.

Nous ne parlerons ici que de l'*APPEL comme d'abus.*

C'est une erreur de penser que maître *Pierre de Cugnières*, chevalier ès lois, avocat du roi au parlement de Paris, ait appellé comme d'abus en 1330, sous *Philippe de Valois.* La formule d'appel comme d'abus ne fut introduite que sur la fin du règne de *Louis XII.* Pierre *Cugnières* fit ce qu'il put pour réformer l'abus des usurpations ecclésiastiques, dont les parlemens, tous les juges séculiers & tous les seigneurs hauts-justiciers se plaignaient; mais il n'y réussit pas.

Le clergé n'avait pas moins à se plaindre des seigneurs, qui n'étaient après tout que des tyrans ignorans, qui avaient corrompu toute justice; & ils regardaient les ecclésiastiques comme des tyrans qui savaient lire & écrire.

Enfin le Roi convoqua les deux parties dans son palais, & non pas dans sa cour du parlement, comme le dit *Pasquier* : le roi s'assit sur son trône, entouré des pairs, des hauts-barons, des grands-officiers qui composaient son conseil.

Vingt évêques comparurent; les seigneurs complaignans apportèrent leurs mémoires. L'archevêque de Sens & l'évêque d'Autun parlèrent pour le clergé. Il n'est point dit quel fut l'orateur du parlement & des seigneurs. Il paraît vraisemblable que le discours de l'avocat du roi fut un résumé des allégations des deux parties. Il se peut aussi qu'il eût parlé pour le parlement & pour les seigneurs, & que ce fût le chancelier qui résuma les raisons alléguées de part & d'autre. Quoi qu'il en soit, voici les plaintes des barons & du parlement, rédigées par *Pierre Cugnières*.

I°. Lorsqu'un laïque ajournait devant le juge royal ou seigneurial un clerc qui n'était pas même tonsuré, mais seulement gradué, l'official signifiait aux juges de ne point passer-outre, sous peine d'excommunication & d'amende.

II°. La jurisdiction ecclésiastique forçait les laïques de comparaître devant elle dans toutes leurs contestations avec les clercs, pour succession, prêt d'argent, & en toute matière civile.

III°. Les évêques & abbés établissaient des notaires dans les terres mêmes des laïques.

IV°. Ils excommuniaient ceux qui ne payaient pas leurs dettes aux clercs; & si le juge laïque ne les contraignait pas de payer, ils excommuniaient le juge.

V°. Lorsque le juge séculier avait saisi un voleur, il fallait qu'il remît au juge ecclésiastique les effets volés: sinon il était excommunié.

VI°. Un excommunié ne pouvait obtenir son absolution sans payer une amende arbitraire.

VII°. Les Officiaux dénonçaient à tout laboureur & manœuvre, qu'il serait damné & privé de la sépulture, s'il travaillait pour un excommunié.

VIII°. Les mêmes Officiaux s'arrogeaient de faire les inventaires dans les domaines mêmes du Roi, sous prétexte qu'ils savaient écrire.

IX°. Ils se fesaient-payer pour accorder à un nouveau marié la liberté de coucher avec sa femme.

X°. Ils s'emparaient de tous les testamens.

XI°. Ils déclaraient damné tout mort qui n'avait point fait de testament, parce qu'en ce cas il n'avait rien laissé à l'Église; & pour lui laisser du moins les honneurs de l'enterrement, ils fesaient en son nom un testament plein de legs pieux.

Il y avait soixante-six griefs à-peu-près semblables.

Pierre Roger, archevêque de Sens, prit savamment la parole, c'était un homme qui passait pour un vaste génie, & qui fut depuis pape sous le nom de *Clément VI.* Il protesta d'abord, qu'il ne parlait point pour être jugé, mais pour juger ses adversaires, & pour instruire le Roi de son devoir.

Il dît que JESUS-CHRIST étant Dieu & homme, avait eu le pouvoir temporel & spirituel; & que par conséquent les ministres de l'Eglise, qui lui

avaient succédé, étaient les juges-nés de tous les hommes sans exception. Voici comme il s'exprima :

« Sers Dieu dévotement,
» Baille lui largement,
» Revère sa gent duement,
» Rends-lui le sien entièrement. »

Ces rimes firent un très-bel effet. (Voyez *Libellus Bertrandi cardinalis*, tome I des Libertés de l'Eglise Gallicane.)

Pierre Bertrandi, évêque d'Autun, entra dans de plus grands détails. Il assura que l'excommunication n'étant jamais lancée que pour un péché mortel, le coupable devait faire pénitence, & que la meilleure pénitence était de donner de l'argent à l'Eglise. Il représenta que les juges ecclésiastiques étaient plus capables que les juges royaux ou seigneuriaux de rendre justice, parce qu'ils avaient étudié les Décrétales que les autres ignoraient.

Mais on pouvait lui répondre, qu'il fallait obliger les baillis & les prévôts du royaume à lire les Décrétales pour ne jamais les suivre.

Cette grande assemblée ne servit à rien ; le roi croyait avoir besoin alors de ménager le Pape, né dans son royaume, siégeant dans Avignon, & ennemi mortel de l'empereur *Louis de Bavière*. La politique dans tous les tems conserva les abus dont se plaignait la justice. Il resta seulement dans le parlement une mémoire ineffaçable du discours de *Pierre Cugnière*. Ce tribunal s'affermit dans l'usage où il était déjà de s'opposer aux prétentions cléricales ;

on appela toujours des ſentences des officiaux au parlement, & peu-à-peu cette procédure fut appelée *Appel comme d'abus.*

Enfin tous les parlemens du royaume ſe ſont accordés à laiſſer à l'Egliſe ſa diſcipline, & à juger tous les hommes indiſtinctement ſuivant les lois de l'Etat, en conſervant les formalités preſcrites par les ordonnances.

ABUS DES MOTS.

LES livres, comme les converſations, nous donnent rarement des idées préciſes. Rien n'eſt ſi commun que de lire & de converſer inutilement.

Il faut répéter ici ce que *Locke* a tant recommandé, *Définiſſez les termes.*

Une dame a trop mangé & n'a point fait d'exercice, elle eſt malade; ſon médecin lui apprend qu'il y a dans elle une humeur peccante, des impuretés, des obſtructions, des vapeurs, & lui preſcrit une drogue qui purifiera ſon ſang. Quelle idée nette peuvent donner tous ces mots? la malade & les parens qui écoutent, ne les comprennent pas plus que le médecin. Autrefois on ordonnait une décoction de plantes chaudes ou froides au ſecond, au troiſième degré.

Un juriſconſulte, dans ſon inſtitut criminel, annonce que l'inobſervation des fêtes & dimanches eſt un crime de lèſe-majeſté divine, au ſecond chef. *Majeſté divine* donne d'abord l'idée du plus énorme des crimes, & du châtiment le plus at-

freux : de quoi s'agit-il ? d'avoir manqué vêpres ; ce qui peut arriver au plus honnête-homme du monde.

Dans toutes les disputes sur la liberté, un argumentant entend presque toujours une chose, & son adversaire une autre. Un troisième survient, qui n'entend ni le premier, ni le second, & qui n'est pas entendu.

Dans les disputes sur la liberté, l'un a dans la tête la puissance d'agir, l'autre la puissance de vouloir, le dernier le désir d'exécuter ; ils courent tous trois, chacun dans son cercle, & ne se rencontrent jamais.

Il en est de même dans les querelles sur la grâce. Qui peut comprendre sa nature, ses opérations, & la suffisante qui ne suffit pas, & l'efficace à laquelle on résiste ?

On a prononcé deux mille ans les mots de *forme substancielle*, sans en avoir la moindre notion. On y a substitué les natures plastiques, sans y rien gagner.

Un voyageur est arrêté par un torrent : il demande le gué à un villageois qu'il voit de loin vis-à-vis de lui : Prenez à droite, lui crie le paysan ; il prend la droite, & se noie. L'autre court à lui : Hé, malheureux ! je ne vous avais pas dit d'avancer à votre droite, mais à la mienne.

Le monde est plein de ces mal-entendus. Comment un Norvégien, en lisant cette formule, *serviteur des serviteurs de* DIEU, découvrira-t-il que c'est l'évêque des évêques & le roi des rois qui parle ?

Dans le tems que les fragmens de *Pétrone* fesaient grand bruit dans la littérature, *Meibomius*, grand savant de Lubeck, lit dans une lettre imprimée d'un autre savant de Bologne : « Nous avons ici un *Pétrone* » entier, je l'ai vu de mes yeux & avec admiration ; » *Habemus hîc Petronium integrum, quem vidi meis oculis, non sine admiratione.* Aussi-tôt il part pour l'Italie, court à Bologne, va trouver le bibliothécaire *Capponi*, lui demande s'il est vrai qu'on ait à Bologne le *Pétrone* entier ? *Capponi* lui répond que c'est une chose dès-long-tems publique.– Puis-je voir ce *Pétrone* ? ayez la bonté de me le montrer.– Rien n'est plus aisé, dit *Capponi*. Il le mène à l'Eglise où repose le corps de St. *Pétrone*. *Meibomius* prend la poste & s'enfuit.

Si le jésuite *Daniel* a pris un abbé guerrier, *martialem abbatem*, pour l'abbé Martial, cent historiens sont tombés dans de plus grandes méprises. Le Jésuite *d'Orléans*, dans ses *Révolutions d'Angleterre*, mettait indifféremment *Northampton* & *Southampton*, ne se trompant que du nord au sud.

Des termes métaphoriques, pris au sens propre, ont décidé quelquefois de l'opinion de vingt nations. On connaît la métaphore d'*Isaïe* : « *Comment* » *es-tu tombée du ciel, étoile qui te levais le matin ?* » On s'imagina que ce discours s'adressait au Diable. Et comme le mot hébreu qui répond à l'étoile de *Vénus*, a été traduit par le mot *Lucifer* en latin, le Diable depuis ce tems-là s'est toujours appelé *Lucifer*. (*)

(*) Voyez BEKER & DIABLE.

On s'eſt fort moqué de la carte du Tendre, de Madll[e] *Scudéri.* Les amans s'embarquent ſur le fleuve de Tendre, on dîne à Tendre-ſur-Eſtime, on ſoupe à Tendre-ſur-Inclination, on couche à Tendre-ſur-Déſir; le lendemain on ſe trouve à Tendre-ſur-Paſſion, & enfin à Tendre-ſur-Tendre. Ces idées peuvent être ridicules, ſur-tout quand ce ſont des *Clélies*, des *Horatius Coclès*, & des Romains auſtères & agreſtes qui voyagent; mais cette carte géographique montre au moins que l'amour a beaucoup de logemens différens. Cette idée fait voir que le même mot ne ſignifie pas la même choſe, que la différence eſt prodigieuſe entre l'amour de *Tarquin* & celui de *Céladon*, entre l'amour de *David* pour *Jonathas*, qui était plus fort que celui des femmes, & l'amour de l'abbé *Desfontaines* pour de petits ramoneurs de cheminée.

Le plus ſingulier exemple de cet abus des mots de ces équivoques volontaires, de ces mal-entendus qui ont cauſé tant de querelles, eſt le *King-tien* de la Chine. Des miſſionnaires d'Europe diſputent entre eux violemment ſur la ſignification de ce mot. La cour de Rome envoie un Français nommé *Maigrot*, qu'elle fait évêque imaginaire d'une province de la Chine, pour juger ce différend. Ce *Maigrot* ne ſait pas un mot de Chinois; l'empereur daigne lui faire-dire ce qu'il entend par *King-tien*; *Maigrot* ne veut pas l'en croire, & fait condamner à Rome l'empereur de la Chine.

On ne tarit point ſur cet abus de mots. En hiſtoire, en morale, en juriſprudence, en médecine,

mais

mais sur-tout en théologie, gardez-vous des équivoques.

Boileau n'avait pas tort quand il fit la satyre qui porte ce nom : il eût pu la mieux faire ; mais il y a des vers dignes de lui, que l'on cite tous les jours :

Lorsque chez tes sujets l'un contre l'autre armés,
Et sur un Dieu fait homme au combat animés,
Tu fis dans une guerre & si vive & si longue,
Périr tant de Chrétiens, martyrs d'une diphthongue.

ACADÉMIE.

Les Académies sont aux Universités ce que l'âge mûr est à l'enfance, ce que l'art de bien parler est à la grammaire, ce que la politesse est aux premières leçons de la civilité. Les académies n'étant point mercenaires, doivent être absolument libres. Telles ont été les académies d'Italie ; telle est l'académie française, & sur-tout la société royale de Londres.

L'académie française, qui s'est formée elle-même, reçut à la vérité des lettres patentes de *Louis XIII*, mais sans aucun salaire, & par conséquent sans aucune sujétion. C'est ce qui engagea les premiers hommes du royaume, & jusqu'à des princes, à demander d'être admis dans cet illustre corps. La société de Londres a eu le même avantage.

Le célèbre *Colbert*, étant membre de l'académie française, employa quelques-uns de ses confrères à composer les inscriptions & les devises pour les bâtimens publics. Cette petite assemblée, dont furent

ensuite *Racine* & *Boileau*, devint bientôt une académie à part. On peut dater même de l'année 1663 l'établissement de cette académie des inscriptions, nommée aujourd'hui *des belles-lettres*, & celle de l'académie des sciences de 1666. Ce sont deux établissemens qu'on doit au même ministre, qui contribua en tant de genres à la splendeur du siècle de *Louis XIV*.

Lorsqu'après la mort de *Jean-Baptiste Colbert* & celle du marquis de *Louvois*, le comte de *Pontchartrain*, secrétaire d'Etat, eut le département de Paris, il chargea l'abbé *Bignon*, son neveu, de gouverner les nouvelles académies. On imagina des places d'honoraires qui n'exigeaient nulle science, & qui étaient sans rétribution; des places de pensionnaires qui demandaient du travail, désagréablement distinguées de celles des honoraires; des places d'associés sans pension; & des places d'élèves, titre encore plus désagréable, & supprimé depuis.

L'académie des belles-lettres fut mise sur le même pied. Toutes deux se soumirent à la dépendance immédiate du secrétaire d'Etat, & à la distinction révoltante des honorés, des pensionnés & des élèves.

L'abbé *Bignon* osa proposer le même réglement à l'académie française dont il était membre. Il fut reçu avec une indignation unanime. Les moins opulens de l'académie furent les premiers à rejetter ses offres, & à préférer la liberté & l'honneur à des pensions.

L'abbé *Bignon*, qui, avec l'intention louable de faire du bien, n'avait pas assez ménagé la noblesse des sentimens de ses confrères, ne remit plus le pied

à l'académie françaiſe ; il règna dans les autres tant que le comte de *Pontchartrain* fut en place. Il réſumait même les mémoires lus aux ſéances publiques, quoiqu'il faille l'érudition la plus profonde & la plus étendue pour rendre compte ſur-le-champ d'une diſſertation ſur des points épineux de phyſique & de mathématique ; & il paſſa pour un *Mécène*. Cet uſage de réſumer les diſcours a ceſſé, mais la dépendance eſt demeurée.

Ce mot d'académie devint ſi célèbre, que lorſque *Lulli*, qui était un eſpèce de favori, eut obtenu l'établiſſement de ſon opéra en 1672, il eut le crédit de faire inſérer dans les patentes, que c'était une *académie royale de muſique, & que les gentilshommes & les demoiſelles pourraient y chanter ſans déroger.* Il ne fit pas le même honneur aux danſeurs & aux danſeuſes ; cependant le public a toujours conſervé l'habitude d'aller à l'opéra, & jamais à l'académie de muſique.

On ſait que ce mot *académie*, emprunté des Grecs, ſignifiait originairement une ſociété, une école de philoſophie d'Athènes, qui s'aſſemblait dans un jardin légué par *Académus.*

Les Italiens furent les premiers qui inſtituèrent de telles ſociétés après la renaiſſance des lettres. L'académie de *la Cruſca* eſt du ſeizième ſiècle. Il y en eut enſuite dans toutes les villes où les ſciences étaient cultivées.

Ce titre a été tellement prodigué en France, qu'on l'a donné pendant quelques années à des aſſemblées de joueurs qu'on appelait autrefois *des tripots*. On diſait *académies de jeu*. On appela les jeunes-gens

qui apprenaient l'équitation & l'escrime dans des écoles destinées à ces arts, *académistes*, & non pas *académiciens*.

Le titre d'*académicien* n'a été attaché par l'usage qu'aux gens-de-lettres des trois académies, la française, celle des sciences, celle des inscriptions.

L'académie française a rendu de grands services à la langue.

Celle des sciences a été très-utile, en ce qu'elle n'adopte aucun systême, & qu'elle publie les découvertes & les tentatives nouvelles.

Celle des inscriptions s'est occupée des recherches sur les monumens de l'antiquité, & depuis quelques années il en est sorti des mémoires très-instructifs.

C'est un devoir établi par l'honnêteté publique, que les membres de ces trois académies se respectent les uns les autres dans les recueils que ces sociétés impriment. L'oubli de cette politesse nécessaire est très-rare. Cette grossièreté n'a guère été reprochée de nos jours qu'à l'abbé *Foucher* de l'académie des inscriptions, qui s'étant trompé dans un mémoire sur *Zoroastre*, voulut appuyer sa méprise par des expressions qui autrefois étaient trop en usage dans les écoles, & que le savoir-vivre a proscrites; mais le corps n'est pas responsable des fautes des membres.

La société de Londres n'a jamais pris le titre d'*académie*.

Les académies dans les provinces ont produit des avantages signalés. Elles ont fait-naître l'émulation, forcé au travail, accoutumé les jeunes-gens à de bonnes lectures, dissipé l'ignorance & les préjugés

de quelques villes, inspiré la politesse, & chassé autant qu'on le peut le pédantisme.

On n'a guère écrit contre l'académie françaife que des plaisanteries frivoles & insipides. La comédie des *Académiciens* de *Saint-Evremond* eut quelque réputation en son tems; mais une preuve de son peu de mérite, c'est qu'on ne s'en souvient plus, au lieu que les bonnes Satyres de *Boileau* sont immortelles. Je ne sais pourquoi *Pélisson* dit que la comédie des *Académiciens* tient de la farce. Il me semble que c'est un simple dialogue sans intrigue & sans sel, aussi fade que le *Sir Politik* & que la comédie des *Opéra*, & que presque tous les ouvrages de *Saint-Evremond*, qui ne sont, à quatre ou cinq pièces près, que des futilités en style pincé & en antithèses. (*a*)

ADAM.

SECTION Ire.

On a tant parlé, tant écrit d'*Adam*, de sa femme, des préadamites, &c.... les rabins ont débité sur *Adam* tant de rêveries, & il est si plat de répéter ce que les autres ont dit, qu'on hazarde ici sur *Adam* une idée assez neuve; du moins elle ne se trouve dans aucun ancien auteur, dans aucun Père de l'Eglise, ni dans aucun prédicateur ou théologien, ou critique, ou scholiaste de ma connaissance. C'est le profond secret qui a été gardé sur *Adam* dans toute la terre habitable, excepté en Palestine, jusqu'au

(*a*) Voyez le *Mercure de France*, Juin, pag. 151; Juillet, 2e. vol. pag. 154; & Août, pag. 122, année 1769.

tems où les livres juifs commencèrent à être connus dans Alexandrie, lorsqu'ils furent traduits en grec sous un des *Ptolémées*. Encore furent-ils très-peu connus; les gros livres étaient très-rares & très-chers; & de plus les Juifs de Jérusalem furent si en colère contre ceux d'Alexandrie, leur firent tant de reproches d'avoir traduit leur Bible en langue profane, leur dirent tant d'injures, & crièrent si-haut au Seigneur, que les Juifs alexandrins cachèrent leur traduction autant qu'ils le purent. Elle fut si secrète, qu'aucun auteur grec ou romain n'en parle jusqu'au tems de l'empereur *Aurélien*.

Or l'historien *Josephe* avoue dans sa réponse à *Appion*, que les Juifs n'avaient eu long-tems aucun commerce avec les autres nations. *Nous habitons*, dit-il, *un pays éloigné de la mer; nous ne nous appliquons point au commerce; nous ne communiquons point avec les autres peuples... Y a-t-il sujet de s'étonner que notre nation habitant si loin de la mer, & affectant de ne rien écrire, ait été si-peu connue?* (a)

On demandera ici comment *Josephe* pouvait dire que sa nation affectait de ne rien écrire, lorsqu'elle avait vingt-deux livres canoniques, sans compter le *Targum d'Onkelos*? Mais il faut considérer que vingt-deux volumes très-petits, étaient fort peu de chose en com-

(a) Les Juifs étaient très-connus des Perses, puisqu'ils furent dans leur empire; ensuite des Egyptiens, puisqu'ils firent tout le commerce d'Alexandrie; des Romains, puisqu'ils avaient des synagogues à Rome. Mais étant au milieu des nations, ils en furent toujours séparés par leur institution. Il ne mangeaient point avec les étrangers, & ne communiquèrent leurs livres que très-tard.

paraison de la multitude des livres conservés dans la bibliothèque d'Alexandrie, dont la moitié fut brûlée dans la guerre de *César*.

Il est constant que les Juifs avaient très-peu écrit, très-peu lu ; qu'ils étaient profondément ignorans en astronomie, en géométrie, en géographie, en physique ; qu'ils ne savaient rien de l'histoire des autres peuples, & qu'ils ne commencèrent enfin à s'instruire que dans Alexandrie. Leur langue était un mélange barbare d'ancien phénicien & de chaldéen corrompu. Elle était si pauvre, qu'il leur manquait plusieurs modes dans la conjugaison de leurs verbes.

De plus, ne communiquant à aucun étranger leurs livres ni leurs titres, personne sur la terre, excepté eux, n'avait jamais entendu parler ni d'*Adam*, ni d'*Eve*, ni d'*Abel*, ni de *Caïn*, ni de *Noé*. Le seul *Abraham* fut connu des peuples orientaux dans la suite des tems : mais nul peuple ancien ne convenait que cet *Abraham* ou *Ibrahim* fût la tige du peuple Juif.

Tels sont les secrets de la Providence, que le père & la mère du genre-humain furent toujours entièrement ignorés du genre-humain, au point que les noms d'*Adam* & d'*Eve* ne se trouvent dans aucun ancien auteur, ni de la Grèce, ni de Rome, ni de la Perse, ni de la Syrie, ni chez les Arabes même, jusque vers le tems de *Mahomet*. DIEU daigna permettre que les titres de la grande famille du monde ne fussent conservés que chez la plus petite & la plus malheureuse partie de la famille.

Comment se peut-il faire qu'*Adam* & *Eve* aient été inconnus à tous leurs enfans ? Comment ne se

trouva-t-il ni en Egypte ni à Babylone aucune trace; aucune tradition de nos premiers pères? Pourquoi ni *Orphée*, ni *Linus*, ni *Thamiris*, n'en parlèrent-ils point? car s'ils en avaient dit un mot, ce mot aurait été relevé sans-doute par *Hésiode*, & sur-tout par *Homère*, qui parlent de tout, excepté des auteurs de la race humaine.

Clément d'Alexandrie, qui rapporte tant de témoignages de l'antiquité, n'aurait pas manqué de citer un passage dans lequel il aurait été fait mention d'*Adam* & d'*Eve*.

Eusèbe, dans son Histoire universelle, a recherché jusqu'aux témoignages les plus suspects; il aurait bien fait-valoir le moindre trait, la moindre vraisemblance en faveur de nos premiers parens.

Il est donc avéré qu'ils furent toujours entièrement ignorés des nations.

On trouve à la vérité chez les brachmanes, dans le livre intitulé l'Ezourveidam, le nom d'*Adimo* & celui de *Procriti* sa femme. Si *Adimo* ressemble un peu à notre *Adam*, les Indiens répondent: « Nous sommes un grand peuple établi vers l'Indus & vers le » Gange plusieurs siècles avant que la horde hébraïque se fût portée vers le Jourdain. Les Egyptiens, » les Persans, les Arabes venaient chercher dans notre » pays la sagesse & les épiceries, quand les Juifs » étaient inconnus au reste des hommes. Nous ne » pouvons avoir pris notre *Adimo* de leur *Adam*. » Notre *Procriti* ne ressemble point-du-tout à *Eve*, » & d'ailleurs leur histoire est entièrement différente. . . . .

» De plus, le Veidam, dont l'Ezourveidam est
» le commentaire, passe chez nous pour être d'une
» antiquité plus reculée que celle des livres *Juifs*,
» & ce Veidam est encore une nouvelle loi, donnée
» aux brachmanes quinze cents ans après leur
» première loi, appellée Shasta ou Shasta-bad. »

Telles sont à-peu-près les réponses que les brames d'aujourd'hui ont souvent faites aux aumôniers des vaisseaux marchands qui venaient leur parler d'*Adam* & d'*Eve*, d'*Abel* & de *Caïn*, tandis que les négocians de l'Europe venaient à main armée acheter des épiceries chez eux & désoler leurs pays.

Le phénicien *Sanchoniathon*, qui vivait certainement avant le tems où nous plaçons *Moïse* (*b*), & qui est cité par *Eusèbe* comme un auteur authentique, donne dix générations à la race humaine comme fait *Moïse* jusqu'au tems de *Noë*; & il ne parle dans ces dix générations ni d'*Adam*, ni d'*Eve*, ni d'aucun de leurs descendans, ni de *Noë* même.

Voici les noms des premiers hommes, suivant la traduction grecque faite par *Philon* de Biblos : *Æon*, *Genos*, *Phox*, *Liban*, *Usou*, *Halieus*, *Chrisor*, *Tec-*

(*b*) Ce qui fait penser à plusieurs sçavans que *Sanchoniathon* est antérieur au tems où l'on place *Moïse*, c'est qu'il n'en parle point. Il écrivait dans Bérithe. Cette ville était voisine du pays où les Juifs s'établirent. Si *Sanchoniathon* avait été postérieur ou contemporain, il n'aurait pas omis les prodiges épouvantables dont *Moïse* inonda l'Egypte; il aurait sûrement fait mention du peuple juif qui mettait sa patrie à feu & à sang. *Eusèbe*, *Jules Africain*, *Saint Ephrem*, tous les Pères Grecs & Syriaques, auraient cité un auteur profane qui rendait témoignage au législateur hébreu. *Eusèbe* sur-tout, qui reconnaît l'authenticité de *Sanchoniathon*, & qui en a traduit des fragmens, aurait traduit tout ce qui eût regardé *Moïse*.

nites, *Agrove*, *Amine*. Ce font-là les dix premières générations.

Vous ne voyez le nom de *Noë* ni d'*Adam* dans aucune des antiques dynafties d'Egypte ; ils ne fe trouvent point chez les Chaldéens : en un mot, la terre entière a gardé fur eux le filence.

Il faut avouer qu'une telle réticence eft fans exemple. Tous les peuples fe font attribué des origines imaginaires ; & aucun n'a touché à la véritable. On ne peut comprendre comment le père de toutes les nations a été ignoré fi long-tems ; fon nom devrait avoir volé de bouche en bouche, d'un bout du monde à l'autre, felon le cours naturel des chofes humaines.

Humilions-nous fous les décrets de la Providence, qui a permis cet oubli fi étonnant. Tout a été myftérieux & caché dans la nation conduite par DIEU même, qui a préparé la voie au Chriftianifme, & qui a été l'olivier fauvage fur lequel eft enté l'olivier franc. Les noms des auteurs du genre-humain, ignorés du genre-humain, font au rang des plus grands myftères.

J'ofe affirmer qu'il a fallu un miracle, pour boucher ainfi les yeux & les oreilles de toutes les nations, pour détruire chez elles tout monument, tout reffouvenir de leur premier père. Qu'auraient penfé, qu'auraient dit *Céfar*, *Antoine*, *Craffus*, *Pompée*, *Cicéron*, *Marcellus*, *Métellus*, fi un pauvre Juif, en leur vendant du baume, leur avait dit : Nous defcendons tous d'un même père, nommé *Adam* ? Tout le fénat Romain aurait crié : Montrez-nous notre arbre généa-

logique. Alors le Juif aurait déployé ses dix générations jusqu'à *Noé*, jusqu'au secret de l'inondation de tout le globe. Le sénat lui aurait demandé combien il y avait de personnes dans l'arche pour nourrir tous les animaux pendant dix mois entiers, & pendant l'année suivante qui ne put fournir aucune nourriture. Le rogneur d'espèces aurait dit Nous étions huit, *Noé* & sa femme, leurs trois fils *Sem*, *Cham* & *Japhet*, & leurs épouses. Toute cette famille descendait d'*Adam* en droite ligne.

Cicéron se serait informé sans-doute des grands monumens, des témoignages incontestables que *Noé* & ses enfans auraient laissés de notre commun père: toute la terre après le déluge aurait retenti à jamais des noms d'*Adam* & de *Noé*, l'un père, l'autre restaurateur de toutes les races. Leurs noms auraient été dans toutes les bouches dès qu'on aurait parlé, sur tous les parchemins dès qu'on aurait su écrire, sur la porte de chaque maison sitôt qu'on aurait bâti, sur tous les temples, sur toutes les statues. Quoi! vous saviez un si grand secret, & vous nous l'avez caché! —C'est que nous sommes purs, & que vous êtes impurs, aurait répondu le Juif. Le sénat Romain aurait ri, ou l'aurait fait fustiger: tant les hommes sont attachés à leurs préjugés!

SECTION II.

LA pieuse madame de *Bourignon* était sûre qu'*Adam* avait été hermaphrodite, comme les premiers hommes du divin *Platon*. DIEU lui avait révélé ce grand secret: mais comme je n'ai pas eu les mêmes révé-

ſations, je n'en parlerai point. Les rabbins Juifs ont lu les livres d'*Adam*; ils ſavent le nom de ſon précepteur & de ſa ſeconde femme : mais comme je n'ai point lu ces livres de notre premier père, je n'en dirai mot. Quelques eſprits-creux, très-ſavans, ſont tout-étonnés, quand ils liſent le Veidam des anciens brachmanes, de trouver que le premier homme fut créé aux Indes, &c. qu'il s'appelait *Adimo* qui ſignifie l'engendreur, & que ſa femme s'appelait *Procriti* qui ſignifie la vie. Ils diſent que la ſecte des brachmanes eſt inconteſtablement plus ancienne que celle des Juifs; que les Juifs ne purent écrire que très-tard dans la langue chananéenne, puiſqu'ils ne s'établirent que très-tard dans le petit pays de Chanaan. Ils diſent que les Indiens furent toujours inventeurs, & les Juifs toujours imitateurs; les Indiens toujours ingénieux, & les Juifs toujours groſſiers. Ils diſent qu'il eſt bien difficile qu'*Adam*, qui était roux, & qui avait des cheveux, ſoit le père des Nègres qui ſont noirs comme de l'encre, & qui ont de la laine noire ſur la tête. Que ne diſent-ils point? pour moi, je ne dis mot; j'abandonne ces recherches au révérend père *Berruyer* de la ſociété de JESUS : c'eſt le plus grand innocent que j'aie jamais connu. On a brûlé ſon livre comme celui d'un homme qui voulait tourner la Bible en ridicule; mais je puis aſſurer qu'il n'y entendait pas fineſſe.

(*Tiré d'une Lettre du chevalier de R****.



SECTION III.

Nous ne vivons plus dans un ſiècle où l'on examine ſérieuſement ſi *Adam* a eu la ſcience infuſe, ou non ; ceux qui ont ſi long-tems agité cette queſtion n'avaient la ſcience ni infuſe ni acquiſe.

Il eſt auſſi difficile de ſavoir en quel tems fut écrit le livre de la Genèſe où il eſt parlé d'*Adam*, que de ſavoir la date du Veidam, du Hanſcrit, & des autres anciens livres aſiatiques. Il eſt important de remarquer qu'il n'était pas permis aux Juifs de lire le premier chapitre de la Genèſe avant l'âge de vingt-cinq ans. Beaucoup de rabbins ont regardé la formation d'*Adam* & d'*Eve*, & leur aventure, comme une allégorie. Toutes les anciennes Nations célèbres en ont imaginé de pareilles ; & par un concours ſingulier qui marque la faibleſſe de notre nature, toutes ont voulu expliquer l'origine du mal moral & du mal phyſique par des idées à-peu-près ſemblables. Les Chaldéens, les Indiens, les Perſes, les Egyptiens, ont également rendu compte de ce mélange de bien & de mal qui ſemble être l'apanage de notre globe. Les Juifs ſortis d'Egypte y avaient entendu parler, tout groſſiers qu'ils étaient, de la philoſophie allégorique des Egyptiens. Ils mêlèrent depuis à ces faibles connaiſſances, celles qu'ils puisèrent chez les Phéniciens & les Babyloniens dans un très-long eſclavage ; mais comme il eſt naturel & très-ordinaire qu'un peuple groſſier imite groſſièrement les imaginations d'un peuple poli, il n'eſt pas ſurprenant que les Juifs aient imaginé une fem-

me formée de la côte d'un homme ; l'esprit de vie soufflé de la bouche de DIEU au visage d'*Adam*; le Tigre, l'Euphrate, le Nil & l'Oxus ayant la même source dans un jardin ; & la défense de manger d'un fruit, défense qui a produit la mort, aussi-bien que le mal physique & moral. Pleins de l'idée répandue chez les anciens, que le serpent est un animal très-subtil, ils n'ont pas fait difficulté de lui accorder l'intelligence & la parole.

Ce peuple qui n'était alors répandu que dans un petit coin de la terre, & qui la croyait longue, étroite & plate, n'eut pas de peine à croire que tous les hommes venaient d'*Adam*, & ne pouvait pas savoir que les Nègres, dont la conformation est différente de la nôtre, habitaient de vastes contrées. Il était bien loin de deviner l'Amérique. (*)

Au reste il est assez étrange qu'il fût permis au peuple juif de lire l'Exode, où il y a tant de miracles qui épouvantent la raison, & qu'il ne fût pas permis de lire avant vingt-cinq ans le premier chapitre de la Genèse, où tout doit être nécessairement miracle, puisqu'il s'agit de la création. C'est peut-être à cause de la manière singulière dont l'auteur s'exprime dès le premier verset, *Au commencement les Dieux firent le ciel & la terre* ; on put craindre que les jeunes Juifs n'en prissent occasion d'adorer plusieurs Dieux. C'est peut-être parce que DIEU ayant créé l'homme & la femme au premier chapitre, les refait encore au sixième, & qu'on ne voulut pas mettre cette apparence de contradiction sous les yeux de la

(*) Voyez AMÉRIQUE.

jeunesse. C'est peut-être parce qu'il est dit que *les Dieux firent l'homme à leur image*, & que ces expressions présentaient aux Juifs un DIEU trop corporel. C'est peut-être parce qu'il est dit que DIEU ôta une côte à *Adam* pour en former la femme, & que les jeunes-gens inconsidérés qui se seraient tâté les côtes, voyant qu'il ne leur en manquait point, auraient pu soupçonner l'auteur de quelque infidélité. C'est peut-être parce que DIEU, qui se promenait toujours à midi dans le jardin d'Eden, se moque d'*Adam* après sa chute, & que ce ton railleur aurait trop inspiré à la jeunesse le goût de la plaisanterie. Enfin chaque ligne de ce chapitre fournit des raisons très-plausibles d'en interdire la lecture ; mais sur ce pied-là, on ne voit pas trop comment les autres chapitres étaient permis. C'est encore une chose surprenante que les Juifs ne dussent lire ce chapitre qu'à vingt-cinq ans. Il semble qu'il devait être proposé d'abord à l'enfance, qui reçoit tout sans examen, plutôt qu'à la jeunesse qui se pique déjà de juger & de rire. Il se peut faire aussi que les Juifs de vingt-cinq ans étant déjà préparés & affermis, en recevaient mieux ce chapitre, dont la lecture aurait pu révolter des ames toutes neuves.

On ne parlera pas ici de la seconde femme d'*Adam*, nommée *Lillith*, que les anciens rabbins lui ont donnée ; il faut convenir qu'on sait très-peu d'anecdotes de sa famille.



ADORER.

Culte de latrie. Chanſon attribuée à JESUS-CHRIST. *Danſe ſacrée. Cérémonies.*

N'EST-CE pas un grand défaut dans quelques langues modernes, qu'on ſe ſerve du même mot envers l'Être ſuprême & une fille? On ſort quelquefois d'un ſermon, où le prédicateur n'a parlé que d'adorer DIEU en eſprit & en vérité; de-là on court à l'opéra, où il n'eſt queſtion *que du charmant objet que j'adore*, & *des aimables traits dont ce héros adore les attraits.*

Du moins les Grecs & les Romains ne tombèrent point dans cette profanation extravagante. *Horace* ne dit point qu'il adore *Lalagé. Tibulle* n'adore point *Délie.* Ce terme même d'adoration n'eſt pas dans *Pétrone.*

Si quelque choſe peut excuſer notre indécence, c'eſt que dans nos opéra & dans nos chanſons il eſt ſouvent parlé des Dieux de la fable. Les poëtes ont dit que leurs *Philis* étaient plus adorables que ces fauſſes divinités, & perſonne ne pouvait les en blâmer. Peu-à-peu on s'eſt accoutumé à cette expreſſion, au point qu'on a traité de même le DIEU de tout l'univers & une chanteuſe de l'opéra-comique, ſans qu'on s'apperçût de ce ridicule.

Détournons-en les yeux, & ne les arrêtons que ſur l'importance de notre ſujet.

Il n'y a point de nation civiliſée qui ne rende un culte public d'adoration à DIEU. Il eſt vrai qu'on ne force perſonne, ni en Aſie, ni en Afrique, d'aller

à la mòsquée ou au temple du lieu; on y va de son bon gré. Cette affluence aurait pû même servir à réunir les esprits des hommes, & à les rendre plus doux dans la société. Cependant on lès a vus quelquefois s'acharner les uns contre les autres dans l'asile même consacré à la paix. Les zèlés inondèrent de sang le temple de Jérusalem, dans lequel ils égorgèrent leurs frères. Nous avons quelquefois souillé nos Eglises de carnage.

A l'article de la *CHINE*, on verra que l'empereur est le premier pontife, & combien le culte est auguste & simple. Ailleurs il est simple, sans avoir rien de majestueux; comme chez les réformés de notre Europe, & dans l'Amérique anglaise.

Dans d'autres pays il faut à midi allumer des flambeaux de cire, qu'on avait en abomination dans les premiers tems. Un couvent de religieuses, à qui on voudrait retrancher les cierges, crierait que la lumière de la foi est éteinte & que le monde va finir.

L'Eglise anglicane tient le milieu entre les pompeuses cérémonies romaines & la sécheresse des Calvinistes.

Les chants, la danse & les flambeaux étaient des cérémonies essentielles aux fêtes sacrées de tout l'Orient. Quiconque a lu, sait que les anciens Egyptiens fesaient le tour de leurs temples en chantant & en dansant. Point d'institution sacerdotale chez les Grecs sans des chants & des danses. Les Hébreux prirent cette coutume de leurs voisins; *David* chantait & dansait devant l'arche.

St Matthieu parle d'un cantique chanté par JESUS

CHRIST même & par les Apôtres après leurs pâques. (a) Ce cantique, qui est parvenu jusqu'à nous, n'est point mis dans le canon des livres sacrés; mais on en retrouve les fragmens dans la 237me lettre de St Augustin à l'évêque Cérétius.... St Augustin ne dit pas que cette hymne ne fut point chantée; il n'en réprouve pas les paroles : il ne condamne les Priscillianistes qui admettaient cette hymne dans leur Evangile, que sur l'interprètation erronée qu'ils en donnaient, & qu'il trouve impie. Voici le cantique, tel qu'on le trouve par parcelles dans St Augustin même :

Je veux délier, & je veux être délié.
Je veux sauver, & je veux être sauvé.
Je veux engendrer, & je veux être engendré.
Je veux chanter; *dansez tous de joie.*
Je veux pleurer; frappez-vous tous de douleur.
Je veux orner, & je veux être orné.
Je suis la lampe pour vous qui me voyez.
Je suis la porte pour vous qui y frappez.
Vous qui voyez ce que je fais, ne dites point ce que je fais.
J'ai joué tout cela dans ce discours, & je n'ai point-du-tout été joué.

Mais quelque dispute qui se soit élevée au sujet de ce cantique, il est certain que le chant était employé dans toutes les cérémonies religieuses. *Mahomet* avait trouvé ce culte établi chez les Arabes; il l'est dans les Indes. Il ne paraît pas qu'il soit en usage chez les lettrés de la Chine. Les cérémonies

(a *Hymno dicto.* Saint Matthieu, ch. XXVI, v. 39.

ont par-tout quelque reſſemblance & quelque différence ; mais on adore DIEU par toute la terre. Malheur ſans-doute à ceux qui ne l'adorent pas comme nous, & qui ſont dans l'erreur, ſoit par le dogme, ſoit par les rites ; ils ſont aſſis à l'ombre de la mort : mais plus leur malheur eſt grand, plus il faut les plaindre & les ſupporter.

C'eſt même une grande conſolation pour nous, que tous les Mahométans, les Indiens, les Chinois, les Tartares adorent un DIEU unique ; en cela ils ſont nos frères. Leur fatale ignorance de nos myſtères ſacrés ne peut que nous inſpirer une tendre compaſſion pour nos frères qui s'égarent. Loin de nous tout eſprit de perſécution, qui ne ſervirait qu'à les rendre irréconciliables.

Un DIEU unique étant adoré ſur toute la terre connue, faut-il que ceux qui le reconnaiſſent pour leur père, lui donnent toujours le ſpectacle de ſes enfans qui ſe déteſtent, qui s'anathématiſent, qui ſe pourſuivent, qui ſe maſſacrent pour des argumens ?

Il n'eſt pas aiſé d'expliquer au juſte ce que les Grecs & les Romains entendaient par adorer ; ſi l'on adorait les Faunes, les Sylvains, les Dryades, les Naïades, comme on adorait les douze grands Dieux. Il n'eſt pas vrai-ſemblable qu'*Antinoüs*, le mignon d'*Adrien*, fût adoré par les nouveaux Egyptiens du même culte que *Sérapis* ; & il eſt aſſez prouvé que les anciens Egyptiens n'adoraient pas les oignons & les crocodiles de la même façon qu'*Iſis* & *Oſiris*. On trouve l'équivoque par-tout, elle con-

fond tout. Il faut à chaque mot dire : Qu'entendez-vous ? Il faut toujours répéter : *Définissez les termes.* (*)

Est-il bien vrai que *Simon* qu'on appelle le *magicien*, fut adoré chez les Romains ? Il est bien plus vrai qu'il y fut absolument ignoré.

St Justin, dans son *Apologie* aussi inconnue à Rome que ce *Simon*, dit que ce dieu avait une statue élevée sur le Tibre ou plutôt près du Tibre, entre les deux ponts, avec cette inscription : *Simoni deo sancto.* St *Irénée*, *Tertulien*, attestent la même chose ; mais à qui l'attestent-ils ? à des gens qui n'avaient jamais vu Rome ; à des Africains, à des Allobroges, à des Syriens, à quelques habitans de Sichem. Ils n'avaient certainement pas vu cette statue, dont l'inscription est : *Semo sanco deo fidio*, & non pas, *Simoni sancto deo.*

Ils devaient au moins consulter *Denys* d'Halicarnasse, qui dans son quatrième livre rapporte cette inscription. *Semo sanco* était un ancien mot sabin, qui signifie demi-homme & demi-dieu. Vous trouvez dans *Tite-Live* : *Bona Semoni sanco censuerunt consecranda.* Ce dieu était un des plus anciens qui fussent révérés à Rome ; il fut consacré par *Tarquin le superbe*, & regardé comme le dieu des alliances & de la bonne-foi. On lui sacrifiait un bœuf, & on écrivait sur la peau de ce bœuf le traité fait avec les peuples voisins. Il avait un temple auprès de celui de *Quirinus.* Tantôt on lui présentait des offrandes sous le nom du père *Semo*, tantôt sous le nom

(*) Voyez ABUS DES MOTS & ALEXANDRE.

de *Sancus fidius.* C'eſt pourquoi *Ovide* dit dans ſes Faſtes :

Quærebam nonas Sanco, Fidiove referrem,
An tibi, Semo pater.

Voilà la divinité romaine qu'on a priſe pendant tant de ſiècles pour *Simon le magicien. St Cyrille* de Jéruſalem n'en doutait pas; & *St Auguſtin*, dans ſon premier livre *des Héréſies*, dit que *Simon le magicien* lui-même ſe fit-élever cette ſtatue avec celle de ſon *Hélène* par ordre de l'empereur & du ſénat.

Cette étrange fable, dont la fauſſeté était ſi aiſée à reconnaître, fut continuellement liée avec cette autre fable que *St Pierre* & ce *Simon* avaient tous deux comparu devant *Néron*; qu'ils s'étaient défiés à qui reſſuſciterait le plus promptement un mort, proche parent de *Néron* même, & à qui s'élèverait le plus haut dans les airs; que *Simon* ſe fit-enlever par des diables dans un chariot de feu; que *St Pierre* & *St Paul* le firent-tomber des airs par leurs prières, qu'il ſe caſſa les jambes, qu'il en mourut, & que *Néron* irrité fit-mourir *St Paul* & *St Pierre.* (*)

Abdias, *Marcel*, *Hégéſippe* ont rapporté ce conte avec des détails un peu différens. *Arnobe*, *St Cyrille* de Jéruſalem, *Sévère-Sulpice*, *Philaſtre*, *St Epiphane*, *Iſidore* de Damiette, *Maxime* de Turin, pluſieurs autres auteurs, ont donné cours ſucceſſivement à cette erreur. Elle a été généralement adoptée, juſqu'à ce qu'enfin on ait retrouvé dans Rome une ſtatue de *Semo ſancus deus fidius*, & que le ſavant père *Mabillon* ait déterré un de ces anciens monumens avec cette inſcription : *Semoni ſanco deo fidio.*

(*) Voy. SAINT PIERRE.

Cependant il eſt certain qu'il y eut un *Simon* que les Juifs crurent magicien, comme il eſt certain qu'il y a eu un *Apollonios* de Thiane. Il eſt vrai encore que ce *Simon*, né dans le petit pays de Samarie, ramaſſa quelques gueux, auxquels il perſuada qu'il était envoyé de DIEU, & la vertu de DIEU même. Il baptiſait ainſi que les Apôtres baptiſaient, & il élevait autel contre autel.

Les Juifs de Samarie, toujours ennemis des Juifs de Jéruſalem, osèrent oppoſer ce *Simon* à JESUS-CHRIST, reconnu par les Apôtres, par les diſciples, qui tous étaient de la tribu de *Benjamin* ou de celle de *Juda*. Il baptiſait comme eux; mais il ajoutait le feu au baptême d'eau, & ſe diſait prédit par *St Jean-Baptiſte*, ſelon ces paroles: (*b*) *Celui qui doit venir après moi eſt plus puiſſant que moi; il vous baptiſera dans le Saint-Eſprit & dans le feu.*

Simon allumait par-deſſus le bain baptiſmal une flamme légère avec du naphte du lac Aſphaltide. Son parti fut aſſez grand; mais il eſt fort douteux que ſes diſciples l'aient adoré: *St Juſtin* eſt le ſeul qui le croit.

Ménandre ſe diſait, comme *Simon*, envoyé de DIEU & ſauveur des hommes. Tous les faux-Meſſies, & ſur-tout *Barcochebas* prenaient le titre d'envoyés de DIEU; mais *Barcochebas* lui-même n'exigea point d'adoration. On ne diviniſe guère les hommes de leur vivant, à moins que ces hommes ne ſoient des *Alexandre* ou des empereurs Romains qui l'ordonnent expreſſément à des eſclaves: encore n'eſt-ce pas une adoration proprement dite; c'eſt une vénération ex-

(*b*) *Math.* ch. III. v. 11.

traordinaire, une apothéose anticipée, une flatterie aussi ridicule que celles qui sont prodiguées à *Octave* par *Virgile* & par *Horace*.

ADULTERE.

Nous ne devons point cette expression aux Grecs. Ils appelaient l'adultère *moicheia*, dont les Latins ont fait leur *mœchus*, que nous n'avons point francisé. Nous ne la devons ni à la langue syriaque, ni à l'hébraïque, jargon du syriaque, qui nommait l'adultère *niuph*. Adultère signifiait en latin *altération*, *adultération*, *une chose mise pour une autre*, *un crime de faux*, *fausses-clefs*, *faux-contrats*, *faux-seing*; *ADULTERATIO*. De-là celui qui se met dans le lit d'un autre, fut nommé *adulter*, comme une fausse-clef qui fouille dans la serrure d'autrui.

C'est ainsi qu'ils nommèrent par antiphrase *coccyx*, coucou, le pauvre mari chez qui un étranger venait pondre. *Pline le naturaliste* dit : (*a*) *Coccyx ova subdit in nidis alienis; ita plerique alienas uxores faciunt matres.* « Le coucou dépose ses œufs dans le nid des autres oiseaux; ainsi force Romains rendent mères les femmes de leurs amis. » La comparaison n'est pas trop juste. *Coccyx* signifiant un coucou, nous en avons fait *cocu*. Que de choses on doit aux Romains ! mais comme on altère le sens de tous les mots, le cocu, suivant la bonne grammaire, devrait être le galant; & c'est le mari. Voyez la chanson de *Scarron*. (*b*)

(*a*) Liv. X, ch. IX.

Tous les jours une chaise
Me coûte un écu,
Pour porter à l'aise
Votre chien de cu,
A moi pauvre cocu.

Quelques doctes ont prétendu que c'eſt aux Grecs que nous ſommes redevables de l'emblême des cornes, & qu'ils déſignaient par le titre de bouc, *aix*, (*) l'époux d'une femme laſcive comme une chèvre. En effet, ils appelaient *fils de chèvre* les bâtards que notre canaille appelle *fils de putain*. Mais ceux qui veulent s'inſtruire à fond, doivent ſavoir que nos cornes viennent des cornettes des dames. Un mari qui ſe laiſſait tromper & gouverner par ſon inſolente femme, était réputé porteur de cornes, cornu, cornard, par les bons bourgeois. C'eſt par cette raiſon que *cocu*, *cornard* & *ſot* étaient ſynonymes. Dans une de nos comédies on trouve ce vers :

Elle ? elle n'en fera qu'un ſot, je vous aſſure.

Cela veut dire : elle n'en fera qu'un cocu. Et dans l'Ecole des femmes,

Epouſer une ſotte eſt pour n'être point ſot.

Bautru, qui avait beaucoup d'eſprit, diſait : « Les » *Bautrus* ſont cocus, mais ils ne ſont pas des ſots. »

La bonne compagnie ne ſe ſert plus de tous ces vilains termes, & ne prononce même jamais le mot d'*adultère*. On ne dit point : Madame la ducheſſe eſt en adultère avec monſieur le chevalier. Madame la marquiſe a un mauvais commerce avec monſieur l'abbé. On dit : Monſieur l'abbé eſt cette ſemaine l'amant de madame la marquiſe. Quand les dames parlent à leurs amies de leurs adultères, elles diſent : J'avoue que j'ai du goût pour *lui*. Elles avouaient autrefois qu'elles ſentaient quelque eſtime ; mais depuis qu'une bourgeoiſe s'accuſa à ſon confeſſeur d'a-

(*) Voy. Bouc.

voir

voir de l'estime pour un conseiller, & que le confesseur lui dît : « Madame, combien de fois vous a-t-il » estimée ? » les dames de qualité n'ont plus estimé personne, & ne vont plus guère à confesse.

Les femmes de Lacédémone ne connaissaient, dit-on, ni la confession, ni l'adultère. Il est bien vrai que *Ménélas* avait éprouvé ce qu'*Hélène* savait faire. Mais *Lycurgue* y mit bon ordre en rendant les femmes communes, quand les maris voulaient bien les prêter, & que les femmes y consentaient. Chacun peut disposer de son bien. Un mari, en ce cas, n'avait point à craindre de nourrir dans sa maison un enfant étranger. Tous les enfans appartenaient à la république, & non à une maison particulière ; ainsi on ne fesait tort à personne. L'adultère n'est un mal qu'autant qu'il est un vol : mais on ne vole point ce qu'on vous donne. Un mari priait souvent un jeune-homme beau, bien fait & vigoureux, de vouloir bien faire un enfant à sa femme. *Plutarque* nous a conservé dans son vieux style la chanson que chantaient les Lacédémoniens quand *Acrotatus* allait se coucher avec la femme de son ami :

Allez, gentil Acrotatus, besognez bien Kélidonide ;
Donnez de braves citoyens à Sparte.

Les Lacédémoniens avaient donc raison de dire que l'adultère était impossible parmi eux.

Il n'en est pas ainsi chez nos Nations, dont toutes les lois sont fondées sur le *tien* & le *mien*.

Un des grands désagrémens de l'adultère chez nous, c'est que la dame se moque quelquefois de son mari avec son amant ; le mari s'en doute ; & on

n'aime point à être tourné en ridicule. Il eſt arrivé dans la bourgeoiſie que ſouvent la femme a volé ſon mari pour donner à ſon amant ; les querelles de ménage ſont pouſſées à des excès cruels : elles ſont heureuſement peu connues dans la bonne compagnie.

Le plus grand tort, le plus grand mal eſt de donner à un pauvre homme des enfans qui ne ſont pas à lui, & de le charger d'un fardeau qu'il ne doit pas porter. On a vu par-là des races de héros entièrement abâtardies. Les femmes des *Aſtolphes* & des *Jocondes*, par un goût dépravé, par la faibleſſe du moment, ont fait des enfans avec un nain contrefait, avec un petit valet ſans cœur & ſans eſprit. Les corps & les ames s'en ſont reſſentis. De petits ſinges ont été les héritiers des plus grands noms dans quelques pays de l'Europe. Ils ont dans leur première ſalle les portraits de leurs prétendus aïeux, hauts de ſix pieds, beaux, bien faits, armés d'un eſtramaçon que la race d'aujourd'hui pourrait à peine ſoulever. Un emploi important eſt poſſédé par un homme qui n'y a nul droit, & dont le cœur, la tête & les bras n'en peuvent ſoutenir le faix.

Il y a quelques provinces en Europe où les filles font volontiers l'amour, & deviennent enſuite des épouſes aſſez ſages. C'eſt tout le contraire en France ; on enferme les filles dans des couvens, où juſqu'à préſent on leur a donné une éducation ridicule. Leurs mères, pour les conſoler, leur font eſpérer qu'elles ſeront libres quand elles ſeront ma-

riées. A peine ont-elles vécu un an avec leur époux, qu'on s'empresse de savoir tout le secret de leurs appas. Une jeune femme ne vit, ne soupe, ne se promène, ne va au spectacle qu'avec des femmes qui ont chacune leur affaire réglée ; si elle n'a point son amant comme les autres, elle est ce qu'on appelle *dépareillée* ; elle en est honteuse ; elle n'ose se montrer.

Les Orientaux s'y prennent au rebours de nous. On leur amène des filles qu'on leur garantit pucelles sur la foi d'un Circassien. Ils les épousent, & ils les enferment par précaution, comme nous enfermons nos filles. Point de plaisanteries dans ces pays-là sur les dames & sur les maris ; point de chansons ; rien qui ressemble à nos froids quolibets de cornes & de cocuage. Nous plaignons les grandes dames de Turquie, de Perse, des Indes ; mais elles sont cent fois plus heureuses dans leurs sérails, que nos filles dans leurs couvens.

Il arrive quelquefois chez nous qu'un mari mécontent, ne voulant point faire un procès criminel à sa femme pour cause d'adultère, (ce qui ferait crier à la barbarie) se contente de se faire séparer de corps & de biens.

C'est ici le lieu d'insérer le précis d'un Mémoire composé par un honnête-homme qui se trouve dans cette situation : voici ses plaintes ; sont-elles justes ?

Mémoire d'un Magistrat, écrit vers l'an 1764.

UN principal Magistrat d'une ville de France, a le malheur d'avoir une femme qui a été débauchée

par un prêtre avant son mariage, & qui depuis s'est couverte d'opprobres par des scandales publics : il a eu la modération de se séparer d'elle sans éclat. Cet homme, âgé de quarante ans, vigoureux, & d'une figure agréable, a besoin d'une femme ; il est trop scrupuleux pour chercher à séduire l'épouse d'un autre ; il craint même le commerce d'une fille ou d'une veuve qui lui servirait de concubine. Dans cet état inquiétant & douloureux, voici le précis des plaintes qu'il adresse à son Eglise.

« MON épouse est criminelle, & c'est moi qu'on punit. Une autre femme est nécessaire à la consolation de ma vie, à ma vertu même : & la secte dont je suis me la refuse ; elle me défend de me marier avec une fille honnête. Les lois civiles d'aujourd'hui, malheureusement fondées sur le droit canon, me privent des droits de l'humanité. L'Eglise me réduit à chercher ou des plaisirs qu'elle réprouve, ou des dédommagemens honteux qu'elle condamne ; elle veut me forcer d'être criminel.

» Je jette les yeux sur tous les peuples de la terre ; il n'y en a pas un seul, excepté le peuple Catholique-Romain, chez qui le divorce & un nouveau mariage ne soient de droit naturel.

» Quel renversement de l'ordre a donc fait chez les Catholiques une vertu de souffrir l'adultère ; & un devoir de manquer de femme quand on a été indignement outragé par la sienne ?

» Pourquoi un lien pourri est-il indissoluble, malgré la grande loi adoptée par le Code, *Quidquid ligatur dissolubile est ?* On me permet la séparation de

corps & de biens, & on ne me permet pas le divorce! La loi peut m'ôter ma femme, & elle me laiſſe un nom qu'on appelle *ſacrement*! je ne jouis plus du mariage, & je ſuis marié. Quelle contradiction! quel eſclavage! & ſous quelles lois avons-nous reçu la naiſſance!

» Ce qui eſt bien plus étrange, c'eſt que cette loi de mon Egliſe eſt directement contraire aux paroles que cette Egliſe elle-même croit avoir été prononcées par JESUS-CHRIST: (*d*) *Quiconque a renvoyé ſa femme, (excepté pour adultère) pèche s'il en prend une autre.*

» Je n'examine point ſi les pontifes de Rome ont été en droit de violer à leur plaiſir la loi de celui qu'ils regardent comme leur maître; ſi, lorſqu'un Etat a beſoin d'un héritier, il eſt permis de répudier celle qui ne peut en donner. Je ne cherche point ſi une femme turbulente, attaquée de démence, ou homicide, ou empoiſonneuſe, ne doit pas être répudiée auſſi-bien qu'une adultère; je m'en tiens au triſte état qui me concerne: DIEU me permet de me remarier, & l'évêque de Rome ne me le permet pas!

» Le divorce a été en uſage chez les Catholiques ſous tous les Empereurs; il l'a été dans tous les Etats démembrés de l'Empire Romain. Les Rois de France, qu'on appele *de la première race*, ont preſque tous répudié leurs femmes pour en prendre de nouvelles. Enfin il vint un *Grégoire IX*, ennemi des Empereurs & des Rois, qui par un décret fit du mariage un joug

(*d*) *Math.* ch. XIX.

insecouable : sa décrétale devint la loi de l'Europe. Quand les Rois voulurent répudier une femme adultère, selon la loi de JESUS-CHRIST, ils ne purent en venir à bout; il fallut chercher des prétextes ridicules. *Louis le jeune* fut obligé, pour faire son malheureux divorce avec *Eléonore de Guienne*, d'alléguer une parenté qui n'existait pas. Le Roi *Henri IV*, pour répudier *Marguerite de Valois*, prétexta une cause encore plus fausse, un défaut de consentement. Il fallut mentir pour faire un divorce légitimement.

» Quoi, un Souverain peut abdiquer sa couronne, & sans la permission du Pape il ne pourra abdiquer sa femme! Est-il possible que des hommes d'ailleurs éclairés aient croupi si long-tems dans cette absurde servitude!

» Que nos prêtres, que nos moines renoncent aux femmes, j'y consens; c'est un attentat contre la population; c'est un malheur pour eux : mais ils méritent ce malheur qu'ils se sont fait eux-mêmes. Ils ont été les victimes des Papes, qui ont voulu avoir en eux des esclaves, des soldats sans familles & sans patrie, vivant uniquement pour l'Eglise. Mais moi, magistrat, qui sers l'Etat toute la journée, j'ai besoin le soir d'une femme; & l'Eglise n'a pas le droit de me priver d'un bien que DIEU m'accorde. Les Apôtres étaient mariés, *Joseph* était marié, & je veux l'être. Si moi Alsacien je dépends d'un prêtre qui demeure à Rome, si ce prêtre a la barbare puissance de me priver d'une femme, qu'il me fasse eunuque pour chanter des *miserere* dans sa chapelle. »

Mémoire pour les Femmes.

L'EQUITÉ demande qu'après avoir rapporté ce Mémoire en faveur des maris, nous mettions aussi sous les yeux du public le Plaidoyer en faveur des mariées, présenté à la junte du Portugal par une comtesse *d'Arcira.* En voici la substance :

« L'Évangile a défendu l'adultère à mon mari tout comme à moi ; il sera damné comme moi, rien n'est plus avéré. Lorsqu'il m'a fait vingt infidélités, qu'il a donné mon collier à une de mes rivales, & mes boucles-d'oreilles à une autre, je n'ai point demandé aux juges qu'on le fît raser, qu'on l'enfermât chez des moines, & qu'on me donnât son bien. Et moi, pour l'avoir imité une fois, pour avoir fait avec le plus beau jeune-homme de Lisbonne ce qu'il fait tous les jours impunément avec les plus sottes guenons de la cour & de la ville, il faut que je réponde sur la sellette devant des licentiés, dont chacun serait à mes pieds si nous étions tête-à-tête dans mon cabinet ; il faut que l'huissier me coupe à l'audience mes cheveux qui sont les plus beaux du monde, qu'on m'enferme chez des religieuses qui n'ont pas le sens-commun ; qu'on me prive de ma dot & de mes conventions matrimoniales, qu'on donne tout mon bien à mon fat de mari pour l'aider à séduire d'autres femmes & à commettre de nouveaux adultères.

» Je demande si la chose est juste, & s'il n'est pas évident que ce sont les cocus qui ont fait les lois ?

» On répond à mes plaintes, que je suis trop heu-

reuse de n'être pas lapidée à la porte de la ville par les chanoines, les habitués de paroisse & tout le peuple. C'est ainsi qu'on en usait chez la première nation de la terre, la nation choisie, la nation chérie, la seule qui eût raison quand toutes les autres avaient tort.

» Je réponds à ces barbares, que lorsque la pauvre femme adultère fut présentée par ses accusateurs au Maître de l'ancienne & de la nouvelle loi, il ne la fit point lapider, qu'au contraire il leur reprocha leur injustice, qu'il se moqua d'eux en écrivant sur la terre avec le doigt; qu'il leur cita l'ancien proverbe hébraïque, *Que celui de vous qui est sans péché jette la première pierre*; qu'alors ils se retirèrent tous, les plus vieux fuyant les premiers, parce que plus ils avaient d'âge, plus ils avaient commis d'adultères.

» Les docteurs en droit canon me répliquent, que cette histoire de la femme adultère n'est racontée que dans l'Evangile de *S. Jean*, qu'elle n'y a été insérée qu'après coup. *Léontius*, *Maldonat* assurent qu'elle ne se trouve que dans un seul ancien exemplaire grec; qu'aucun des vingt-trois premiers commentateurs n'en a parlé. *Origène*, *S. Jérôme*, *S. Jean Chrysostome*, *Théophilacte*, *Nonnus*, ne la connaissent point. Elle ne se trouve point dans la Bible syriaque; elle n'est point dans la version d'*Ulphilas*.

» Voilà ce que disent les avocats de mon mari, qui voudraient non-seulement me faire-raser, mais me faire-lapider.

» Mais les avocats qui ont plaidé pour moi disent

qu'*Ammonius*, auteur du troisième siècle, a reconnu cette histoire pour véritable, & que si *S. Jérôme* la rejette dans quelques endroits, il l'adopte dans d'autres; qu'en un mot elle est authentique aujourd'hui. Je pars de-là, & je dis à mon mari : Si vous êtes sans-péché, rasez-moi, enfermez-moi, prenez mon bien; mais si vous avez fait plus de péchés que moi, c'est à moi de vous raser, de vous faire-enfermer, & de m'emparer de votre fortune. En fait de justice les choses doivent être égales.

» Mon mari réplique qu'il est mon supérieur & mon chef, qu'il est plus haut que moi de plus d'un pouce, qu'il est velu comme un ours; que par conséquent je lui dois tout, & qu'il ne me doit rien.

» Mais je demande si la Reine *Anne* d'Angleterre n'est pas le chef de son mari? si son mari le prince de Danemarck, qui est son grand-amiral, ne lui doit pas une obéissance entière? & si elle ne le ferait pas condamner à la cour des pairs, en cas d'infidélité de la part du petit homme? Il est donc clair que, si les femmes ne font pas punir les hommes, c'est quand elles ne sont pas les plus fortes. »

Suite du Chapitre sur l'Adultère.

POUR juger valablement un procès d'adultère, il faudrait que douze hommes & douze femmes fussent les juges, avec un hermaphrodite qui eût la voix prépondérante en cas de partage.

Mais il est des cas singuliers sur lesquels la raillerie ne peut avoir de prise, & dont il ne nous appartient pas de juger. Telle est l'aventure que rap-

porte *S. Augustin* dans son sermon de la prédication de JESUS-CHRIST sur la montagne.

Septimius Acyndinus, proconsul de Syrie, fait emprisonner dans Antioche un Chrétien qui n'avait pu payer au fisc une livre d'or, à laquelle il était taxé, & le menace de la mort s'il ne paye. Un homme riche promet les deux marcs à la femme de ce malheureux si elle veut consentir à ses desirs. La femme court en instruire son mari; il la supplie de lui sauver la vie aux dépens des droits qu'il a sur elle, & qu'il lui abandonne. Elle obéit; mais l'homme qui lui doit deux marcs d'or la trompe en lui donnant un sac plein de terre. Le mari, qui ne peut payer le fisc, va être conduit à la mort. Le proconsul apprend cette infamie; il paye lui-même la livre d'or au fisc de ses propres deniers, & il donne aux deux époux chrétiens le domaine dont a été tirée la terre qui a rempli le sac de la femme.

Il est certain que, loin d'outrager son mari, elle a été docile à ses volontés; non-seulement elle a obéi, mais elle lui a sauvé la vie. *S. Augustin* n'ose décider si elle est coupable ou vertueuse, il craint de la condamner.

Ce qui est, à mon avis, assez singulier, c'est que *Bayle* prétend être plus sévère que *S. Augustin*. (*e*) Il condamne hardiment cette pauvre femme. Cela serait inconcevable, si on ne savait à quel point presque tous les écrivains ont permis à leur plume de démentir leur cœur, avec quelle facilité on sacrifie son propre sentiment à la crainte d'effaroucher

(*e*) Dictionnaire de *Bayle*, article *ACYNDINUS*.

quelque pédant qui peut nuire, combien on est peu d'accord avec soi-même.

Le matin rigoriste, & le soir libertin,
L'écrivain qui d'Ephèse excusa la matrone,
Renchérit tantôt sur Pétrone,
Et tantôt sur Saint Augustin.

Réflexion d'un Père-de-famille.

N'AJOUTONS qu'un petit mot sur l'éducation contradictoire que nous donnons à nos filles. Nous les élevons dans le desir immodéré de plaire, nous leur en dictons des leçons : la nature y travaillait bien sans nous ; mais on y ajoute tous les rafinemens de l'art. Quand elles sont parfaitement stylées, nous les punissons si elles mettent en pratique l'art que nous avons cru leur enseigner. Que diriez-vous d'un maître-à-danser qui aurait appris son métier à un écolier pendant dix ans, & qui voudrait lui casser les jambes parce qu'il l'a trouvé dansant avec un autre ?

Ne pourrait-on pas ajouter cet article à celui des contradictions ?

AFFIRMATION PAR SERMENT.

NOUS ne dirons rien ici sur l'affirmation avec laquelle les savans s'expriment si souvent. Il n'est permis d'affirmer, de décider, qu'en géométrie. Partout ailleurs imitons le docteur *Métaphraste* de *Molière*. Il se pourrait — la chose est fesable — cela n'est pas impossible — il faut voir. — Adoptons le *peut-être*

hardes, & au moins deux domeftiques pour les accompagner & pour les empêcher d'être mangés des loups.

Mais le père des croyans ne donna qu'une cruche d'eau & un pain à fa pauvre maitreffe & à fon enfant, quand il les expofa dans le défert.

Quelques impies ont prétendu qu'*Abraham* n'était pas un père fort tendre, qu'il voulut faire mourir fon bâtard de faim, & couper le coû à fon fils légitime.

Mais, encore un coup, ces voies ne font pas nos voies. Il eft dit que la pauvre *Agar* s'en alla dans le défert de Berfabé. Il n'y avait point de défert de Berfabé. Ce nom ne fut connu que long-tems après: mais c'eft une bagatelle, le fond de l'hiftoire n'en eft pas moins authentique.

Il eft vrai que la poftérité d'*Ifmaël* fils d'*Agar* fe vengea bien de la poftérité d'*Ifaac* fils de *Sara*, en faveur duquel il fut chaffé. Les Sarazins, defcendans en droite ligne d'*Ifmaël*, fe font emparés de Jérufalem, appartenante par droit de conquête à la poftérité d'*Ifaac*. J'aurais voulu qu'on eût fait defcendre les Sarazins de *Sara*, l'étymologie aurait été plus nette; c'était une généalogie à mettre dans notre *Moréri*. On prétend que le mot Sarazin vient de *Sarac*, voleur. Je ne crois pas qu'aucun peuple fe foit jamais appellé voleur; ils l'ont prefque tous été, mais on prend cette qualité rarement. Sarazin defcendant de *Sara* me paraît plus doux à l'oreille.

A G E.

Nous n'avons nulle envie de parler des âges du monde; ils ſont ſi connus & ſi uniformes! Gardons-nous auſſi de parler de l'âge des premiers rois ou dieux d'Egypte, c'eſt la même choſe. Ils vivaient des douze cents années; cela ne nous regarde pas: mais ce qui nous intéreſſe fort, c'eſt la durée ordinaire de la vie humaine. Cette théorie eſt parfaitement bien traitée dans le Dictionnaire encyclopédique à l'article *Vie*, d'après les *Halley*, les *Kerſeboum*, & les *de Parcieux*.

En 1741 M. de *Kerſeboum* me communiqua ſes calculs ſur la ville d'Amſterdam; en voici le réſultat.

Sur cent mille perſonnes il y en avait de

mariés	34500
d'hommes veufs, ſeulement.	1500
de veuves.	4500

Cela ne prouverait pas que les femmes vivent plus que les hommes dans la proportion de 45 à 15, & qu'il y eût trois fois plus de femmes que d'hommes; mais cela prouverait qu'il y avait trois fois plus de Hollandais qui étaient allés mourir à Batavia, ou à la pêche de la baleine, que de femmes, leſquelles reſtent d'ordinaire chez elles; & ce calcul eſt encore prodigieux.

Célibataires, jeuneſſe & enfance des deux

ſexes.	45000
Domeſtiques.	10000
Voyageurs.	4000
Somme totale.	99500

Par son calcul, il devait se trouver, sur un million d'habitans des deux sexes, depuis seize ans jusqu'à cinquante, environ vingt mille hommes pour servir de soldats, sans déranger les autres professions. Mais voyez les calculs de MM. de *Parcieux*, de *Saint-Maur*, & de *Buffon*; ils sont encore plus précis & plus instructifs à quelques égards.

Cette arithmétique n'est pas favorable à la manie de lever de grandes armées. Tout prince qui lève trop de soldats peut ruiner ses voisins, mais il ruine sûrement son Etat.

Ce calcuul dément encore beaucoup le compte, ou plutôt le conte d'*Hérodote*, qui fait arriver *Xerxès* en Europe suivi d'environ deux millions d'hommes. Car, si un million d'habitans donne vingt mille soldats, il en résulte que *Xerxès* avait cent millions de sujets; ce qui n'est guère croyable. On le dit pourtant de la Chine, mais elle n'a pas un million de soldats: ainsi l'empereur de la Chine est du double plus sage que *Xerxès*.

La Thèbes aux cent portes, qui laissait sortir dix mille soldats par chaque porte, aurait eu, suivant la supputation hollandaise, cinq millions tant de citoyens que de citoyennes. Nous fesons un calcul plus modeste à l'article DÉNOMBREMENT.

L'âge du service de guerre étant depuis vingt ans jusqu'à cinquante, il faut mettre une prodigieuse différence entre porter les armes hors de son pays, & rester soldat dans sa patrie. *Xerxès* dut perdre les deux tiers de son armée dans son voyage en Grèce. *César* dit que les Suisses étant sortis de leur pays

au nombre de trois cents quatre-vingt-huit mille individus, pour aller dans quelque province des Gaules tuer ou dépouiller les habitans, il les mena si bon train qu'il n'en resta que cent dix mille. Il a fallu dix siècles pour repeupler la Suisse : car on sait à présent que les enfans ne se font ni à coups de pierre, comme du tems de *Deucalion* & de *Pyrrha*; ni à coups de plume, comme le jésuite *Petau*, qui fait-naître sept cents milliars d'hommes d'un seul des enfans du père *Noé*, en moins de trois cents ans.

Charles XII leva le cinquième homme en Suède pour aller faire la guerre en pays étranger, & il a dépeuplé sa patrie.

Continuons à parcourir les idées & les chiffres du calculateur hollandais, sans répondre de rien ; parce qu'il est dangereux d'être comptable.

Calcul de la vie.

Selon lui, dans une grande-ville, de vingt-six mariages, il ne reste environ que huit enfans. Sur mille légitimes il compte soixante & cinq bâtards.

De sept cents enfans, il en reste au bout d'un an environ.	560
au bout de dix ans.	445
au bout de vingt ans.	405
à quarante ans.	300
à soixante ans.	190
au bout de quatre-vingts ans.	50
à quatre-vingt-dix ans.	5
à cent ans, personne.	0

Par-là on voit que de ſept cents enfans nés dans la même année, il n'y a que cinq chances pour arriver à quatre-vingt-dix ans. Sur cent-quarante, il n'y a qu'une ſeule chance ; & ſur un moindre nombre il n'y en a point.

Ce n'eſt donc que ſur un très-grand nombre d'exiſtences qu'on peut eſpérer de pouſſer la ſienne juſqu'à quatre-vingt-dix ans ; & ſur un bien plus grand nombre encore que l'on peut eſpérer de vivre un ſiècle.

Ce ſont de gros lots à la loterie, ſur leſquels il ne faut pas compter, & même qui ne ſont pas à déſirer autant qu'on les déſire ; ce n'eſt qu'une ongue mort.

Combien trouve-t-on de ces vieillards qu'on appelle *heureux*, dont le bonheur conſiſte à ne pouvoir jouir d'aucun plaiſir de la vie, à n'en faire qu'avec peine deux ou trois fonctions dégoûtantes, à ne diſtinguer ni les ſons ni les couleurs, à ne connaître ni jouiſſance ni eſpérance, & dont toute la félicité eſt de ſavoir confuſément qu'ils ſont un fardeau de la terre, baptiſés ou circoncis depuis cent années ?

Il y en a un ſur cent mille, tout au plus, dans nos climats.

Voyez les liſtes des morts de chaque année à Paris & à Londres ; ces villes, à ce qu'on dit, ont environ ſept cents mille habitans. Il eſt très-rare d'y trouver à-la-fois ſept centenaires, & ſouvent il n'y en a pas un ſeul.

En général, l'âge commun auquel l'eſpèce humai-

ne eſt rendue à la terre, dont elle ſort, eſt de vingt-deux à vingt-trois ans tout au plus, ſelon les meilleurs obſervateurs.

De mille enfans nés dans une même année, les uns meurent à ſix mois, les autres à quinze; celui-ci à dix-huit ans, cet autre à trente-ſix; quelques-uns à ſoixante; trois ou quatre octogénaires, ſans dents & ſans yeux, meurent après avoir ſouffert quatre-vingts ans. Prenez un nombre moyen, chacun a porté ſon fardeau vingt-deux ou vingt-trois années.

Sur ce principe qui n'eſt que trop vrai, il eſt avantageux à un Etat bien adminiſtré, & qui a des fonds en réſerve, de conſtituer beaucoup de rentes viagères. Des princes économes, qui veulent enrichir leur famille, y gagnent conſidérablement; chaque année la ſomme qu'ils ont à payer diminue.

Il n'en eſt pas de même dans un Etat obéré. Comme il paye un intérêt plus fort que l'intérêt ordinaire, il ſe trouve bientôt court; il eſt obligé de faire de nouveaux emprunts : c'eſt un cercle perpétuel de dettes & d'inquiétudes.

Les tontines, invention d'un uſurier nommé *Tontino*, ſont bien plus ruineuſes. Nul ſoulagement pendant quatre-vingts ans au moins. Vous payez toutes les rentes au dernier ſurvivant.

A la dernière tontine qu'on fit en France en 1759, une ſociété de calculateurs prit une claſſe à elle ſeule; elle choiſit celle de quarante ans, parce qu'on donnait un denier plus fort pour cet âge que pour les âges depuis un an juſqu'à quarante, &

qu'il y a presque autant de chances pour parvenir de quarante à quatre-vingts ans, que du berceau à quarante.

On donnait dix pour cent aux pontes âgés de quarante années, & le dernier vivant héritait de tous les morts. C'est un des plus mauvais marchés que l'Etat puisse faire. (1)

(1) Il y avait des tontines en France, l'Abbé *Terrai* en supprima les accroissemens; la crainte qu'il n'ait des imitateurs empêchera sans-doute à l'avenir de se fier à cette espèce d'emprunt; & son injustice aura du moins délivré la France d'une opération de finance si onéreuse.

Les emprunts en rentes viagères ont de grands inconvéniens.

1°. Ce sont des annuités dont le terme est incertain; l'État joue contre des particuliers: mais ils savent mieux conduire leur jeu: ils choisissent des enfans mâles dans un pays où la vie moyenne est longue, les font-inoculer, les attachent à leur patrie, & à des métiers sains & non périlleux par une petite pension, & distribuent leurs fonds sur un certain nombre de ces têtes.

2°. Comme il y a du risque à courir, les joueurs veulent jouer avec avantage, & par conséquent si l'intérêt commun d'une rente perpétuelle est cinq pour cent, il faut que celui qui représente la rente viagère soit au-dessus de cinq pour cent. En calculant à la rigueur la plupart des emprunts de ce genre faits depuis vingt ans, ce qui n'a encore été exécuté par personne, on serait étonné de la différence entre le taux de ces emprunts, & le taux commun de l'intérêt de l'argent.

3°. On est toujours le maître de changer par des remboursemens réglés un emprunt en rentes perpétuelles à annuités à terme fixe; & l'on ne peut, sans injustice, rien changer aux rentes viagères une fois établies.

4°. Les contrats de rentes perpétuelles, & sur-tout les annuités à terme fixe, sont une propriété toujours disponible, qui se convertit en argent avec plus ou moins de perte suivant le créancier. Les rentes viagères, à cause de leur incertitude, ne peuvent se vendre qu'à un prix beaucoup plus bas. C'est un désavantage qu'il faut compenser par une augmentation d'intérêts.

Nous ne parlons point ici des effets que ces emprunts peuvent produire sur les mœurs, ils sont trop bien connus: mais nous observerons qu'ils ne peuvent, lorsqu'ils sont considérables, être remplis, qu'en supposant que les capitalistes y placent des fonds que, sans cela, il auraient placés dans un commerce utile. Ce sont donc autant de capitaux perdus pour l'industrie. Nouveau mal, que produit cette manière d'emprunter.

On croît avoir remarqué que les rentiers viagers vivent un peu plus long-tems que les autres hommes; de quoi les payeurs sont assez fâchés. La raison en est peut-être, que ces rentiers sont pour la plupart des gens de bon-sens, qui se sentent bien constitués, des bénéficiers, des célibataires, uniquement occupés d'eux-mêmes, vivant en gens qui veulent vivre long-tems. Ils disent: « Si je mange trop, si je fais un excès, le Roi sera mon héritier: l'emprunteur qui me paye ma rente viagère, & qui se dit mon ami, rira en me voyant enterrer. » Cela les arrête: ils se mettent au régime; ils végètent quelques minutes de plus que les autres hommes.

Pour consoler les débiteurs, il faut leur dire qu'à quelque âge qu'on leur donne un capital pour des rentes viagères, fût-ce sur la tête d'un enfant qu'on baptise, ils font toujours un très-bon marché. Il n'y a qu'une tontine qui soit onéreuse: aussi les moines n'en ont jamais fait; mais pour de l'argent en rentes viagères, ils en prenaient à toute main, jusqu'au tems où ce jeu leur fut défendu. En effet, on est débarrassé du fardeau de payer au bout de trente ou quarante ans; & on paye une rente foncière pendant toute l'éternité. Il leur a été aussi défendu de prendre des capitaux en rentes perpétuelles; & la raison, c'est qu'on n'a pas voulu les trop détourner de leurs occupations spirituelles.

AGRICULTURE.

IL n'eſt pas concevable comment les anciens, qui cultivaient la terre auſſi bien que nous, pouvaient imaginer que tous les grains qu'ils ſemaient en terre, devaient néceſſairement mourir & pourrir avant de lever & produire. Il ne tenait qu'à eux de tirer un grain de la terre au bout de deux ou trois jours; ils l'auraient vu très-ſain, un peu enflé, la racine en-bas, la tête en-haut. Ils auraient diſtingué au bout de quelque tems le germe, les petits filets blancs des racines, la matière laiteuſe dont ſe formera la farine, ſes deux enveloppes, ſes feuilles. Cependant c'était aſſez que quelque philoſophe Grec ou barbare eût enſeigné que toute génération vient de corruption, pour que perſonne n'en doutât: & cette erreur, la plus grande & la plus ſotte de toutes les erreurs, parce qu'elle eſt la plus contraire à la nature, ſe trouvait dans des livres écrits pour l'inſtruction du genre-humain.

Auſſi les Philoſophes modernes, trop hardis parce qu'ils ſont plus éclairés, ont abuſé de leurs lumières mêmes pour reprocher durement à JESUS notre ſauveur, & à *St Paul* ſon perſécuteur, qui devint ſon apôtre, d'avoir dit qu'il fallait que le grain pourrît en terre pour germer, qu'il mourût pour renaître: ils ont dit que c'était le comble de l'abſurdité, de vouloir prouver le nouveau dogme de la réſurrection par une comparaiſon ſi fauſſe

& si ridicule. On a osé dire dans l'Histoire critique de JESUS-CHRIST que de si grands ignorans n'étaient pas faits pour enseigner les hommes ; & que ces livres, si long-tems inconnus, n'étaient bons que pour la plus vile populace.

Les auteurs de ces blasphêmes n'ont pas songé que JESUS-CHRIST & *Saint Paul* daignaient parler le langage reçu ; que pouvant enseigner les vérités de la physique, ils n'enseignaient que celles de la morale ; qu'ils suivaient l'exemple du respectable auteur de la Genèse. (*) En effet dans la Genèse, l'Esprit-saint se conforme dans chaque ligne aux idées les plus grossières du peuple le plus grossier ; la Sagesse éternelle ne descendit point sur la terre pour instituer des académies des sciences. C'est ce que nous répondons toujours à ceux qui reprochent tant d'erreurs physiques à tous les Prophètes & à tout ce qui fut écrit chez les Juifs. On sait bien que religion n'est pas philosophie.

Au reste, les trois quarts de la terre se passent de notre froment, sans lequel nous prétendons qu'on ne peut vivre. Si les habitans voluptueux des villes savaient ce qu'il en coûte de travaux pour leur procurer du pain, ils en seraient effrayés.

Des Livres pseudonymes sur l'Economie générale.

IL serait difficile d'ajouter à ce qui est dit d'utile dans l'Encyclopédie aux articles *AGRICULTURE*, *GRAIN*, *FERME*, &c. Je remarquerai seulement qu'à l'article *GRAIN*, on suppose toujours que le

(*) Voyez *GENÈSE*.

maréchal de *Vauban* eſt l'auteur de la Dixme roya-le. C'eſt une erreur, dans laquelle ſont tombés preſque tous ceux qui ont écrit ſur l'économie. Nous ſommes donc forcés de remettre ici ſous les yeux ce que nous avons déjà dit ailleurs.

« *Bois-Guillebert* s'aviſa d'abord d'imprimer la » Dixme royale ſous le nom de *Teſtament politique* » *du maréchal de Vauban*. Ce *Bois-Guillebert*, auteur » du Détail de la France, en deux volumes, n'était » pas ſans mérite: il avait une grande connaiſſan- » ce des finances du royaume; mais la paſſion de » critiquer toutes les opérations du grand *Colbert*, » l'emporta trop loin; on jugea que c'était un hom- » me fort inſtruit qui s'égarait toujours, un feſeur » de projets qui exagérait les maux du royaume, » & qui propoſait de mauvais remèdes. Le peu de » ſuccès de ce livre auprès du miniſtère, lui fit » prendre le parti de mettre ſa Dîme royale à l'abri » d'un nom reſpecté. Il prit celui du maréchal de » *Vauban*, & ne pouvait mieux choiſir. Preſque tou- » te la France croit encore que le projet de la » Dixme royale eſt de ce maréchal, ſi zèlé pour » le bien public; mais la tromperie eſt aiſée à » connaître.

» Les louanges que *Bois-Guillebert* ſe donne à lui- » même dans la préface, le trahiſſent; il y loue » trop ſon livre du Détail de la France; il n'était » pas vraiſemblable que le maréchal eût donné » tant d'éloges à un livre rempli de tant d'erreurs: » on voit dans cette préface un père qui loue » ſon fils, pour faire-recevoir un de ſes bâtards. »

Le

Le nombre de ceux qui ont mis ſous des noms reſpectés leurs idées de gouvernement, d'économie, de finance, de tactique, &c. n'eſt que trop conſidérable. L'abbé de *Saint-Pierre*, qui pouvait n'avoir pas beſoin de cette ſupercherie, ne laiſſa pas d'attribuer la chimère de ſa Paix perpétuelle au duc de Bourgogne.

L'auteur du *Financier citoyen* cite toujours le prétendu Teſtament politique de *Colbert*, ouvrage de tout point impertinent, fabriqué par *Gatien de Courtilz*. Quelques ignorans (*) citent encore les Teſtamens politiques du roi d'Eſpagne *Philippe II*, du cardinal de *Richelieu*, de *Colbert*, de *Louvois*, du duc de Lorraine, du cardinal *Albéroni*, du maréchal de *Belle-Iſle*. On a fabriqué juſqu'à celui de *Mandrin*.

L'Encyclopédie, à l'article GRAIN, rapporte ces paroles d'un livre intitulé, *Avantages & Déſavantages de la Grande-Bretagne*; ouvrage bien ſupérieur à tous ceux que nous venons de citer.

« Si l'on parcourt quelques-unes des provinces » de la France, on trouve que non-ſeulement plu» ſieurs de ſes terres reſtent en friche, qui pour» raient produire des blés & nourrir des beſtiaux; » mais que les terres cultivées ne rendent pas à » beaucoup près à proportion de leur bonté; » parce que le laboureur manque de moyens pour » les mettre en valeur.

» Ce n'eſt pas ſans une joie ſenſible que j'ai » remarqué dans le gouvernement de France un

(*) Voyez ANA, ANECDOTES.

» vice dont les conséquences sont si étendues, &
» j'en ai félicité ma patrie; mais je n'ai pu m'em-
» pêcher de sentir en même-tems combien for-
» midable serait devenue cette puissance, si elle
» eût profité des avantages que ses possessions &
» ses hommes lui offraient. *O sua si bona nôrint !* »

J'ignore si ce livre n'est pas d'un Français, qui, en fesant-parler un Anglais, a cru lui devoir faire-bénir DIEU de ce que les Français lui paraissent pauvres; mais qui en même-tems se trahit lui-même en souhaitant qu'ils soient riches, & en s'écriant avec *Virgile* : *O s'ils connaissaient leurs biens !* Mais soit Français, soit Anglais, il est faux que les terres en France ne rendent pas à proportion de leur bonté. On s'accoutume trop à conclure du particulier au général. Si on en croyait beaucoup de nos livres nouveaux, la France ne serait pas plus fertile que la Sardaigne & les petits cantons Suisses.

De l'exportation des Grains.

LE même article *GRAIN* porte encore cette réflexion: « Les Anglais essuyaient souvent de gran-
» des chertés dont nous profitions par la liberté
» du commerce de nos grains, sous les règnes de
» *Henri IV* & de *Louis XIII*, & dans les premiers
» tems du règne de *Louis XIV.* »

Mais malheureusement la sortie des grains fut défendue en 1598, sous *Henri IV*. La défense se continua sous *Louis XIII*, & pendant tout le tems du règne de *Louis XIV*. On ne put vendre son blé hors du royaume, que sur une requête présentée au conseil, qui jugeait de l'utilité ou du danger

de la vente, ou plutôt qui s'en rapportait à l'intendant de la province. Ce n'eſt qu'en 1764 que le conſeil de *Louis XV*, plus éclairé, a rendu le commerce des blés libre, avec des reſtrictions convenables dans les mauvaiſes années.

De la grande & petite Culture.

A l'article *FERME*, qui eſt un des meilleurs de ce grand ouvrage, on diſtingue la grande & petite culture. La grande ſe fait par les chevaux, la petite par les bœufs ; & cette petite, qui s'étend ſur la plus grande partie des terres de France, eſt regardée comme un travail preſque ſtérile, & comme un vain effort de l'indigence.

Cette idée en général ne me paraît pas vraie. La culture par les chevaux n'eſt guère meilleure que celle par les bœufs. Il y a des compenſations entre ces deux méthodes, qui les rendent parfaitement égales. Il me ſemble que les anciens n'employèrent jamais les chevaux à labourer la terre, du moins il n'eſt queſtion que de bœufs dans *Héſiode*, dans *Xénophon*, dans *Virgile*, dans *Columelle*. La culture avec des bœufs n'eſt chétive & pauvre, que lorſque des propriétaires mal-aiſés fourniſſent de mauvais bœufs, mal nourris, à des métayers ſans reſſource qui cultivent mal. Ce métayer, ne riſquant rien, parce qu'il n'a rien fourni, ne donne jamais à la terre ni les engrais ni les façons dont elle a beſoin ; il ne s'enrichit point, & il appauvrit ſon maître : c'eſt malheureuſement le cas

où se trouvent plusieurs pères-de-famille. (1)

Le service des bœufs est aussi profitable que celui des chevaux, parce que s'ils labourent moins vite, on les fait travailler plus de journées sans les excéder; ils coûtent beaucoup moins à nourrir : on ne les ferre point, leurs harnais sont moins dispendieux; on les revend, ou bien on les engraisse pour la boucherie : ainsi leur vie & leur mort procurent de l'avantage; ce qu'on ne peut pas dire des chevaux.

Enfin, on ne peut employer les chevaux que dans les pays où l'avoine est à très-bon marché, & c'est pourquoi il y a toujours quatre à cinq fois moins de culture par les chevaux que par les bœufs.

Des Défrichemens.

A l'article *DÉFRICHEMENT*, on ne compte pour défrichement que les herbes inutiles & voraces que l'on arrache d'un champ pour le mettre en état d'être ensemencé.

L'art de défricher ne se borne pas à cette méthode usitée & toujours nécessaire. Il consiste à rendre fertiles des terres ingrates qui n'ont jamais rien porté. Il y en a beaucoup de cette nature, comme des terrains marécageux ou de pure terre

(1) M. de *Voltaire* indique ici la véritable différence entre la grande & la petite culture. L'une & l'autre peuvent employer des bœufs ou des chevaux. Mais la grande culture est celle qui se fait par les propriétaires eux-mêmes ou par des fermiers ; la petite culture est celle qui se fait par un métayer à qui le propriétaire fournit les avances foncières de la culture, à condition de partager les fruits avec lui.

à brique, à foulon, sur laquelle il est aussi inutile de semer que sur des rochers. Pour les terres marécageuses, ce n'est que la paresse & l'extrême pauvreté qu'il faut accuser, si on ne les fertilise pas.

Les sols purement glaiseux ou de craie, ou simplement de sable, sont rebelles à toute culture. Il n'y a qu'un seul secret : c'est celui d'y porter de la bonne terre pendant des années entières. C'est une entreprise qui ne convient qu'à des hommes très-riches ; le profit n'en peut égaler la dépense qu'après un très-long tems, si même il peut jamais en approcher. Il faut, quand on y a porté de la terre meuble, la mêler avec la mauvaise, la fumer beaucoup, y reporter encore de la terre, & sur-tout y semer des graines qui, loin de dévorer le sol, lui communiquent une nouvelle vie.

Quelques particuliers ont fait de tels essais ; mais il n'appartiendrait qu'à un Souverain de changer ainsi la nature d'un vaste terrein en y fesant camper de la cavalerie, laquelle y consommerait les fourrages tirés des environs. Il y faudrait des régimens entiers. Cette dépense se fesant dans le royaume, il n'y aurait pas un denier de perdu, & on aurait à la longue un grand terrein de plus, qu'on aurait conquis sur la nature. L'auteur de cet article a fait cet essai en petit, & a réussi.

Il en est d'une telle entreprise, comme de celle des canaux & des mines. Quand la dépense d'un canal ne serait pas compensée par les droits qu'il,

rites marquait ce que Sa Majefté devait faire pour fe préparer à cette fête.

» Selon ce mémorial ; 1°. l'Empereur doit nommer les douze perfonnes illuftres qui doivent l'accompagner & labourer après lui; favoir, trois Princes & neuf Préfidens des Cours fouveraines. Si quelques-uns des Préfidens étaient trop vieux ou infirmes, l'Empereur nomme fes affeffeurs pour tenir leur place.

» 2°. Cette cérémonie ne confifte pas feulement à labourer la terre, pour exciter l'émulation par fon exemple ; mais elle renferme encore un facrifice que l'Empereur, comme grand Pontife, offre au *Chang-ti*, pour lui demander l'abondance en faveur de fon peuple. Or, pour fe préparer à ce facrifice, il doit jeûner & garder la continence les trois jours précédens (*a*). La même précaution doit être obfervée par tous ceux qui font nommés pour accompagner Sa Majefté, foit Princes, foit autres, foit Mandarins de lettres, foit Mandarins de guerre.

» 3°. La veille de cette cérémonie, Sa Majefté choifit quelques Seigneurs de la première qualité, & les envoie à la falle de fes ancêtres, fe profterner devant la tablette, & les avertir, comme ils feraient s'ils étaient encore en vie (*b*), que le jour fuivant il offrira le grand facrifice.

» Voilà, en peu de mots, ce que le mémorial du

(*a*) Cela feul ne fuffit-il pas pour détruire la folle calomnie, établie dans notre Occident, que le gouvernement Chinois eft athée ?

(*b*) Le proverbe dit : *Comportez-vous à l'égard des morts comme s'ils étaient encore en vie.*

tribunal des rites marquait pour la personne de l'Empereur. Il déclarait aussi les préparatifs que les différens tribunaux étaient chargés de faire. L'un doit préparer ce qui sert aux sacrifices. Un autre doit composer les paroles que l'Empereur récite en fesant le sacrifice. Un troisième doit faire-porter & dresser les tentes sous lesquelles l'Empereur dînera, s'il a ordonné d'y porter un repas. Un quatrième doit assembler quarante ou cinquante vénérables vieillards, laboureurs de profession, qui soient présens lorsque l'Empereur laboure la terre. On fait-venir aussi une quarantaine de laboureurs plus jeunes, pour disposer la charrue, atteler les bœufs, & préparer les grains qui doivent être semés. L'Empereur sème cinq sortes de grains, qui sont censés les plus nécessaires à la Chine, & sous lesquels sont compris tous les autres; le froment, le riz, le millet, la fève, & une autre espèce de mil, qu'on appelle *cac-leang*.

» Ce furent-là les préparatifs. Le vingt-quatrième jour de la lune, Sa Majesté se rendit avec toute la cour en habits de cérémonie au lieu destiné à offrir au *Chang-ti* le sacrifice du printems, par lequel on le prie de faire-croître & de conserver les biens de la terre. C'est pour cela qu'il l'offre avant que de mettre la main à la charrue.......

» L'Empereur sacrifia, & après le sacrifice il descendit avec les trois Princes & les neuf Présidens qui devaient labourer avec lui. Plusieurs grands Seigneurs portaient eux-mêmes les coffres précieux qui renfermaient les grains qu'on devait semer. Toute

la Cour y aſſiſta en grand ſilence. L'Empereur prit la charrue, & fit en labourant pluſieurs allées & venues; lorſqu'il quitta la charrue, un Prince du ſang la conduiſit & laboura à ſon tour. Ainſi du reſte.

» Après avoir labouré en différens endroits, l'Empereur ſema les différens grains. On ne laboure pas alors tout le champ entier, mais les jours ſuivans les laboureurs de profeſſion achèvent de le labourer.

» Il y avait cette année-là quarante-quatre anciens laboureurs, & quarante-deux plus jeunes. La cérémonie ſe termina par une récompenſe que l'Empereur leur fit donner. »

A cette relation d'une cérémonie qui eſt la plus belle de toutes, puiſqu'elle eſt la plus utile, il faut joindre un Edit du même empereur *Yont-chin.* Il accorde des récompenſes & des honneurs à quiconque défrichera des terrains incultes depuis quinze arpens juſqu'à quatre-vingts, vers la Tartarie, car il n'y en a point d'incultes dans la Chine proprement dite, & celui qui en défriche quatre-vingts devient mandarin du huitième ordre.

Que doivent faire nos Souverains d'Europe en apprenant de tels exemples? ADMIRER ET ROUGIR; MAIS SUR-TOUT IMITER.

P. S. J'ai lu depuis peu un petit livre ſur les arts & métiers, dans lequel j'ai remarqué autant de choſes utiles que d'agréables; ce qu'il dit de l'agriculture reſſemble aſſez à la manière dont en parlent pluſieurs Pariſiens qui n'ont jamais vû de charrue. L'auteur parle d'un heureux agriculteur qui, dans la contrée la plus délicieuſe & la plus fertile

de la terre, cultivait une campagne *qui lui rendait cent pour cent.*

Il ne savait pas qu'un terrain qui ne rendrait que cent pour cent, non-seulement ne payerait pas un seul des frais de la culture, mais ruinerait pour jamais le laboureur. Il faut, pour qu'un domaine puisse donner un léger profit, qu'il rapporte au moins cinq cents pour cent. Heureux Parisiens, jouissez de nos travaux, & jugez de l'opéra comique ! (*)

AIR.

SECTION Ire.

On compte quatre élémens, quatre espèces de matière, sans avoir une notion complète de la matière. Mais que sont les élémens de ces élémens ? L'air se change-t-il en feu, en eau, en terre ? Y a-t-il de l'air ?

Quelque Philosophes en doutent encore ; peut-on raisonnablement en douter avec eux ? On n'a jamais été incertain si on marche sur la terre, si on boit de l'eau, si le feu nous éclaire, nous échauffe, nous brûle. Nos sens nous en avertissent assez ; mais ils ne nous disent rien sur l'air. Nous ne savons point par eux si nous respirons les vapeurs du globe, ou une substance différente de ces vapeurs. Les Grecs appelèrent l'enveloppe qui nous environne *atmosphère*, la sphère des exhalaisons ; & nous avons adopté ce mot. Y a-t-il parmi ces exhalaisons continuelles une autre espèce de matière qui ait des propriétés différentes ?

(*) Voyez BLED ou BLÉ.

Les Philoſophes qui ont nié l'exiſtence de l'air, diſent qu'il eſt inutile d'admettre un être qu'on ne voit jamais, & dont tous les effets s'expliquent ſi aiſément par les vapeurs qui ſortent du ſein de la terre.

Newton a démontré que le corps le plus dur a moins de matière que de pores. Des exhalaiſons continuelles s'échappent en foule de toutes les parties de notre globe. Un cheval jeune & vigoureux, ramené tout en ſueur dans ſon écurie en tems d'hyver, eſt entouré d'une atmoſphère mille fois moins conſidérable, que notre globe n'eſt pénétré & environné de la matière de ſa propre tranſpiration.

Cette tranſpiration, ces exhalaiſons, ces vapeurs innombrables s'échappent ſans ceſſe par des pores innombrables, & ont elles-mêmes des pores. C'eſt ce mouvement continu en tout ſens, qui forme & qui détruit ſans ceſſe végétaux, minéraux, métaux, animaux.

C'eſt ce qui a fait penſer à pluſieurs que le mouvement eſt eſſentiel à la matière ; puiſqu'il n'y a pas une particule dans laquelle il n'y ait un mouvement continu. Et ſi la puiſſance formatrice éternelle, qui préſide à tous les globes, eſt l'auteur de tout mouvement, elle a voulu du moins que ce mouvement ne pérît jamais. Or ce qui eſt toujours indeſtructible a pu paraître eſſentiel, comme l'étendue & la ſolidité ont paru eſſentielles. Si cette idée eſt une erreur, elle eſt pardonnable ; car il n'y a que l'erreur malicieuſe & de mauvaiſe foi, qui ne mérite pas d'indulgence.

Mais qu'on regarde le mouvement comme essentiel, ou non, il est indubitable que les exhalaisons de notre globe s'élèvent & retombent sans aucun relâche à un mille, à deux milles, à trois milles, au-dessus de nos têtes. Du mont Atlas à l'extrémité du Taurus, tout homme peut voir tous les jours les nuages se former sous ses pieds. Il est arrivé mille fois à des voyageurs d'être au-dessus de l'arc-en-ciel, des éclairs & du tonnerre.

Le feu répandu dans l'intérieur du globe, ce feu caché dans l'eau & dans la glace même, est probablement la source impérissable de ces exhalaisons, de ces vapeurs dont nous sommes continuellement environnés. Elles forment un ciel bleu dans un tems serein, quand elles sont assez hautes & assez atténuées pour ne nous envoyer que des rayons bleus; comme les feuilles de l'or amincies exposées aux rayons du soleil, dans la chambre-obscure. Ces vapeurs imprégnées de soufre forment les tonnerres & les éclairs. Comprimées & ensuite dilatées par cette compression dans les entrailles de la terre, elles s'échappent en volcans, forment & détruisent de petites montagnes, renversent des villes, ébranlent quelquefois une grande partie du globe.

Cette mer de vapeurs dans laquelle nous nageons, qui nous menace sans cesse, & sans laquelle nous ne pourrions vivre, comprime de tous côtés notre globe & ses habitans avec la même force que si nous avions sur notre tête un océan de trente-deux pieds de hauteur; & chaque homme en porte environ vingt mille livres.

voit s'élever le soir en nuages, quelle nécessité de les attribuer à une autre cause? Elles montent dans l'atmosphère, elles s'y dissipent, elles changent de forme; le vent, dont elles sont la première cause, les emporte, les sépare; elles s'atténuent, elles deviennent salutaires de mortelles qu'elles étaient.

Une autre objection, c'est que ces vapeurs, ces exhalaisons renfermées dans un vase de verre s'attachent aux parois & tombent, ce qui n'arrive jamais à l'air. Mais qui vous a dit que, si les exhalaisons humides tombent au fond de ce cristal, il n'y a pas incomparablement plus de vapeurs sèches & élastiques qui se soutiennent dans l'intérieur de ce vase? L'air, dites-vous, est purifié après une pluie. Mais nous sommes en droit de vous soutenir que ce sont les exhalaisons terrestres qui se sont purifiées; que les plus grossières, les plus aqueuses, rendues à la terre, laissent les plus sèches & les plus fines au-dessus de nos têtes, & que c'est cette ascension & cette descente alternative qui entretient le jeu continuel de la nature.

Voilà une partie des raisons qu'on peut alléguer en faveur de l'opinion que l'élément de l'air n'existe pas. Il y en a de très-spécieuses, & qui peuvent au moins faire-naître des doutes; mais ces doutes céderont toujours à l'opinion commune. On n'a déjà pas trop de quatre élémens. Si on nous réduisait à trois, nous nous croirions trop pauvres. On dira toujours l'*élément de l'air*. Les oiseaux voleront toujours dans les airs, & jamais dans les vapeurs. On dira toujours: *L'air est doux, l'air est serein*, & jamais *les vapeurs sont douces, sont sereines.*

SECTION DEUXIEME.

Vapeurs, exhalaisons.

JE ſuis comme certains hérétiques ; ils commencent par propoſer modeſtement quelques difficultés, ils finiſſent par nier hardiment de grands dogmes.

J'ai d'abord rapporté avec candeur les ſcrupules de ceux qui doutent que l'air exiſte. Je m'enhardis aujourd'hui, j'oſe regarder l'exiſtence de l'air comme une choſe peu probable.

1°. Depuis que je rendis compte de l'opinion qui n'admet que les vapeurs, j'ai fait ce que j'ai pu pour voir de l'air, & je n'ai jamais vu que des vapeurs griſes, blanchâtres, bleues, noirâtres, qui couvrent tout mon horizon ; jamais on ne m'a montré d'air pur. J'ai toujours demandé pourquoi on admettait une matière inviſible, impalpable, dont on n'avait aucune connaiſſance ?

2°. On m'a toujours répondu que l'air eſt élaſtique. Mais qu'eſt-ce que l'élaſticité ? c'eſt la propriété d'un corps fibreux de ſe remettre dans l'état dont vous l'avez tiré avec force. Vous avez courbé cette branche d'arbre, elle ſe relève ; ce reſſort d'acier que vous avez roulé, ſe détend de lui-même : propriété auſſi commune que l'attraction & la direction de l'aimant, & auſſi inconnue. Mais votre élément de l'air eſt élaſtique, ſelon vous, d'une toute autre façon. Il occupe un eſpace prodigieuſement plus grand que celui dans lequel vous l'enfermiez, dont

il s'échappe. Des Physiciens ont prétendu que l'air peut se dilater dans la proportion d'un à quatre mille; (a) d'autres ont voulu qu'une bulle d'air pût s'étendre quarante-six milliars de fois.

Je demanderais alors ce qu'il deviendrait, à quoi il serait bon ? quelle force aurait cette particule d'air au milieu des milliars de particules de vapeurs qui s'exhalent de la terre, & des milliars d'intervalles qui les séparent ?

3°. S'il existe de l'air, il faut qu'il nage dans la mer immense des vapeurs qui nous environnent, & que nous touchons au doigt & à l'œil. Or les parties d'un air ainsi interceptées, ainsi plongées & errantes dans cet atmosphère, pourraient-elles avoir le moindre effet, le moindre usage ?

4°. Vous entendez une musique dans un sallon éclairé de cent bougies; il n'y a pas un point de cet espace qui ne soit rempli de ces atomes de cire, de lumière & de fumée légère. Brûlez-y des parfums, il n'y aura pas encore un point de cet espace, où les atomes de ces parfums ne pénètrent. Les exhalaisons continuelles du corps des spectateurs & des musiciens, & du parquet, & des fenêtres, & des plafonds, occupent encore ce salon. Que restera-t-il pour votre prétendu élément de l'air ?

5°. Comment cet air prétendu, dispersé dans ce sallon, pourra-t-il vous faire entendre & distinguer à-la-fois les différens sons ? faudra-t-il que la tierce, la quinte, l'octave, &c. aillent frapper des parties d'air qui soient elles-mêmes à la tierce, à la quinte,

(a) Voyez *Musschembrock*, chap. de l'*Air*.

à l'octave? chaque note, exprimée par les voix & par les instrumens, trouve-t-elle des parties d'air notées qui les renvoient à votre oreille? C'est la seule manière d'expliquer la mécanique de l'ouie par le moyen de l'air. Mais quelle supposition! de bonne foi, doit-on croire que l'air contienne une infinité d'*ut*, *re*, *mi*, *fa*, *sol*, *la*, *si*, *ut*, & nous les envoie sans se tromper? en ce cas ne faudrait-il pas que chaque particule d'air, frappée à-la-fois par tous les sons, ne fût propre qu'à répéter un seul son, & à le renvoyer à l'oreille? mais où renverrait-elle tous les autres qui l'auraient également frappée?

Il n'y a donc pas moyen d'attribuer à l'air la mécanique qui opère les sons; il faut donc chercher quelqu'autre cause, & on peut parier qu'on ne la trouvera jamais.

6°. A quoi fut réduit *Newton*? il supposa, à la fin de son Optique, *que les particules d'une substance dense, compacte & fixe, adhérentes par attraction, raréfiées difficilement par une extrême chaleur, se transforment en un air élastique.*

De telles hypothèses, qu'il semblait se permettre pour se délasser, ne valaient pas ses calculs & ses expériences. Comment des substances dures se changent-elles en un élément? comment du fer est-il changé en air? Avouons notre ignorance sur les principes des choses.

7°. De toutes les preuves qu'on apporte en faveur de l'air, c'est que si on vous l'ôte vous mourez; mais cette preuve n'est autre chose qu'une supposition de ce qui est en question. Vous dites qu'on

meurt quand on est privé d'air, & nous disons qu'on meurt par la privation des vapeurs salutaires de la terre & des eaux. Vous calculez la pesanteur de l'air, & nous la pesanteur des vapeurs. Vous donnez de l'élasticité à un être que vous ne voyez pas, & nous à des vapeurs que nous voyons distinctement dans la pompe-à-feu. Vous rafraîchissez vos poumons avec de l'air; & nous avec des exhalaisons des corps qui nous environnent, &c. &c.

Permettez-nous donc de croire aux vapeurs; nous trouvons fort bon que vous soyez du parti de l'air, & nous ne demandons que la tolérance. (1)

Que l'Air ou la région des Vapeurs n'apporte point la peste.

J'AJOUTERAI encore une petite réflexion; c'est que ni l'air, s'il y en a, ni les vapeurs ne sont le véhicule de la peste. Nos vapeurs, nos exhalaisons nous donnent assez de maladies. Le gouvernement s'occupe peu du desséchement des marais; il y perd plus qu'il ne pense: cette négligence répand la mort sur des cantons considérables. Mais pour la peste proprement dite, la peste native d'Egypte, la peste à charbon, la peste qui fit périr à Marseille & dans les

(1) Voyez le volume de *Physique*. Nous remarquerons seulement qu'il s'échappe des corps, 1°. des substances expansibles ou élastiques, & que ces substances sont les mêmes que celles qui composent l'atmosphère; aucun froid connu ne les réduit en liqueur: 2°. d'autres exhalaisons qui se dissolvent dans les premières, sans leur ôter ni leur transparence, ni leur expansibilité. Le froid & d'autres causes les précipitent ensuite sous la forme de pluie ou de brouillards. M. de *Voltaire*, en écrivant cet article, semble avoir deviné en partie ce que MM. *Priestley*, *Lavoisier*, *Volta*, &c, ont découvert quelques années après sur la composition de l'atmosphère.

environs soixante & dix mille hommes en 1720 ; cette véritable peste n'est jamais apportée par les vapeurs, ou par ce qu'on nomme *air* ; cela est si vrai, qu'on l'arrête avec un seul fossé : on lui trace par des lignes une limite qu'elle ne franchit jamais.

Si l'air ou les exhalaisons la transmettaient ; un vent du sud-est l'aurait bien vite fait voler de Marseille à Paris. C'est dans les habits, dans les meubles que la peste se conserve ; c'est de-là qu'elle attaque les hommes. C'est dans une balle de coton qu'elle fut apportée de Séide (l'ancienne Sidon) à Marseille. Le conseil d'Etat défendit aux Marseillois de sortir de l'enceinte qu'on leur traça, sous peine de mort ; & la peste ne se communiqua point au dehors. *Non procedes ampliùs.*

Les autres maladies contagieuses, produites par les vapeurs, sont innombrables. Vous en êtes les victimes, malheureux Welches, habitans de Paris. Je parle au pauvre peuple qui loge auprès des cimetières. Les exhalaisons des morts remplissent continuellement l'hôtel-dieu, & ce hôtel-dieu, devenu l'hôtel de la mort, infecte le bras de la rivière sur lequel il est situé. O Welches ! vous n'y faites nulle attention, & la dixième partie du petit peuple est sacrifiée chaque année ; & cette barbarie subsiste dans la ville des jansénistes, des financiers, des spectacles, des bals, des brochures & des filles-de-joie.

De la puissance des Vapeurs.

Ce sont ces vapeurs qui font les éruptions des volcans, les tremblemens-de-terre ; qui élèvent le

Monte-nuovo, qui font-fortir l'île de Santorin du fond de la mer Egée, qui nourriffent nos plantes, & qui les détruifent. Terres, mers, fleuves, montagnes, animaux, tout eft percé à jour: ce globe eft le tonneau des *Danaïdes*, à travers lequel tout entre, tout paffe & tout fort fans interruption.

On nous parle d'un éther, d'un fluide fecret, mais je n'en ai que faire; je ne l'ai ni vu ni manié; je n'en ai jamais fenti, je le renvoie à la matière fubtile de *René*, & à l'efprit recteur de *Paracelfe*.

Mon efprit recteur eft le doute, & je fuis de l'avis de *St Thomas Didyme* qui voulait mettre le doigt deffus & dedans.

ALCHIMISTE.

CET *al* emphatique met l'alchimifte autant au-deffus du chimifte ordinaire, que l'or qu'il compofe eft au-deffus des autres métaux. L'Allemagne eft encore pleine de gens qui cherchent la pierre philofophale, comme on a cherché l'eau d'immortalité à la Chine, & la fontaine de Jouvence en Europe. On a connu quelques perfonnes en France qui fe font ruinées dans cette pourfuite.

Le nombre de ceux qui ont cru aux tranfmutations eft prodigieux; celui des fripons fut proportionné à celui des crédules. Nous avons vu à Paris le feigneur *Dammi*, marquis de Conventiglio, qui tira quelques centaines de louis de plufieurs grands feigneurs pour leur faire la valeur de deux ou trois écus en or.

Le meilleur tour qu'on ait jamais fait en alchimie, fut celui d'un *Rose-croix* qui alla trouver *Henri I*, duc de Bouillon, de la maison de *Turenne*, prince souverain de Sédan, vers l'an 1620. « Vous n'avez » pas, lui dît-il, une souveraineté proportionnée à » votre grand courage ; je veux vous rendre plus » riche que l'empereur. Je ne puis rester que deux » jours dans vos Etats, il faut que j'aille tenir à » Venise la grande assemblée des frères : gardez seu» lement le secret. Envoyez chercher de la litharge » chez le premier apothicaire de votre ville ; jetez» y un grain seul de la poudre rouge que je vous » donne ; mettez le tout dans un creuset, & en » moins d'un quart-d'heure vous aurez de l'or. »

Le prince fit l'opération, & la réitéra trois fois en présence du virtuose. Cet homme avait fait acheter auparavant toute la litharge qui était chez les apothicaires de Sédan, & l'avait fait ensuite revendre chargée de quelques onces d'or. L'adepte en partant fit présent de toute sa poudre transmutante au duc de *Bouillon.*

Le prince ne douta point qu'ayant fait trois onces d'or avec trois grains, il n'en fît trois cents mille onces avec trois cents mille grains, & que par conséquent il ne fût bientôt possesseur dans la semaine de trente-sept mille cinq cents marcs, sans compter ce qu'il ferait dans la suite. Il fallait trois mois au moins pour faire cette poudre. Le philosophe était pressé de partir ; il ne lui restait plus rien, il avait tout donné au prince ; il lui fallait de la monnaie courante pour tenir à Venise les Etats de la philo-

sophie hermétique. C'était un homme très-modéré dans ses desirs & dans sa dépense ; il ne demanda que vingt mille écus pour son voyage. Le duc de *Bouillon*, honteux du peu, lui en donna quarante mille. Quand il eut épuisé toute la litharge de Sédan, il ne fit plus d'or, il ne revit plus son philosophe, & en fut pour ses quarante mille écus.

Toutes les prétendues transmutations alchimiques ont été faites à-peu-près de cette manière. Changer une production de la nature, en une autre, est une opération un peu difficile, comme, par exemple, du fer en argent ; car elle demande deux choses qui ne sont guère en no tre pouvoir, c'est d'anéantir le fer, & de créer l'argent.

Il y a encore des Philosophes qui croient aux transmutations, parce qu'ils ont vu de l'eau devenir pierre. Ils n'ont pas voulu voir que l'eau s'étant évaporée, a déposé le sable dont elle était chargée, & que ce sable, rapprochant ses parties, est devenu une petite pierre friable, qui n'est précisément que le sable qui était dans l'eau.

On doit se défier de l'expérience même. Nous ne pouvons en donner un exemple plus récent & plus frappant, que l'aventure qui s'est passée de nos jours, & qui est racontée par un témoin oculaire. Voici l'extrait du compte qu'il en a rendu. « Il faut avoir » toujours devant les yeux ce proverbe espagnol : » De *Las Casas*, &c. (*)

On ne doit cependant pas rebuter tous les hommes

(a) Voyez les *Singularités de la nature*, volume de *Physique*.

mes à ſecrets & toutes les inventions nouvelles. Il en eſt de ces virtuoſes comme des pièces-de-théâtre; ſur mille il peut s'en trouver une de bonne.

ALCORAN,

OU PLUTÔT *LE KORAN*.

SECTION Ire.

Ce livre gouverne deſpotiquement toute l'Afrique ſeptentrionale, du mont Atlas au déſert de Barca, toute l'Egypte, les côtes de l'Océan éthiopien dans l'eſpace de ſix cents lieues, la Syrie, l'Aſie mineure, tous les pays qui entourent la mer Noire, & la mer Caſpienne, excepté le royaume d'Aſtracan; tout l'empire de l'Indouſtan, toute la Perſe, une grande partie de la Tartarie; & dans notre Europe, la Thrace, la Macédoine, la Bulgarie, la Servie, la Boſnie, toute la Grèce, l'Epire, & preſque toutes les îles juſqu'au petit détroit d'Otrante où finiſſent toutes ces immenſes poſſeſſions.

Dans cette prodigieuſe étendue de pays il n'y a pas un ſeul Mahométan qui ait le bonheur de lire nos livres ſacrés; & très-peu de littérateurs parmi nous connaiſſent le Koran. Nous nous en feſons preſque toujours une idée ridicule, malgré les recherches de nos véritables ſavans.

Voici les premières lignes de ce livre;

« Louanges à DIEU, le Souverain de tous les » mondes, au DIEU de miſéricorde, au Souverain » du jour de la juſtice; c'eſt toi que nous adorons,

» c'eſt de toi ſeul que nous attendons la protection:
» Conduis-nous dans les voies droites, dans les voies
» de ceux que tu as comblés de tes grâces; non
» dans les voies des objets de ta colère, & de ceux
» qui ſe ſont égarés. »

Telle eſt l'introduction; après quoi l'on voit trois lettres, *A*, *L*, *M*, qui, ſelon le ſavant *Sale*, ne s'entendent point, puiſque chaque commentateur les explique à ſa manière; mais ſelon la plus commune opinion elles ſignifient *Alla*, *Latif*, *Magid*: DIEU, la Grace, la Gloire.

Mahomet continue, & c'eſt DIEU lui-même qui lui parle. Voici ſes propres mots:

« Ce livre n'admet point de doute, il eſt la di-
» rection des juſtes qui croient aux profondeurs
» de la foi, qui obſervent les tems de la prière,
» qui répandent en aumônes ce que nous avons
» daigné leur donner, qui ſont convaincus de la
» révélation deſcendue juſqu'à toi, & envoyée aux
» prophètes avant toi. Que les fidèles aient une
» ferme aſſurance dans la vie à venir: qu'ils ſoient
» dirigés par leur Seigneur, & ils ſeront heureux.

» A l'égard des incrédules, il eſt égal pour eux
» que tu les avertiſſes ou non, ils ne croient pas;
» le ſceau de l'infidélité eſt ſur leur cœur & ſur
» leurs oreilles; les ténèbres couvrent leurs yeux;
» la punition terrible les attend.

» Quelques uns diſent: Nous croyons en DIEU,
» & au dernier jour; mais au fond ils ne ſont pas
» croyans. Ils imaginent tromper l'Eternel; ils ſe
» trompent eux-mêmes ſans le ſavoir; l'infirmité

» eſt dans leur cœur, & DIEU même augmente cette » infirmité, &c. »

On prétend que ces paroles ont cent fois plus d'énergie en arabe. En effet, l'Alcoran paſſe encore aujourd'hui pour le livre le plus élégant & le plus ſublime qui ait encore été écrit en cette langue.

Nous avons imputé à l'Alcoran une infinité de ſottiſes qui n'y furent jamais. (*)

Ce fut principalement contre les Turcs devenus mahométans que nos moines écrivirent tant de livres, lorſqu'on ne pouvait guère répondre autrement aux conquérans de Conſtantinople. Nos auteurs qui ſont en beaucoup plus grand nombre que les janiſſaires, n'eurent pas beaucoup de peine à mettre nos femmes dans leur parti : ils leur perſuadèrent que *Mahomet* ne les regardait pas comme des animaux intelligens ; qu'elles étaient toutes eſclaves par les lois de l'Alcoran ; qu'elles ne poſſédaient aucun bien dans ce monde, & que dans l'autre elles n'avaient aucune part au paradis. Tout cela eſt d'une fauſſeté évidente, & tout cela a été cru fermement.

Il ſuffiſait pourtant de lire le ſecond & le quatrième ſura (*a*) ou chapitre de l'Alcoran, pour être détrompé ; on y eût trouvé les lois ſuivantes ; elles ſont traduites également par *du Ryer* qui demeura long-tems à Conſtantinople, par *Maracci* qui n'y alla jamais, & par *Sale* qui vécut vingt-cinq ans parmi les Arabes.

(*) Voyez l'article *AROT & MAROT*.

(*a*) En comptant l'*Introduction* pour un chapitre.

RÉGLEMENS de MAHOMET sur les Femmes.

I.

» N'ÉPOUSEZ de femmes idolâtres que quand elles
» seront croyantes. Une servante musulmane vaut mieux
» que la plus grande dame idolâtre.

I I.

» Ceux qui font vœu de chasteté ayant des femmes, at-
» tendront quatre mois pour se déterminer.

» Les femmes se comporteront envers leurs maris comme
» leurs maris envers elles.

I I I.

» Vous pouvez faire un divorce deux fois avec votre
» femme; mais à la troisième, si vous la renvoyez, c'est
» pour jamais : ou vous la retiendrez avec humanité,
» ou vous la renverrez avec bonté. Il ne vous est pas
» permis de rien retenir de ce que vous lui avez donné.

I V.

» Les honnêtes-femmes sont obéissantes & attentives,
» même pendant l'absence de leurs maris. Si elles sont
» sages, gardez-vous de leur faire la moindre querelle;
» s'il en arrive une, prenez un arbitre de votre famille
» & un de la sienne.

V.

» PRENEZ une femme, ou deux, ou trois, ou quatre,
» & jamais davantage. Mais dans la crainte de ne pouvoir
» agir équitablement envers plusieurs, n'en prenez qu'une.
» Donnez-leur un douaire convenable, ayez soin d'elles,
» ne leur parlez jamais qu'avec amitié.

V I.

» Il ne vous est pas permis d'hériter de vos femmes,
» contre leur gré, ni de les empêcher de se marier à

» d'autres après le divorce, pour vous emparer de leur » douaire, à moins qu'elles n'aient été déclarées coupables » de quelque crime.

» Si vous voulez quitter votre femme pour en prendre une autre, quand vous lui auriez donné la valeur d'un talent en mariage, ne prenez rien d'elle.

V I I.

» Il vous eſt permis d'épouſer des eſclaves, mais il eſt » mieux de vous en abſtenir.

V I I I.

» Une femme renvoyée eſt obligée d'alaiter ſon enfant » pendant deux ans, & le père eſt obligé pendant ce » tems-là de donner un entretien honnête ſelon ſa condi-» tion. Si on ſèvre l'enfant avant deux ans, il faut le » conſentement du père & de la mère. Si vous êtes obligé » de le confier à une nourrice étrangère, vous la payerez » raiſonnablement. »

En voilà ſuffiſamment pour réconcilier les femmes avec *Mahomet*, qui ne les a pas traitées ſi durement qu'on le dit. Nous ne prétendons point le juſtifier ni ſur ſon ignorance, ni ſur ſon impoſture; mais nous ne pouvons le condamner ſur ſa doctrine d'un ſeul DIEU. Ces ſeules paroles du ſura 122 : *DIEU eſt unique, éternel, il n'engendre point, il n'eſt point engendré, rien n'eſt ſemblable à lui*; ces paroles, dis-je, lui ont ſoumis l'Orient encore plus que ſon épée.

Au reſte, cet Alcoran dont nous parlons eſt un recueil de révélations ridicules & de prédications vagues & incohérentes, mais de lois très-bonnes pour le pays où il vivait, & qui ſont toutes encore ſuivies, ſans avoir jamais été affaiblies ou

changées par des interprètes mahométans, ni par des décrets nouveaux.

Mahomet eut pour ennemis non-feulement les poëtés de la Mecque, mais fur-tout les docteurs. Ceux-ci foulevèrent contre lui les magiftrats, qui donnèrent décret de prife-de-corps contre lui, comme dûment atteint & convaincu d'avoir dit qu'il fallait adorer DIEU, & non pas les étoiles. Ce fut, comme on fait, la fource de fa grandeur. Quand on vit qu'on ne pouvait le perdre, & que fes écrits prenaient faveur, on débita dans la ville qu'il n'en était pas l'auteur, ou que du moins il fe faifait aider dans la compofition de fes feuilles tantôt par un favant Juif, tantôt par un favant Chrétien; fuppofé qu'il y eût alors des favans.

C'eft ainfi que parmi nous on a reproché à plus d'un prélat d'avoir fait-compofer leurs fermons & leurs oraifons funèbres par des moines. Il y avait un père *Hercule* qui fefait les fermons d'un certain Evêque; & quand on allait à fes fermons, on difait: *Allons entendre les travaux d'Hercule.*

Mahomet répond à cette imputation dans fon chapitre 16, à l'occafion d'une groffe fottife qu'il avait dite en chaire, & qu'on avait vivement relevée. Voici comme il fe tire d'affaire:

« Quand tu liras le Koran, adreffe-toi à DIEU, » afin qu'il te préferve de *Satan*.... il n'a de pou- » voir que fur ceux qui l'ont pris pour maître, » & qui donnent des compagnons à DIEU.

» Quand je fubftitue dans le Koran un verfet » à un autre (& DIEU fait la raifon de ces chan-

» gemens) quelques infidèles disent : *Tu as forgé* » *ces versets*; mais ils ne savent pas distinguer le » vrai d'avec le faux : dites plutôt que l'Esprit-saint » m'a apporté ces versets de la part de DIEU avec » la vérité...... D'autres disent plus malignement : » Il y a un certain homme qui travaille avec lui » à composer le Koran; mais comment cet hom» me à qui ils attribuent mes ouvrages pourrait-il » m'enseigner, puisqu'il parle une langue étrangè» re, & que celle dans laquelle le Koran est écrit, » est l'arabe le plus pur ? »

Celui qu'on prétendait travailler (*b*) avec *Mahomet*, était un Juif, nommé *Bensalen* ou *Bensalon*. Il n'est guère vraisemblable qu'un Juif eût aidé *Mahomet* à écrire contre les Juifs; mais la chose n'est pas impossible. Nous avons dit depuis, que c'était un moine qui travaillait à l'Alcoran avec *Mahomet*. Les uns le nommaient *Bohaïra*, les autres *Sergius*. Il est plaisant que ce moine ait eu un nom latin & un nom arabe.

Quant aux belles disputes théologiques qui se sont élevées entre les Musulmans, je ne m'en mêle pas, c'est au muphti à décider.

C'est une grande question, si l'Alcoran est éternel, ou s'il a été créé; les Musulmans rigides le croient éternel.

On a imprimé à la suite de l'Histoire de Calcondile *le Triomphe de la Croix*; & dans ce Triomphe il est dit que l'Alcoran est arien, sabellien, carpocratien, cerdonicien, manichéen, donatiste, origé-

(*b*) Voy. l'Alcoran de *Sale*, pag. 223.

nien, macédonien, ébionite. *Mahomet* n'était pourtant rien de tout cela; il était plutôt janséniste; car le fonds de sa doctrine est le décret absolu de la prédestination gratuite.

SECTION II.

C'ETAIT un sublime & hardi charlatan que ce *Mahomet*, fils d'*Abdalla*. Il dit dans son dixième chapitre: *Quel autre que* DIEU *peut avoir composé l'Alcoran? On crie: C'est* Mahomet *qui a forgé ce livre; Eh bien, tâchez d'écrire un chapitre qui lui ressemble, & appellez à votre aide qui vous voudrez*. Au dix-septième il s'écrie: *Louange à celui qui a transporté pendant la nuit son serviteur du sacré temple de la Mecque à celui de Jérusalem!*

C'est un assez beau voyage; mais il n'approche pas de celui qu'il fit cette nuit même de planète en planète, & des belles choses qu'il y vit.

Il prétendait qu'il y avait cinq cents années de chemin d'une planète à une autre, & qu'il fendit la lune en deux. Ses disciples, qui rassemblèrent solennellement des versets de son Koran après sa mort, retranchèrent ce voyage du ciel. Ils craignirent les railleurs & les philosophes. C'était avoir trop de délicatesse. Ils pouvaient s'en fier aux commentateurs qui auraient bien su expliquer l'itinéraire. Les amis de *Mahomet* devaient savoir par expérience que le merveilleux est la raison du peuple. Les sages contredisent en secret, & le peuple les fait taire. Mais, en retranchant l'itinéraire des planètes, on laissa quelques petits mots sur l'aven-

ture de la lune; on ne peut pas prendre garde à tout.

Le Koran eſt une rapſodie ſans liaiſon, ſans ordre, ſans art; on dit pourtant que ce livre ennuyeux eſt un fort beau livre; je m'en rapporte aux Arabes, qui prétendent qu'il eſt écrit avec une élégance & une pureté dont perſonne n'a approché depuis. C'eſt un poëme, ou une eſpèce de proſe rimée, qui contient ſix mille vers. Il n'y a point de poëte dont la perſonne & l'ouvrage aient fait une telle fortune. On agita chez les Muſulmans ſi l'Alcoran était éternel, ou ſi DIEU l'avait créé pour le dicter à *Mahomet*. Les docteurs décidèrent qu'il était éternel; ils avaient raiſon, cette éternité eſt bien plus belle que l'autre opinion. Il faut toujours, avec le vulgaire, prendre le parti le plus incroyable.

Les moines qui ſe ſont déchaînés contre *Mahomet*, & qui ont dit tant de ſottiſes ſur ſon compte, ont prétendu qu'il ne ſavait pas écrire. Mais comment imaginer qu'un homme qui avait été négociant, poëte, légiſlateur & ſouverain, ne ſût pas ſigner ſon nom? Si ſon livre eſt mauvais pour notre tems & pour nous, il était fort bon pour ſes contemporains, & ſa religion encore meilleure. Il faut avouer qu'il retira preſque toute l'Aſie de l'idolâtrie. Il enſeigna l'unité de DIEU; il déclamait avec force contre ceux qui lui donnent des aſſociés. Chez lui l'uſure avec les étrangers eſt défendue, l'aumône ordonnée. La prière eſt d'une néceſſité abſolue; la réſignation aux décrets éternels eſt le grand mobile de tout. Il était bien difficile qu'une religion

si simple & si sage, enseignée par un homme toujours victorieux, ne subjuguât pas une partie de la terre. En effet les Musulmans ont fait autant de prosélytes par la parole que par l'épée. Ils ont converti à leur religion les Indiens & jusqu'aux Nègres. Les Turcs même leurs vainqueurs se sont soumis à l'islamisme.

Mahomet laissa dans sa loi beaucoup de choses qu'il trouva établies chez les Arabes; la circoncision, le jeûne, le voyage de la Mecque, qui était en usage quatre mille ans avant lui, des ablutions si nécessaires à la santé & à la propreté dans un pays brûlant où le linge était inconnu; enfin l'idée d'un jugement dernier, que les Mages avaient toujours établie, & qui était parvenue jusqu'aux Arabes. Il est dit que, comme il annonçait qu'on ressusciterait tout nud, *Aishca* sa femme trouva la chose immodeste & dangereuse : *Allez, ma bonne*, lui dit-il, *on n'aura pas alors envie de rire*. Un Ange, selon le Koran, doit peser les hommes & les femmes dans une grande balance. Cette idée est encore prise des Mages. Il leur a volé aussi leur pont aigu, sur lequel il faut passer après la mort; & leur jannat, où les élus musulmans trouveront des bains, des appartemens bien meublés, de bons lits, & des houris avec de grands yeux noirs. Il est vrai aussi qu'il dit que tous ces plaisirs des sens, si nécessaires à tous ceux qui ressusciteront avec des sens, n'approcheront pas du plaisir de la contemplation de l'Être suprême. Il a l'humilité d'avouer dans son Koran que lui-même n'ira point en paradis par son propre mérite, mais par la pure volonté de DIEU. C'est aussi par cette

pure volonté divine qu'il ordonne que la cinquième partie des dépouilles sera toujours pour le prophète.

Il n'est pas vrai qu'il exclue du paradis les femmes. Il n'y a pas d'apparence qu'un homme aussi habile ait voulu se brouiller avec cette moitié du genre-humain qui conduit l'autre. *Abulfeda* rapporte qu'une vieille l'importunant un jour, en lui demandant ce qu'il fallait faire pour aller en paradis? M'amie, lui dit-il, le paradis n'est pas pour les vieilles. La bonne-femme se mit à pleurer, & le prophète pour la consoler lui dit: Il n'y aura point de vieilles, parce qu'elles rajeuniront. Cette doctrine consolante est confirmée dans le cinquante-quatrième chapitre du Koran.

Il défendit le vin, parce qu'un jour quelques-uns de ses sectateurs arrivèrent à la prière étant ivres. Il permit la pluralité des femmes, se conformant en ce point à l'usage immémorial des Orientaux.

En un mot, ses lois civiles sont bonnes; son dogme est admirable en ce qu'il a de conforme avec le nôtre: mais les moyens sont affreux; c'est la fourberie & le meurtre.

On l'excuse sur la fourberie; parce que, dit-on, les Arabes comptaient avant lui cent vingt-quatre mille prophètes, & qu'il n'y avait pas grand mal qu'il en parût un de plus. Les hommes, ajoute-t-on, ont besoin d'être trompés. Mais comment justifier un homme qui vous dit: *Crois que j'ai parlé à l'ange Gabriel, ou paye-moi un tribut?*

Combien est préférable un *Confucius*, le premier

des mortels qui n'ont point eu de révélation! il n'emploie que la raison, & non le mensonge & l'épée. Vice-roi d'une grande province, il y fait-fleurir la morale & les lois; disgracié & pauvre, il les enseigne; il les pratique dans la grandeur & dans l'abaissement; il rend la vertu aimable; il a pour disciple le plus ancien & le plus sage des peuples.

Le comte de *Boulainvilliers*, qui avait du goût pour *Mahomet*, a beau me vanter les Arabes, il ne peut empêcher que ce ne fût un peuple de brigands; ils volaient avant *Mahomet* en adorant les étoiles; ils volaient sous *Mahomet* au nom de DIEU. Ils avaient, dit-on, la simplicité des tems héroïques: mais qu'est-ce que les siècles héroïques? c'était le tems où l'on s'égorgeait pour un puits & pour une citerne, comme on fait aujourd'hui pour une province.

Les premiers Musulmans furent animés par *Mahomet* de la rage de l'enthousiasme. Rien n'est plus terrible qu'un peuple qui, n'ayant rien à perdre, combat à-la-fois par esprit de rapine & de religion.

Il est vrai qu'il n'y avait pas beaucoup de finesse dans leurs procédés. Le contrat du premier mariage de *Mahomet* porte, qu'attendu que *Cadisha* est amoureuse de lui, & lui pareillement amoureux d'elle, on a trouvé bon de les conjoindre. Mais y a-t-il tant de simplicité à lui avoir composé une généalogie, dans laquelle on le fait-descendre d'*Adam* en droite ligne, comme on en a fait-descendre depuis quelques maisons d'Espagne & d'Ecosse? L'Arabie avait son *Moréri* & son *Mercure galant*.

Le grand prophète essuya la disgrace commune à tant de maris; il n'y a personne après cela qui puisse se plaindre. On connaît le nom de celui qui eut les faveurs de sa seconde femme, la belle *Aishca*; il s'appelait *Assam*. *Mahomet* se comporta avec plus de hauteur que *César*, qui répudia sa femme, disant « qu'il ne fallait pas que la femme de *César* fût soupçonnée. » Le prophète ne voulut pas même soupçonner la sienne; il fit-descendre du ciel un chapitre du Koran, pour affirmer que sa femme était fidelle. Ce chapitre était écrit de toute éternité, aussi-bien que tous les autres.

On l'admire, pour s'être fait, de marchand de chameaux, pontife, législateur & monarque; pour avoir soumis l'Arabie, qui ne l'avait jamais été avant lui; pour avoir donné les premières secousses à l'empire romain d'Orient & à celui des Perses. Je l'admire encore, pour avoir entretenu la paix dans sa maison parmi ses femmes. Il a changé la face d'une partie de l'Europe, de la moitié de l'Asie, de presque toute l'Afrique; & il s'en est bien peu fallu que sa religion n'ait subjugué l'univers.

A quoi tiennent les révolutions! un coup de pierre un peu plus fort que celui qu'il reçut dans son premier combat, donnait une autre destinée au monde.

Son gendre *Aly* prétendit que, quand il fallut inhumer le prophète, on le trouva dans un état qui n'est pas trop ordinaire aux morts; & que sa veuve *Aishca* s'écria : Si j'avais su que DIEU eût fait cette grace au défunt, j'y serais accourue à l'instant. On

pouvait dire de lui : *Decet imperatorem stantem mori.*

Jamais la vie d'un homme ne fut écrite dans un plus grand détail que la sienne. Les moindres particularités en étaient sacrées ; on fait le compte & le nom de tout ce qui lui appartenait, neuf épées, trois lances, trois arcs, sept cuirasses, trois boucliers, douze femmes, un coq blanc, sept chevaux, deux mules, quatre chameaux, sans compter la jument *Borac* sur laquelle il monta au ciel. Mais il ne l'avait que par emprunt, elle appartenait en propre à l'ange *Gabriel.*

Toutes ses paroles ont été recueillies. Il disait que *la jouissance des femmes le rendait plus fervent à la prière.* En effet, pourquoi ne pas dire *benedicite* & grâces au lit comme à la table ? une belle femme vaut bien un soupé. On prétend encore qu'il était un grand médecin ; ainsi il ne lui manqua rien pour tromper les hommes.

ALEXANDRE.

Il n'est plus permis de parler d'*Alexandre* que pour dire des choses neuves ; & pour détruire les fables historiques, physiques & morales, dont on a défiguré l'histoire du seul grand-homme qu'on ait jamais vu parmi les conquérans de l'Asie.

Quand on a un peu réfléchi sur *Alexandre* qui, dans l'âge fougueux des plaisirs & dans l'ivresse des conquêtes, a bâti plus de villes que tous les autres vainqueurs de l'Asie n'en ont détruit ; quand on songe que c'est un jeune-homme qui a changé le commerce

du monde, on trouve affez étrange que *Boileau* le traite de fou, de voleur de grand-chemin, & qu'il propofe au Lieutenant de police *la Reinie*, tantôt de le faire-enfermer, & tantôt de le faire-pendre :

Heureux fi de fon tems, pour de bonnes raifons,
La Macédoine eût eu des petites-maifons.

. . . .

Qu'on livre fon pareil en France à *la Reinie*,
Dans trois jours nous verrons le phénix des guerriers
Laiffer fur l'échafaud fa tête & fes lauriers.

Cette requête, préfentée dans la cour du palais au Lieutenant de police, ne devait être admife, ni felon la coutume de Paris, ni felon le droit des gens. *Alexandre* aurait *excipé* qu'ayant été élu à Corinthe capitaine-général de la Grèce, & étant chargé en cette qualité de venger la patrie de toutes les invafions des Perfes, il n'avait fait que fon devoir en détruifant leur empire ; & qu'ayant toujours joint la magnanimité au plus grand courage, ayant refpecté la femme & les filles de *Darius* fes prifonnières, il ne méritait en aucune façon ni d'être interdit ni d'être pendu, & qu'en tout cas il appelait de la fentence du fieur de *la Reinie* au tribunal du monde entier.

Rollin prétend qu'*Alexandre* ne prit la fameufe ville de Tyr qu'en faveur des Juifs qui n'aimaient pas les Tyriens. Il eft pourtant vraifemblable qu'*Alexandre* eut encore d'autres raifons, & qu'il était d'un très-fage capitaine de ne point laiffer Tyr maitreffe de la mer lorfqu'il allait attaquer l'Egypte.

Alexandre aimait & refpectait beaucoup Jérufalem.

ſans-doute ; mais il ſemble qu'il ne fallait pas dire que *les Juifs donnèrent un rare exemple de fidélité*, & *digne de l'unique peuple qui connût pour lors le vrai Dieu, en refuſant des vivres à Alexandre, parce qu'ils avaient prêté ſerment de fidélité à Darius.* On ſait aſſez que les Juifs s'étaient toujours révoltés contre leurs ſouverains dans toutes les occaſions ; car un Juif ne devait ſervir ſous aucun roi profane.

S'ils refusèrent imprudemment des contributions au vainqueur, ce n'était pas pour ſe montrer eſclaves fidèles de *Darius* ; il leur était expreſſément ordonné par leur loi d'avoir en horreur toutes les nations idolâtres : leurs livres ne ſont remplis que d'exécrations contre elles, & de tentatives réitérées de ſecouer le joug. S'ils refusèrent d'abord les contributions, c'eſt que les Samaritains leurs rivaux les avaient payées ſans difficulté, & qu'ils crurent que *Darius*, quoique vaincu, était encore aſſez puiſſant pour ſoutenir Jéruſalem contre Samarie.

Il eſt très-faux que les Juifs fuſſent alors *le ſeul peuple qui connût le vrai Dieu*, comme le dit *Rollin*. Les Samaritains adoraient le même Dieu, mais dans un autre temple ; ils avaient le même Pentateuque que les Juifs, & même en caractères hébraïques, c'eſt-à-d. tyriens, que les Juifs avaient perdus. Le ſchiſme entre Samarie & Jéruſalem était en petit, ce que le ſchiſme entre les Grecs & les Latins eſt en grand. La haîne était égale des deux côtés, ayant le même fonds de religion.

Alexandre, après s'être emparé de Tyr par le moyen de cette fameuſe digue qui fait encore l'ad-

miration de tous les guerriers, alla punir Jérusalem qui n'était pas loin de sa route. Les Juifs, conduits par leur grand-prêtre, vinrent s'humilier devant lui, & donner de l'argent; car on n'appaise qu'avec de l'argent les conquérans irrités. *Alexandre* s'appaisa; ils demeurèrent sujets d'*Alexandre* ainsi que de ses successeurs. Voilà l'histoire vraie & vraisemblable.

Rollin répète un étrange conte, rapporté, environ quatre cents ans après l'expédition d'*Alexandre* par l'historien romancier, exagérateur, *Flavien Josephe*, à qui l'on peut pardonner de faire-valoir dans toutes les occasions sa malheureuse patrie. *Rollin* dit donc, après *Josephe*, que le grand-prêtre *Jaddus* s'étant prosterné devant *Alexandre*, ce prince ayant vu le nom de *JEHOVA* gravé sur une lame d'or attachée au bonnet de *Jaddus*, & entendant parfaitement l'hébreu, se prosterne à son tour, & adore *Jaddus*. Cet excès de civilité ayant étonné *Parménion*, *Alexandre* lui dit qu'il connaissait *Jaddus* depuis long-tems; qu'il lui était apparu il y avait dix années, avec le même habit & le même bonnet, pendant qu'il rêvait à la conquête de l'Asie, (conquête à laquelle il ne pensait point alors); que ce même *Jaddus* l'avait exhorté à passer l'Hellespont, l'avait assuré que son Dieu marcherait à la tête des Grecs, & que ce serait le Dieu des Juifs qui le rendrait victorieux des Perses.

Ce conte de vieille serait bon dans l'histoire des *quatre fils Aymon* & de *Robert le diable*, mais il figure mal dans celle d'*Alexandre*.

C'était une entreprise très-utile à la jeunesse qu'une

Histoire ancienne bien rédigée ; il eût été à souhaiter qu'on ne l'eût point gâtée quelquefois par de tels absurdités. Le conte de *Jaddus* serait respectable, il serait hors de toute atteinte, s'il s'en trouvait au moins quelque ombre dans les livres sacrés ; mais comme ils n'en font pas la plus légère mention, il est très-permis d'en faire-sentir le ridicule.

On ne peut douter qu'*Alexandre* n'ait soumis la partie des Indes qui est en-deçà du Gange, & qui était tributaire des Perses. M. *Holwel*, qui a demeuré trente ans chez les brames de Bénarès & des pays voisins, & qui avait appris non-seulement leur langue moderne, mais leur ancienne langue sacrée, nous assure que leurs annales attestent l'invasion d'*Alexandre*, qu'ils appellent *Mahadukoit Kounha*, grand brigand, grand meurtrier. Ces peuples pacifiques ne pouvaient l'appeller autrement, & il est à croire qu'ils ne donnèrent pas d'autres surnoms aux rois de Perse. Ces mêmes annales disent qu'*Alexandre* entra chez eux par la province qui est aujourd'hui le Candahar, & il est probable qu'il y eut toujours quelques forteresses sur cette frontière.

Ensuite *Alexandre* descendit le fleuve Zombodipo, que les Grecs appellèrent *Sind*. On ne trouve pas dans l'histoire d'*Alexandre* un seul nom indien. Les Grecs n'ont jamais appelé de leur propre nom une seule ville, un seul prince asiatique. Ils en ont usé de même avec les Egyptiens. Ils auraient cru déshonorer la langue grecque, s'ils l'avaient assujettie à une prononciation qui leur semblait barbare, & s'ils n'avaient pas nommé Memphis la ville de *Moph*.

M. *Holwell* dit que les Indiens n'ont jamais connu ni de *Porus* ni de *Taxile*; en effet ce ne sont pas là des noms indiens. Cependant, si nous en croyons nos missionnaires, il y a encore des Seigneurs patanes qui prétendent descendre de *Porus*. Il se peut que ces missionnaires les aient flattés de cette origine, & que ces seigneurs l'aient adoptée. Il n'y a point de pays en Europe où la bassesse n'ait inventé, & où la vanité n'ait reçu des généalogies plus chimériques.

Si *Flavien Josephe* a raconté une fable ridicule concernant *Alexandre* & un pontife juif, *Plutarque*, qui écrivit long-tems après *Josephe*, paraît ne pas avoir épargné les fables sur ce héros. Il a renchéri encore sur *Quinte-Curce*; l'un & l'autre prétendent qu'*Alexandre*, en marchant vers l'Inde, voulut se faire adorer, non-seulement par les Perses, mais aussi par les Grecs. Il ne s'agit que de savoir ce qu'*Alexandre*, les Perses, les Grecs, *Quinte-Curce*, *Plutarque* entendaient par *adorer*.

Ne perdons jamais de vue la grande règle de définir les termes.

Si vous entendez par *adorer* invoquer un homme comme une divinité, lui offrir de l'encens & des sacrifices, lui élever des autels & des temples, il est clair qu'*Alexandre* ne demanda rien de tout cela. S'il voulait qu'étant le vainqueur & le maître des Perses, on le saluât à la persane, qu'on se prosternât devant lui dans certaines occasions, qu'on le traitât enfin comme un roi de Perse tel qu'il l'était, il n'y a rien là que de très-raisonnable & de très-commun.

Les membres des Parlemens de France parlent à genoux au Roi dans leurs lits-de-justice; le tiers-état parle à genoux dans les états-généraux. On sert à genoux un verre de vin au Roi d'Angleterre. Plusieurs Rois de l'Europe sont servis à genoux à leur sacre. On ne parle qu'à genoux au Grand-Mogol, à l'Empereur de la Chine, à l'Empereur du Japon. Les Colaos de la Chine, d'un ordre inférieur, fléchissent les genoux devant les Colaos d'un ordre supérieur; on adore le Pape, on lui baise le pied droit. Aucune de ces cérémonies n'a jamais été regardée comme une adoration dans le sens rigoureux, comme un culte de latrie.

Ainsi, tout ce qu'on a dit de la prétendue adoration qu'exigeait *Alexandre*, n'est fondé que sur une équivoque. (*)

C'est *Octave*, surnommé *Auguste*, qui se fit réellement adorer, dans le sens le plus étroit. On lui éleva des temples & des autels; il y eut des prêtres d'*Auguste*. *Horace* lui dit positivement:

Jurandasque tuum per nomen ponimus aras.

Voilà un véritable sacrilège d'adoration; & il n'est point dit qu'on en murmura. (*a*)

Les contradictions sur le caractère d'*Alexandre* paraîtraient plus difficiles à concilier, si on ne savait que les hommes, & sur-tout ceux qu'on appelle Héros, sont souvent très-différens d'eux-mêmes; &

(*) Voy. ABUS DES MOTS.

(*a*) Remarquez bien qu'*Auguste* n'était point adoré d'un culte de latrie, mais de dulie. C'était un saint; *divus Augustus*. Les provinciaux l'adoraient comme *Priape*, non comme *Jupiter*.

que la vie & la mort des meilleurs citoyens, le ſort d'une province, ont dépendu plus d'une fois de la bonne ou de la mauvaiſe digeſtion d'un Souverain, bien ou mal conſeillé.

Mais comment concilier des faits improbables, rapportés d'une manière contradictoire ? Les uns diſent que *Calliſtènes* fut exécuté à mort, & mis en croix par ordre d'*Alexandre*, pour n'avoir pas voulu le reconnaître en qualité de fils de *Jupiter*. Mais la croix n'était point un ſupplice en uſage chez les Grecs. D'autres diſent qu'il mourut long-tems après de trop d'embonpoint. *Athenée* prétend qu'on le portait dans une cage de fer comme un oiſeau, & qu'il y fut mangé de vermine. Démêlez dans tous ces récits la vérité, ſi vous pouvez.

Il y a des aventures que *Quinte-Curce* ſuppoſe être arrivées dans une ville, & *Plutarque* dans une autre ; & ces deux villes ſe trouvent éloignées de 500 lieues. *Alexandre* ſaute tout armé & tout ſeul, du haut d'une muraille, dans une ville qu'il aſſiégeait ; elle était auprès du Candahar ſelon *Quinte-Curce*, & près de l'embouchure de l'Indus ſuivant *Plutarque*.

Quand il eſt arrivé ſur les côtes du Malabar, ou vers le Gange, (il n'importe, il n'y a qu'environ neuf cents milles d'un endroit à l'autre) il fait ſaiſir dix philoſophes Indiens, que les Grecs appelaient *gymnoſophiſtes*, & qui étaient nus comme des ſinges. Il leur propoſe des queſtions dignes du *Mercure galant* de *Viſé*, leur promettant bien ſérieuſement que celui qui aurait le plus mal répondu, ſerait pendu le premier ; après quoi les autres ſuivraient leur rang.

Cela ressemble à *Nabuchodonosor*, qui voulait absolument tuer ses mages, s'ils ne devinaient pas un de ses songes qu'il avait oublié; ou bien au calife des *Mille & une nuits*, qui devait étrangler sa femme dès qu'elle aurait fini son conte. Mais c'est *Plutarque* qui rapporte cette sottise; il faut la respecter, il était Grec.

On peut placer ce conte avec celui de l'empoisonnement d'*Alexandre* par *Aristote*; car *Plutarque* nous dit qu'on avait entendu-dire à un certain *Agnotémis*, qu'il avait entendu-dire au roi *Antigone* qu'*Aristote* avait envoyé une bouteille d'eau de Nonacris, ville d'Arcadie; que cette eau était si froide, qu'elle tuait sur-le-champ ceux qui en buvaient; qu'*Antipâtre* envoya cette eau dans une corne de pied de mulet; qu'elle arriva toute fraîche à Babylone; qu'*Alexandre* en but, & qu'il en mourut au bout de six jours d'une fièvre continue.

Il est vrai que *Plutarque* doute de cette anecdote. Tout ce qu'on peut recueillir de bien certain, c'est qu'*Alexandre*, à l'âge de vingt-quatre ans, avait conquis la Perse par trois batailles; qu'il eut autant de génie que de valeur; qu'il changea la face de l'Asie, de la Grèce, de l'Egypte, & celle du commerce du monde; & qu'enfin *Boileau* ne devait pas tant se moquer de lui, attendu qu'il n'y a pas d'apparence que *Boileau* en eût fait autant en si peu d'années. (*)

(*) Voy. HISTOIRE.



ALEXANDRIE.

PLUS de vingt villes portent le nom d'Alexandrie, toutes bâties par *Alexandre* & par ses capitaines, qui devinrent autant de Rois. Ces villes sont autant de monumens de gloire, bien supérieurs aux statues que la servitude érigea depuis au pouvoir; mais la seule de ces villes qui ait attiré l'attention de tout l'hémisphère par sa grandeur & ses richesses, est celle qui devint la capitale de l'Egypte. Ce n'est plus qu'un monceau de ruines. On sait assez que la moitié de cette ville a été rétablie dans un autre endroit vers la mer. La tour du phare, qui était une des merveillles du monde, n'existe plus.

La ville fut toujours très-florissante sous les *Ptolémées* & sous les Romains. Elle ne dégénéra point sous les Arabes: les Mammelucs & les Turcs, qui la conquirent tour-à-tour avec le reste de l'Egypte, ne la laissèrent point dépérir. Les Turcs même lui conservèrent un reste de grandeur; elle ne tomba que lorsque le passage du cap de Bonne-Espérance ouvrit à l'Europe le chemin de l'Inde & changea le commerce du monde qu'*Alexandre* avait changé, & qui avait changé plusieurs fois avant *Alexandre*.

Ce qui est à remarquer dans les Alexandrins sous toutes les dominations, c'est leur industrie jointe à la légèreté; leur amour des nouveautés, avec l'application au commerce & à tous les travaux qui le font fleurir; leur esprit contentieux & querelleur, avec leur peu de courage; leur superstition, leur débauche, tout cela n'a jamais changé.

La ville fut peuplée d'Egyptiens, de Grecs, & de Juifs, qui tous, de pauvres qu'ils étaient auparavant, devinrent riches par le commerce. L'opulence y introduisit les beaux-arts, le goût de la littérature, & par conséquent celui de la dispute.

Les Juifs y bâtirent un temple magnifique, ainsi qu'ils en avaient un autre à Bubaste ; ils y traduisirent leurs livres en grec, qui était devenu la langue du pays. Les Chrétiens y eurent de grandes écoles. Les animosités furent si vives entre les Egyptiens naturels, les Grecs, les Juifs, & les Chrétiens, qu'ils s'accusaient continuellement les uns les autres auprès du gouverneur ; & ces querelles n'étaient pas son moindre revenu. Les séditions mêmes furent fréquentes & sanglantes. Il y en eut une sous l'empire de *Caligula*, dans laquelle les Juifs, qui exagèrent tout, prétendent que la jalousie de religion & de commerce leur coûta cinquante mille hommes, que les Alexandrins égorgèrent.

Le Christianisme que les *Pantène*, les *Origène*, les *Clément* avaient établi, & qu'ils avaient fait admirer par leurs mœurs, y dégénéra au point qu'il ne fut plus qu'un esprit de parti. Les Chrétiens prirent les mœurs des Egyptiens. L'avidité du gain l'emporta sur la religion ; & tous les habitans divisés entre eux, n'étaient d'accord que dans l'amour de l'argent.

C'est le sujet de cette fameuse lettre de l'emper. *Adrien* au consul *Servianus*, rapportée par *Vopiscus*. (a)

« J'AI vu cet Egypte que vous me vantiez tant,
» mon cher *Servien* : je la sais toute entière par

(a) Tome II, page 406.

cœur

» cœur. Cette nation eſt légère, incertaine, elle » vole au changement. Les adorateurs de *Sérapis* » ſe ſont Chrétiens : ceux qui ſont à la tête de » la religion du CHRIST, ſe font dévots à *Sérapis*. » Il n'y a point d'Archirabbin Juif, point de Sama- » ritain, point de Prêtre chrétien, qui ne ſoit aſtro- » logue, ou devin, ou baigneur, (c'eſt à-dire entre- » metteur.) Quand le Patriarche Grec (*b*) vient en » Egypte, les uns s'empreſſent auprès de lui pour » lui faire-adorer *Sérapis*, les autres le CHRIST. Ils » ſont très-ſéditieux, très-vains, très-querelleurs. » La ville eſt commerçante, opulente, peuplée ; per- » ſonne n'y eſt oiſif ; les uns y ſoufflent le verre ; » les autres fabriquent le papier. Ils ſemblent être » de tout métier, & en ſont en effet. La goutte » aux pieds & aux mains même ne les peut réduire » à l'oiſiveté. Les aveugles y travaillent ; l'argent eſt » un dieu que les Chrétiens, les Juifs, & tous les » hommes, ſervent également. »

Voici le texte latin de cette lettre.

FLAVII VOPISCI SIRACUSII SATURNINUS.

Tomi ſecundi, pag. 406.

ADRIANI EPISTOLA, EX LIBRIS PHLEGONTIS, LIBERTI EJUS, PRODITA.

Adrianus Auguſtus Serviano Cos. V.°

ÆGYPTUM, quam mihi laudabas, Serviane cariſſime, totam didici, levem, pendulam, & ad omnia famæ monu-

(*b*) On traduit ici *Patriarcha*, terme grec, par ces mots *Patriarche Grec*, parce qu'il ne peut convenir qu'à l'Hiérophante des principaux Myſtères Grecs. Les Chrétiens ne commencèrent à connaître le mot *Patriarche* qu'au cinquième ſiécle. Les Romains, les Egyptiens, les Juifs ne connaiſſaient point ce titre

menta volitantem. Illi qui Serapin colunt; Christiani sunt, & devoti sunt Serapi, qui se CHRISTI *episcopos dicunt. Nemo illic Archisynagogus Judæorum, nemo Samarites, nemo Christianorum Presbyter, non mathematicus, non aruspex, non aliptes. Ipse ille Patriarcha, quùm Ægyptum venerit, ab aliis Serapidem adorare, ab aliis cogitur* CHRISTUM. *Genus hominis seditiosissimum, vanissimum, injuriosissimum. Civitas opulenta, dives, fecunda, in quâ nemo vivat otiosus. Alii vitrum conflant; ab aliis charta conficitur; omnes certè lymphiones cujuscumque artis & videntur & habentur. Podagrosi quod agant habent, cæci quòd faciant; ne chiragri quidem apud eos otiosi vivunt. Unus illis deus est: hunc Christiani, hunc Judæi, hunc omnes venerantur & gentes.*

Cette lettre d'un Empereur aussi connu par son esprit que par sa valeur, fait-voir en effet que les Chrétiens, ainsi que les autres, s'étaient corrompus dans cette ville du luxe & de la dispute : mais les mœurs des premiers Chrétiens n'avaient pas dégénéré par-tout, & quoiqu'ils eussent le malheur d'être dès long-tems partagés en différentes sectes, qui se détestaient & s'accusaient mutuellement, les plus violens ennemis du Christianisme étaient forcés d'avouer qu'on trouvait dans son sein les ames les plus pures & les plus grandes ; il en est même encore aujourd'hui, dans des villes plus effrénées & plus folles qu'Alexandrie.



ALGER.

LA philosophie est le principal objet de ce Dictionnaire. Ce n'est pas en géographes que nous parlerons d'Alger, mais pour faire remarquer que le premier dessein de *Louis XIV*, lorsqu'il prit les rênes de l'État, fut de délivrer l'Europe chrétienne des courses continuelles des corsaires de Barbarie. (*a*) Ce projet annonçait une grande ame. Il voulait aller à la gloire par toutes les routes. On peut même s'étonner qu'avec l'esprit d'ordre qu'il mit dans sa cour, dans les finances & dans les affaires, il eût je ne sais quel goût d'ancienne chevalerie, qui le portait à des actions généreuses & éclatantes ; qui tenaient même un peu du romanesque. Il est très-certain que *Louis XIV* tenait de sa mère beaucoup de cette galanterie espagnole, noble & délicate, & beaucoup de cette grandeur, de cette passion pour la gloire, de cette fierté qu'on voit dans les anciens romans. Il parlait de se battre avec l'empereur *Léopold*, comme les chevaliers qui cherchaient les aventures. Sa pyramide érigée à Rome, la préséance qu'il se fit céder, l'idée d'avoir un port auprès d'Alger pour brider ses pirateries, étaient encore de ce genre. Il y était encore excité par le pape *Alexandre VII*; & le cardinal *Mazarin*, avant sa mort, lui avait inspiré ce dessein. Il avait même long-tems balancé s'il irait à cette expédition en personne, à l'exemple de *Charles-Quint*; mais il n'avait pas assez de vaisseaux pour exécuter une si grande entreprise, soit par lui-mê-

(*a*) Voy. l'expédition de *Gigeri* par *Pélisson*.

me, ſoit par ſes généraux. Elle fut infructueuſe, & devait l'être.

Du moins elle aguerrit ſa marine, & fit attendre de lui quelques-unes de ces actions nobles & héroïques auxquelles la politique ordinaire n'était point accoutumée, telles que les ſecours déſintéreſſés donnés aux Vénitiens aſſiégés dans Candie, & aux Allemands preſſés par les armes ottomanes à Saint-Gothard.

Les détails de cette expédition d'Afrique ſe perdent dans la foule des guerres heureuſes ou malheureuſes faites avec politique ou avec imprudence, avec équité ou avec injuſtice. Rapportons ſeulement cette Lettre, écrite, il y a quelques années, à l'occaſion des pirateries d'Alger.

« IL eſt triſte, MONSIEUR, qu'on n'ait point écouté les
» propoſitions de l'ordre de Malte, qui offrait, moyen-
» nant un ſubſide médiocre de chaque Etat chrétien, de
» délivrer les mers des pirates d'Alger, de Maroc, & de
» Tunis. Les chevaliers de Malte ſeraient alors véritable-
» ment les défenſeurs de la Chrétienté. Les Algériens n'ont
» actuellement que deux vaiſſeaux de cinquante canons,
» & cinq d'environ quarante, quatre de trente : le reſte
» ne doit pas être compté.

» Il eſt honteux qu'on voie tous les jours leurs petites
» barques enlever nos vaiſſeaux marchands dans toute la
» Méditerranée. Ils croiſent même juſqu'aux Canaries, &
» juſqu'aux Açores.

» Leurs milices, compoſées d'un ramas de nations, anciens
» Mauritaniens, anciens Numides, Arabes, Turcs, Nègres
» même, s'embarquent preſque ſans équipage ſur des che-
» becs de dix-huit à vingt pièces de canon : ils infeſtent

» toutes nos mers comme des vautours qui attendant une » proie. S'ils voient un vaisseau de guerre, ils s'enfuient : » s'ils voient un vaisseau marchand, ils s'en emparent ; » nos amis, nos parens, hommes & femmes, deviennent » esclaves, & il faut aller supplier humblement les bar» bares de daigner recevoir notre argent pour nous rendre » leurs captifs.

» Quelques Etats chrétiens ont eu la honteuse prudence » de traiter avec eux, & de leur fournir des armes avec » lesquelles ils nous dépouillent. On négocie avec eux en » marchands, & ils négocient en guerriers.

» Rien ne serait plus aisé que de réprimer leurs bri» gandages ; on ne le fait pas. Mais que de choses seraient » utiles & aisées, qui sont négligées absolument ! La néces» sité de réduire ces pirates est reconnue dans les conseils » de tous les princes, & personne ne l'entreprend. Quand » les ministres de plusieurs cours en parlent par hazard en» semble, c'est le conseil tenu contre les chats.

» Les Religieux de la rédemption des captifs sont la plus » belle institution monastique ; mais elle est bien honteuse » pour nous. Les royaumes de Fez, Alger, Tunis, n'ont » point de *marabous de la rédemption des captifs*. C'est qu'ils » nous prennent beaucoup de Chrétiens, & nous ne leur » prenons guère de Musulmans.

» Ils sont cependant plus attachés à leur religion que » nous à la nôtre ; car jamais aucun Turc, aucun Arabe » ne se fait Chrétien ; & ils ont chez eux mille rené» gats qui même les servnt dans leurs expéditions. Un » italien, nommé *Pelegini*, était en 1712, général des » galères d'Alger. Le miramolin, le bey, le dey ont des » Chrétiennes dans leurs sérails ; & nous n'avons eu que » deux filles turques qui aient eu des amans à Paris.

» La milice d'Alger ne consiste qu'en douze mille hom-

» hommes de troupes réglées ; mais tout le reste est sol-
» dat, & c'est ce qui rend la conquête de ce pays si dif-
» ficile. Cependant les Vandales les subjuguèrent aisément,
» & nous n'osons les attaquer ! &c. »

ALLEGORIES.

UN jour *Jupiter*, *Neptune* & *Mercure*, voyageant en Thrace, entrèrent chez un certain Roi nommé *Hirieus*, qui leur fit fort bonne chère. Les trois dieux, après avoir bien dîné, lui demandèrent s'ils pouvaient lui être bons à quelque chose ? Le bon-homme, qui ne pouvait plus avoir d'enfans, leur dît qu'il leur serait bien obligé s'ils voulaient lui faire un garçon. Les trois dieux se mirent à pisser sur le cuir d'un bœuf tout-frais-écorché ; de-là naquit *Orion*, dont on fit une constellation connue dans la plus haute antiquité. Cette constellation était nommée du nom d'*Orion* par les anciens Chaldéens ; le livre de *Job* en parle : mais après tout on ne voit pas comment l'urine de trois dieux a pu produire un garçon. Il est difficile que les *Dacier* & les *Saumaise* trouvent dans cette belle histoire une allégorie raisonnable, à moins qu'ils n'en infèrent que rien n'est impossible aux dieux, puisqu'ils font des enfans en pissant.

Il y avait en Grèce deux jeunes garnemens, à qui un oracle dît qu'ils se gardassent du *mélampyge* : un jour *Hercule* les prit, les attacha par les pieds au bout de sa massue : suspendus tous deux le long de son dos, la tête en-bas comme une paire de lapins,

ils virent le derrière d'*Hercule*. *Mélampyge* signifie *cul noir.* « Ah! dirent-ils, l'oracle est accompli, voici *cul noir.* » *Hercule* se mit à rire & les laissa aller. Les *Saumaise* & les *Dacier*, encore une fois, auront beau faire, ils ne pourront guère réussir à tirer un sens moral de ces fables.

Parmi les pères de la mythologie il y eut des gens qui n'eurent que de l'imagination; mais la plupart mêlèrent à cette imagination beaucoup d'esprit. Toutes nos académies, & tous nos feseurs de devises, ceux même qui composent les légendes pour les jettons du trésor royal, ne trouveront jamais d'allégories plus vraies, plus agréables, plus ingénieuses que celles des neuf Muses, de Vénus, des Graces, de l'Amour, & de tant d'autres qui seront les délices & l'instruction de tous les siècles, ainsi qu'on l'a déjà remarqué ailleurs.

Il faut avouer que l'antiquité s'expliqua presque toujours en allégories. Les premiers Pères de l'Eglise, qui pour la plupart étaient platoniciens, imitèrent cette méthode de *Platon.* Il est vrai qu'on leur reproche d'avoir poussé quelquefois un peu trop loin ce goût des allégories & des allusions.

S. Justin dit, dans son Apologétique, que le signe de la croix est marqué sur les membres de l'homme; que quand il étend les bras, c'est une croix parfaite, & que le nez forme une croix sur le visage.

Selon *Origène*, dans son explication du Lévitique, la graisse des victimes signifie l'Eglise, & la queue est le symbole de la persévérance.

S. Augustin, dans son sermon sur la différencce

& l'accord des deux généalogies, explique à ses auditeurs pourquoi *S. Matthieu*, en comptant quarante-deux quartiers, n'en rapporte cependant que quarante & un. C'est, dit-il, qu'il faut compter *Jéchonias* deux fois, parce que *Jéchonias* alla de Jérusalem à Babylone. Or ce voyage est la pierre angulaire; & si la pierre angulaire est la première du côté d'un mur, elle est aussi la première du côté de l'autre mur: on peut compter deux fois cette pierre; ainsi on peut compter deux fois *Jéchonias*. Il ajoute qu'il ne faut s'arrêter qu'au nombre de quarante, dans les quarante-deux générations, parce que ce nombre de quarante signifie la vie. *Dix* figure la béatitude, & *dix* multiplié par *quatre*, qui représente les quatre élémens & les quatre saisons, produit quarante.

Les dimensions de la matière ont, dans son cinquante-troisième sermon, d'étonnantes propriétés. La largeur est la dilatation du cœur; la longueur, la longanimité; la hauteur, l'espérance; la profondeur, la foi. Ainsi, outre cette allégorie, on compte quatre dimensions de la matière au lieu de trois.

Il est clair & indubitable, (dit-il dans son sermon sur le pseaume VI,) que le nombre de *quatre* figure le corps humain, à cause des quatre élémens & des quatre qualités, du chaud, du froid, du sec, & de l'humide; & comme quatre se rapportent au corps, trois se rapportent à l'ame, parce qu'il faut aimer DIEU d'un triple amour, de tout notre cœur, de toute notre ame, & de tout notre esprit. *Quatre* ont rapport au vieux Testament, & *trois* au nou-

veau. Quatre & trois font le nombre de fept jours, & le huitième eft celui du jugement.

On ne peut diffimuler qu'il règne dans ces allégories une affectation peu convenable à la véritable éloquence. Les Pères qui emploient quelquefois ces figures, écrivaient dans un tems & dans des pays où prefque tous les arts dégénéraient : leur beau génie & leur érudition fe pliaient aux imperfections de leur fiècle ; & *S. Auguftin* n'en eft pas moins refpectable, pour avoir payé ce tribut au mauvais goût de l'Afrique & du quatrième fiècle.

Ces défauts ne défigurent point aujourd'hui les difcours de nos prédicateurs. Ce n'eft pas qu'on ofe les préférer aux Pères ; mais le fiècle préfent eft préférable aux fiècles dans lefquels les Pères écrivaient. L'éloquence, qui fe corrompit de plus en plus, & qui ne s'eft rétablie que dans nos derniers tems, tomba après eux dans de bien plus grands excès : on ne parla que ridiculement chez tous les peuples barbares jufqu'au fiècle de *Louis XIV*. Voyez tous les anciens fermonnaires ; ils font fort au-deffous des pièces dramatiques de la Paffion, qu'on jouait à l'hôtel de Bourgogne. Mais dans ces fermons barbares, vous retrouvez toujours le goût de l'allégorie, qui ne s'eft jamais perdu. Le fameux *Menot*, qui vivait fous *François I*, a fait le plus d'honneur au ftyle allégorique. « Meffieurs de la juftice, dit-il, font comme un chat à qui on aurait commis la garde d'un fromage, de peur qu'il ne foit rongé des fouris ; un feul coup de dent du chat fera

plus de tort au fromage que vingt souris ne pourraient en faire. »

Voici un autre endroit assez curieux. « Les bûcherons dans une forêt coupent de grosses & petites branches, & en font des fagots; ainsi nos Ecclésiastiques, avec des dispenses de Rome, entassent gros & petits bénéfices. Le chapeau de cardinal est lardé d'évêchés, les évêchés lardés d'abbayes & de prieurés, & le tout lardé de diables. Il faut que tous ces biens de l'Eglise passent par les trois cordelières de l'*Ave Maria*. Car le *benedicta tu* sont grosses abbayes de Bénédictins, *in mulieribus* c'est monsieur & madame, & *fructus ventris* ce sont banquets & goinfreries. »

Les sermons de *Barlet* & de *Maillard* sont tous faits sur ce modèle : ils étaient prononcés moitié en mauvais latin, moitié en mauvais français; les sermons en Italie étaient dans le même goût. C'était encore pis en Allemagne. De ce mélange monstrueux naquit le style macaronique, c'est le chef-d'œuvre de la barbarie. Cette espèce d'éloquence, digne des Hurons & des Iroquois, s'est maintenue jusques sous *Louis XIII*. Le jésuite *Garasse*, un des hommes les plus signalés parmi les ennemis du sens-commun, ne prêcha jamais autrement. Il comparait le célèbre *Théophile* à un veau, parce que *Viaud* était le nom-de-famille de *Théophile*; « mais d'un veau, dit-il, la chair est bonne à rôtir & à bouillir, & la tienne n'est bonne qu'à brûler. »

Il y a loin de toutes ces allégories employées par nos barbares, à celles d'*Homère*, de *Virgile*, & d'*O-*

vide; & tout cela prouve que s'il reste encore quelques Goths & quelques Vandales qui méprisent les fables anciennes, ils n'ont pas absolument raison.

ALMANACH.

Il est peu important de savoir si *almanach* vient des anciens Saxons qui ne savaient pas lire, ou des Arabes qui étaient en effet astronomes, & qui connaissaient un peu le cours des astres, tandis que les peuples d'Occident étaient plongés dans une ignorance égale à leur barbarie. Je me borne ici à une petite observation.

Qu'un Philosophe indien embarqué à Méliapour vienne à Bayonne; je suppose que ce Philosophe a du bon-sens, ce qui est rare, dit-on, chez les savans de l'Inde; je suppose qu'il est défait des préjugés de l'école, ce qui était rare par-tout, il y a quelques années, & qu'il ne croit point aux influences des astres; je suppose qu'il rencontre un sot dans nos climats, ce qui ne serait pas si rare.

Notre sot, pour le mettre au fait de nos arts & de nos sciences, lui fait présent d'un Almanach de Liège composé par *Matthieu Lansberge*, & du Messager-boiteux d'*Antoine Souci*, astrologue & historien, imprimé tous les ans à Bâle, & dont il se débite 20,000 exemplaires en huit jours. Vous y voyez une belle figure d'homme entourée des signes du Zodiaque, avec des indications certaines qui vous démontrent que la balance préside aux fesses, le bélier à la tête, les poissons aux pieds, ainsi du reste.

Chaque jour de la lune vous enseigne quand il faut prendre du baume de vie du sieur *le Liévre*, ou des pilules du sieur *Keiser*, ou vous pendre au col un sachet de l'apothicaire *Arnoud*, vous faire-saigner, vous faire-couper les ongles, sevrer vos enfans, planter, semer, aller en voyage, ou chausser des souliers neufs. L'Indien, en écoutant ces leçons, fera bien de dire à son conducteur qu'il ne prendra pas de ses almanachs.

Pour peu que l'imbécille qui dirige notre Indien, lui fasse-voir quelques-unes de nos cérémonies réprouvées de tous les sages, & tolérées en faveur de la populace par mépris pour elle, le voyageur qui verra ces momeries, suivie d'une danse de tambourin, ne manquera pas d'avoir pitié de nous: il nous prendra pour des fous qui sont assez plaisans, & qui ne sont pas absolument cruels. Il mandera au Président du grand collége de Bénarès, que nous n'avons pas le sens-commun; mais que si sa paternité veut envoyer chez nous des personnes éclairées & discrètes, on pourra faire quelque chose de nous moyennant la grâce de DIEU.

C'est ainsi précisément que nos premiers missionnaires, & sur-tout *St François-Xavier*, en usèrent avec les peuples de la presqu'île de l'Inde. Ils se trompèrent encore plus lourdement sur les usages des Indiens, sur leurs sciences, leurs opinions, leurs mœurs & leur culte. C'est une chose très-curieuse de lire les relations qu'ils écrivirent. Toute statue est pour eux le Diable, toute assemblée est un sabbat, toute figure symbolique est un talisman, tout Brachmane

eſt un ſorcier ; & là-deſſus ils font des lamentations qui ne finiſſent point. Ils eſpèrent que la *moiſſon ſera abondante*. Ils ajoutent, par une métaphore peu congrue, *qu'ils travailleront efficacement à la vigne du Seigneur*, dans un pays où l'on n'a jamais connu le vin. C'eſt ainſi à-peu-près que chaque Nation a jugé non-ſeulement des peuples éloignés, mais de ſes voiſins.

Les Chinois paſſent pour les plus anciens feſeurs d'almanachs. Le plus beau droit de l'Empereur de la Chine eſt d'envoyer ſon calendrier à ſes vaſſaux & à ſes voiſins ; s'ils ne l'acceptaient pas, ce ſerait une bravade, pour laquelle on ne manquerait pas de leur faire la guerre, comme on la feſait en Europe aux Seigneurs qui refuſaient l'hommage.

Si nous n'avons que douze conſtellations, les Chinois en ont vingt-huit, & leurs noms n'ont pas le moindre rapport aux nôtres ; preuve évidente qu'ils n'ont rien pris du Zodiaque Chaldéen que nous avons adopté : mais s'ils ont une aſtronomie toute entière depuis plus de quatre mille ans, ils reſſemblent à *Matthieu Lansberge* & à *Antoine Souci*, par les belles prédictions, & par les ſecrets pour la ſanté, dont ils farciſſent leur almanach impérial. Ils diviſent le jour en dix mille minutes, & ſavent à point nommé quelle minute eſt favorable ou funeſte. Lorſque l'empereur *Cam-hi* voulut charger les miſſionnaires Jéſuites de faire l'almanach, ils s'en excuſèrent d'abord, dit-on, ſur les ſuperſtitions extravagantes dont il faut le remplir. (*a*) *Je crois beaucoup moins que vous aux ſuperſtitions*, leur dit l'Em-

(*) Voyez *du Halde* & *Parennin*.

pereur ; *faites-moi seulement un bon Calendrier, & laissez mes savans y mettre toutes leurs fadaises.*

L'ingénieux auteur de la Pluralité des mondes se moque des Chinois, qui voient, dit-il, des mille étoiles tomber à-la-fois dans la Mer. Il est très-vraisemblable que l'empereur *Cam-hi* s'en moquait tout autant que *Fontenelle*. Quelque Messager-boiteux de la Chine s'était égayé apparemment à parler de ces feux-folets comme le peuple, & à les prendre pour des étoiles. Chaque pays a ses sottises. Toute l'antiquité a fait coucher le soleil dans la Mer ; nous y avons envoyé les étoiles fort long-tems. Nous avons cru que les nuées touchaient au firmament, que le firmament était fort dur, & qu'il portait un réservoir d'eau. Il n'y a pas bien long-tems qu'on sait dans les villes que le fil de la Vierge qu'on trouve souvent dans la campagne, est un fil de toile d'araignée. Ne nous moquons de personne. Songeons que les Chinois avaient des astrolabes & des sphères avant que nous sussions lire ; & que s'ils n'ont pas poussé fort loin leur astronomie, c'est par le même respect pour les anciens que nous avons eu pour *Aristote*.

Il est consolant de savoir que le peuple Romain, *populus latè Rex*, fut en ce point fort au-dessous de *Matthieu Lansberge*, & du Messager-boiteux, & des Astrologues de la Chine, jusqu'au tems où *Jules-César* réforma l'année romaine que nous tenons de lui, & que nous appelons encore de son nom *Kalendrier Julien*, quoique nous n'ayons pas de kalendes, & quoiqu'il ait été obligé de le réformer lui-même.

Les premiers Romains avaient d'abord une année

de dix mois, fesant trois cents quatre jours; cela n'était ni solaire, ni lunaire; cela n'était que barbare. On fit ensuite l'année romaine de trois cents cinquante-cinq jours, autre mécompte que l'on corrigea si mal, que du tems de *César* les fêtes d'été se célébraient en hiver. Les généraux romains triomphaient toujours; mais ils ne savaient pas quel jour ils triomphaient.

César réforma tout: il sembla gouverner le Ciel & la Terre.

Je ne sais par quelle condescendance pour les coutumes romaines il commença l'année au tems où elle ne commence point, huit jours après le solstice d'hiver. Toutes les Nations de l'empire romain se soumirent à cette innovation. Les Egyptiens, qui étaient en possession de donner la loi en fait d'almanachs, la reçurent; mais tous ces différens peuples ne changèrent rien à la distribution de leurs fêtes. Les Juifs, comme les autres, célébrèrent leurs nouvelles lunes, leur *phasé* ou *pascha*, le quatorzième jour de la lune de Mars, qu'on appelle la *lune rousse*; & cette époque arrivait souvent en Avril; leur Pentecôte cinquante jours après le *phasé*; la fête des cornets ou trompettes, le premier jour de Juillet; celle des tabernacles au quinze du même mois; & celle du grand sabbat sept jours après.

Les premiers Chrétiens suivirent le comput de l'empire; ils comptèrent par kalendes, nones & ides, avec leurs maîtres; ils reçurent l'année bissextile que nous avons encore, qu'il a fallu corriger dans le seizième siècle de notre ère vulgaire, & qu'il

faudra corriger un jour ; mais ils se conformèrent aux Juifs pour la célébration de leurs grandes fêtes.

Ils déterminèrent d'abord leur Pâque au quatorze de la lune rousse, jusqu'au tems où le concile de Nicée la fixa au Dimanche qui suivait. Ceux qui la célébraient le quatorze furent déclarés Hérétiques, & les deux partis se trompèrent dans leur calcul.

Les fêtes de la Sainte Vierge furent substituées, autant qu'on le put, aux nouvelles lunes ou néoménies; l'auteur du Calendrier romain dit, (*) que la raison en est prise du verset des Cantiques, *pulchra ut luna*, belle comme la lune. Mais par cette raison ses fêtes devaient arriver le Dimanche; car il y a dans le même verset *electa ut sol*, choisie comme le soleil.

Les Chrétiens gardèrent aussi la Pentecôte. Elle fut fixée, comme celle des Juifs, précisément cinquante jours après Pâques. Le même auteur prétend que les fêtes de patrons remplacèrent celles des tabernacles.

Il ajoute que la Saint-Jean n'a été portée au 24 de Juin, que parce que les jours commencent alors à diminuer, & que *St Jean* avait dit, en parlant de Jesus-Christ : Il faut qu'il croisse & que je diminue; *Oportet illum crescere, me autem minui.*

Ce qui est très-singulier, & ce qui a été remarqué ailleurs ; c'est cette ancienne cérémonie d'allumer un grand feu le jour de la St-Jean, qui est le tems le plus chaud de l'année. On a prétendu que c'était une très-vieille coutume, pour faire-souvenir de l'ancien

(*) Voyez *Calendrier romain.*

embrâsement de la terre qui en attendait un second.

Le même auteur du Calendrier assure que la fête de l'Assomption est placée au 15 du mois d'Auguste, nommé par nous *Août*, parce que le soleil est alors dans le signe de la Vierge.

Il certifie aussi que *St Matthias* n'est fêté au mois de Février, que parce qu'il fut intercalé parmi les douze Apôtres, comme on intercale un jour en Février dans les années bissextiles.

Il y aurait peut-être dans ces imaginations astronomiques, de quoi faire-rire l'Indien dont nous venons de parler; cependant l'auteur était le maître de mathématiques du Dauphin fils de *Louis XIV*, & d'ailleurs un Ingénieur & un Officier très-estimable.

Le pis de nos Calendriers est de placer toujours les équinoxes & les solstices où ils ne sont point; de dire, le soleil entre dans le bélier, quand il n'y entre point; de suivre l'ancienne routine erronée.

Un almanach de l'année passée nous trompe l'année présente, & tous nos Calendriers sont les almanachs des siècles passés.

Pourquoi dire que le soleil est dans le bélier quand il est dans les poissons? pourquoi ne pas faire au moins comme on fait dans les Sphères célestes, où l'on distingue les signes véritables des anciens signes devenus faux?

Il eût été très convenable, non-seulement de commencer l'année au point précis du solstice d'hiver ou de l'équinoxe du printems, mais encore de mettre tous les signes à leur véritable place. Car étant démontré que le soleil répond à la constellation des

poiſſons quand on le dit dans le bélier, & qu'il ſera enſuite dans le verſeau, & ſucceſſivement dans toutes les conſtellations ſuivantes au tems de l'équinoxe du printems, il faudrait faire dès-à-préſent ce qu'on ſera obligé de faire un jour, lorſque l'erreur devenue plus grande ſera plus ridicule. Il en eſt ainſi de cent erreurs ſenſibles. Nos enfans les corrigeront, dit-on; mais vos pères en diſaient autant de vous. Pourquoi donc ne vous corrigez-vous pas? Voyez dans la grande Encyclopédie, *ANNÉES*, *KALENDRIER*, *PRÉCESSION des équinoxes*, & tous les articles concernant ces calculs: ils ſont de main de maître.

ALOUETTE.

Ce mot peut être de quelque utilité dans la connaiſſance des étymologies, & faire voir que les peuples les plus barbares peuvent fournir des expreſſions aux peuples les plus polis, quand ces nations ſont voiſines.

Alouette, anciennement *alou*, (*a*) était un terme gaulois, dont les Latins firent *alauda*. *Suétone* & *Pline* en conviennent. *Céſar* compoſa une légion de Gaulois, à laquelle il donna le nom d'alouette: *Vocabulo quoquè gallico alauda appellabatur.* Elle le ſervit très-bien dans les guerres civiles; & *Céſar*, pour récompenſe, donna le droit de citoyen romain à chaque légionnaire.

On peut ſeulement demander comment les Ro-

(*) Voy. le Dictionnaire de *Ménage*, au mot *ALAUDA*.

mains appellaient une *alouette* avant de lui avoir donné un nom gaulois ; ils l'appellaient *galerita*. Une légion de *César* fit bientôt oublier ce nom.

De telles étymologies, ainsi avérées, doivent être admises : mais quand un professeur Arabe veut absolument qu'*aloyau* vienne de l'arabe, il est difficile de le croire. C'est une maladie chez plusieurs étymologistes, de vouloir persuader que la plupart des mots gaulois sont pris de l'hébreu ; il n'y a guére d'apparence que les voisins de la Loire & de la Seine voyageassent beaucoup dans les anciens tems chez les habitans de Sichem & de Galgala, qui n'aiment pas les étrangers ; ni que les Juifs se fussent habitués dans l'Auvergne & dans le Limousin, à moins qu'on ne prétende que les dix tribus dispersées & perdues ne soient venues nous enseigner leur langue.

Quelle énorme perte de tems, & quel excès de ridicule, de trouver l'origine de nos termes les plus communs & les plus nécessaires, dans le phénicien & le chaldéen ! Un homme s'imagine que notre mot *dome* vient du samaritain *doma*, qui signifie, dit-on, *meilleur*. Un autre rêveur assure que le mot *badin* est pris d'un terme hébreu qui signifie *astrologue* : & le Dictionnaire de Trévoux ne manque pas de faire honneur de cette découverte à son auteur.

N'est-il pas plaisant de prétendre que le mot *habitation* vient du mot *beth* hébreu ? que *kir* en bas-breton signifiait autrefois *ville* ? que le même *kir* en hébreu voulait dire un *mur* ; & que par conséquent les Hébreux ont donné le nom de *ville* aux pre-

miers hameaux des Bas-Bretons ? Ce ferait un plaisir de voir les étymologiſtes aller fouiller dans les ruines de la tour de Babel, pour y trouver l'ancien langage celtique, gaulois & toſcan, ſi la perte d'un tems conſumé ſi miſérablement n'inſpirait pas la pitié.

AMAZONES.

On a vu ſouvent des femmes vigoureuſes & hardies combattre comme les hommes ; l'hiſtoire en fait mention ; car ſans compter une *Sémiramis*, une *Tomiris*, une *Penthézilée*, qui ſont peut-être fabuleuſes, il eſt certain qu'il y avait beaucoup de femmes dans les armées des premiers califes.

C'était ſur-tout dans la tribu des Homérites une eſpèce de loi, dictée par l'amour & par le courage, que les épouſes ſecouruſſent & vengeaſſent leurs maris, & les mères leurs enfans dans les batailles.

Lorſque le célèbre capitaine *Dérar* combattait en Syrie contre les généraux de l'empereur *Héraclius*, du tems du calife *Abubéker*, ſucceſſeur de *Mahomet*, *Pierre* qui commandait dans Damas avait pris dans ſes courſes pluſieurs Muſulmanes avec quelque butin ; il les conduiſait à Damas : parmi ces captives était la ſœur de *Dérar* lui-même. L'Hiſtoire arabe d'*Alvakedi*, traduite par *Okley*, dit qu'elle était parfaitement belle, & que *Pierre* en devint épris ; il la ménageait dans la route, & épargnait de trop longues traites à ſes priſonnières. Elles campaient dans une vaſte plaine ſous des tentes gardées par des troupes un peu éloignées. *Caulah* (c'était le nom de

cette sœur de *Dérar*) propose à une de ses compagnes nommée *Osarra* de se soustraire à la captivité; elle lui persuade de mourir plutôt que d'être les victimes de la lubricité des Chrétiens : le même enthousiasme Musulman saisit toutes ces femmes; elles s'arment des piquets ferrés de leurs tentes, de leurs couteaux, espèce de poignards qu'elles portent à la ceinture, & forment un cercle, comme les vaches se serrent en rond les unes contre les autres, & présentent leurs cornes aux loups qui les attaquent. *Pierre* ne fit d'abord qu'en rire; il avance vers ces femmes; il est reçu à grands coups de bâtons ferrés : il balance long-tems à user de la force; enfin il s'y résout, & les sabres étaient déjà tirés, lorsque *Dérar* arrive, met les Grecs en fuite, délivre sa sœur & toutes les captives.

Rien ne ressemble plus à ces tems qu'on nomme *héroïques*, chantés par *Homère*; ce sont les mêmes combats singuliers à la tête des armées; les combattans se parlent souvent assez long-tems avant que d'en venir aux mains : & c'est ce qui justifie *Homère* sans-doute.

Thomas, gouverneur de Syrie, gendre d'*Héraclius*, attaque *Sergiabil* dans une sortie de Damas; il fait d'abord une prière à JESUS-CHRIST : « Injuste agresseur, dit-il ensuite à *Sergiabil*, tu ne résisteras pas à JESUS mon Dieu, qui combattra pour les vengeurs de sa religion. »

« Tu profères un mensonge impie, lui répond *Sergiabil*; JESUS n'est pas plus grand devant DIEU qu'*Adam* : DIEU l'a tiré de la poussière : il

de *Montfort*. Ces deux princeſſes ayant été élevées dans la molleſſe des cours, & *Jeanne d'Arc* dans le rude exercice des travaux de la campagne, il était plus ſingulier & plus beau de quitter ſa cour que ſa chaumière pour les combats.

L'héroïne qui défendit Beauvais eſt peut-être ſupérieure à celle qui fit lever le ſiège d'Orléans; elle combattit tout auſſi-bien, & ne ſe vanta ni d'être pucelle ni d'être inſpirée. Ce fut en 1472, quand l'armée Bourguignone aſſiégeait Beauvais, que *Jeanne Hachette* à la tête de pluſieurs femmes ſoutint long-tems un aſſaut, arracha l'étendard qu'un officier des ennemis allait arborer ſur la brèche, jetta le porte-étendard dans le foſſé, & donna le tems aux troupes du Roi d'arriver pour ſecourir la ville. Ses deſcendans ont été exemptés de la taille; faible & honteuſe récompenſe! Les femmes & les filles de Beauvais ſont plus flattées d'avoir le pas ſur les hommes à la proceſſion le jour de l'anniverſaire. Toute marque publique d'honneur encourage le mérite, & l'exemption de la taille n'eſt qu'une preuve qu'on doit être aſſujetti à cette ſervitude par le malheur de ſa naiſſance.

Mlle de *la Charſe*, de la maiſon *la Tour du Pin-Gouvernet*, ſe mit en 1693 à la tête des communes en Dauphiné, & repouſſa les Barbets qui feſaient une irruption. Le roi lui donna une penſion comme à un brave officier. L'ordre militaire de Saint-Louis n'était pas encore inſtitué.

Il n'eſt preſque point de nation qui ne ſe glorifie d'avoir de pareils héroïnes; le nombre n'en eſt pas grand

grand; la nature ſemble avoir donné aux femmes une autre deſtination. On a vu, mais rarement, des femmes s'enrôler parmi les ſoldats. En un mot, chaque peuple a eu des guerrières: mais le royaume des Amazones ſur les bors du Thermodon n'eſt qu'une fiction poëtique, comme preſque tout ce que l'antiquité raconte.

AME.

SECTION Ire.

C'EST un terme vague, indéterminé, qui exprime un principe inconnu d'effets connus que nous ſentons en nous. Ce mot *ame* répond à l'*anima* des Latins, au *pneuma* des Grecs, au terme dont ſe ſont ſervi toutes les nations pour exprimer ce qu'elles n'entendaient pas mieux que nous.

Dans le ſens propre & littéral du latin & des langues qui en ſont dérivées, il ſignifie *ce qui anime.* Ainſi on a dit, l'ame des hommes, des animaux, quelquefois des plantes, pour ſignifier leur principe de végétation & de vie. On n'a jamais eu, en prononçant ce mot, qu'une idée confuſe, comme lorſqu'il eſt dit dans la Génèſe: *DIEU ſouffla au viſage de l'homme un ſouffle de vie, & il devint ame vivante*; & *L'ame des animaux eſt dans le ſang*; & *Ne tuez point mon ame*, &c.

Ainſi l'ame était priſe en général pour l'origine & la cauſe de la vie, pour la vie même. C'eſt pourquoi toutes les nations connues imaginèrent long-

tems que tout mourait avec le corps. Si on peut démêler quelque chofe dans le chaos des hiftoires anciennes, il femble qu'au moins les Egyptiens furent les premiers qui diftinguèrent l'intelligence & l'ame, & les Grecs apprirent d'eux à diftinguer auffi leurs *noüs* & leur *pneuma*. Les Latins, à leur exemple, diftinguèrent *animus* & *anima*; & nous enfin, nous avons auffi eu notre *ame* & notre *entendement*. Mais ce qui eft le principe de notre vie, ce qui eft le principe de nos penfées, font-ce deux chofes différentes? eft-ce le même être? Ce qui nous fait digérer, & ce qui nous donne des fenfations & de la mémoire reffemble-t-il à ce qui eft dans les animaux la caufe de la digeftion, & la caufe de leurs fenfations & de leur mémoire?

Voilà l'éternel objet des difputes des hommes: je dis l'éternel objet; car n'ayant point de notion primitive dont nous puiffions defcendre dans cet examen, nous ne pouvons que refter à jamais dans un labyrinthe de doutes & de faibles conjectures.

Nous n'avons pas le moindre degré où nous puiffions pofer le pied pour arriver à la plus légère connaiffance de ce qui nous fait vivre & de ce qui nous fait penfer. Comment en aurions-nous? il faudrait avoir vu la vie & la penfée entrer dans un corps. Un père fait-il comment il a produit fon fils? une mère fait-elle comment elle l'a conçu? Quelqu'un a-t-il jamais pu deviner comment il agit, comment il veille, & comment il dort? Quelqu'un fait-il comment fes membres obéiffent à fa volonté? a-t-il découvert par quel art des idées fe tracent dans fon

cerveau & en fortent à fon commandement ? Faibles automates mus par la main invifible qui nous dirige fur cette fcène du monde, qui de nous a pu appercevoir le fil qui nous conduit ?

Nous ofons mettre en queftion fi l'ame intelligente eft *efprit* ou *matière* ; fi elle eft créée avant nous ; fi elle fort du néant dans notre naiffance ; fi, après nous avoir animés un jour fur la terre, elle vit après nous dans l'éternité. Ces queftions paraiffent fublimes ; que font-elles ? des queftions d'aveugles, qui difent à d'autres aveugles : Qu'eft-ce que la lumière ?

Quand nous voulons connaître groffièrement un morceau de métal, nous le mettons au fer dans un creufet. Mais avons-nous un creufet pour y mettre l'ame ? Elle eft *efprit*, dit l'un. Mais qu'eft-ce qu'efprit ? perfonne affurément n'en fait rien ? c'eft un mot fi vide de fens, qu'on eft obligé de dire ce que l'efprit n'eft pas, ne pouvant dire ce qu'il eft. L'ame eft *matière*, dit l'autre. Mais qu'eft-ce que matière ? nous n'en connaiffons que quelques apparences & quelques propriétés ; & nulle de ces propriétés, nulle de ces apparences ne paraît avoir le moindre rapport avec la penfée.

C'eft quelque chofe de diftinct de la matière, dites-vous. Mais quelle preuve en avez-vous ? Eft-ce parce que la matière eft divifible & figurable, & que la penfée ne l'eft pas ? Mais qui vous a dit que les premiers principes de la matière font divifibles & figurables ? Il eft très-vraifemblable qu'ils ne le font point ; des fectes entières de philofophes prétendent que les élémens de la matière n'ont ni figure, ni éten-

due. Vous criez d'un air triomphant : La pensée n'eſt ni du bois, ni de la pierre, ni du ſable, ni du métal; donc la penſée n'appartient pas à la matière. Faibles & hardis raiſonneurs! la gravitation n'eſt ni bois, ni ſable, ni métal, ni pierre; le mouvement, la végétation, la vie, ne ſont rien non-plus, de tout cela; & cependant la vie, la végétation, le mouvement, la gravitation, ſont donnés à la matière. Dire que DIEU ne peut rendre la matière penſante, c'eſt dire la choſe la plus inſolemment abſurde que jamais on ait oſé proférer dans les écoles privilégiées de la démence. Nous ne ſommes pas aſſurés que DIEU en ait uſé ainſi; nous ſommes ſeulement aſſurés qu'il le peut. Mais qu'importe tout ce qu'on a dit & tout ce qu'on dira ſur l'ame? qu'importe qu'on l'ait appelée entéléchie, quinteſſente, flamme, éther, qu'on l'ait crue univerſelle, incréée, tranſmigrante? &c.

Qu'importent, dans ces queſtions inacceſſibles à la raiſon, ces romans de nos imaginations incertaines? Qu'importe que les Pères des quatre premiers ſiècles aient cru l'ame corporelle? Qu'importe que *Tertullien*, par une contradiction qui lui eſt familière, ait décidé qu'elle eſt à-la-fois corporelle, figurée & ſimple? Nous avons mille témoignages d'ignorance, & pas un qui nous donne une lueur de vraiſemblance.

Comment donc ſommes-nous aſſez hardis pour affirmer ce que c'eſt que l'ame? Nous ſavons certainement que nous exiſtons, que nous ſentons, que nous penſons. Voulons-nous faire un pas au-delà? nous tombons dans un abyme de ténèbres; & dans

cet abyme nous avons encore la folle témérité de disputer si cette ame, dont nous n'avons pas la moindre idée, est faite avant nous ou avec nous, & si elle est périssable ou immortelle?

L'article *Ame*, & tous les articles qui tiennent à la métaphysique, doivent commencer par une soumission sincère aux dogmes indubitables de l'Eglise. La révélation vaut mieux sans-doute que toute la philosophie. Les systêmes exercent l'esprit; mais la foi l'éclaire & le guide.

Ne prononce-t-on pas souvent des mots dont nous n'avons qu'une idée très-confuse, ou même dont nous n'en avons aucune? Le mot d'*Ame* n'est-il pas dans ce cas? Lorsque la languette ou la soûpape d'un soufflet est dérangée, & que l'air qui est entré dans la capacité du soufflet en sort par quelque ouverture survenue à cette soûpape, qu'il n'est plus comprimé contre les deux palettes, & qu'il n'est pas poussé avec violence vers le foyer qu'il doit allumer, les servantes disent: *L'ame du soufflet est crevée.* Elles n'en savent pas davantage, & cette question ne trouble point leur tranquillité.

Le jardinier prononce le mot d'*ame des plantes*, & les cultive très-bien sans savoir ce qu'il entend par ce terme.

Le luthier pose, avance ou recule *l'ame d'un violon* sous le chevalet, dans l'intérieur des deux tables de l'instrument; un chétif morceau de bois, de plus ou de moins, lui donne ou lui ôte une ame harmonieuse.

Nous avons plusieurs manufactures dans lesquelles

les ouvriers donnent la qualification d'*ame* à leurs machines. Jamais on ne les entend disputer sur ce mot; il n'en est pas ainsi des philosophes.

Le mot d'*ame* parmi nous signifie en général ce qui anime. Nos devanciers, les Celtes, donnaient à leur ame le nom de *seel*, dont les Anglais ont fait le mot *soul*, les Allemands *seel*; & probablement les anciens Teutons & les anciens Bretons n'eurent point de querelles dans les universités pour cette expression.

Les Grecs distinguaient trois sortes d'ames: *Psyché* qui signifiait *l'ame sensitive*, *l'ame des sens*; & voilà pourquoi l'*Amour*, l'enfant d'*Aphrodite*, eut tant de passion pour *Psyché*, & que *Psyché* l'aima si tendrement: *Pneuma*, le souffle qui donnait la vie & le mouvement à toute la machine, & que nous avons traduit pas *spiritus*, esprit; mot vague auquel on a donne mille acceptions différentes: & enfin *Noüs*, *l'intelligence.*

Nous possédions donc trois ames, sans avoir la plus légère notion d'aucune. *St Thomas d'Aquin* (*b*) admet ces trois ames en qualité de péripatéticien, & distingue chacune de ces trois ames en trois parties.

Psyché était dans la poitrine; *Pneuma* se répandait dans tout le corps, & *Noüs* était dans la tête. Il n'y a point eu d'autre philosophie dans nos écoles jusqu'à nos jours; & malheur à tout homme qui aurait pris une de ces ames pour l'autre.

Dans ce chaos d'idées il y avait pourtant un fondement. Les hommes s'étaient bien apperçus que,

(*b*) Somme de *Saint Thomas*, édition de Lyon, 1738.

dans leurs paſſions d'amour, de colère, de crainte, il s'excitait des mouvemens dans leurs entrailles: le foie & le cœur furent le ſiège des paſſions. Lorſqu'on penſe profondément, on ſent une contention dans les organes de la tête; donc l'ame intellectuelle eſt dans le cerveau. Sans reſpiration point de végétation, point de vie; donc l'ame végétative eſt dans la poitrine, qui reçoit le ſouffle de l'air.

Lorſque les hommes virent en ſonge leurs parens ou leurs amis morts, il fallut bien chercher ce qui leur était apparu. Ce n'était pas le corps, qui avait été conſumé ſur un bûcher, ou englouti dans la mer & mangé des poiſſons. C'était pourtant quelque choſe, à ce qu'ils prétendaient; car ils l'avaient vu; le mort avait parlé; le ſongeur l'avait interrogé. Etait-ce *Pſyché*, était-ce *Pneuma*, était-ce *Noüs*, avec qui on avait converſé en ſonge? On imagina un fantôme, une figure légère: c'était *Skia*, c'était *Daimonos*, une ombre des mânes, une petite *ame* d'air & de feu, extrêmement déliée, qui errait je ne ſais où.

Dans la ſuite des tems, quand on voulut approfondir la choſe, il demeura pour conſtant que cette ame était corporelle; & toute l'antiquité n'en eut point d'autre idée. Enfin *Platon* vint, qui ſubtiliſa tellement cette ame, qu'on douta s'il ne la ſéparait pas entièrement de la matière; mais ce fut un problême qui ne fut jamais réſolu juſqu'à ce que la foi vînt nous éclairer.

Envain les matérialiſtes allèguent quelques Pères de l'Egliſe qui ne s'exprimaient point avec exacti-

tude. *St Irénée* dit (*c*) que l'ame n'eft que le fouffle de la vie ; qu'elle n'eft incorporelle que par comparaifon avec le corps mortel, & qu'elle conferve la figure de l'homme afin qu'on la reconnaiffe.

Envain *Tertullien* s'exprime ainfi : La corporalité de l'ame éclate dans l'Evangile ; (*d*) *Corporalitas animæ in ipfo Evangelio relucefcit.* Car fi l'ame n'avait pas un corps, l'image de l'ame n'aurait pas l'image du corps.

Envain même rapporte-t-il la vifion d'une fainte femme, qui avait vu une ame très-brillante, & de la couleur de l'air.

Envain *Tatien* dit expreffément : (*e*) *Pfeukai men oun ei ton anthropon poluméres efti* ; « L'ame de l'homme » eft compofée de plufieurs parties. »

Envain allègue-t-on *St Hilaire*, qui dit dans des tems poftérieurs : (*f*) *Il n'eft rien de créé qui ne foit corporel, ni dans le Ciel, ni fur la terre, ni parmi les vifibles, ni parmi les invifibles : tout eft formé d'élémens ; & les ames, foit qu'elles habitent un corps, foit qu'elles en fortent, ont toujours une fubftance corporelle.*

Envain *St Ambroife*, au quatrième fiècle, dit : (*g*) *Nous ne connaiffons rien que de matériel, excepté la feule vénérable Trinité.*

Le corps de l'Eglife entière a décidé que l'ame eft immatérielle. Ces Saints étaient tombés dans une erreur alors univerfelle ; ils étaient hommes ; mais ils ne fe trompèrent pas fur l'immortalité, parce

(*c*) Livre V, chap. VII.

(*d*) *De animâ*, chap. VII.

(*e*) Oraifon contre les Grecs.

(*f*) *Saint Hilaire* fur *Saint Matth.* pag. 633.

(*g*) Sur *Abraham*, liv. II, chap. VIII.

qu'elle est évidemment annoncée dans les Évangiles.

Nous avons un besoin si évident de la décision de l'Eglise infaillible sur ces points de philosophie, que nous n'avons en effet par nous-mêmes aucune notion suffisante de ce qu'on appelle *esprit pur*, & de ce qu'on nomme *matière*. L'esprit pur est un mot qui ne nous donne aucune idée ; & nous ne connaissons la matière que par quelques phénomènes. Nous la connaissons si-peu, que nous l'appelons *substance* : or le mot *substance* veut dire *ce qui est dessous*, mais ce dessous nous sera éternellement caché ; ce *dessous* est le secret du Créateur, & ce secret du Créateur est par-tout. Nous ne savons ni comment nous recevons la vie, ni comment nous la donnons, ni comment nous croissons, ni comment nous digérons, ni comment nous dormons, ni comment nous pensons, ni comment nous sentons.

La grande difficulté est de comprendre comment un être, quel qu'il soit, a des pensées.

SECTION II.

Des doutes de Locke sur l'Ame.

L'AUTEUR de l'article *AME* dans l'Encyclopédie a suivi scrupuleusement *Jaquelot*, mais *Jaquelot* ne nous apprend rien. Il s'élève aussi contre *Locke*, parce que le modeste *Locke* a dit : (*h*)

« Nous ne serons peut-être jamais capables de connaître
» si un être matériel pense ou non, par la raison qu'il nous
» est impossible de découvrir par la contemplation de nos
» propres idées, *sans révélation*, si DIEU n'a point donné

(*h*) Traduction de *Coste*.

» à quelque amas de matière, disposée comme il le trouve » à propos, la puissance d'appercevoir & de penser; ou » s'il a joint & uni à la matière ainsi disposée une sub» stance immatérielle qui pense. Car, par rapport à nos » notions, il ne nous est pas plus mal-aisé de concevoir » que DIEU peut, s'il lui plait, ajouter à notre idée de la » matière la faculté de penser, que de comprendre qu'il » y joigne une autre substance avec la faculté de penser; » puisque nous ignorons en quoi consiste la pensée, & à » quelle espèce de substance cet être tout-puissant a trouvé » à propos d'accorder cette puissance, qui ne saurait être » créée qu'en vertu du bon plaisir & de la bonté du Créa» teur. Je ne vois pas quelle contradiction il y a que » DIEU, cet être pensant, éternel, & tout-puissant, » donne, s'il veut, quelques degrés de sentiment, de per» ception & de pensée, à certains amas de matière créée » & insensible, qu'il joint ensemble comme il le trouve à » propos. »

C'était parler en homme profond, religieux & modeste. (*i*)

On sait quelles querelles il eut à essuyer sur cette opinion qui parut hazardée, mais qui en effet n'était en lui qu'une suite de la conviction où il était de la toute-puissance de DIEU & de la faiblesse de l'homme. Il ne disait pas que la matière

(*i*) Voyez le discours préliminaire de M. d'*Alembert*.
« On peut dire qu'il créa la métaphysique à-peu-près comme » *Newton* avait créé la physique.... pour connaître notre ame, » ses idées & ses affections, il n'étudia point les livres, parce » qu'ils l'auraient mal instruit; il se contenta de descendre pro» fondément en lui-même; & après s'être, pour ainsi dire, » contemplé long-tems, il ne fit dans son traité de l'*Entendement* » *humain* que présenter aux hommes le miroir dans lequel il » s'était vu. En un mot, il réduisit la métaphysique à ce qu'elle » doit être en effet, la physique expérimentale de l'ame. »

penſât ; mais il diſait que nous n'en ſavons pas aſſez pour démontrer qu'il eſt impoſſible à DIEU d'ajouter le don de la penſée à l'être inconnu nommé *matière*, après lui avoir accordé le don de la gravitation & celui du mouvement, qui ſont également incompréhenſibles.

Locke n'était pas aſſurément le ſeul qui eût avancé cette opinion ; c'était celle de toute l'antiquité ; qui, en regardant l'ame comme une matière très-déliée, aſſurait par conſéquent que la matière pouvait ſentir & penſer.

C'était le ſentiment de *Gaſſendi*, comme on le voit dans ſes objections à *Deſcartes*. « Il eſt vrai, » dit *Gaſſendi*, que vous connaiſſez que vous pen» ſez ; mais vous ignorez quelle eſpèce de ſubſtan» ce vous êtes, vous qui penſez. Ainſi, quoique » l'opération de la penſée vous ſoit connue, le » principal de votre eſſence vous eſt caché ; & » vous ne ſavez point quelle eſt la nature de cet» te ſubſtance dont l'une des opérations eſt de » penſer. Vous reſſemblez à un aveugle qui, ſen» tant la chaleur du ſoleil & étant averti qu'elle » eſt cauſée par le ſoleil, croirait avoir une idée » claire & diſtincte de cet aſtre, parce que ſi on lui » demandait ce que c'eſt que le ſoleil, il pourrait » répondre que c'eſt une choſe qui échauffe, &c. »

Le même *Gaſſendi*, dans ſa *Philoſophie d'Epicure*, répète pluſieurs fois qu'il n'y a aucune évidence mathématique de la pure ſpiritualité de l'ame.

Deſcartes, dans une de ſes lettres à la princeſſe palatine *Eliſabeth*, lui dit : « Je confeſſe que par la

» ſeule raiſon naturelle nous pouvons faire beau» coup de conjectures ſur l'ame, & avoir de flat» teuſes eſpérances, mais non pas aucune aſſuran» ce. » Et en cela *Deſcartes* combat dans ſes lettres ce qu'il avance dans ſes livres; contradiction trop ordinaire.

Enfin nous avons vu que tous les Pères des premiers ſiècles de l'Egliſe, en croyant l'ame immortelle, la croyaient en même-tems matérielle. Ils penſaient qu'il eſt auſſi aiſé à DIEU de conſerver que de créer. Ils diſaient: DIEU la fit penſante, il la conſervera penſante.

Mallebranche a prouvé très-bien que nous n'avons aucune idée par nous-mêmes, & que les objets ſont incapables de nous en donner: de-là il conclud que nous voyons tout en DIEU. C'eſt au fond la même choſe que de faire DIEU l'auteur de toutes nos idées: car avec quoi verrions-nous dans lui, ſi nous n'avions pas des inſtrumens pour voir? & ces inſtrumens, c'eſt lui ſeul qui les tient & qui les dirige. Ce ſyſtême eſt un labyrinthe, dont une allée vous menerait au ſpinoſiſme, une autre au ſtoïciſme, & une autre au chaos.

Quand on a bien diſputé ſur l'eſprit, ſur la matière, on finit toujours par ne ſe point entendre. Aucun philoſophe n'a pu lever, par ſes propres forces, ce voile que la nature a étendu ſur tous les premiers principes des choſes; ils diſputent, & la nature agit.

((❦))

SECTION III.

De l'Ame des Bêtes, & de quelques idées creuses.

AVANT l'étrange syftême qui suppofe les animaux de pures machines fans aucune fenfation, les hommes n'avaient jamais imaginé dans les bêtes une ame immatérielle; & perfonne n'avait pouffé la témérité jufqu'à dire qu'une huître poffède une ame fpirituelle. Tout le monde s'accordait paifiblement à convenir que les bêtes avaient reçu de DIEU du fentiment, de la mémoire, des idées, & non pas un efprit pur. Perfonne n'avait abufé du don de raifonner au point de dire que la nature a donné aux bêtes tous les organes du fentiment pour qu'elles n'euffent point de fentiment. Perfonne n'avait dit qu'elles crient quand on les bleffe, & qu'elles fuient quand on les pourfuit, fans éprouver ni douleur ni crainte.

On ne niait point alors la toute-puiffance de DIEU; il avait pu communiquer à la matière organifée des animaux, le plaifir, la douleur, le reffouvenir, la combinaifon de quelques idées; il avait pu donner à plufieurs d'entre eux, comme au finge, à l'éléphant, au chien-de-chaffe, le talent de fe perfectionner dans les arts qu'on leur apprend: non-feulement il avait pu douer prefque tous les animaux carnaffiers du talent de mieux faire la guerre dans leur vieilleffe expérimentée, que dans leur jeuneffe trop confiante; non-feulement, dis-je, il l'avait pu, mais il l'avait fait; l'univers en était témoin.

Pereira & *Descartes* soutinrent à l'univers qu'il se trompait; que DIEU avait joué des gobelets, qu'il avait donné tous les instrumens de la vie & de la sensation aux animaux, afin qu'ils n'eussent ni sensation, ni vie proprement dite. Mais je ne sais quels prétendus philosophes, pour répondre à la chimère de *Descartes*, se jetèrent dans la chimère opposée; ils donnèrent libéralement de l'esprit pur aux crapauds & aux insectes; *in vitium ducit culpæ fuga.*

Entre ces deux folies, l'une qui ôte le sentiment aux organes du sentiment, l'autre qui loge un pur esprit dans une punaise, on imagina un milieu; c'est l'instinct: & qu'est-ce que l'instinct? Oh, oh! c'est une forme substantielle; c'est une forme plastique; c'est un je ne sais quoi; c'est de l'instinct. Je serai de votre avis, tant que vous appellerez la plupart des choses *je ne sais quoi*, tant que votre philosophie commencera & finira par *je ne sais*; mais quand vous affirmerez, je vous dirai avec *Prior* dans son poëme sur la vanité du monde:

Osez-vous assigner, pédans insupportables,
Une cause diverse à des effets semblables?
Avez-vous mesuré cette mince cloison
Qui semble séparer l'instinct de la raison?
Vous êtes mal pourvus & de l'un & de l'autre.
Aveugles insensés, quelle audace est la vôtre?
L'orgueil est votre instinct. Conduirez-vous nos pas
Dans ces chemins glissans que vous ne voyez pas?

L'auteur de l'article *AME* dans l'Encyclopédie s'explique ainsi: « Je me représente l'ame des bê-

» tes comme une ſubſtance immatérielle & intelli-
» gente, mais de quelle eſpèce ? Ce doit être, ce
» me ſemble, un principe actif qui a des ſenſations,
» & qui n'a que cela....... Si nous réfléchiſſons ſur
» la nature de l'ame des bêtes, elle ne nous four-
» nit rien de ſon fonds, qui nous porte à croire
» que ſa ſpiritualité la ſauvera de l'anéantiſſement. »

Je n'entends pas comment on ſe repréſente une ſubſtance immatérielle. Se repréſenter quelque choſe, c'eſt s'en faire une image; & juſqu'à préſent perſonne n'a pu peindre l'eſprit. Je veux que, par le mot *repréſente*, l'auteur entende, *je conçois*; pour moi, j'avoue que je ne le conçois pas. Je conçois encore moins qu'une ame ſpirituelle ſoit anéantie, parce que je ne conçois ni la création ni le néant; parce que je n'ai jamais aſſiſté au conſeil de DIEU; parce que je ne ſais rien du tout du principe des choſes.

Si je veux prouver que l'ame eſt un être réel; on m'arrête en me diſant que c'eſt une faculté. Si j'affirme que c'eſt une faculté, & que j'ai celle de penſer, on me répond que je me trompe; que DIEU, le maître éternel de toute la nature, fait tout en moi, & dirige toutes mes actions & toutes mes penſées; que ſi je produiſais mes penſées, je ſaurais celles que j'aurai dans une minute; que je ne le ſais jamais; que je ne ſuis qu'un automate à ſenſations & à idées, néceſſairement dépendant, & entre les mains de l'Être ſuprême, infiniment plus ſoumis à lui que l'argile ne l'eſt au potier.

J'avoue donc mon ignorance; j'avoue que qua-

tre mille tomes de métaphysique ne nous enseigneront pas ce que c'est que notre ame.

Un philosophe orthodoxe disait à un philosophe hétérodoxe : Comment avez-vous pu parvenir à imaginer que l'ame est mortelle de sa nature, & qu'elle n'est éternelle que par la pure volonté de DIEU ?—Par mon expérience, dit l'autre.—Comment! est-ce que vous êtes mort ?—Oui ; fort souvent. Je tombais en épilepsie dans ma jeunesse, & je vous assure que j'étais parfaitement mort pendant plusieurs heures. Nulle sensation, nul souvenir même du moment où j'étais tombé. Il m'arrive à présent la même chose presque toutes les nuits. Je ne sens jamais précisément le moment où je m'endors ; mon sommeil est absolument sans rêves. Je ne peux imaginer que par conjectures combien de tems j'ai dormi. Je suis mort régulièrement six heures en vingt-quatre : c'est le quart de ma vie.

L'orthodoxe alors lui soutint qu'il pensait toujours pendant son sommeil, sans qu'il en fût rien. L'hétérodoxe lui répondit : Je crois par la révélation que je penserai toujours dans l'autre vie ; mais je vous assure que je pense rarement dans celle-ci.

L'orthodoxe ne se trompait pas en assurant l'immortalité de l'ame, puisque la foi & la raison démontrent cette vérité ; mais il pouvait se tromper en assurant qu'un homme endormi pense toujours.

Locke avouait franchement qu'il ne pensait pas toujours quand il dormait : un autre philosophe a dit : *Le propre de l'homme est de penser ; mais ce n'est pas son essence.*

Laissons à chaque homme la liberté & la consolation de se chercher soi-même, & de se perdre dans ses idées.

Cependant il est bon de savoir qu'en 1730 un philosophe(*) essuya une persécution assez forte, pour avoir avoué, avec *Locke*, que son entendement n'était pas exercé tous les momens du jour & de la nuit, de même qu'il ne se servait pas à tout moment de ses bras & de ses jambes. Non-seulement l'ignorance de cour le persécuta, mais l'ignorance maligne de quelques prétendus littérateurs se déchaîna contre le persécuté. Ce qui n'avait produit en Angleterre que quelques disputes philosophiques, produisit en France les plus lâches atrocités; un Français fut la victime de *Locke*.

Il y a eu toujours dans la fange de notre littérature plus d'un de ces misérables, qui ont vendu leur plume, & cabalé contre leurs bienfaiteurs même. Cette remarque est bien étrangère à l'article *AME* : mais faudrait-il perdre une occasion d'effrayer ceux qui se rendent indignes du nom d'homme-de-lettres; qui prostituent le peu d'esprit & de conscience qu'ils ont, à un vil intérêt, à une politique chimérique; qui trahissent leurs amis pour flatter des sots; qui broient en secret la ciguë dont l'ignorant puissant & méchant veut abreuver des citoyens utiles?

Arriva-t-il jamais dans la véritable Rome, qu'on dénonçât aux Consuls un *Lucrèce*, pour avoir mis en vers le système d'*Epicure*? un *Cicéron*, pour avoir écrit plusieurs fois qu'après la mort on ne ressent aucune

(*) M. de *Voltaire*.

douleur? qu'on accusât un *Pline*, un *Varron*, d'avoir eu des idées particulières sur la Divinité? La liberté de penser fut illimitée chez les Romains. Les esprits durs, jaloux & rétrecis, qui se sont efforcés d'écrâser parmi nous cette liberté, mère de nos connaissances, & premier ressort de l'entendement humain, ont prétexté des dangers chimériques. Ils n'ont pas songé que les Romains, qui poussaient cette liberté beaucoup plus loin que nous, n'en ont pas moins été nos vainqueurs, nos législateurs, & que les disputes de l'école n'ont pas plus de rapport au gouvernement, que le tonneau de *Diogène* n'en eut avec les victoires d'*Alexandre*.

Cette leçon vaut bien une leçon sur l'ame; nous aurons peut-être plus d'une occasion d'y revenir.

Enfin, en adorant DIEU de toute notre ame, confessons toujours notre profonde ignorance sur cette ame, sur cette faculté de sentir & de penser que nous tenons de sa bonté infinie. Avouons que nos faibles raisonnemens ne peuvent rien ôter, rien ajouter à la révélation & à la foi. Concluons enfin que nous devons employer cette intelligence, dont la nature est inconnue, à perfectionner les sciences qui sont l'objet de l'Encyclopédie, comme les horlogers emploient des ressorts dans leurs montres, sans savoir ce que c'est que le ressort.

SECTION IV.

Sur l'Ame, & sur nos ignorances.

IL est dit dans la Génèse: *DIEU souffla au visage de l'homme un souffle de vie, & il devint ame vivante*; & l'ame

des animaux est dans le sang; & ne tuez point mon ame, &c.

Ainsi l'ame était prise en général pour l'origine & la cause de la vie, pour la vie même. C'est pourquoi certaines nations croyaient, sans raisonner, que quand la vie se dissipait, l'ame se dissipait de même.

Si l'on peut démêler quelque chose dans le chaos des histoires anciennes, il semble qu'au moins les Egyptiens furent les premiers qui eurent la sagacité de distinguer l'intelligence & l'ame; & les Grecs apprirent d'eux à distinguer aussi leur *noüs*, leur *pneuma*, leur *skia*.

Les Latins, à leur exemple, distinguèrent *animus* & *anima*; & nous enfin, nous avons eu aussi notre ame & notre entendement. Mais ce qui est le principe de notre vie, ce qui est le principe de nos pensées, sont-ce deux choses différentes? est-ce le même être? ce qui nous fait digérer, & ce qui nous donne des sensations & de la mémoire, ressemble-t-il à ce qui est dans les animaux la cause de leurs sensations & de leur mémoire?

C'est-là l'éternel objet des disputes des hommes: je dis l'éternel objet; car n'ayant point de notions primitives dont nous puissions descendre dans cet examen, nous ne pouvons que nager & nous débattre dans une mer de doutes. Faibles & malheureuses machines, à qui DIEU daigne communiquer le mouvement pendant les deux momens de notre existence, qui de nous a pu appercevoir la main qui nous soutient sur ces abymes?

Sur la foi de nos connaissances acquises, nous avons osé mettre en question si l'ame est créée avant

nous, si elle arrive du néant dans notre corps? à quel âge elle est venue se placer entre une vessie & les intestins *cæcum* & *rectum*? si elle y a reçu ou apporté quelques idées, & quelles sont ces idées? si après nous avoir animé quelques momens, son essence est de vivre après nous, dans l'éternité sans l'intervention de DIEU même? si étant esprit, & DIEU étant esprit, ils sont l'un & l'autre d'une nature semblable? (*k*) Ces questions paraissent sublimes; que sont-elles? des questions d'aveugles-nés sur la lumière.

Quand nous voulons connaître grossièrement un morceau de métal, nous le mettons au feu dans un creuset; mais avons-nous un creuset pour y mettre l'ame?

Que nous ont appris tous les philosophes anciens & modernes? un enfant est plus sage qu'eux; il ne pense pas à ce qu'il ne peut concevoir.

Qu'il est triste, direz-vous, pour notre insatiable curiosité, pour notre soif intarissable du bien-être; de nous ignorer ainsi! J'en conviens, & il y a des choses encore plus tristes; mais je vous répondrai:

Sors tua mortalis, non est mortale quod opta.
« Tes destins sont d'un homme, & tes vœux sont d'un Dieu. »

(*k*) Ce n'était pas sans-doute l'opinion dé *Saint Augustin*, qui, dans le liv. VIII. de *la Cité de* DIEU, s'exprime ainsi : *Que ceux-là se taisent, qui n'ont pas osé, à la vérité, dire que* DIEU *est un corps; mais qui ont cru que nos ames sont de même nature que lui. Ils n'ont pas été frappés de l'extrême mutabilité de notre ame, qu'il n'est pas permis d'attribuer à* DIEU.

« Cedant & illi quos quidem puduit dicere DEUM corpus » esse, verumtamen ejusdem naturæ, cujus ille est, animos » nostros esse putaverunt; ita non eos movet tanta mutabilitas » animæ, quam DEI naturæ tribuere nefas est. »

Il paraît, encore une fois, que la nature de tout principe des choses est le secret du Créateur. Comment les airs portent-ils des sons ? comment se forment les animaux ? comment quelques-uns de nos membres obéissent-ils constamment à nos volontés ? quelle main place des idées dans notre mémoire, les y garde comme dans un registre, & les en tire tantôt à notre gré & tantôt malgré nous ? Notre nature, celle de l'univers, celle de la moindre plante, tout est plongé pour nous dans un gouffre de ténèbres.

L'homme est un être agissant, sentant & pensant ; voilà tout ce que nous en savons : il ne nous est donné de connaître ni ce qui nous rend sentans & pensans, ni ce qui nous fait-agir, ni ce qui nous fait-être. La faculté agissante est aussi incompréhensible pour nous que la faculté pensante. La difficulté est moins de concevoir comment ce corps de fange a des sentimens & des idées, que de concevoir comment un être, quel qu'il soit, a des idées & des sentimens.

Voilà d'un côté l'ame d'*Archimède*, de l'autre celle d'un imbécille ; sont-elles de même nature ? Si leur essence est de penser, elles pensent toujours, & indépendamment du corps qui ne peut agir sans elles. Si elles pensent par leur propre nature, l'espèce d'une ame qui ne peut faire une règle d'arithmétique sera-t-elle la même que celle qui a mesuré les cieux ? Si ce sont les organes du corps qui ont fait-penser *Archimède*, pourquoi mon idiot, mieux constitué qu'*Archimède*, plus vigoureux, digérant mieux,

fesant mieux toutes ses fonctions, ne pense-t-il point? C'est, dites-vous, que sa cervelle n'est pas si bonne. Mais vous le supposez; vous n'en savez rien. On n'a jamais trouvé de différence entre les cervelles saines qu'on a disséquées; il est même très-vraisemblable que le cervelet d'un sot sera en meilleur état que celui d'*Archimède* qui a fatigué prodigieusement, & qui pourrait être usé & raccourci.

Concluons donc ce que nous avons déjà conclu, que nous sommes des ignorans sur tous les premiers principes. A l'égard des ignorans qui font les suffisans, ils sont fort au-dessous des singes.

Disputez maintenant, colériques argumentans; présentez des requêtes les uns contre les autres; dites des injures, prononcez vos sentences, vous qui ne savez pas un mot de la question.

SECTION V.

Du paradoxe de Warburton sur l'immortalité de l'Ame.

WARBURTON, éditeur & commentateur de *Shakespeare*, & évêque de Glocester, usant de la liberté anglaise, & abusant de la coutume de dire des injures à ses adversaires, a composé quatre volumes pour prouver que l'immortalité de l'ame n'a jamais été annoncée dans le Pentateuque, & pour conclure de cette preuve même que la mission de *Moïse*, qu'il appelle *légation*, est divine. Voici le précis de son livre, qu'il donne lui-même, pages 7 & 8 du premier tome.

1.° *La doctrine d'une vie à venir, des récompenses & des châtimens après la mort, est nécessaire à toute société civile.*

2°. *Tout le genre-humain*, (& c'est en quoi il se trompe) *& spécialement les plus sages & les plus savantes nations de l'antiquité, se sont accordés à croire & à enseigner cette doctrine.*

3°. *Elle ne peut se trouver en aucun endroit de la loi de Moïse; donc la loi de Moïse est d'un original divin; ce que je vais prouver par les deux syllogismes suivans:*

PREMIER SYLLOGISME.

Toute religion, toute société qui n'a pas l'immortalité de l'ame pour son principe, ne peut être soutenue que par une providence extraordinaire: la religion juive n'avait pas l'immortalité de l'ame pour principe; donc la religion juive était soutenue par une providence extraordinaire.

SECOND SYLLOGISME.

Les anciens législateurs ont tous dit qu'une religion qui n'enseignerait pas l'immortalité de l'ame, ne pouvait être soutenue que par une providence extraordinaire: Moïse a institué une religion qui n'est pas fondée sur l'immortalité de l'ame; donc Moïse croyait sa religion maintenue par une providence extraordinaire.

Ce qui est bien plus extraordinaire, c'est cette assertion de *Warburton*, qu'il a mise en gros caractère à la tête de son livre, On lui a reproché souvent l'extrême témérité & la mauvaise foi avec laquelle il ose dire que tous les anciens législateurs ont cru qu'une religion qui n'est pas fondée sur les peines & les récompenses après la mort, ne peut être soute-

nue que par une providence extraordinaire ; il n'y en a pas un ſeul qui l'ait jamais dit. Il n'entreprend pas même d'en apporter aucun exemple dans ſon énorme livre, farci d'une immenſe quantité de citations, qui toutes ſont étrangères à ſon ſujet. Il s'eſt enterré ſous un amas d'auteurs grecs & latins, anciens & modernes, de peur qu'on ne pénétrât jusqu'à lui à travers une multitude horrible d'enveloppes. Lorſqu'enfin la critique a fouillé juſqu'au fond, il eſt reſſuſcité d'entre tous ces morts pour charger d'outrages tous ſes adverſaires.

Il eſt vrai que vers la fin de ſon quatrième volume, après avoir marché par cent labyrinthes, & s'être battu avec tous ceux qu'il a rencontrés en chemin, il vient enfin à ſa grande queſtion qu'il avait laiſſée-là. Il s'en prend au livre de *Job* qui paſſe chez les ſavans pour l'ouvrage d'un Arabe, & il veut prouver que *Job* ne croyait point l'immortalité de l'ame. Enſuite il explique à ſa façon tous les textes de l'Ecriture par leſquels on a voulu combattre ſon ſentiment.

Tout ce qu'on en doit dire, c'eſt que, s'il avait raiſon, ce n'était pas à un évêque d'avoir ainſi raiſon. Il devait ſentir qu'on en pouvait tirer des conſéquences trop dangereuſes; (*l*) mais il n'y a qu'*heur* & *malheur* dans ce monde. Cet homme qui eſt devenu délateur & perſécuteur, n'a été fait évêque par

(*l*) On les a tirées en effet ces dangereuſes conſéquences. On lui a dit : La créance de l'ame immortelle eſt néceſſaire, ou non. Si elle n'eſt pas néceſſaire, pourquoi JESUS-CHRIST l'a-t-il annoncée ? Si elle eſt néceſſaire, pourquoi *Moïſe* n'en a-t-il pas fait la baſe de ſa religion ? Ou *Moïſe* était inſtruit de ce dogme,

la

la protection d'un ministre d'Etat, qu'immédiatement après avoir fait son livre.

A Salamanque, à Coimbre, à Rome, il aurait été obligé de se rétracter & de demander pardon. En Angleterre il est devenu pair du royaume, avec cent mille livres de rente ; c'était de quoi adoucir ses mœurs.

SECTION VI.

Du besoin de la révélation.

LE plus grand bienfait dont nous soyons redevables au nouveau Testament, c'est de nous avoir révélé l'immortalité de l'ame. C'est donc bien vainement que ce *Warburton* a voulu jeter des nuages sur cette importante vérité, en représentant continuellement dans sa légation de *Moïse*, *que les anciens Juifs n'avaient aucune connaissance de ce dogme nécessaire, & que les Saducéens ne l'admettaient pas du tems de notre Seigneur* JESUS.

Il interprète à sa manière les propres mots qu'on fait prononcer à JESUS-CHRIST. (m) *N'avez-vous pas lu ces paroles que* DIEU *vous a dites : Je suis le Dieu*

ou il ne l'était pas. S'il l'ignorait, il était indigne de donner des lois. S'il le savait & le cachait, quel nom voulez-vous qu'on lui donne? De quelque côté que vous vous tourniez, vous tombez dans un abyme qu'un évêque ne devait pas ouvrir. Votre dédicace aux francs-pensans, vos fades plaisanteries avec eux, & vos bassesses auprès de milord *Hardwicke*, ne vous sauveront pas de l'opprobre dont vos contradictions continuelles vous ont couvert ; & vous apprendrez que, quand on dit des choses hardies, il faut les dire modestement.

(m) *Saint Matthieu*, chap. XXII, v. 31 & 32.

d'Abraham, le Dieu d'Isaac, & le Dieu de Jacob : or DIEU *n'est pas le Dieu des morts, mais des vivans.* Il donne à la parabole du mauvais riche un sens contraire à celui de toutes les Eglises. *Sherlok*, évêque de Londres, & vingt autres savans, l'ont réfuté. Les philosophes Anglais même lui ont reproché combien il est scandaleux dans un Evêque anglican de manifester une opinion si contraire à l'Eglise anglicane ; & cet homme après cela s'avise de traiter les gens d'impies : semblable au personnage d'*Arlequin*, dans la comédie du *Dévaliseur de maisons*, qui, après avoir jeté des meubles par la fenêtre, voyant un homme qui en emportait quelques-uns, cria de toutes ses forces : Au voleur !

Il faut d'autant plus bénir la révélation de l'immortalité de l'ame, & des peines & des récompenses après la mort, que la vaine philosophie des hommes en a toujours douté. Le grand *César* n'en croyait rien ; il s'en expliqua clairement en plein sénat, lorsque, pour empêcher qu'on fît mourir *Catilina*, il représenta que la mort ne laissait à l'homme aucun sentiment, que tout mourait avec lui ; & personne ne réfuta cette opinion.

L'empire romain était partagé entre deux grandes sectes principales ; celle d'*Epicure* qui affirmait que la Divinité était inutile au monde, & que l'ame périt avec le corps, & celle des Stoïciens qui regardaient l'ame comme une portion de la Divinité, laquelle après la mort se réunissait à son origine, au grand Tout dont elle était emanée. Ainsi, soit qu'on crût l'ame mortelle, soit qu'on la crût immor-

relle, toutes les sectes se réunissaient à se moquer des peines & des récompenses après la mort.

Il nous reste encore cent monumens de cette croyance des Romains. C'est en vertu de ce sentiment, profondément gravé dans tous les cœurs, que tant de héros & tant de simples citoyens romains se donnèrent la mort sans le moindre scrupule; ils n'attendisaient point qu'un tyran les livrât à des bourreaux.

Les hommes même les plus vertueux, & les plus persuadés de l'existence d'un Dieu, n'espéraient alors aucune récompense, & ne craignaient aucune peine. Nous verrons à l'article *APOCRYPHE* que *Clément*, qui fut depuis pape & saint, commença par douter lui-même de ce que les premiers Chrétiens disaient d'une autre vie, & qu'il consulta *St Pierre* à Césarée. Nous sommes bien loin de croire que *St Clément* ait écrit cette histoire qu'on lui attribue; mais elle fait-voir quel besoin avait le genre-humain d'une révélation précise. Tout ce qui peut nous surprendre, c'est qu'un dogme si réprimant & si salutaire ait laissé en proie à tant d'horribles crimes, des hommes qui ont si-peu de tems à vivre, & qui se voient pressés entre deux éternités.

SECTION VII.

Ames des Sots & des Monstres.

UN enfant mal conformé naît absolument imbécile, n'a point d'idées, vit sans idées; & on en a vu de cette espèce. Comment définira-t-on cet animal? Des docteurs ont dit que c'est quelque chose entre l'homme & la bête; d'autres ont dit qu'il avait une

ame senſitive, mais non pas une ame intellectuelle. Il mange, il boit, il dort, il veille, il a des ſenſations; mais il ne penſe pas.

Y a-t-il pour lui une autre vie, n'y en a-t-il point? Le cas a été propoſé, & n'a pas encore été entièrement réſolu.

Quelques-uns ont dit que cette créature devait avoir une ame, parce que ſon père & ſa mère en avaient une. Mais par ce raiſonnement on prouverait que ſi elle était venue au monde ſans nez, elle ſerait réputée en avoir un, parce que ſon père & ſa mère en avaient.

Une femme accouche: ſon enfant n'a point de menton, ſon front eſt écrâſé & un peu noir, ſon nez eſt éfilé & pointu, ſes yeux ſont ronds, ſa mine ne reſſemble pas mal à celle d'une hirondelle; cependant il a le reſte du corps fait comme nous. Les parens les font baptiſer à la pluralité des voix. Il eſt décidé homme, & poſſeſſeur d'une ame immortelle. Mais ſi cette petite figure ridicule a des ongles pointus, la bouche faite en bec, il eſt déclaré monſtre; il n'a point d'ame; on ne le baptiſe pas.

On ſait qu'il y eut à Londres en 1726 une femme qui accouchait tous les huit jours d'un lapereau. On ne feſait nulle difficulté de refuſer le baptême à cet enfant, malgré la folie épidemique qu'on eut pendant trois ſemaines à Londres de croire qu'en effet cette pauvre friponne feſait des lapins de garenne. Le chirurgien qui l'accouchait, nommé *Saint-André*, jurait que rien n'était plus vrai; & on le croyait. Mais quelle raiſon avaient les crédules pour

refuser une ame aux enfans de cette femme? elle avait une ame; ses enfans devaient en être pourvus aussi, soit qu'ils eussent des mains, soit qu'ils eussent des pattes, soit qu'ils fussent nés avec un petit museau ou avec un visage: l'Être suprême ne peut-il pas accorder le don de la pensée & de la sensation à un petit je ne sais quoi, né d'une femme, figuré en lapin, aussi-bien qu'à un petit je ne sais quoi, figuré en homme? L'ame qui était prête à se loger dans le fœtus de cette femme, s'en retournera-t-elle à vide?

Locke observe très-bien, à l'égard des monstres, qu'il ne faut pas attribuer l'immortalité à l'extérieur d'un corps; que la figure n'y fait rien. Cette immortalité, dit-il, n'est pas plus attachée à la forme de son visage ou de sa poitrine, qu'à la manière dont sa barbe est faite, où dont son habit est taillé.

Il demande quelle est la juste mesure de difformité à laquelle vous pouvez reconnaître qu'un enfant a une ame ou n'en a point? quel est le degré précis auquel il doit être déclaré monstre & privé d'ame?

On demande encore ce que serait une ame qui n'aurait jamais que des idées chimériques? Il y en a quelques-unes qui ne s'en éloignent pas. Méritent-elles? déméritent-elles? que faire de leur esprit pur?

Que penser d'un enfant à deux têtes, d'ailleurs très-bien conformé? Les uns disent qu'il a deux ames, puisqu'il est muni de deux glandes pinéales, de deux corps calleux, de deux *sensorium commune*. Les autres répondent qu'on ne peut avoir deux ames, quand on n'a qu'une poitrine & un nombril. (1)

(1) M. le chevaᵉʳ d'*Angos*, savant astronome, a observé avec soin pend. plusieurs jours un lézard à deux têtes, & il s'est assuré

Enfin on a fait tant de questions sur cette pauvre ame humaine, que, s'il fallait les détruire toutes, cet examen de sa propre personne lui causerait le plus insupportable ennui. Il lui arriverait ce qui arriva au cardinal de *Polignac* dans un conclave. Son intendant, lassé de n'avoir jamais pu lui faire arrêter ses comptes, fit le voyage de Rome, & vint à la petite fenêtre de sa cellule, chargé d'une immense liasse de papiers. Il lut près de deux heures. Enfin, voyant qu'on ne lui répondait rien, il avança la tête. Il y avait près de deux heures que le cardinal était parti. Nos ames partiront avant que leurs intendans les aient mises au fait: mais soyons justes devant Dieu, quelque ignorans que nous soyons, nous & nos intendans.

Voyez dans les Lettres de *Memmius* ce que l'on dit de l'Ame. (*)

SECTION VIII.

Critique de diverses opinions. Apologie de Locke.

IL faut que je l'avoue: lorsque j'ai examiné l'infaillible *Aristote*, le docteur évangélique, le divin *Platon*, j'ai pris toutes ces épithètes pour des sobriquets. Je n'ai vu dans tous les philosophes qui ont parlé de l'ame humaine, que des aveugles pleins de témérité & de babil, qui s'efforcent de persua-

que le lézard avait *deux volontés* indépendantes, dont chacune avait un pouvoir presque égal sur le corps qui était unique. Quand on présentait au lézard un morceau de pain, de manière qu'il ne pût le voir que d'une tête, cette tête voulait aller chercher le pain, & l'autre voulait que le corps restât en repos.

(*) *Œuvres Philosophiques*, tom. I.

der qu'ils ont une vue d'aigle, & d'autres curieux & fous qui les croient ſur leur parole, & qui s'imaginent auſſi de voir quelque choſe.

Je ne feindrai point de mettre au rang de ces maîtres d'erreurs *Deſcartes* & *Mallebranche*. Le premier nous aſſure que l'ame de l'homme eſt une ſubſtance dont l'eſſence eſt de penſer, qui penſe toujours, & qui s'occupe, dans le ventre de la mère, de belles idées métaphyſiques & de beaux axiômes généraux, qu'elle oublie enſuite.

Pour le père *Mallebranche*, il eſt bien perſuadé que nous voyons tout en DIEU; il a trouvé des partiſans, parce que les fables les plus hardies ſont celles qui ſont le mieux reçues de la faible imagination des hommes. Pluſieurs Philoſophes ont donc fait le roman de l'ame; enfin c'eſt un ſage qui en a écrit modeſtement l'hiſtoire. Je vais faire l'abrégé de cette hiſtoire, ſelon que je l'ai conçue. Je ſais fort bien que tout le monde ne conviendra pas des idées de *Locke*: il ſe pourrait bien faire que *Locke* eût raiſon contre *Deſcartes* & *Mallebranche*, & qu'il eût tort contre la Sorbonne; je parle ſelon les lumières de la philoſophie, non ſelon les révélations de la foi.

Il ne m'appartient que de penſer humainement; les théologiens décident divinement, c'eſt tout autre choſe: la raiſon & la foi ſont de nature contraire. En un mot, voici un petit précis de *Locke* que je cenſurerais ſi j'étais théologien, & que j'adopte pour un moment comme hypothèſe, comme conjecture de ſimple philoſophie. Humainement par-

lant, il s'agit de favoir ce que c'eft que l'ame.

1°. Le mot d'ame eft de ces mots que chacun prononce fans l'entendre : nous n'entendons que les chofes dont nous avons une idée; nous n'avons point d'idée d'ame, d'efprit; donc nous ne l'entendons point.

2°. Il nous a donc plu d'appeller ame cette faculté de fentir & de penfer, comme nous appellons vie la faculté de vivre, & volonté la faculté de vouloir.

Des raifonneurs font venus enfuite, & ont dit : L'homme eft compofé de matière & d'efprit; la matière eft étendue & divifible; l'efprit n'eft ni étendu ni divifible; donc il eft, difent-ils, d'une autre nature. C'eft un affemblage d'êtres qui ne font point faits l'un pour l'autre, & que DIEU unit malgré leur nature. Nous voyons peu le corps, nous ne voyons point l'ame; elle n'a point de parties; donc elle eft éternelle : elle a des idées pures & fpirituelles; donc elle ne les reçoit point de la matière : elle ne les reçoit point non-plus d'elle-même; donc DIEU les lui donne; donc elle apporte en naiffant les idées de DIEU, de l'infini, & toutes les idées générales.

Toujours humainement parlant, je réponds à ces meffieurs qu'ils font bien favans. Ils nous difent d'abord qu'il y a une ame, & puis ce que ce doit être. Ils prononcent le nom de matière, & décident enfuite nettement ce qu'elle eft. Et moi je leur dis : Vous ne connaiffez ni l'efprit ni la matière. Par l'efprit, vous ne pouvez imaginer que la faculté de

penser; par la matière, vous ne pouvez entendre qu'un certain assemblage de qualités, de couleurs, d'étendues, de solidités; & il vous a plu d'appeller cela matière; & vous avez assigné les limites de la matière, & de l'ame, avant d'être sûrs seulement de l'existence de l'une & de l'autre.

Quant à la matière, vous enseignez gravement qu'il n'y a en elle que l'étendue & la solidité; & moi je vous dis modestement qu'elle est capable de mille propriétés que ni vous ni moi ne connaissons pas. Vous dites que l'ame est indivisible, éternelle; & vous supposez ce qui est en question. Vous êtes à-peu-près comme un régent de collège, qui, n'ayant vu d'horloge de sa vie, aurait tout-d'un-coup entre ses mains une montre d'Angleterre à répétition. Cet homme, bon péripatéticien, est frappé de la justesse avec laquelle les aiguilles divisent & marquent les tems, & encore plus étonné qu'un bouton poussé par le doigt, sonne précisément l'heure que l'aiguille marque. Mon philosophe ne manque pas de prouver qu'il y a dans cette machine une ame qui la gouverne & qui en mène les ressorts. Il démontre savamment son opinion par la comparaison des Anges qui font aller les sphères célestes, & il fait soutenir dans la classe de belles thèses sur l'ame des montres. Un de ses écoliers ouvre la montre; on n'y voit que des ressorts, & cependant on soutient toujours le systême de l'ame des montres, qui passe pour démontré. Je suis cet écolier ouvrant la montre que l'on appelle homme, & qui, au lieu de définir hardiment ce que nous n'entendons point,

tâche d'examiner par degrés ce que nous voulons connaître.

Prenons un enfant à l'inſtant de ſa naiſſance, & ſuivons pas-à-pas les progrès de ſon entendement. Vous me faites l'honneur de m'apprendre que DIEU a pris la peine de créer une ame pour aller loger dans ce corps lorſqu'il a environ ſix ſemaines: que cette ame, à ſon arrivée, eſt pourvue des idées métaphyſiques; connaiſſant donc l'eſprit, les idées abſtraites, l'infini fort clairement; étant, en un mot, une très-ſavante perſonne. Mais malheureuſement elle ſort de l'*uterus* avec une ignorance craſſe; elle a paſſé dix-huit mois à ne connaître que le teton de ſa nourrice; & lorſqu'à l'âge de vingt ans on veut faire-reſſouvenir cette ame de toutes les idées ſcientifiques qu'elle avait quand elle s'eſt unie à ſon corps, elle eſt ſouvent ſi bouchée qu'elle n'en peut concevoir aucune. Il y a des peuples entiers qui n'ont jamais eu une ſeule de ces idées. En vérité, à quoi penſait l'ame de *Deſcartes* & de *Malebranche*, quand elle imagina de telles rêveries? Suivons donc l'idée du petit enfant, ſans nous arrêter aux imaginations des Philoſophes.

Le jour que ſa mère eſt accouchée de lui & de ſon ame, il eſt né dans la maiſon un chien, un chat & un ſerin. Au bout de dix-huit mois, je fais du chien un excellent chaſſeur; à un an, le ſerin ſiffle un air; le chat, au bout de ſix ſemaines, fait déjà tous ſes tours; & l'enfant, au bout de quatre ans, ne ſait rien. Moi homme groſſier, témoin de cette prodigieuſe différence, & qui n'ai jamais vu d'en-

fant, je crois d'abord que le chat, le chien & le serin sont des créatures très-intelligentes, & que le petit enfant est un automate. Cependant petit-à-petit je m'apperçois que cet enfant a des idées, de la mémoire, qu'il a les mêmes passions que ces animaux ; & alors j'avoue qu'il est comme eux une créature raisonnable. Il me communique différentes idées par quelques paroles qu'il a apprises, de même que mon chien par des cris diversifiés me fait exactement connaître ses divers besoins. J'apperçois qu'à l'âge de six ou sept ans l'enfant combine dans son petit cerveau presqu'autant d'idées que mon chien-de-chasse dans le sien ; enfin il atteint, avec l'âge, un nombre infini de connaissances. Alors que dois-je penser de lui? irai-je croire qu'il est d'une nature tout-à-fait différente? Non, sans doute; car vous voyez d'un côté un imbécille, & de l'autre un *Newton* : vous prétendez qu'ils sont pourtant d'une même nature, & qu'il n'y a de la différence que du plus au moins. Pour mieux m'assurer de la vraisemblance de mon opinion probable, j'examine mon chien & mon enfant pendant leur veille & leur sommeil. Je les fais-saigner l'un & l'autre outre mesure; alors leurs idées semblent s'écouler avec le sang. Dans cet état je les appelle, ils ne me répondent plus; & si je leur tire encore quelques palettes, mes deux machines, qui avaient auparavant des idées en très-grand nombre, & des passions de toute espèce, n'ont plus aucun sentiment. J'examine ensuite mes deux animaux pendant qu'ils dorment; je m'apperçois que le chien, après avoir

trop mangé, a des rêves; il chasse, il crie après la proie. Mon jeune enfant étant dans le même état, parle à sa maitresse, & fait l'amour en songe. Si l'un & l'autre ont mangé modérément, ni l'un ni l'autre ne rêve; enfin, je vois que leur faculté de sentir, d'appercevoir, d'exprimer leurs idées, s'est développée en eux petit-à-petit, & s'affaiblit aussi par degrés. J'apperçois en eux plus de rapports cent fois, que je n'en trouve entre tel homme d'esprit & tel homme absolument imbécille. Quelle est donc l'opinion que j'aurai de leur nature? celle que tous les peuples ont imaginée d'abord, avant que la politique Egyptienne imaginât la spiritualité, l'immortalité de l'ame. Je soupçonnerai même, avec bien de l'ap parence, qu'*Archimède* & une taupe sont de la même espèce, quoique d'un genre différent; de même qu'un chêne & un grain de moutarde sont formés par les mêmes principes, quoique l'un soit un grand arbre, & l'autre une petite plante. Je penserai que DIEU a donné des portions d'intelligence à des portions de matière organisée pour penser: je croirai que la matière a des sensations à proportion de la finesse de ses sens; que ce sont eux qui les proportionnent à la mesure de nos dées: je croirai que l'huître à l'écaille a moins de sensations & de sens, parce qu'ayant l'ame attachée à son écaille, cinq sens lui seraient inutiles. Il y a beaucoup d'animaux qui n'ont que deux sens; nous en avons cinq, ce qui est bien peu de chose. Il est à croire qu'il est dans d'autres mondes d'autres animaux qui jouissent de vingt ou trente sens, & que d'autres espèces, encore plus parfaites, ont des sens à l'infini.

Il me paraît que voilà la manière la plus naturelle d'en raisonner, c'est-à-dire de deviner & de soupçonner certainement Il s'est passé bien du tems avant que les hommes aient été assez ingénieux pour imaginer un être inconnu qui est nous, qui fait tout en nous, qui n'est pas tout-à-fait nous, & qui vit après nous. Aussi n'est-on venu que par degrés à concevoir une idée si hardie. D'abord ce mot *ame* a signifié la vie, & a été commun pour nous & pour les autres animaux : ensuite notre orgueil nous a fait une ame à part, & nous a fait imaginer une forme substantielle pour les autres créatures. Cet orgueil humain demande ce que c'est donc que ce pouvoir d'appercevoir & de sentir, qu'il appelle *ame* dans l'homme, & *instinct* dans la brute ? Je satisferai à cette question, quand les physiciens m'auront appris ce que c'est que le *son*, la *lumière*, l'*espace*, le *corps*, le *tems*. Je dirai, dans l'esprit du sage *Locke* : La philosophie consiste à s'arrêter, quand le flambeau de la physique nous manque. J'observe les effets de la nature ; mais je vous avoue que je ne conçois pas plus que vous les premiers principes. Tout ce que je sais, c'est que je ne dois pas attribuer à plusieurs causes, sur-tout à des causes inconnues, ce que je puis attribuer à une cause connue : or, je puis attribuer à mon corps la faculté de penser & de sentir ; donc je ne dois pas chercher cette faculté de penser & de sentir dans une autre substance appelée *ame* ou *esprit*, dont je ne puis avoir la moindre idée. Vous vous récriez à cette proposition : vous trouvez donc de l'irreligion à oser dire que

le corps peut penſer ? Mais que diriez-vous, répondrait *Locke*, ſi c'eſt vous même qui êtes ici coupaple d'irreligion, vous qui oſez borner la puiſſance de DIEU ? Quel eſt l'homme ſur la terre qui peut aſſûrer, ſans une impiété abſurde, qu'il eſt impoſſible à DIEU de donner à la matière le ſentiment & le penſer ? Faibles & hardis que vous êtes, vous avancez que la matière ne penſe point, parce que vous ne concevez pas qu'une matière, quelle qu'elle ſoit, penſe.

Grands philoſophes, qui décidez du pouvoir de DIEU, & qui dites que DIEU peut d'une pierre faire un Ange, ne voyez-vous pas que, ſelon vous-mêmes, DIEU ne ferait en ce cas que donner à une pierre la puiſſance de penſer ? car ſi la matière de la pierre ne reſtait pas, ce ne ſerait plus une pierre ; ce ſerait une pierre anéantie, & un Ange créé. De quelque côté que vous vous tourniez, vous êtes forcés d'avouer deux choſes, votre ignorance, & la puiſſance immenſe du Créateur ; votre ignorance qui ſe révolte contre la matière penſante, & la puiſſance du Créateur à qui certes cela n'eſt pas impoſſible.

Vous qui ſavez que la matière ne périt pas, vous conteſterez à DIEU le pouvoir de conſerver dans cette matière la plus belle qualité dont il l'avait ornée ! L'étendue ſubſiſte bien ſans corps par lui, puiſqu'il y a des philoſophes qui croient le vide ; les accidens ſubſiſtent bien ſans la ſubſtance parmi les Chrétiens qui croient la tranſſubſtantiation. DIEU, dites-vous, ne peut pas faire ce qui implique contradiction. Il faudrait en ſavoir plus que vous n'en

favez : vous avez beau faire, vous ne faurez jamais autre chofe, finon que vous êtes corps, & que vous penfez. Bien des gens, qui ont appris dans l'école à ne douter de rien, qui prennent leurs fyllogifmes pour des oracles, & leurs fuperftitions pour la religion, regardent *Locke* comme un impie dangereux. Ces fuperftitieux font dans la fociété ce que les poltrons font dans une armée : ils ont & donnent des terreurs paniques. Il faut avoir la pitié de diffiper leur crainte ; il faut qu'ils fachent que ce ne feront pas les fentimens des philofophes qui feront jamais tort à la religion. Il eft affuré que la lumière vient du foleil, & que les planètes tournent autour de cet aftre : on ne lit pas avec moins d'édification dans la Bible, que la lumière a été faite avant le foleil, & que le foleil s'eft arrêté fur le village de Gabaon. Il eft démontré que l'arc-en-ciel eft formé néceffairement par la pluie ; on n'en refpecte pas moins le texte facré, qui dit que DIEU pofa fon arc dans les nues, après le déluge, en figne qu'il n'y aurait plus d'inondation.

Le myftère de la Trinité & celui de l'Euchariftie ont beau être contradictoires aux démonftrations connues ; ils n'en font pas moins révérés chez les philofophes catholiques, qui favent que les chofes de la raifon & de la foi font de différente nature. La nation des Antipodes a été condamnée par les Papes & les Conciles : & les Papes ont découvert les Antipodes, & y ont porté cette même religion chrétienne dont on croyait la deftruction fûre, en cas qu'on pût trouver un homme qui, comme on

parlait alors, aurait la tête en-bas & les pieds en-haut par rapport à nous, & qui, comme dit le très-peu philosophe *St Augustin*, serait tombé du Ciel.

Au reste, je vous répète encore, qu'en écrivant avec liberté, je ne me rends garant d'aucune opinion; je ne suis responsable de rien. Il y a peut-être parmi ces songes des raisonnemens, & même quelques rêveries auxquelles je donnerais la préférence; mais il n'y en a aucune que je ne sacrifiasse tout-d'un-coup à la religion & à la patrie. (*)

SECTION IX.

JE suppose une douzaine de bons Philosophes dans une île, où ils n'ont jamais vu que des végétaux. Cette île, & sur-tout douze bons Philosophes, sont fort difficiles à trouver; mais enfin cette fiction est permise. Ils admirent cette vie qui circule dans les fibres des plantes, qui semble se perdre & ensuite se renouveler; & ne sachant pas trop comment les plantes naissent, comment elles prennent leur nourriture & leur accroissement, il appelent cela *une ame végétative*. Qu'entendez-vous par ame végétative, leur dit-on? C'est un mot, répondent-ils, qui sert à exprimer le ressort inconnu par lequel tout cela s'opère. Mais ne voyez-vous pas, leur dit un Mécanicien, que tout cela se fait naturellement par des poids, des leviers, des roues, des poulies? Non, diront nos Philosophes: il y a dans cette végétation autre chose que des mouvemens ordinaires; il y a un pouvoir secret qu'ont toutes les plantes d'at-

(*) Cette section est tirée presque en entier de ces *LETTRES philosoqhiques* ou *LETTRES sur les Anglais* qui ont été la cause de la longue guerre entre M. de *Voltaire* & les Théologiens.

tirer à elles ce ſuc qui les nourrit; & ce pouvoir qui n'eſt explicable par aucune mécanique, eſt un don que DIEU a fait à la matière, & dont ni vous ni moi ne comprenons la nature.

Ayant ainſi bien diſputé, nos raiſonneurs découvrent enfin des animaux. Oh, oh, diſent-ils après un long examen, voilà des êtres organiſés comme nous! Ils ont inconteſtablement de la mémoire, & ſouvent plus que nous. Ils ont nos paſſions; ils ont de la connaiſſance, ils font entendre tous leurs beſoins; ils perpétuent comme nous leur eſpèce. Nos philoſophes diſsèquent quelques-uns de ces êtres; ils y trouvent un cœur, une cervelle. Quoi! diſent-ils, l'auteur de ces machines, qui ne fait rien en vain, leur aurait-il donné tous les organes du ſentiment, afin qu'elles n'euſſent point de ſentiment? Il ferait abſurde de le penſer. Il y a certainement en eux quelque choſe que nous appelons auſſi *ame*, faute de mieux; quelque choſe qui éprouve des ſenſations, & qui a une certaine meſure d'idées. Mais ce principe, quel eſt-il? eſt-ce quelque choſe d'abſolument différent de la matière? eſt-ce un eſprit pur? eſt-ce un être mitoyen entre la matière que nous ne connaiſſons guère, & l'eſprit pur que nous ne connaiſſons pas? eſt-ce une propriété donnée de DIEU à la matière organiſée?

Ils font alors des expériences ſur des inſectes, ſur des vers-de-terre; ils les coupent en pluſieurs parties, & ils ſont étonnés de voir qu'au bout de quelque tems il vient des têtes à toutes ces parties coupées: le même animal ſe reproduit, & tire de ſa deſtruc-

tres espèces d'êtres que nous ignorons. Il est très-vraisemblable que ces autres espèces sont elles-mêmes un milieu qui conduit à d'autres créatures, & qu'il y a ainsi une chaîne de substances qui s'élèvent à l'infini.

Usque adeò quod tangit idem est, tamen ultima distant!

Cette idée nous paraît digne de la grandeur de DIEU, si quelque chose en est digne. Parmi ces substances, il a pu sans-doute en choisir une qu'il a logée dans nos corps, & qu'on appelle *ame humaine*; les livres saints que nous avons lus nous apprennent que cette ame est immortelle. La raison est d'accord avec la révélation; car comment une substance quelconque périrait-elle? tout mode se détruit, l'être reste. Nous ne pouvons concevoir la création d'une substance, nous ne pouvons concevoir son anéantissement; mais nous n'osons affirmer que le Maître absolu de tous les êtres ne puisse donner aussi des sentimens & des perceptions à l'être qu'on appelle *matière*. Vous êtes bien sûr que l'essence de votre ame est de penser, & nous n'en sommes pas si sûrs: car lorsque nous examinons un fœtus, nous avons de la peine à croire que son ame ait eu beaucoup d'idées dans sa coiffe; & nous doutons fort que dans un sommeil plein & profond, dans une léthargie complète, on ait jamais fait des méditations. Ainsi il nous paraît que la pensée pourrait bien être, non pas l'essence de l'être pensant, mais un présent que le Créateur a fait à ces êtres que nous nommons *pensans*; & tout cela nous a fait-naître le soupçon que, s'il le voulait, il pourrait faire ce présent-là à un atôme, conserver à jamais cet atôme & son présent, ou le

détruire à son gré. La difficulté consiste moins à deviner comment la matière pourrait penser, qu'à deviner comment une substance quelconque pense. Vous n'avez des idées, que parce que DIEU a bien voulu vous en donner ; pourquoi voulez-vous l'empêcher d'en donner à d'autres espèces ? Seriez-vous bien assez intrépide pour oser croire que votre ame est précisément du même genre que les substances qui approchent le plus près de la Divinité ? Il y a grande apparence qu'elles sont d'un ordre bien supérieur, & qu'en conséquence DIEU leur a daigné donner une façon de penser infiniment plus belle ; de même qu'il a accordé une mesure d'idées très-médiocre aux animaux, qui sont d'un ordre inférieur à vous. J'ignore comment je vis, comment je donne la vie; & vous voulez que je sache comment j'ai des idées ! L'ame est une horloge que DIEU nous a donnée à gouverner ; mais il ne nous a point dit de quoi le ressort de cette horloge est composé.

Y a-t-il rien dans tout cela dont on puisse inférer que nos ames sont mortelles ? Encore une fois, nous pensons comme vous sur l'immortalité que la foi nous annonce ; mais nous croyons que nous sommes trop ignorans pour affirmer que DIEU n'ait pas le pouvoir d'accorder la pensée à tel être qu'il voudra. Vous bornez la puissance du Créateur, qui est sans bornes, & nous l'étendons aussi loin que s'étend son existence. Pardonnez-nous de le croire tout-puissant, comme nous vous pardonnons de restreindre son pouvoir. Vous savez sans-doute tout ce qu'il peut faire, & nous

n'en ſavons rien. Vivons en frères ; adorons en paix notre père commun, vous avec vos ames ſavantes & hardies, nous avec nos ames ignorantes & timides. Nous avons un jour à vivre ; paſſons-le doucement, ſans nous quereller pour des difficultés qui ſeront éclaircies dans la vie immortelle qui commencera demain.

Le brutal n'ayant rien de bon à repliquer, parla long-tems & ſe fâcha beaucoup. Nos pauvres philoſophes ſe mirent pendant quelques ſemaines à lire l'hiſtoire ; & après avoir bien lu, voici ce qu'ils dirent à ce barbare, qui était ſi indigne d'avoir une ame immortelle :

Mon ami, nous avons lu que dans toute l'antiquité les choſes allaient auſſi bien que dans notre tems ; qu'il y avait même de plus grandes vertus, & qu'on ne perſécutait point les philoſophes pour les opinions qu'ils avaient ; pourquoi donc voudriez-vous nous faire du mal pour les opinions que nous n'avons pas ? Nous liſons que toute l'antiquité croyait la matière éternelle. Ceux qui ont vu qu'elle était créée ont laiſſé les autres en repos. *Pythagore* avait été coq, ſes parens cochons, perſonne n'y trouva à redire ; ſa ſecte fut chérie & révérée de tout le monde, excepté des rôtiſſeurs & de ceux qui avaient des fèves à vendre.

Les Stoïciens reconnaiſſaient un Dieu, à-peu-près tel que celui qui a été ſi témérairement admis depuis par les Spinoſiſtes ; le ſtoïciſme cependant fut la ſecte la plus féconde en vertus héroïques, & la plus accréditée.

Les Epicuriens fesaient leurs dieux ressemblans à nos chanoines, dont l'indolent embonpoint soutient leur divinité, & qui prennent en paix leur nectar & leur ambrosie en ne se mêlant de rien. Ces Epicuriens enseignaient hardiment la matérialité & la mortalité de l'ame. Ils n'en furent pas moins considérés ; on les admettait dans tous les emplois, & leurs atômes crochus ne firent jamais aucun mal au monde.

Les Platoniciens, à l'exemple des Gymnosophisstes, ne nous fesaient pas l'honneur de penser que DIEU eût daigné nous former lui-même. Il avait selon eux, laissé ce soin à ses officiers, à des génies qui firent dans leur besogne beaucoup de balourdises. Le Dieu des Platoniciens était un ouvrier excellent, qui employa ici-bas des élèves assez médiocres. Les hommes n'en révérèrent pas moins l'école de *Platon*.

En un mot chez les Grecs & chez les Romains, autant de sectes, autant de manières de penser sur DIEU, sur l'ame, sur le passé & sur l'avenir : aucune de ces sectes ne fut persécutante. Toutes se trompaient, & nous en sommes bien fâchés : mais toutes étaient paisibles, & c'est ce qui nous confond ; c'est ce qui nous condamne ; c'est ce qui nous fait voir que la plupart des raisonneurs d'aujourd'hui sont des monstres, & que ceux de l'antiquité étaient des hommes. On chantait publiquement sur le théâtre de Rome :

Post mortem nihil est ; ipsaque mors nihil.

« Rien n'est après la mort ; la mort même n'est rien. »

Ces ſentimens ne rendaient les hommes ni meilleurs ni pires ; tout ſe gouvernait, tout allait à l'ordinaire ; & les *Titus*, les *Trajan*, les *Marc-Aurèle* gouvernèrent la terre en dieux bienfeſans.

Si nous paſſons des Grecs & des Romains aux nations barbares, arrêtons-nous ſeulement aux Juifs. Tout ſuperſtitieux, tout cruel & tout ignorant qu'était ce miſérable peuple, il honorait cependant les Phariſiens qui admettaient la fatalité de la deſtinée & la métempſycoſe ; il portait auſſi reſpect aux Saducéens qui niaient abſolument l'immortalité de l'ame & l'exiſtence des eſprits, & qui ſe fondaient ſur la loi de *Moïſe*, laquelle n'avait jamais parlé de peine ni de récompenſe après la mort. Les Eſſéniens qui croyaient auſſi la fatalité, & qui ne ſacrifiaient jamais de victimes dans le temple, étaient encore plus révérés que les Phariſiens & les Saducéens. Aucune de leurs opinions ne troubla jamais le gouvernement. Il y avait pourtant là de quoi s'égorger, ſe brûler, s'exterminer réciproquement, ſi on l'avait voulu. O miſérables hommes ! profitez de ces exemples. Penſez, & laiſſez penſer. C'eſt la conſolation de nos faibles eſprits dans cette courte vie. Quoi ! vous recevrez avec politeſſe un Turc qui croit que *Mahomet* a voyagé dans la lune ; vous vous garderez bien de déplaire au bacha *Bonneval* ; & vous voudrez mettre en quartiers votre frère, parce qu'il croit que DIEU pourrait donner l'intelligence à toute créature !

C'eſt ainſi que parla un des philoſophes ; un autre ajouta : Croyez-moi, il ne faut jamais craindre

qu'aucun

qu'aucun sentiment philosophique puisse nuire à la religion d'un pays. Nos mystères ont beau être contraires à nos démonstrations, ils n'en sont pas moins révérés par nos Philosophes chrétiens, qui savent que les objets de la raison & de la foi sont de différente nature. Jamais les Philosophes ne feront une secte de religion ; pourquoi ? c'est qu'ils sont sans enthousiasme. Divisez le genre-humain en vingt parties ; il y en a dix-neuf composées de ceux qui travaillent de leurs mains, & qui ne sauront jamais s'il y a eu un *Locke* au monde. Dans la vingtième partie qui reste, combien trouve-t-on peu d'hommes qui lisent ? & parmi ceux qui lisent, il y en a vingt qui lisent des romans, contre un qui étudie la philosophie. Le nombre de ceux qui pensent est excessivement petit, & ceux-là ne s'avisent pas de troubler le monde.

Qui sont ceux qui ont porté le flambeau de la discorde dans leur patrie ? Est-ce *Pomponace*, *Montagne*, *le Vayer*, *Descartes*, *Gassendi*, *Bayle*, *Spinosa*, *Hobbes*, le lord *Shaftesbury*, le comte de *Boulainvilliers*, le consul *Maillet*, *Toland*, *Collins*, *Flud*, *Woolston*, *Becker*, l'auteur déguisé sous le nom de *Jacques Massé*, celui de l'*Espion turc*, celui des *Lettres persanes*, des *Lettres juives*, des *Pensées philosophiques*, &c ? Non : ce sont, pour la plupart, des Théologiens, qui, ayant eu d'abord l'ambition d'être chefs de secte, ont bientôt eu celle d'être chefs de parti. Que dis-je ? tous les livres de philosophie moderne, mis ensemble, ne feront jamais dans le monde autant de bruit seulement, qu'en a fait autre-

fois la dispute des Cordeliers sur la forme de leurs manches & de leurs capuchons.

SECTION X.

De l'antiquité du dogme de l'immortalité de l'Ame.

FRAGMENT.

Le dogme de l'immortalité de l'ame est l'idée la plus consolante, & en même-tems la plus réprimante, que l'esprit humain ait pu recevoir. Cette belle philosophie était, chez les Egyptiens, aussi ancienne que leurs pyramides : elle était avant eux connue chez les Perses. J'ai déjà rapporté ailleurs cette allégorie du premier *Zoroastre*, citée dans le *Sadder*, dans laquelle DIEU fit-voir à *Zoroastre* un lieu de châtimens, tel que le *Dardarot* ou le *Keron* des Egyptiens, l'*Hadès*, & le *Tartare* des Grecs, que nous n'avons traduit qu'imparfaitement dans nos langues modernes par le mot *Enfer*, *souterrain*. DIEU montre à *Zoroastre*, dans ce lieu de châtimens, tous les mauvais Rois. Il y en avait un, auquel il manquait un pied : *Zoroastre* en demanda la raison ; DIEU lui répondit que ce Roi n'avait fait qu'une bonne action en sa vie, en approchant d'un coup-de-pied une auge qui n'était assez près d'un pauvre âne mourant de faim. DIEU avait mis le pied de ce méchant homme dans le Ciel ; le reste du corps était en Enfer.

Cette fable, qu'on ne peut trop répéter, fait-voir de quelle antiquité était l'opinion d'une autre vie. Les Indiens en étaient persuadés, leur métempsycose en est la preuve. Les Chinois révéraient les ames de

leurs ancêtres. Tous ces peuples avaient fondé de puissans empires long-tems avant les Egyptiens. C'est une vérité très-importante, que je crois avoir déjà prouvée par la nature même du sol de l'Egypte. Les terrains les plus favorables ont dû être cultivés les premiers ; le terrain d'Egypte était le moins praticable de tous, puisqu'il est submergé quatre mois de l'année ; ce ne fut qu'après des travaux immenses, & par conséquent après un espace de tems prodigieux, qu'on vint à bout d'élever des villes que le Nil ne pût inonder.

Cet empire si ancien l'était donc bien moins que les empires de l'Asie ; & dans les uns & dans les autres on croyait que l'ame subsistait après la mort. Il est vrai que tous ces peuples, sans exception, regardaient l'ame comme une forme éthérée, légère, une image du corps ; le mot grec, qui signifie *souffle*, ne fut long-tems après inventé que par les Grecs. Mais enfin, on ne peut douter qu'une partie de nous-mêmes ne fût regardée comme immortelle. Les châtimens & les récompenses dans une autre vie étaient le grand fondement de l'ancienne théologie.

Phérécide fut le premier chez les Grecs qui crut que les ames existaient de toute éternité, & non le premier, comme on l'a cru, qui ait dit que les ames survivaient aux corps. *Ulysse*, long-tems avant *Phérécide*, avait vu les ames des héros dans les Enfers ; mais que les ames fussent aussi anciennes que le monde, c'était un systême né dans l'Orient, apporté dans l'Occident par *Phérécide*. Je ne crois pas que nous ayons parmi nous un seul systême qu'on ne

retrouve chez les anciens ; ce n'eſt qu'avec les décombres de l'antiquité que nous avons élevé tous nos édifices modernes.

SECTION XI.

CE ferait une belle choſe de voir ſon ame. *Connais-toi toi-même* eſt un excellent précepte, mais il n'appartient qu'à DIEU de le mettre en pratique : quel autre que lui peut connaître ſon eſſence ?

Nous appelons ame ce qui anime. Nous n'en ſavons guère davantage, grâces aux bornes de notre intelligence. Les trois quarts du genre-humain ne vont pas plus loin, & ne s'embarraſſent pas de l'être penſant ; l'autre quart cherche : perſonne n'a trouvé, ni ne trouvera.

Pauvre pédant ! tu vois une plante qui végète, & tu dis *végétation*, ou même *ame végétative*. Tu remarques que les corps ont & donnent du mouvement, & tu dis *force* ; tu vois ton chien-de-chaſſe apprendre ſous toi ton métier, & tu cries *inſtinct*, *ame ſenſitive* : tu as des idées combinées, & tu dis *eſprit*.

Mais de grâce, qu'entends-tu par ces mots ? Cette fleur végète ; mais y a-t-il un être réel qui s'appelle *végétation* ? ce corps en pouſſe un autre ; mais poſsède-t-il en ſoi un être diſtinct qui s'appelle *force* ? ce chien te rapporte une perdrix ; mais y a-t-il un être qui s'appelle *inſtinct* ? Ne rirais-tu pas d'un raiſonneur (eût-il été précepteur d'*Alexandre*) qui te dirait : Tous les animaux vivent : donc il y a dans eux un être, une forme ſubſtancielle qui eſt la vie ?

Si une tulipe pouvait parler, & qu'elle te dît : Ma

végétation & moi, nous sommes deux êtres joints évidemment ensemble; ne te moquerais-tu pas de la tulipe?

Voyons d'abord ce que tu sais, & de quoi tu es certain; que tu marches avec tes pieds, que tu digères par ton estomac; que tu sens par tout ton corps, & que tu penses par ta tête. Voyons si ta seule raison a pu te donner assez de lumières pour conclure sans un secours surnaturel que tu as une ame.

Les premiers Philosophes, soit Chaldéens, soit Egyptiens, dirent: Il faut qu'il y ait en nous quelque chose qui produise nos pensées; ce quelque chose doit être très-subtil, c'est un souffle, c'est du feu, c'est de l'éther, c'est une quintessence, c'est un simulacre léger, c'est une entéléchie, c'est un nombre, c'est une harmonie. Enfin, selon le divin *Platon*, c'est un composé du *même* & de l'*autre*. Ce sont des atômes qui pensent en nous, a dit *Epicure* après *Démocrite*. Mais, mon ami, comment un atôme pense-t-il? avoue que tu n'en sais rien.

L'opinion à laquelle on doit s'attacher sans-doute, c'est que l'ame est un être immatériel: mais certainement vous ne concevez pas ce que c'est que cet être immatériel? -- Non, répondent les Savans; mais nous savons que sa nature est de penser. -- Et d'où le savez-vous? -- Nous le savons, parce qu'il pense... O Savans! j'ai bien peur que vous ne soyez aussi ignorans qu'*Epicure*; la nature d'une pierre est de tomber, parce qu'elle tombe; mais je vous demande qui la fait-tomber?

Nous savons, poursuivent-ils, qu'une pierre n'a

point d'ame. -- D'accord, je le crois comme vous. -- Nous favons qu'une négation & une affirmation ne font point divifibles, ne font point des parties de la matière. -- Je fuis de votre avis. Mais la matière, à nous d'ailleurs inconnue, poſsède des qualités qui ne font pas matérielles, qui ne font pas divifibles; elle a la gravitation vers un centre, que DIEU lui a donnée. Or cette gravitation n'a point de parties, n'eft point divifible. La force motrice des corps n'eft pas un être compofé de parties. La végétation des corps organifés, leur vie, leur inftinct, ne font pas non-plus des êtres à part, des êtres divifibles : vous ne pouvez pas plus couper en deux la végétation d'une rofe, la vie d'un cheval, l'inftinct d'un chien, que vous ne pourrez couper en deux une fenfation, une négation, une affirmation. Votre bel argument, tiré de l'indivifibilité de la penfée, ne prouve donc rien du tout.

Qu'appelez-vous donc votre ame? quelle idée en avez-vous? Vous ne pouvez par vous-mêmes, fans révélation, admettre autre chofe en vous qu'un pouvoir à vous inconnu de fentir, de penfer.

A préfent, dites-moi de-bonne-foi, ce pouvoir de fentir & de penfer eft-il le même que celui qui vous fait digérer & marcher? vous m'avouez que non, car votre entendement aurait beau dire à votre eftomac *digère*, il n'en fera rien s'il eft malade; en vain votre être immatériel ordonnerait à vos pieds de marcher, ils refteront là s'ils ont la goutte.

Les Grecs ont bien fenti que la penfée n'avait fouvent rien à faire avec le jeu de nos organes; ils

ont admis pour ces organes une ame animale, & pour les pensées une ame plus fine, plus subtile, un *noüs*.

Mais voilà cette ame de la pensée qui, en mille occasions, a l'intendance sur l'ame animale. L'ame pensante commande à ses mains de prendre, & elles prennent. Elle ne dit point à son cœur de battre, à son sang de couler, à son chyle de se former; tout cela se fait sans elle: voilà deux ames bien embarrassées & bien peu maitresses à la maison.

Or, cette première ame animale n'existe certainement point; elle n'est autre chose que le mouvement de vos organes. Prends garde, ô homme! que tu n'as pas plus de preuves par ta faible raison que l'autre ame existe. Tu ne peux le savoir que par la foi: tu es né, tu agis, tu penses, tu veilles, tu dors, sans savoir comment. DIEU t'a donné la faculté de penser, comme il t'a donné tout le reste; & s'il n'était pas venu t'apprendre dans les tems marqués par sa providence que tu as une ame immatérielle & immortelle, tu n'en aurais aucune preuve.

Voyons les beaux systêmes que ta philosophie a fabriqués sur ces ames.

L'un dit que l'ame de l'homme est partie de la substance de DIEU même; l'autre, qu'elle est partie du grand Tout; un troisième, qu'elle est créée de toute éternité; un quatrième, qu'elle est faite & non créée. D'autres assurent que DIEU les forme à mesure qu'on en a besoin, & qu'elles arrivent à l'instant de la copulation. Elles se logent dans les animalcules séminaux, crie celui-ci. Non, dit celui-là, elles vont habiter dans les trompes de Fallope. Vous avez tous

tort, dit un survenant ; l'ame attend six semaines que le fœtus soit formé, & alors elle prend possession de la glande pinéale : mais si elle trouve un faux-germe, elle s'en retourne, en attendant une meilleure occasion. La dernière opinion est que sa demeure est dans le corps calleux, c'est le poste que lui assigne *la Peironie* ; il fallait être premier chirurgien du Roi de France pour disposer ainsi du logement de l'ame. Cependant son corps calleux n'a pas fait la même fortune que ce chirurgien avait faite.

St Thomas, dans sa question 75e & suivantes, dit que l'ame est une forme *subsistante*, *per se*, qu'elle est toute en tout, que son essence diffère de sa puissance ; qu'il y a trois ames *végétatives*[1], savoir la *nutritive*, l'*augmentative*, la *générative* ; que la mémoire des choses spirituelles est spirituelle, & la mémoire des corporelles est corporelle ; que l'ame raisonnable est une forme *immatérielle quant aux opérations*, & *matérielle quant à l'être*. St Thomas a écrit deux mille pages de cette force & de cette clarté ; aussi est-il l'Ange de l'école.

On n'a pas fait moins de systêmes sur la manière dont cette ame sentira quand elle aura quitté son corps avec lequel elle sentait, comment elle entendra sans oreilles, flairera sans nez, & touchera sans mains ; quel corps ensuite elle reprendra, si c'est celui qu'elle avait à deux ans ou à quatre-vingts ; comment le *moi*, l'identité de la même personne subsistera ; comment l'ame d'un homme devenu imbécille à l'âge de quinze ans, & mort imbécille à l'âge de soixante & dix, reprendra le fil des idées qu'elle

avait dans ſon âge de puberté ; par quel tour d'adreſſe une ame dont la jambe aura été coupée en Europe, & qui aura perdu un bras en Amérique, retrouvera cette jambe & ce bras, leſquels ayant été transformés en légumes, auront paſſé dans le ſang de quelqu'autre animal. On ne finirait point, ſi on voulait rendre compte de toutes les extravagances que cette pauvre ame humaine a imaginées ſur elle-même.

Ce qui eſt très-ſingulier, c'eſt que dans les lois du peuple de DIEU, il n'eſt pas dit un mot de la ſpiritualité & de l'immortalité de l'ame, rien dans le Décalogue, rien dans le Lévitique ni dans le Deutéronome.

Il eſt très-certain, il eſt indubitable que *Moïſe* en aucun endroit ne propoſe aux Juifs des récompenſes & des peines dans une autre vie, qu'il ne leur parle jamais de l'immortalité de leurs ames, qu'il ne leur fait point eſpérer le Ciel, qu'il ne les menace point des Enfers; tout eſt temporel.

Il leur avait dit avant de mourir, dans ſon Deutéronome :

« Si, après avoir eu des enfans & des petits-enfans, vous
» prévariquez, vous ſerez exterminés du pays, & réduits
» à un petit nombre dans les nations.

» Je ſuis un Dieu jaloux, qui punis l'iniquité des peres
» juſqu'à la troiſième & quatrième génération.

» Honorez père & mère, afin que vous viviez long-
» tems.

» Vous aurez de quoi manger ſans en manquer jamais.

» Si vous ſuivez les Dieux étrangers, vous ſerez dé-
» truits. . . . .

» Si vous obéissez, vous aurez de la pluie au printems ;
» & en automne du froment, de l'huile, du vin, du foin
» pour vos bêtes, afin que vous mangiez & que vous
» soyez souls.

» Mettez ces paroles dans vos cœurs, dans vos mains,
» entre vos yeux, écrivez-les sur vos portes, afin que
» vos jours se multiplient.

» Faites ce que je vous ordonne, sans y rien ajouter ni
» retrancher.

» S'il s'élève un prophète qui prédise des choses pro-
» digieuses, si sa prédiction est véritable, & si ce qu'il
» a dit arrive, & s'il vous dit : Allons, suivons des Dieux
» étrangers...... tuez-le aussi-tôt, & que tout le peuple
» frappe après vous.

» Lorsque le Seigneur vous aura livré les nations, égor-
» gez tout sans épargner un seul homme, & n'ayez aucune
» pitié de personne.

» Ne mangez point des oiseaux impurs, comme l'aigle,
» le griffon, l'ixion, &c.

» Ne mangez point des animaux qui ruminent & dont
» l'ongle n'est point fendu, comme chameau, lièvre, porc-
» épic, &c.

» En observant toutes les ordonnances, vous serez bé-
» nis dans la ville & dans les champs ; les fruits de votre
» ventre, de votre terre, de vos bestiaux seront bénis....

» Si vous ne gardez pas toutes les ordonnances &
» toutes les cérémonies, vous serez maudits dans la ville
» & dans les champs..... vous éprouverez la famine, la
» pauvreté ; vous mourrez de misère, de froid, de pauvreté
» de fièvre ; vous aurez la rogne, la gale, la fistule... vous
» aurez des ulcères dans les genoux & dans les gras de
» jambes.

» L'étranger vous prêtera à usure ; & vous ne lui prête-

» rez point à usure.... parce que vous n'aurez pas servi
» le Seigneur.

» Et vous mangerez le fruit de votre ventre, & la chair
» de vos fils & de vos filles, &c. »

Il est évident que dans toutes ces promesses & dans toutes ces menaces il n'y a rien que de temporel, & qu'on ne trouve pas un mot sur l'immortalité de l'ame & sur la vie future.

Plusieurs commentateurs illustres ont cru que *Moïse* était parfaitement instruit de ces deux grands dogmes; & ils le prouvent par les paroles de *Jacob*, qui, croyant que son fils avait été dévoré par les bêtes, disait dans sa douleur : *Je descendrai avec mon fils dans la fosse*, (in infernum,) *dans l'enfer*; c'est-à-dire: Je mourrai, puisque mon fils est mort.

Ils le prouvent encore par les passages d'*Isaïe* & d'*Ezéchiel*; mais les Hébreux, auxquels parlait *Moïse* ne pouvaient avoir lu ni *Ezéchiel*, ni *Isaïe*, qui ne vinrent que plusieurs siècles après.

Il est très-inutile de disputer sur les sentimens secrets de *Moïse*. Le fait est que dans les lois publiques il n'a jamais parlé d'une vie à venir, qu'il borne tous les châtimens & toutes les récompenses au tems présent. S'il connoissait la vie future, pourquoi n'a-t-il pas expressément étalé ce dogme? & s'il ne l'a pas connu, quel était l'objet & l'étendue de sa mission? C'est une question que font plusieurs grands personnages; ils répondent que le Maître de *Moïse* & de tous les hommes se réservait le droit d'expliquer dans son tems aux Juifs une doctrine

qu'ils n'étaient pas en état d'entendre lorſqu'ils étaient dans le déſert.

Si *Moïſe* avait annoncé le dogme de l'immortalité de l'ame, une grande école des Juifs ne l'aurait pas toujours combattue. Cette grande école des Saducéens n'aurait pas été autoriſée dans l'Etat; les Saducéens n'auraient pas occupé les premières charges; on n'aurait pas tiré de grands pontifes de leur corps.

Il paraît que ce ne fut qu'après la fondation d'Alexandrie, que les Juifs ſe partagèrent en trois ſectes: les Phariſiens, les Saducéens & les Eſſéniens. L'hiſtorien *Joſephe*, qui était Phariſien, nous apprend, au livre treize de ſes Antiquités, que les Phariſiens croyaient la métempſycoſe: les Saducéens croyaient que l'ame périſſait avec le corps: les Eſſéniens, (dit encore *Joſephe*,) tenaient les ames immortelles: les ames, ſelon eux, deſcendaient en forme aérienne dans les corps, de la plus haute région de l'air; elles y ſont reportées par un attrait violent, & après la mort celles qui ont appartenu à des gens-de-bien demeurent au-delà de l'Océan, dans un pays où il n'y a ni chaud, ni froid, ni vent, ni pluie. Les ames des méchans vont dans un climat tout contraire. Telle était la théologie des Juifs.

Celui qui ſeul devait inſtruire tous les hommes, vint condamner ces trois ſectes: mais ſans lui nous n'aurions jamais pu rien connaître de notre ame, puiſque les philoſophes n'en ont jamais eu aucune idée déterminée, & que *Moïſe*, ſeul vrai légiſlateur du monde avant le nôtre, *Moïſe* qui parlait à DIEU face-à-face, a laiſſé des hommes dans une ignorance

profonde ſur ce grand article. Ce n'eſt donc que depuis dix-ſept cents ans qu'on eſt certain de l'exiſtence de l'ame & de ſon immortalité.

Cicéron n'avait que des doutes; ſon petit-fils & ſa petite-fille purent apprendre la vérité des premiers Galiléens qui vinrent à Rome.

Mais avant ce tems-là, & depuis dans tout le reſte de la terre où les Apôtres ne pénétrèrent pas, chacun devait dire à ſon ame : Qui es-tu? d'où viens-tu? que fais-tu? où vas-tu? Tu es je ne ſais quoi, penſant & ſentant, & quand tu ſentiras & penſeras cent mille millions d'années, tu n'en ſauras jamais davantage par tes propres lumières, ſans le ſecours d'un DIEU.

O homme! ce DIEU t'a donné l'entendement pour te bien conduire, & non pour pénétrer dans l'eſſence des choſes qu'il a créées.

C'eſt ainſi qu'a penſé *Locke*, & avant *Locke*, *Gaſſendi*, & avant *Gaſſendi* une foule de ſages; mais nous avons des Bacheliers qui ſavent tout ce que ces grands-hommes ignoraient.

De cruels ennemis de la raiſon ont oſé s'élever contre ces vérités reconnues par tous les ſages. Ils ont porté la mauvaiſe-foi & l'impudence juſqu'à imputer aux auteurs de cet ouvrage, (*) d'avoir aſſuré que l'ame eſt matière. Vous ſavez bien, perſécuteurs de l'innocence, que nous avons dit tout le contraire. Vous avez dû lire ces propres mots contre *Epicure*, *Démocrite* & *Lucrèce* : « *Mon* » *ami, comment un atôme penſe-t-il? avoue que tu n'en*

(*) Le *Dictionnaire Philoſophique*.

» *sais rien.* » Vous êtes donc évidemment des calomniateurs.

Personne ne sait ce que c'est que l'être appelé *esprit*, auquel même vous donnez ce nom matériel d'esprit, qui signifie *vent*. Tous les premiers Pères de l'Eglise ont cru l'ame corporelle. Il est impossible à nous autres êtres bornés de savoir si notre intelligence est substance, ou faculté : nous ne pouvons connaître à-fond ni l'être étendu, ni l'être pensant, ou le méchanisme de la pensée.

On vous crie, avec les respectables *Gassendi* & *Locke*, que nous ne savons rien par nous-mêmes des secrets du Créateur. Êtes-vous donc des dieux qui savez tout ? On vous répète que nous ne pouvons connaître la nature & la destination de l'ame que par la révélation. Quoi ! cette révélation ne vous suffit-elle pas ? Il faut bien que vous soyez ennemis de cette révélation que nous réclamons, puisque vous persécutez ceux qui attendent tout d'elle, & qui ne croient qu'en elle.

Nous nous en rapportons, disons-nous, à la parole de DIEU ; & vous, ennemis de la raison & de DIEU, vous qui blasphémez l'un & l'autre, vous traitez l'humble doute & l'humble soumission du philosophe, comme le loup traita l'agneau dans les fables d'*Esope* ; vous lui dites : « Tu médis de moi l'an passé, il » faut que je suce ton sang. » La philosophie ne se venge point ; elle rit en paix de vos vains efforts ; elle éclaire doucement les hommes, que vous voulez abrutir pour les rendre semblables à vous.

⚜

AMÉRIQUE.

PUISQU'ON ne ſe laſſe point de faire des ſyſtêmes ſur la manière dont l'Amérique a pu ſe peupler, ne nous laſſons point de dire que celui qui fit naître des mouches dans ces climats, y fit-naître des hommes. Quelqu'envie qu'on ait de diſputer, on ne peut nier que l'Être ſuprême, qui vit dans toute la nature, n'ait fait-naître, vers le quarante-huitième degré, des animaux à deux pieds ſans plumes, dont la peau eſt mêlée de blanc & d'incarnat, avec de longues barbes tirant ſur le roux; des nègres ſans barbe vers la ligne, en Afrique & dans les îles; d'autres nègres avec barbe ſous la même latitude, les uns portant de la laine ſur la tête, les autres des crins; & au milieu d'eux des animaux tout-blancs, n'ayant ni crin ni laine, mais portant de la ſoie blanche.

On ne voit pas trop ce qui pourrait avoir empêché DIEU de placer dans un autre continent une eſpèce d'animaux du même genre, laquelle eſt couleur de cuivre, dans la même latitude où ces animaux ſont noirs en Afrique & en Aſie, & qui eſt abſolument imberbe & ſans poil, dans cette même latitude où les autres ſont barbus.

Juſqu'où nous emporte la fureur des ſyſtêmes, jointe à la tyrannie du préjugé! On voit ces animaux; on convient que DIEU a pu les mettre où ils ſont, & l'on ne veut pas convenir qu'il les y ait mis. Les mêmes gens qui ne font nulle difficulté d'avouer

que les Castors sont originaires du Canada, prétendent que les hommes ne peuvent y être venus que par bateau, & que le Mexique n'a pu être peuplé que par quelques descendans de *Magog*. Autant vaudrait-il dire que s'il y a des hommes dans la lune, ils ne peuvent y avoir été menés que par *Astolphe*, qui les y porta sur son hippogriffe, lorsqu'il alla chercher le bon-sens de *Roland* renfermé dans une bouteille.

Si de son tems l'Amérique eût été découverte, & que dans notre Europe il y eût eu des hommes assez systématiques pour avancer, avec le jésuite *Lafitau*, que les Caraïbes descendent des habitans de Carie, & que les Hurons viennent des Juifs, il aurait bien fait de rapporter à ces raisonneurs la bouteille de leur bon-sens, qui sans-doute était dans la lune avec celle de l'amant d'*Angélique*.

La première chose qu'on fait quand on découvre une île peuplée dans l'Océan indien, ou dans la mer du Sud, c'est de dire : D'où ces gens-là sont ils venus ? mais pour les arbres & les tortues du pays, on ne balance pas à les croire originaires ; comme s'il était plus difficile à la nature de faire des hommes que des tortues ! Ce qui peut servir d'excuse à ce systême, c'est qu'il n'y a presque point d'île dans les mers d'Amérique & d'Asie où l'on n'ait trouvé des jongleurs, des joueurs de gibeciè-re, des charlatans, des fripons & des imbécilles. C'est probablement ce qui a fait penser que ces animaux étaient de la même race que nous.

AMITIÉ

ON a parlé depuis long-tems du temple de l'amitié, & l'on sait qu'il a été peu fréquenté.

> En vieux langage on voit sur la façade
> Les noms sacrés d'Oreste & de Pilade,
> Le médaillon du bon Pyrithoüs,
> Du sage Acathe, & du tendre Nisus,
> Tous grands héros, tous amis véritables :
> Ces noms sont beaux, mais ils sont dans les fables.

On sait que l'amitié ne se commande pas plus que l'amour & l'estime. *Aime ton prochain* signifie; *secoure ton prochain;* mais non pas, *jouis avec plaisir de sa conversation s'il est ennuyeux, confie-lui tes secrets s'il est un babillard, prête-lui ton argent s'il est un dissipateur.*

L'amitié est le mariage de l'ame; & ce mariage est sujet au divorce. C'est un contrat tacite entre deux personnes sensibles & vertueuse.s Je dis *sensibles* : car un moine, un solitaire peut n'être point méchant, & vivre sans connaître l'amitié. Je dis *vertueuses* : car les méchans n'ont que des complices; les voluptueux ont des compagnons de débauche; les intéressés ont des associés; les politiques assemblent des factieux; le commun des hommes oisifs a des liaisons; les princes ont des courtisans : les hommes vertueux ont seuls des amis.

Céthégus était le complice de *Catilina*, & *Mécène* le courtisan d'*Octave*; mais *Cicéron* était l'ami d'*Atticus*.

Que porte ce contrat entre deux ames tendres &

honnêtes ? les obligations en sont plus fortes ou plus faibles, selon les degrés de sensibilité & le nombre des services rendus, &c.

L'enthousiasme de l'amitié a été plus fort chez les Grecs & chez les Arabes, que chez nous. (1) Les contes que ces peuples ont imaginés sur l'amitié, sont admirables ; nous n'en avons point de pareils. Nous sommes un peu secs en tout. Je ne vois nul grand trait d'amitié dans nos romans, dans nos histoires, sur notre théâtre.

Il n'est parlé d'amitié chez les Juifs qu'entre *Jonathas* & *David*. Il est dit que *David* l'aimait d'un amour plus fort que celui des femmes : mais aussi il est dit que *David*, après la mort de son ami, dépouilla *Miphibozeth* son fils, & le fit mourir.

L'amitié était un point de religion & de législation chez les Grecs. Les Thébains avaient le régiment des amans : beau régiment ! Quelques-uns l'ont pris pour un régiment de non-conformistes, ils se trompent ; c'est prendre un accessoire honteux pour le principal honnête. L'amitié chez les Grecs était prescrite par la loi & la religion. La pédérastie était malheureusement tolérée par les mœurs ; il ne faut pas imputer à la loi des abus indignes. (*)

AMOUR.

Il y a tant de sortes d'amour, qu'on ne sait à qui s'adresser pour le définir. On nomme hardiment *amour*, un caprice de quelques jours, une liaison sans

(1) Voyez ARABE

(*) Voyez AMOUR SOCRATIQUE.

attachement, un sentiment sans estime, des simagrées de *Sigisbé*, une froide habitude, une fantaisie romanesque, un goût suivi d'un prompt dégoût : on donne ce nom à mille chimères.

Si quelques philosophes veulent examiner à fond cette matière peu philosophique, qu'ils méditent le Banquet de *Platon*, dans lequel *Socrate*, amant honnête d'*Alcibiade* & d'*Agathon*, converse avec eux sur la métaphysique de l'amour.

Lucrèce en parle plus en physicien : *Virgile* suit les pas de *Lucrèce* ; *amor omnibus idem.*

C'est l'étoffe de la nature, que l'imagination a brodée. Veux-tu avoir une idée de l'amour ? vois les moineaux de ton jardin, vois tes pigeons ; contemple le taureau qu'on amène à la génisse ; regarde ce fier cheval que deux de tes valets conduisent à la cavale paisible qui l'attend, & qui détourne sa queue pour le recevoir ; vois comme ses yeux étincèlent ; entends ces hennissemens ; contemple ces sauts, ces courbettes, ces oreilles dressées, cette bouche qui s'ouvre avec de petites convulsions, ces narines qui s'enflent, ce souffle enflammé qui en sort, ces crins qui se relèvent & qui flottent, ce mouvement impétueux dont il s'élance sur l'objet que la nature lui a destiné : mais n'en sois point jaloux, & songe aux avantages de l'espèce humaine ; ils compensent en amour tous ceux que la nature a donnés aux animaux, force, beauté, légéreté, rapidité.

Il y a même des animaux qui ne connaissent point la jouissance. Les poissons écaillés sont privés de cette douceur : la femelle jette sur la vase des

millions d'œufs ; le mâle qui les rencontre passe sur eux, & les féconde par sa semence, sans se mettre en peine à quelle femelle ils appartiennent.

La plupart des animaux qui s'accouplent, ne goûtent de plaisir que par un seul sens, & dès que cet appétit est satisfait, tout est éteint. Aucun animal, hors toi, ne connaît les embrassemens ; tout ton corps est sensible ; tes lèvres sur-tout jouissent d'une volupté que rien ne lasse ; & ce plaisir n'appartient qu'à ton espèce : enfin tu peux dans tous les tems te livrer à l'amour, & les animaux n'ont qu'un tems marqué. Si tu réfléchis sur ces prééminences, tu diras avec le comte de *Rochester* : « L'a» mour, dans un pays d'athées, ferait adorer la Di» vinité. »

Comme les hommes ont reçu le don de perfectionner tout ce que la nature leur accorde, ils ont perfectionné l'amour. La propreté, le soin de soi-même, en rendant la peau délicate, augmente le plaisir du tact ; & l'attention sur sa santé, rend les organes de la volupté plus sensibles. Tous les autres sentimens entrent ensuite dans celui de l'amour, comme des métaux qui s'amalgament avec l'or : l'amitié, l'estime, viennent au secours ; les talens du corps & de l'esprit sont encore de nouvelles chaînes.

Nam facit ipsa suis interdum femina factis,
Morigerisque modis & mundo corpore culta,
Ut facilè insuescat secum vir degere vitam.

LUCRECE, *liv. IV.*

On peut, sans être belle, être long-tems aimable.
L'attention, le goût, les soins, la propreté,

Un esprit naturel, un air toujours affable,
Donnent à la laideur les traits de la beauté.

L'amour-propre sur-tout resserre tous ces liens. On s'applaudit de son choix, & les illusions en foule sont les ornemens de cet ouvrage dont la nature a posé les fondemens.

Voilà ce que tu as au-dessus des animaux; mais si tu goûtes tant de plaisirs qu'ils ignorent, que de chagrins aussi dont les bêtes n'ont point d'idées! Ce qu'il y a d'affreux pour toi, c'est que la nature a empoisonné dans les trois quarts de la terre les plaisirs de l'amour & les sources de la vie, par une maladie épouvantable à laquelle l'homme seul est sujet, & qui n'infecte que chez lui les organes de la génération.

Il n'en est point de cette peste comme de tant d'autres maladies qui sont la suite de nos excès. Ce n'est point la débauche qui l'a introduite dans le monde. Les *Phryné*, les *Laïs*, les *Flora*, les *Messaline*, n'en furent point attaquées; elle est née dans des îles où les hommes vivaient dans l'innocence, & de-là elle s'est répandue dans l'ancien monde.

Si jamais on a pu accuser la nature de mépriser son ouvrage, de contredire son plan, d'agir contre ses vues; c'est dans ce fléau détestable, qui a souillé la terre d'horreur & de turpitude. Est-ce là le meilleur des mondes possibles? Hé quoi! si *César*, *Antoine*, *Octave*, n'ont point eu cette maladie, n'était-il pas possible qu'elle ne fît point mourir *François I*? Non, dit-on, les choses étaient ainsi ordonnées pour le mieux. Je le veux croire; mais

cela est triste pour ceux à qui *Rabelais* a dédié son livre.

Les Philosophes érotiques ont souvent agité la question, si *Héloïse* put encore aimer véritablement *Abélard* quand il fut moine & châtré ? L'une de ces qualités fesait très-grand tort à l'autre.

Mais consolez-vous, *Abélard*, vous fûtes aimé; la racine de l'arbre coupé conserve encore un reste de sève; l'imagination aide le cœur. On se plaît encore à table, quoiqu'on n'y mange plus. Est-ce de l'amour ? Est-ce un simple souvenir ? Est-ce de l'amitié ? C'est un je ne sais quoi, composé de tout cela. C'est un sentiment confus, qui ressemble aux passions fantastiques que les morts conservaient dans les champs Elysées. Les héros qui pendant leur vie avaient brillé dans la course des chars, conduisaient après leur mort des chars imaginaires. *Héloïse* vivait avec vous d'illusions & de supplémens. Elle vous caressait quelquefois, & avec d'autant plus de plaisir qu'ayant fait vœu au Paraclet de ne vous plus aimer, ses caresses en devenaient plus précieuses comme plus coupables. Une femme ne peut guère se prendre de passion pour un eunuque ; mais elle peut conserver sa passion pour son amant devenu eunuque, pourvu qu'il soit encore aimable.

Il n'en est pas de même, Mesdames, pour un amant qui a vieilli dans le service ; l'extérieur ne subsiste plus ; les rides effrayent ; les sourcils blanchis rebutent ; les dents perdues dégoûtent ; les infirmités éloignent : tout ce qu'on peut faire, c'est d'avoir la vertu d'être garde-malade, & de supporter ce qu'on a aimé. C'est ensévelir un mort.

AMOUR DE DIEU.

LES disputes sur l'amour de DIEU ont allumé autant de haînes qu'aucune querelle théologique. Les Jésuites & les Jansénistes se sont battus pendant cent ans, à qui aimerait DIEU d'une façon plus convenable, & à qui désolerait plus son prochain.

Dès que l'auteur du *Télémaque*, qui commençait à jouir d'un grand crédit à la cour de *Louis XIV*, voulut qu'on aimât DIEU d'une manière qui n'était pas celle de l'auteur des Oraisons funèbres ; celui-ci, qui était un grand ferrailleur, lui déclara la guerre, & le fit condamner dans l'ancienne ville de *Romulus*, où DIEU était ce qu'on aimait le mieux après la domination, les richesses, l'oisiveté, le plaisir & l'argent.

Si madame *Guyon* avait su le conte de la bonne vieille qui apportait un réchaud pour brûler le Paradis, & une cruche d'eau pour éteindre l'Enfer, afin qu'on n'aimât DIEU que pour lui-même, elle n'aurait peut-être pas tant écrit. Elle eût dû sentir qu'elle ne pouvait rien dire de mieux. Mais elle aimait DIEU & le galimathias si cordialement, qu'elle fut quatre fois en prison pour sa tendresse : traitement rigoureux & injuste. Pourquoi punir comme une criminelle, une femme qui n'avait d'autre crime que celui de faire des vers dans le style de l'abbé *Cotin*, & de la prose dans le goût de *Polichinelle* ? Il est étrange que l'auteur du *Télémaque* & des froides amours d'*Eucharis* ait dit dans ses Maximes des

Saints, d'après le bienheureux *François de Sales*: *Je n'ai presque point de désirs ; mais si j'étais à renaître ; je n'en aurais point-du-tout. Si* DIEU *venait à moi, j'irais aussi à lui ; s'il ne voulait pas venir à moi, je me tiendrais là & n'irais pas à lui.*

C'est sur cette proposition que roule tout son livre ; on ne condamna point *St François de Sales* ; mais on condamna *Fénélon*. Pourquoi ? c'est que *François de Sales* n'avait point un violent ennemi à la cour de Turin, & que *Fénélon* en avait un à Versailles.

Ce qu'on avait écrit de plus sensé sur cette controverse mystique, se trouve peut-être dans l'Epitre de *Boileau* sur l'*amour de* DIEU, quoique ce ne soit pas assurément son meilleur ouvrage.

Qui fait exactement ce que ma loi commande,
A pour moi, dit ce DIEU, l'amour que je demande.

S'il faut passer des épines de la théologie à celles de la philosophie, qui sont moins longues & moins piquantes, il paraît clair qu'on peut aimer un objet sans aucun retour sur soi-même, sans aucun mélange d'amour-propre intéressé. Nous ne pouvons comparer les choses divines aux terrestres, l'amour de DIEU à un autre amour. Il manque précisément un infini d'échelons pour nous élever de nos inclinations humaines à cet amour sublime. Cependant, puisqu'il n'y a pour nous d'autre point-d'appui que la terre, tirons nos comparaisons de la terre. Nous voyons un chef-d'œuvre de l'art en peinture, en sculpture, en architecture, en poësie, en éloquence ; nous entendons une musique qui enchante

chante nos oreilles & notre ame, nous l'admirons, nous l'aimons, sans qu'il nous en revienne le plus léger avantage; c'est un sentiment pur : nous allons même jusqu'à sentir quelquefois de la vénération, de l'amitié pour l'auteur; & s'il était là, nous l'embrasserions.

C'est à-peu-près la seule manière dont nous puissions expliquer notre profonde admiration & les élans de notre cœur envers l'éternel Architecte du monde. Nous voyons l'ouvrage avec un étonnement de respect & d'anéantissement, & notre cœur s'élève autant qu'il le peut vers l'Ouvrier.

Mais quel est ce sentiment? je ne sais quoi de vaste & d'indéterminé, un saisissemēt qui ne tient rien de nos affections ordinaires; une ame plus sensible qu'une autre, plus désoccupée, peut-être si touchée du spectacle de la nature, qu'elle voudrait s'élancer jusqu'au Maître éternel qui l'a formée. Une telle affection de l'esprit, un si puissant attrait peut-il encourir la censure? A-t-on pu condamner le tendre Archevêque de Cambrai? Malgré les expressions de *St François de Sales* que nous avons rapportées, il s'en tenait à cette assertion, qu'on peut aimer l'Auteur uniquement pour la beauté de ses ouvrages. Quelle hérésie avait-on à lui reprocher? les extravagances du style d'une dame de Montargis, & quelques expressions peu mesurées de sa part, lui nuisirent.

Où était le mal? on n'en sait plus rien aujourd'hui. Cette querelle est anéantie comme tant d'autres. Si chaque ergoteur voulait bien se dire à soi-

même : Dans quelques années perſonne ne ſe ſouciera de mes ergotiſmes ; on ergoterait beaucoup moins. Ah! *Louis XIV* ! *Louis XIV* ! il fallait laiſſer deux hommes de génie ſortir de la ſphère de leurs talens, au point d'écrire ce qu'on a jamais écrit de plus obſcur & de plus ennuyeux dans votre royaume.

Pour finir tous ces débats-là,
Tu n'avais qu'à les laiſſer faire.

Remarquons, à tous les articles de morale & d'hiſtoire, par quelle chaîne inviſible, par quels reſſorts inconnus toutes les idées qui troublent nos têtes, & tous les évènemens qui empoiſonnent nos jours, ſont liés enſemble, ſe heurtent, & forment nos deſtinées. *Fénélon* meurt dans l'exil, pour avoir eu deux ou trois converſations myſtiques avec une femme un peu extravagante. Le cardinal de *Bouillon*, le neveu du grand *Turenne*, eſt perſécuté pour n'avoir pas lui-même perſécuté à Rome l'Archevêque de Cambrai, ſon ami ; il eſt contraint de ſortir de France, & il perd toute ſa fortune.

C'eſt par ce même enchaînement que le fils (*) d'un Procureur de Vire trouve, dans une douzaine de phraſes obſcures d'un livre imprimé dans Amſterdam, de quoi remplir de victimes tous les cachots de la France ; & à la fin il ſort de ces cachots mêmes un cri, dont le retentiſſement fait tomber par terre toute une ſociété habile & tyrannique, fondée par un fou ignorant.

(*) Le P. *le Tellier*, Jéſuite, confeſſeur de *Louis XIV*.



AMOUR-PROPRE.

NICOLE, dans ses Essais de morale, faits après deux ou trois mille volumes de morale, (dans son Traité de la charité, chap. II,) dit *que par le moyen des gibets & des roues qu'on a établis en commun, on reprime les pensées & les desseins tyranniques de l'amour-propre de chaque particulier.*

Je n'examinerai point si on a des gibets en commun, comme on a des prés & des bois en commun, & une bourse commune, & si on réprime des pensées avec des roues; mais il me semble fort étrange que *Nicole* ait pris le vol de grand-chemin & l'assassinat pour de l'amour-propre. Il faut distinguer un peu mieux les nuances. Celui qui dirait que *Néron* a fait assassiner sa mère par amour-propre, que *Cartouche* avait beaucoup d'amour-propre, ne s'exprimerait pas fort correctement. L'amour-propre n'est point une scélératesse, c'est un sentiment naturel à tous les hommes; il est beaucoup plus voisin de la vanité que du crime.

Un gueux des environs de Madrid demandait noblement l'aumône; un passant lui dît: N'êtes-vous pas honteux de faire ce métier infâme, quand vous pouvez travailler?--Monsieur, répondit le mendiant, je vous demande de l'argent, & non pas des conseils; puis il lui tourna le dos en conservant toute la dignité castillane. C'était un fièr gueux que ce seigneur; sa vanité était blessée pour peu de chose. Il demandait l'aumône par amour de soi-même, &

ne souffrait pas la réprimande par un autre amour de soi-même.

Un missionnaire voyageant dans l'Inde, rencontra un fakir chargé de chaînes, nu comme un singe, couché sur le ventre, & se fesant fouetter pour les péchés de ses compatriotes les Indiens, qui lui donnaient quelques liards du pays. Quel renoncement à soi-même, disait un des spectateurs !--Renoncement à moi-même ! reprit le fakir; apprenez que je ne me fais fesser dans ce monde que pour vous le rendre dans l'autre, quand vous serez chevaux & moi cavalier.

Ceux qui ont dit que l'amour de nous-mêmes est la base de tous nos sentimens & de toutes nos actions, ont donc eu grande raison dans l'Inde, en Espagne, & dans toute la terre habitable; & comme on n'écrit point pour prouver aux hommes qu'ils ont un visage, ils n'ont pas besoin de leur prouver qu'ils ont de l'amour-propre. Cet amour-propre est l'instrument de notre conservation; il ressemble à l'instrument de la perpétuité de l'espèce; il est nécessaire, il nous est cher, il nous fait plaisir, & il faut le cacher.

AMOUR SOCRATIQUE.

Si l'amour qu'on a nommé *socratique & platonique* n'était qu'un sentiment honnête, il faut y applaudir : si c'était une débauche, il faut en rougir pour la Grèce.

Comment s'est-il pu faire qu'un vice destructeur

du genre-humain, s'il était général, qu'un attentat infâme contre la nature, soit pourtant si naturel? Il paraît être le dernier degré de la corruption réfléchie ; & cependant il est le partage ordinaire de ceux qui n'ont pas encore eu le tems d'être corrompus. Il est entré dans des cœurs tout-neufs, qui n'ont connu encore ni l'ambition, ni la fraude, ni la soif des richesses. C'est la jeunesse aveugle qui, par un instinct mal-démêlé, se précipite dans ce désordre au sortir de l'enfance, ainsi que dans l'onanisme. (*)

Le penchant des deux sexes l'un pour l'autre se déclare de bonne heure ; mais quoi qu'on ait dit des Africaines & des femmes de l'Asie méridionale, ce penchant est naturellement beaucoup plus fort dans l'homme que dans la femme : c'est une loi que la nature a établie pour tous les animaux : c'est toujours le mâle qui attaque la femelle.

Les jeunes mâles de notre espèce, élevés ensemble, sentant cette force que la nature commence à déployer en eux, & ne trouvant point l'objet naturel de leur instinct, se rejettent sur ce qui lui ressemble. Souvent un jeune garçon, par la fraîcheur de son teint, par l'éclat de ses couleurs, & par la douceur de ses yeux, ressemble pendant deux ou trois ans à une belle fille : si on l'aime, c'est parceque la nature se méprend ; on rend hommage au sexe, en s'attachant à ce qui en a les beautés ; & quand l'âge fait évanouir cette ressemblance, la méprise cesse.

(*) Voyez ONANISME.

Citraque juventam
Ætatis breve ver & primos carpere flores.

On n'ignore pas que cette méprise de la nature est beaucoup plus commune dans les climats doux que dans les glaces du Septentrion, parce que le sang y est plus allumé, & l'occasion plus fréquente; aussi ce qui ne paraît qu'une faiblesse dans le jeune *Alcibiade*, est une abomination dégoûtante dans un matelot hollandais, & dans un vivandier moscovite.

Je ne puis souffrir qu'on prétende que les Grecs ont autorisé cette licence. On cite le législateur *Solon*, parce qu'il a dit en deux mauvais vers :

« Tu chériras un beau garçon,
» Tant qu'il n'aura barbe au menton. (*a*) »

Mais en bonne-foi, *Solon* était-il législateur quand il fit ces deux vers ridicules (*b*)? il était jeune alors, & quand le débauché fut devenu sage, il ne mit point une telle infamie parmi les lois de sa république. Accusera-t-on *Théodore de Bèze* d'avoir prêché la pédérastie dans son Eglise, parce que dans sa jeunesse il fit des vers pour le jeune *Candide*? & qu'il dit :

Amplector hunc & illam.
« Je suis pour lui, je suis pour elle. »

(*a*) Traduction d'*Amyot*, grand-aumônier de France.

(*b*) Un certain moderne, nommé *Larcher*, répétiteur de collège, dans un libelle rempli d'erreurs en tout genre, & de la critique la plus grossière, ose citer je ne sais quel bouquin, dans lequel on appelle Socrate *Sanctus pæderastes*, *Socrate* Saint b.... Il n'a pas été suivi dans ces horreurs par l'abbé *Foucher*; mais cet Abbé, non moins grossier, s'est trompé encore lourdement sur *Zoroastre* & sur les anciens Persans. Il en a été vivement repris par un homme savant dans les langues orientales.

Il faudra dire, qu'ayant chanté des amours honteux dans son jeune âge, il eut dans l'âge mûr l'ambition d'être chef de parti, de prêcher la réforme, de se faire un nom. *Hic vir & ille puer.*

On abuse du texte de *Plutarque*, qui dans ses bavarderies, au Dialogue de l'amour, fait dire à un interlocuteur, que les femmes ne sont pas *dignes du véritable amour* (*) ; mais un autre interlocuteur soutient le parti des femmes, comme il le doit. On a pris l'objection pour la décision.

Il est certain, autant que la science de l'antiquité peut l'être, que l'amour socratique n'était point un amour infâme : c'est ce nom d'*amour* qui a trompé. Ce qu'on appelait *les amans d'un jeune-homme* étaient précisément ce que sont parmi nous les menins de nos princes ; ce qu'étaient les enfans-d'honneur ; des jeunes-gens attachés à l'éducation d'un enfant distingué, partageant les mêmes études, les mêmes travaux militaires : institution guerrière & sainte, dont on abusa comme des fêtes nocturnes & des orgies.

La troupe des amans, instituée par *Laïus*, était une troupe invincible de jeunes guerriers, engagés par serment à donner leur vie les uns pour les autres ; & c'est ce que la discipline antique a jamais eu de plus beau.

Sextus Empiricus & d'autres ont beau dire que ce vice était recommandé par les lois de la Perse. Qu'ils citent le texte de la loi ; qu'ils montrent le code des Persans ; & si cette abomination s'y trouvait, je ne

(*) Voyez FEMME.

la croirais pas ; je dirais que la chose n'est pas vraie ; par la raison qu'elle est impossible. Non, il n'est pas dans la nature humaine de faire une loi qui contredit & qui outrage la nature, une loi qui anéantirait le genre-humain, si elle était observée à la lettre. Mais moi, je vous montrerai l'ancienne loi des Perfans rédigée dans le *Sadder*. Il est dit, à l'article ou porte 9. *qu'il n'y a point de plus grand péché*. C'est en vain qu'un écrivain moderne a voulu justifier *Sextus Empiricus* & la pédérastie ; les lois de *Zoroastre*, qu'il ne connaissait pas, font un témoignage irréprochable que ce vice ne fut jamais recommandé par les Perses. C'est comme si on disait qu'il est recommandé par les Turcs. Ils le commettent hardiment ; mais les lois le punissent.

Que de gens ont pris des usages honteux & tolérés dans un pays, pour les lois du pays ! *Sextus Empiricus*, qui doutait de tout, devait bien douter de cette jurisprudence. S'il eût vécu de nos jours, & qu'il eût vu deux ou trois jeunes Jésuites abuser de quelques écoliers, aurait-il eu droit de dire que ce jeu leur est permis par les constitutions d'*Ignace de Loyola* ?

Il me sera permis de parler ici de l'amour socratique du révérend père *Polycarpe*, carme chaussé de la petite ville de Gex, lequel, en 1771, enseignait la religion & le latin à une douzaine de petits écoliers. Il était à-la-fois leur confesseur & leur régent, & il se donna auprès d'eux tous un nouvel emploi. On ne pouvait guère avoir plus d'occupations spirituelles & temporelles. Tout fut découvert ; il se

retira en Suiſſe, pays fort éloigné de la Grèce.

Ces amuſemens ont été aſſez communs entre les précepteurs & les écoliers. (*) Les moines chargés d'élever la jeuneſſe ont été toujours un peu adonnés à la pédéraſtie. C'eſt la ſuite néceſſaire du célibat auquel ces pauvres gens ſont condamnés.

Les ſeigneurs turcs & perſans font, à ce qu'on nous dit, élever leurs enfans par des eunuques: étrange alternative pour un pédagogue, d'être châtré ou ſodomite!

L'amour des garçons était ſi commun à Rome, qu'on ne s'aviſait pas de punir cette turpitude, dans laquelle preſque tout le monde donnait tête-baiſſée. *Octave-Auguſte*, ce meurtrier débauché & poltron, qui oſa exiler *Ovide*, trouva très-bon que *Virgile* chantât *Alexis*; *Horace*, ſon autre favori, feſait de petites odes pour *Ligurinus*. *Horace*, qui louait *Auguſte* d'avoir réformé les mœurs, propoſait également dans ſes Satyres un garçon & une fille; (*e*) mais l'ancienne loi *Scantinia*, qui défend la pédéraſtie, ſubſiſta toujours: l'empereur *Philippe* la remit en vigueur, & chaſſa de Rome les petits garçons qui feſaient ce métier. S'il y eut des écoliers ſpirituels & licencieux comme *Pétrone*, Rome eut des profeſſeurs tels que *Quintilien*. Voyez quelles précautions il apporte dans le chapitre du *Précepteur* pour conſerver la pureté de la première jeuneſſe: *Cavendum non ſolùm crimine turpitudinis, ſed etiam ſuſpicione.* En-

(*) Voyez PÉTRONE.

(*e*) . . . . *Præſtò puer, impetus in quem*
Continuò fiat,

fin je ne crois pas qu'il y ait jamais eu aucune nation policée qui ait fait des lois (*f*) contre les mœurs. (1)

(*f*) On devrait condamner Messieurs les non-conformistes à présenter tous les ans à la police un enfant de leur façon. L'ex-Jésuite *Desfontaines* fut sur le point d'être brûlé en place de Grève, pour avoir abusé de quelques petits savoyards qui ramonaient sa cheminée; des protecteurs le sauvèrent. Il fallait une victime; on brûla *des Chaufours* à sa place. Cela est bien fort; *est modus in rebus*: on doit proportionner les peines aux délits. Qu'auraient dit *César*, *Alcibiade*, le Roi de Bithynie *Nicomède*, le Roi de France *Henri III*, & tant d'autres Rois?

Quand on brûla *des Chaufours*, on se fonda sur les *établissemens de saint Louis*, mis en nouveau français au quinzième siècle. *Si aucun est soupçonne de b..... doit être mené à l'évêque; & se il en était prouvé, l'on le doit ardoir, & tuit li meuble sont au Baron*, &c *St Louis* ne dit pas ce qu'il faut faire au Baron, si le Baron est soupçonné, & se il en est prouvé. Il faut observer que par le mot de *b....* *saint Louis* entend les hérétiques, qu'on n'appelait point alors d'un autre nom. Une équivoque fit-brûler à Paris *des Chaufours*, gentilhomme Lorrain. *Despréaux* eut bien raison de faire une Satyre contre l'équivoque; elle a causé bien plus de mal qu'on ne croit.

(1) On nous permettra de faire ici quelques réflexions sur un sujet odieux & dégoûtant, mais qui malheureusement fait partie de l'histoire des opinions & des mœurs.

Cette turpitude remonte aux premières époques de la civilisation: l'histoire grecque, l'histoire romaine, ne permettent point d'en douter. Elle était commune chez ces peuples, avant qu'ils eussent formé une société régulière, dirigée par des lois écrites.

Cela suffit pour expliquer par quelle raison ces lois ont paru la traiter avec trop d'indulgence. On ne propose point à un peuple libre des lois sévères contre une action, quelle qu'elle soit, qui y est devenue habituelle. Plusieurs des nations germaniques eurent long-tems des lois écrites, qui admettaient la composition pour le meurtre. *Solon* se contenta donc de défendre cette turpitude entre les citoyens & les esclaves; les Athéniens pouvaient sentir les motifs politiques de cette defense, & s'y soumettre: c'était d'ailleurs contre les esclaves seuls, & pour les empêcher de corrompre les jeunes-gens libres, que cette loi avait été faite; & les pères-de-famille, quelles que fussent leurs mœurs, n'avaient aucun intérêt de s'y opposer.

La févérité des mœurs des femmes dans la Grèce, l'ufage des bains publics, la fureur pour les jeux où les hommes paraiffaient nus, confervèrent cette turpitude de mœurs, malgré les progrès de la fociété & de la morale. *Lycurgue*, en laiffant plus de liberté aux femmes, & par quelques autres de fes inftitutions, parvint à rendre ce vice moins commun à Sparte que dans les autres villes de la Grèce.

Quand les mœurs d'un peuple deviennent moins agreftes, qu'il connaît les arts, le luxe, les richeffes, s'il conferve fes vices, il cherche du moins à les voiler. La morale Chrétienne, en attachant de la honte aux liaifons entre les perfonnes libres, en rendant le mariage indiffoluble, en pourfuivant le concubinage par des cenfures, avait rendu l'adultère commun : comme toute efpèce de volupté était également un péché, il fallait bien préférer celui dont les fuites ne peuvent êtres publiques ; & par un renverfement fingulier, on vit de véritables crimes devenir plus communs, plus tolérés, & moins honteux dans l'opinion, que de fimples faibleffes. Quand les Occidentaux commencèrent à fe policer, ils imaginèrent de cacher l'adultère fous le voile de ce qu'on appelle galanterie ; les hommes avouaient hautement un amour qu'il était convenu que les femmes ne partageraient point ; les amans n'ofaient rien demander, & c'était tout au plus après dix ans d'amour pur, de combats, de victoires remportées dans les jeux, &c. qu'un chevalier pouvait efpérer de trouver un moment de faibleffe. Il nous refte affez de monumens de ce tems, pour nous montrer quelles étaient les mœurs que couvrait cette efpèce d'hypocrifie. Il en fut de même à peu-près chez les Grecs devenus polis ; les liaifons intimes entre des hommes n'avaient plus rien de honteux ; les jeunes-gens s'uniffaient par des fermens, mais c'était ceux de vivre & de mourir pour la patrie ; on s'attachait à un jeune-homme, au fortir de l'enfance pour le former, pour l'inftruire, pour le guider ; la paffion qui fe mêlait à ces amitiés, était une forte d'amour, mais d'amour pur. C'était feulement fous ce voile, dont la décence publique couvrait les vices, qu'ils étaient tolérés par l'opinion.

Enfin, de même que l'on a fouvent entendu chez les peuples modernes faire l'éloge de la galanterie chevalerefque, comme d'une inftitution propre à élever l'ame, à infpirer le courage, on fit auffi chez les Grecs l'éloge de cet amour, ...ait les citoyens entr'eux,

Platon dit que les Thébains firent une chose utile de la prescrire, parce qu'ils avaient besoin de polir leurs moeurs, de donner plus d'activité à leur ame, à leur esprit, engourdis par la nature de leur climat & de leur sol. On voit qu'il ne s'agit ici que d'amitié pure. C'est ainsi que, lorsqu'un Prince chrétien fesait publier un tournois où chacun devait paraître avec les couleurs de sa dame, il avait l'intention louable d'exciter l'émulation de ses chevaliers, & d'adoucir leurs moeurs ; ce n'était point l'adultère, mais seulement la galanterie, qu'il voulait encourager dans ses Etats. Dans Athènes, suivant *Platon*, on devait se borner à la tolérance. Dans les Etats monarchiques, il était utile d'empêcher ces liaisons entre les hommes ; mais elles étaient, dans les républiques, un obstacle à l'établissement durable de la tyrannie. Un tyran, en immolant un citoyen, ne pouvait savoir quels vengeurs il allait armer contre lui ; il était exposé sans cesse à voir dégénérer en conspirations les associations que cet amour formait entre les hommes.

Cependant, malgré ces idées, si éloignées de nos opinions & de nos moeurs, ce vice était regardé chez les Grecs comme une débauche honteuse, toutes les fois qu'il se montrait à découvert, & sans l'excuse de l'amitié ou des liaisons politiques. Lorsque *Philippe* vit sur le champ-de-bataille de Chéronée, tous les soldats qui composaient le *bataillon sacré*, le *bataillon des amis* à Thèbes, tués dans le rang où ils avaient combattu : *Je ne croirai jamais*, s'écria-t-il, *que de si braves gens aient pu faire ou souffrir rien de honteux.* Ce mot d'un homme souillé lui-même de cette infamie, est une preuve certaine de l'opinion générale des Grecs.

A Rome, cette opinion était plus forte encore : plusieurs héros grecs, regardés comme des hommes vertueux, ont passé pour s'être livrées à ce vice ; & chez les Romains, on ne le voit attribué à aucun de ceux dont on nous a vanté les vertus ; seulement il paraît que chez ces deux nations on n'y attachait ni l'idée de crime, ni même celle de déshonneur, à moins de ces excès qui rendent le goût même des femmes une passion avilissante. Ce vice est très-rare parmi nous, & il y serait presqu'inconnu sans les défauts de l'éducation publique.

Montesquieu prétend qu'il est commun chez quelques nations mahométanes, à cause de la facilité d'avoir des femmes ; nous croyons que c'est *difficulté* qu'il faut lire.

AMPLIFICATION.

On prétend que c'eſt une belle figure de rhétorique ; peut-être aurait-on plus raiſon, ſi on l'appelait *un défaut.* Quand on dit tout ce qu'on doit dire, on n'amplifie pas ; & quand on l'a dit, ſi on amplifie, on dit trop. Préſenter aux juges une bonne ou mauvaiſe action ſous toutes ſes faces, ce n'eſt point amplifier ; mais ajouter, c'eſt exagérer & ennuyer.

J'ai vu autrefois dans les collèges donner des prix d'amplification. C'était réellement enſeigner l'art d'être diffus. Il eût mieux valu peut-être donner des prix à celui qui aurait reſſerré ſes penſées, & qui par-là aurait appris à parler avec plus d'énergie & de force : mais en évitant l'amplification, craignez la ſéchereſſe.

J'ai entendu des profeſſeurs enſeigner que certains vers de *Virgile* ſont une amplification, par exemple, ceux-ci :

Nox erat, & placidum carpebant feſſa ſoporem
Corpora per terras, ſilvæque & ſæva quiërant
Æquora ; quùm medio volvuntur ſidera lapſu ;
Quùm tacet omnis ager, pecudes, pictæque volucres ;
Quæque lacus latè liquidos, quæque aſpera dumis
Rura tenent, ſomno poſitæ ſub nocte ſilenti
Lenibant curas, & corda oblita laborum :
At non infelix animi Phœniſſa.

Voici une traduction libre de ces vers de *Virgile*, qui ont tous été ſi difficiles à traduire par les poëtes français, excepté par M. *Delille* :

Les aſtres de la nuit roulaient dans le ſilence ;

Éole a suspendu les haleines des vents;
Tout se tait sur les eaux, dans les bois, dans les champs;
Fatigué des travaux qui vont bientôt renaître,
Le tranquille taureau s'endort avec son maître;
Les malheureux humains ont oublié leurs maux;
Tout dort, tout s'abandonne aux charmes du repos.
Phénisse veille & pleure.

Si la longue description du règne du sommeil dans toute la nature ne fesait pas un contraste admirable avec la cruelle inquiétude de *Didon*, ce morceau ne serait qu'une amplification puérile; c'est le mot, *at non infelix animi Phœnissa*, qui en fait le charme.

La belle ode de *Sapho*, qui peint tous les symptômes de l'amour, & qui a été traduite heureusement dans toutes les langues cultivées, ne serait pas sans-doute si touchante, si *Sapho* avait parlé d'une autre que d'elle-même: cette ode pourrait être alors regardée comme une amplification.

La description de la tempête au premier livre de l'Enéide n'est point une amplification; c'est une image vraie de tout ce qui arrive dans une tempête; il n'y a aucune idée répétée, & la répétition est le vice de tout ce qui n'est qu'amplification.

Le plus beau rôle qu'on ait jamais mis sur le théâtre dans aucune langue, est celui de *Phèdre*. Presque tout ce qu'elle dit serait une amplification fatigante, si c'était une autre qui parlât de la passion de *Phèdre*.

Athènes me montra mon superbe ennemi.
Je le vis, je rougis, je pâlis à sa vue.
Un trouble s'éleva dans mon ame éperdue.

Mes yeux ne voyaient plus, je ne pouvais parler.
Je sentis tout mon corps & transir & brûler;
Je reconnus Vénus & ses traits rédoutables,
D'un sang qu'elle poursuit tourmens inévitables.

Il est bien clair que, puisque Athènes lui montra son superbe ennemi *Hippolyte*, elle vit *Hippolyte*. Si elle rougit & pâlit à sa vue, elle fut sans-doute troublée. Ce serait un pléonasme, une redondance oiseuse dans une étrangère qui raconterait les amours de *Phèdre*; mais c'est *Phèdre* amoureuse & honteuse de sa passion; son cœur est plein, tout lui échappe.

Ut vidi, ut perii, ut me malus abstulit error.
Je le vis, je rougis, je pâlis à sa vue.

Peut-on mieux imiter *Virgile*?

Je sentis tout mon corps & transir & brûler;
Mes yeux ne voyaient plus, je ne pouvais parler.

Peut-on mieux imiter *Sapho*? ces vers, quoiqu'imités, coulent de source; chaque mot trouble les ames sensibles & les pénètre; ce n'est point une amplification, c'est le chef-d'œuvre de la nature & de l'art.

Voici, à mon avis, un exemple d'une amplification dans une tragédie moderne, qui d'ailleurs a de grandes beautés.

Tidée est à la cour d'Argos; il est amoureux d'une sœur d'*Electre*; il regrette son ami *Oreste* & son père; il est partagé entre sa passion pour *Electre*, & le dessein de punir le tyran. Au milieu de tant de soins & d'inquiétudes, il fait à son confident une longue description d'une tempête qu'il a essuyée il y a longtems.

Tu sais ce qu'en ces lieux nous venions entreprendre;

Tu ſais que Palamède, avant que de s'y rendre,
Ne voulut point tenter ſon retour dans Argos,
Qu'il n'eût interrogé l'oracle de Délos.
A de ſi juſtes ſoins on ſouſcrivit ſans peine:
Nous partîmes, comblés des bienfaits de Thyrrène;
Tout nous favoriſait; nous voguâmes long-tems
Au gré de nos deſirs, bien plus qu'au gré des vents:
Mais, ſignalant bientôt toute ſon inconſtance,
La mer en un moment ſe mutine & s'élance:
L'air mugit, le jour fuit; une épaiſſe vapeur
Couvre d'un voile affreux les vagues en fureur;
La foudre, éclairant ſeule une nuit ſi profonde,
A ſillons redoublés ouvre le ciel & l'onde;
Et comme un tourbillon, embraſſant nos vaiſſeaux,
Semble en ſources de feu bouillonner ſur les eaux.
Les vagues quelquefois, nous portant ſur leurs cimes,
Nous font rouler après ſous de vaſtes abymes,
Où les éclairs preſſés, pénétrant avec nous,
Dans des gouffres de feu ſemblaient nous plonger tous;
Le pilote effrayé, que la flamme environne,
Aux rochers qu'il fuyait lui-même s'abandonne.
A travers les écueils notre vaiſſeau pouſſé,
Se briſe, & nage enfin ſur les eaux diſperſé.

On voit peut-être dans cette deſcription le poëte qui veut ſurprendre les auditeurs par le récit d'un naufrage, & non le perſonnage qui veut venger ſon père & ſon ami, tuer le tyran d'Argos, & qui eſt partagé entre l'amour & la vengeance.

Lorſqu'un perſonnage s'oublie, & qu'il veut abſolument être poëte, il doit alors embellir ce défaut par les vers les plus correcfts & les plus élégans.

Ne voulut point tenter ſon retour dans Argos,
Qu'il n'eût interrogé l'oracle de Délos.

Ce tour familier semble ne devoir entrer que rarement dans la poësie noble. *Je ne voulus point aller à Orléans, que je n'eusse vu Paris.* Cette phrase n'est admise, ce me semble, que dans la liberté de la conversation.

A de si justes soins on souscrivit sans peine.

On souscrit à des volontés, à des ordres, à des desirs; je ne crois pas qu'on souscrive *à des soins.*

Nous voguâmes long-tems
Au gré de nos desirs, bien plus qu'au gré des vents.

Outre l'affectation & une sorte de jeu-de-mots du *gré des desirs* & du *gré des vents*, il y a là une contradiction évidente. Tout l'équipage *souscrivit* sans peine *aux justes soins* d'interroger l'oracle de Délos. Les desirs des navigateurs étaient donc d'aller à Délos; il ne voguaient donc pas au gré de leurs desirs, puisque le gré des vents les écartait de Délos, à ce que dit *Tidée.*

Si l'auteur a voulu dire, au contraire, que *Tidée* voguait au gré de ses desirs aussi bien, & encore plus qu'au gré des vents, il s'est mal exprimé. *Bien plus qu'au gré des vents*, signifie que les vents ne secondaient pas ses desirs & l'écartaient de sa route. *J'ai été favorisé dans cette affaire par la moitié du conseil bien plus que par l'autre*, signifie, par tous pays : La moitié du conseil a été pour moi, & l'autre contre. Mais si je dis : *La moitié du conseil a opiné au gré de mes desirs, & l'autre encore davantage*; cela veut dire que j'ai été secondé par tout le conseil, & qu'une partie m'a encore plus favorisé que l'autre.

J'ai réussi auprès du parterre bien plus qu'au gré des connaisseurs, veut dire : Les connaisseurs m'ont condamné.

Il faut que la diction soit pure & sans équivoque. Le confident de *Tidée* pouvait lui dire : Je ne vous entends pas : si le vent vous a mené à Délos & à Epidaure, qui est dans l'Argolide, c'était précisement votre route, & vous n'avez pas dû *voguer long-tems*. On va de Samos à Epidaure en moins de trois jours avec un bon vent d'est. Si vous avez essuyé une tempête, vous n'avez pas vogué au gré de vos desirs ; d'ailleurs vous deviez instruire plutôt le public que vous veniez de Samos. Les spectateurs veulent sàvoir d'où vous venez, & ce que vous voulez. La longue description recherchée d'une tempête me détourne de ces objets. C'est une amplification qui paraît oiseuse, quoiqu'elle présente de grandes images.

La mer signala bientôt toute son inconstance.

Toute l'inconstance que la mer signale ne semble pas une expression convenable à un héros, qui doit peu s'amuser à ces recherches. Cette mer, qui se *mutine & qui s'élance en un moment*, après avoir signalé *toute son inconstance*, intéresse-t-elle assez à la situation présente de *Tidée* occupé de la guerre ? Est-ce à lui de s'amuser à dire que la mer est inconstante, à débiter des lieux-communs ?

L'air mugit, le jour fuit ; une épaisse vapeur
Couvre d'un voile affreux les vagues en fureur.

Les vents dissipent les vapeurs, & ne les épaississent pas ; mais quand-même il ferait vrai qu'une épaisse

vapeur eût couvert les vagues en fureur d'un *voile affreux*, ce héros, plein de ses malheurs présens, ne doit pas s'appesantir sur ce prélude de tempête, sur ces circonstances, qui n'appartiennent qu'au poëte;

(Non erat his locus.)

La foudre, éclairant seule une nuit si profonde,
A sillons redoublés ouvre le ciel & l'onde;
Et comme un tourbillon, embrassant nos vaisseaux;
Semble en sources de feu bouillonner sur les eaux.

N'est-ce pas là une véritable amplification un peu trop empoulée ? Un tonnerre qui *ouvre l'eau & le ciel* par des *sillons*; qui en même tems est un *tourbillon de feu*, lequel *embrasse un vaisseau* & qui *bouillonne*, n'a-t-il pas quelque chose de trop peu naturel, de trop peu vrai, sur-tout dans la bouche d'un homme qui doit s'exprimer avec une simplicité noble & touchante, sur-tout après plusieurs mois que le péril est passé ?

Des *cimes de vagues*, qui font *rouler sous des abymes* des *éclairs pressés* & des *gouffres de feu*, semblent des expressions un peu boursouflées qui seraient souffertes dans une ode, & qu'*Horace* réprouvait avec tant de raison dans la tragédie :

(Projicit ampullas & sesquipedalia verba.)

Le pilote effrayé, que la flamme environne,
Aux rochers qu'il fuyait lui-même s'abandonne.

On peut s'abandonner aux vents; mais il me semble qu'on ne s'abandonne pas aux rochers.

Notre vaisseau poussé, nage dispersé.

Un vaisseau ne nage point dispersé; *Virgile* a dit;

non en parlant d'un vaisseau, mais des hommes qui ont fait naufrage:

Apparent rari nantes in gurgite vasto.

Voilà où le mot *nager* est à sa place. Les débris d'un vaisseau flottent, & ne nagent pas. *Desfontaines* a traduit ainsi ce beau vers de l'Enéide : *A peine un petit nombre de ceux qui montaient le vaisseau, purent se sauver à la nage.*

C'est traduire *Virgile* en style de gazette. Où est ce vaste gouffre que peint le poëte, *gurgite vasto ?* Où est l'*apparent rari nantes ?* Ce n'est pas avec cette sécheresse qu'on doit traduire l'Enéide. Il faut rendre image pour image, beauté pour beauté. Nous fesons cette remarque en faveur des commençans. On doit les avertir que *Desfontaines* n'a fait que le squelette informe de *Virgile*, comme il faut leur dire que la description de la tempête par *Tidée* est fautive & déplacée. *Tidée* devait s'étendre avec attendrissement sur la mort de son ami, & non sur la vaine description d'une tempête.

On ne présente ces réflexions que pour l'intérêt de l'art, & non pour attaquer l'artiste.

Ubi plura nitent in carmine, non ego paucis
Offendar maculis.

En faveur des beautés on pardonne aux défauts.

Quand j'ai fait ces critiques, j'ai tâché de rendre raison de chaque mot que je critiquais. Les satyriques se contentent d'une plaisanterie, d'un bon-mot, d'un trait piquant; mais celui qui veut s'instruire & éclairer les autres, est obligé de tout discuter avec le plus grand scrupule.

Plusieurs hommes de goût, & entre autres l'auteur du *Télémaque*, ont regardé comme une amplification le récit de la mort d'*Hippolyte* dans *Racine*. Les longs récits étaient à la mode alors. La vanité d'un acteur veut se faire écouter. On avait pour eux cette complaisance; elle a été fort blâmée. L'archevêque de Cambrai prétend que *Théramène* ne devait pas, après la catastrophe d'*Hippolyte*, avoir la force de parler si long-tems; qu'il se plaît trop à décrire *les cornes menaçantes* du monstre, & *ses écailles jaunissantes*, & *sa croupe qui se recourbe*; qu'il devait dire d'une voix entrecoupée: *Hippolyte est mort: un monstre l'a fait périr; je l'ai vu.*

Je ne prétends point défendre les écailles jaunissantes & la croupe qui se recourbe; mais en général cette critique, souvent répétée, me paraît injuste. On veut que *Théramène* dise seulement: *Hippolyte est mort; je l'ai vu, c'en est fait.*

C'est précisément ce qu'il dit, & en moins de mots encore...... *Hippolyte n'est plus.* Le père s'écrie, *Théramène* ne reprend ses sens que pour dire:

> J'ai vu des mortels périr le plus aimable;

& il ajoute ce vers si nécessaire, si touchant, si désespérant pour *Thésée*:

> Et j'ose dire encor, Seigneur, le moins coupable.

La gradation est pleinement observée, les nuances se font sentir l'une après l'autre.

Le père attendri demande *quel Dieu lui a ravi son fils, quelle foudre soudaine...?* Et il n'a pas le courage d'achever; il reste muet dans sa douleur;

Le tems même a mis le sceau de l'approbation presque universelle à des morceaux de poësie absurdes, parce qu'ils étaient mêlés à des traits éblouissans qui répandaient leur éclat sur eux, parce que les poëtes qui vinrent après ne firent pas mieux, parce que les commencemens informes de tout art ont toujours plus de réputation que l'art perfectionné ; parce que celui qui joua le premier du violon fut regardé comme un demi-dieu, & que *Rameau* n'a eu que des ennemis ; parce qu'en général les hommes jugent rarement par eux-mêmes, qu'ils suivent le torrent, & que le goût épuré est presque aussi rare que les talens.

Parmi nous aujourd'hui, la plupart des sermons, des oraisons-funèbres, des discours d'appareil, des harangues dans de certaines cérémonies, sont des amplifications ennuyeuses, des lieux-communs cent & cent fois répétés. Il faudrait que tous ces discours fussent très-rares pour être un peu supportables. Pourquoi parler, quand on n'a rien à dire de nouveau ? Il est tems de mettre un frein à cette extrême intempérance, & par-conséquent de finir cet article.

ANA, ANECDOTES.

Si l'on pouvait confronter *Suétone* avec les valets-de-chambre des douze *Césars*, pense-t-on qu'ils seraient toujours d'accord avec lui ? & en cas de dispute, quel est l'homme qui ne parierait pas pour les valets-de-chambre contre l'historien ?

Parmi nous, combien de livres ne sont fondés que sur des bruits de ville, ainsi que la physique ne fut fondée que sur des chimères répétées de siècle en siècle jusqu'à notre tems!

Ceux qui se plaisent à transcrire le soir dans leur cabinet ce qu'ils ont entendu dans le jour, devraient, comme *St Augustin*, faire un livre de rétractations au bout de l'année.

Quelqu'un raconte au grand-audiencier l'*Etoile* que *Henri IV*, chassant vers Creteil, entra seul dans un cabaret, où quelques gens-de-loi de Paris dînaient dans une chambre haute. Le Roi qui ne se fait pas connaître, & qui cependant devait être très-connu, leur fait demander par l'hôtesse s'ils veulent l'admettre à leur table, ou lui céder une partie de leur rôti pour son argent. Les Parisiens répondent, qu'ils ont des affaires particulières à traiter ensemble, que leur dîné est court, & qu'ils prient l'inconnu de les excuser.

Henri IV appelle ses gardes, & fait fouetter outrageusement les convives, *pour leur apprendre*, dit l'Etoile, *une autre fois à être plus courtois à l'endroit des gentils-hommes.*

Quelques auteurs, qui de nos jours se sont mêlés d'écrire la vie de *Henri IV*, copient *l'Etoile* sans examen, rapportent cette anecdote; &, ce qu'il y a de pis, ils ne manquent pas de la louer comme une belle action de *Henri IV*.

Cependant le fait n'est ni vrai, ni vraisemblable; & loin de mériter des éloges, c'eût été à-la-fois dans *Henri IV* l'action la plus ridicule, la plus lâ-

che, la plus tyrannique & la plus imprudente.

Premièrement, il n'eſt pas vraiſemblable qu'en 1502, *Henri IV*, dont la phyſionomie était ſi remarquable, & qui ſe montrait à tout le monde avec tant d'affabilité, fût inconnu dans Creteil auprès de Paris.

Secondement, *l'Etoile*, loin de conſtater ce conte impertinent, dit qu'il le tient d'un homme qui le tenait de M. de *Vitri*. Ce n'eſt donc qu'un bruit de ville.

Troiſièmement, il ſerait bien lâche & bien odieux de punir d'une manière infamante des citoyens aſſemblés pour traiter d'affaires, qui certainement n'avaient commis aucune faute en refuſant de partager leur dîner avec un inconnu très-indiſcret, qui pouvait fort aiſément trouver à manger dans le même cabaret.

Quatrièmement, cette action ſi tyrannique, ſi indigne d'un Roi, & même de tout honnête-homme, ſi puniſſable par les lois dans tout pays, aurait été auſſi imprudente que ridicule & criminelle; elle eût rendu *Henri IV* exécrable à toute la bourgeoiſie de Paris, qu'il avait tant d'intérêt de ménager.

Il ne fallait donc pas fouiller l'hiſtoire d'un conte ſi plat; il ne fallait pas déshonorer *Henri IV* par une ſi impertinente anecdote.

Dans un livre intitulé *Anecdotes littéraires*, imprimé chez *Durand*, en 1752, avec privilège, voici ce qu'on trouve, tome III, page 183: « Les amours » de *Louis XIV* ayant été jouées en Angleterre, » ce prince voulut auſſi faire jouer celles du roi

» *Guillaume.* L'abbé *Brueys* fut chargé par M. de
» *Torcy* de faire la pièce : mais, quoiqu'applaudie,
» elle ne fut pas jouée, parce que celui qui en était
» l'objet mourut sur ces entrefaites. »

Il y a autant de mensonges absurdes que de mots dans ce peu de lignes. Jamais on ne joua les amours de *Louis XIV* sur le théâtre de Londres. Jamais *Louis XIV* ne fut assez petit pour ordonner qu'on fît une comédie sur les amours du roi *Guillaume*. Jamais le roi *Guillaume* n'eût de maitresse ; ce n'était pas d'une telle faiblesse qu'on l'accusait. Jamais le marquis de *Torcy* ne parla à l'abbé *Brueys*. Jamais il ne put faire, ni à lui, ni à personne, une proposition si indiscrète & si puérile. Jamais l'abbé *Brueys* ne fit la comédie dont il est question. Fiez-vous après cela aux anecdotes.

Il est dit dans le même livre que *Louis XIV fut si content de l'opéra d'Isis, qu'il fit rendre un arrêt du conseil, par lequel il est permis à un homme de condition de chanter à l'opéra, & d'en retirer des gages sans déroger. Cet arrêt a été enregistré au parlement de Paris.*

Jamais il n'y eut une telle déclaration enregistrée au parlement de Paris. Ce qui est vrai, c'est que *Lulli* obtint en 1672, long-tems avant l'opéra d'Isis, des lettres portant permission d'établir son opéra, & fit insérer dans ces lettres que *les gentilshommes & les demoiselles pourraient chanter sur ce théâtre sans déroger.* Mais il n'y eut point de déclaration enregistrée. (*)

(*) Voyez OPÉRA.

Je lis dans l'*Histoire philosophique & politique du commerce dans les deux Indes*, tome IV, page 66, qu'on est fondé à croire que *Louis XIV n'eut de vaisseaux que pour fixer sur lui l'admiration, pour châtier Gênes & Alger*. C'est écrire, c'est juger au hazard; c'est contredire la vérité avec ignorance; c'est insulter *Louis XIV* sans raison: ce monarque avait cent vaisseaux de guerre & soixante mille matelots dès l'an 1678; & le bombardement de Gênes est de 1684.

De tous les *ana*, celui qui mérite le plus d'être mis au rang des mensonges imprimés, & sur-tout des mensonges insipides, est le *Segraisiana*. Il fut compilé par un copiste de *Ségrais*, son domestique, & imprimé long-tems après la mort du maître.

Le *Ménagiana*, revu par *la Monnoye*, est le seul dans lequel on trouve des choses instructives.

Rien n'est plus commun dans la plupart de nos petits livres nouveaux, que de voir de vieux bons-mots attribués à nos contemporains; des inscriptions, des épigrammes faites pour certains Princes, appliquées à d'autres.

Il est dit dans cette même *Histoire philosophique*, &c. tome I, page 63, que les Hollandais ayant chassé les Portugais de Malaca, le capitaine hollandais demanda au commandant Portugais quand il reviendrait? à quoi le vaincu répondit: *Quand vos péchés seront plus grands que les nôtres.* Cette réponse avait déjà été attribuée à un Anglais du tems du Roi de France, *Charles VII*, & auparavant à un émir Sarrazin en Sicile; au reste, cette réponse

eſt plus d'un capucin que d'un politique. Ce n'eſt pas parce que les Français étaient plus grands pécheurs que les Anglais, que ceux-ci leur ont pris le Canada.

L'auteur de cette même *Hiſtoire philoſophique*, *&c.* rapporte férieuſement, tome V, page 197, un petit conte inventé par *Steèle* & inſéré dans le *Spectateur*, & il veut faire-paſſer ce conte pour une des cauſes réelles des guerres entre les Anglais & les Sauvages. Voici l'hiſtoriette que *Steèle* oppoſe à l'hiſtoriette beaucoup plus plaiſante de la matrone d'Ephèſe. Il s'agit de prouver que les hommes ne ſont pas plus conſtans que les femmes. Mais dans *Pétrone*, la matrone d'Ephèſe n'a qu'une faibleſſe amuſante & pardonnable; & le marchand *Inkle*, dans le *Spectateur*, eſt coupable de l'ingratitude la plus affreuſe.

Ce jeune voyageur *Inkle* eſt ſur le point d'être pris par les Caraïbes dans le continent de l'Amérique, ſans qu'on diſe ni en quel endroit ni à quelle occaſion. La jeune *Jarika*, jolie caraïbe, lui ſauve la vie, & enfin s'enfuit avec lui à la Barbade. Dès qu'ils y ſont arrivés, *Inkle* va vendre ſa bienfaitrice au marché. Ah, ingrat! ah, barbare! lui dit *Jarika*! tu veux me vendre, & je ſuis groſſe de toi.--Tu es groſſe? répondit le marchand Anglais; tant mieux! je te vendrai plus cher.

Voilà ce qu'on nous donne pour une hiſtoire véritable, pour l'origine d'une longue guerre. Le diſcours d'une fille de Boſton à ſes juges qui la condamnaient à la correction pour la cinquième fois;

parce qu'elle était accouchée d'un cinquième enfant, est une plaisanterie, un pamphlet de l'illustre *Franklin*; & il est rapporté dans le même ouvrage comme une pièce authentique. Que de contes ont orné & défiguré toutes les histoires.

Dans un livre qui a fait beaucoup de bruit, (*) & où l'on trouve des réflexions aussi vraies que profondes, il est dit que le père *Mallebranche* est l'auteur de la *Prémotion physique*. Cette inadvertance embarrasse plus d'un lecteur, qui voudrait avoir la prémotion physique du père *Mallebranche*, & qui la chercherait très-vainement.

Il est dit dans ce livre que *Galilée* trouva la raison pour laquelle les pompes ne pouvaient élever les eaux au-dessus de trente-deux pieds. C'est précisément ce que *Galilée* ne trouva pas. Il vit bien que la pesanteur de l'air fesait élever l'eau; mais il ne put savoir pourquoi cet air n'agissait plus au-dessus de trente-deux pieds. Ce fut *Toricelli* qui devina qu'une colonne d'air équivalait à trente-deux pieds d'eau & à vingt-sept pouces de mercure ou environ.

Le même auteur, plus occupé de penser que de citer juste, prétend qu'on fit pour *Cromwel* cette épitaphe :

Ci gît le destructeur d'un pouvoir légitime,
Jusqu'à son dernier jour favorisé des cieux,
Dont les vertu méritaient mieux
Que le sceptre acquis par un crime.
Par quel destin faut-il, par quelle étrange loi,

(*) Le livre *de l'Esprit*.

Qu'à tous ceux qui sont nés pour porter la couronne,
Ce soit l'Usurpateur qui donne
L'exemple des vertus que doit avoir un Roi ?

Ces vers ne furent jamais faits pour *Cromwel*, mais pour le roi *Guillaume*. Ce n'est point une épitaphe, ce sont des vers pour mettre au bas du portrait de ce monarque. Il n'y a point *Ci gît*; il y a: *Tel fut le destructeur d'un pouvoir légitime*. Jamais personne en France ne fut assez sot pour dire que *Cromwel* avait donné l'exemple de toutes les vertus. On pouvait lui accorder de la valeur & du génie; mais le nom de *vertueux* n'était pas fait pour lui.

Dans un *Mercure* de France du mois de Septembre 1769, on attribue à *Pope* une épigramme faite en in-promptu sur la mort d'un fameux usurier. Cette épigramme est reconnue depuis deux cents ans en Angleterre pour être de *Shakespeare*. Elle fut faite en effet sur-le-champ par ce célèbre poëte. Un agent de change, nommé *Jean Dacombe*, qu'on appellait vulgairement *Dix-pour-cent*, lui demandait en plaisantant quelle épitaphe il lui ferait s'il venait à mourir ? *Shakespeare* lui répondit :

Ci gît un financier puissant,
Que nous appelons *Dix pour-cent*;
Je gagerais cent contre dix
Qu'il n'est pas dans le paradis.
Lorsque Belzébuth arriva
Pour s'emparer de cette tombe,
On lui dit : Qu'emportez-vous-là ?
—Eh ! c'est notre ami *Jean Daçombe*.

On vient de renouveller encore cette ancienne plaisanterie :

> Je sais bien qu'une homme d'église,
> Qu'on redoutait fort en ce lieu,
> Vient de rendre son ame à Dieu ;
> Mais je ne sais si Dieu l'a prise.

Il y a cent facéties, cent contes qui font le tour du monde depuis trente siècles. On farcit les livres de maximes qu'on donne comme neuves, & qui se retrouvent dans *Plutarque*, dans *Athénée*, dans *Sénèque*, dans *Plaute*, dans toute l'antiquité.

Ce ne sont-là que des méprises aussi innocentes que communes ; mais pour les faussetés volontaires, pour les mensonges historiques qui portent des atteintes à la gloire des Princes & à la réputation des particuliers, ce sont des délits sérieux.

De tous les livres grossis de fausses anecdotes, celui dans lequel les mensonges les plus absurdes sont entassés avec le plus d'impudence, c'est la compilation des prétendus *Mémoires de Madame de Maintenon*. Le fonds en étai vrai ; l'auteur avait eu quelques lettres de cette Dame, qu'une personne élevée à St-Cyr lui avait communiquées. Ce peu de vérités a été noyé dans un roman de sept tomes.

C'est là que l'auteur peint *Louis XIV* supplanté par un de ses valets-de-chambre ; c'est-là qu'il suppose des lettres de mademoiselle *Mancini*, depuis Connétable *Colonne*, à *Louis XIV*. C'est-là qu'il fait dire à cette nièce du cardinal *Mazarin*, dans une lettre au Roi : *Vous obéissez à un Prêtre ; vous n'êtes pas digne de moi, si vous aimez à servir. Je vous aime comme mes*

yeux, mais j'aime encore mieux votre gloire. Certainement l'auteur n'avait pas l'original de cette lettre.

« Mademoiselle de *la Vallière* (dit-il dans un autre endroit) » s'était jetée sur un fauteuil dans un » déshabillé léger ; là elle pensait à loisir à son » amant. Souvent le jour la retrouvait assise dans » une chaise, accoudée sur une table, l'œil fixe, » l'ame attachée au même objet dans l'extase de l'a» mour. Uniquement occupée du Roi, peut-être se » plaignait-elle en ce moment de la vigilance des » espions d'*Henriette*, & de la sévérité de la Reine» mère. Un bruit léger la retire de sa rêverie ; elle » recule de surprise & d'effroi. *Louis* tombe à ses » genoux. Elle veut s'enfuir ; il l'arrête : elle me» nace ; il l'appaise : elle pleure ; il essuie ses lar» mes. »

Une telle description ne serait pas même reçue aujourd'hui dans le plus fade de ces romans qui sont faits à peine pour les femmes-de-chambre.

Après la révocation de l'Edit de Nantes, on trouve un chapitre intitulé *Etat du cœur.* Mais à ces ridicules succèdent les calomnies les plus grossières contre le Roi, contre son fils, son petit-fils, le duc d'*Orléans* son neveu, tous les Princes du sang, les Ministres & les Généraux. C'est ainsi que la hardiesse, animée par la faim, produit des monstres. (*)

On ne peut trop précautionner les lecteurs contre cette foule de libelles atroces qui ont inondé si longtems l'Europe.

(*) Voyez HISTOIRE.

Anecdote hazardée de du Haillan.

Du Haillan prétend, dans un de ses opuscules, que *Charles VIII* n'était pas fils de *Louis XI*. C'est peut-être la raison secrète pour laquelle *Louis XI* négligea son éducation, & le tint toujours éloigné de lui. *Charles VIII* ne ressemblait à *Louis XI*, ni par l'esprit, ni par le corps. Enfin la tradition pouvait servir d'excuse à *du Haillan*; mais cette tradition était fort incertaine, comme presque toutes le sont.

La dissemblance entre les pères & les enfans est encore moins une preuve d'illégitimité, que la ressemblance n'est une preuve du contraire. Que *Louis XI* ait haï *Charles VIII*, cela ne conclud rien. Un si mauvais fils pouvait aisément être un mauvais père.

Quand-même douze *du Haillan* m'auraient assuré que *Charles VIII* était né d'un autre que de *Louis XI*, je ne devrais pas les en croire aveuglément. Un lecteur sage doit, ce me semble, prononcer comme les juges : *pater est is quem nuptiæ demonstrant.*

Anecdote sur Charles-Quint.

Charles-Quint avait-il couché avec sa sœur *Marguerite*, gouvernante des Pays-bas? en avait-il eu don *Juan d'Autriche*, frère intrépide du prudent *Philippe II*? nous n'avons pas plus de preuve, que nous n'en avons des secrets du lit de *Charlemagne*, qui coucha, dit-on, avec toutes ses filles. Pourquoi donc l'affirmer? Si la sainte Ecriture ne m'assurait pas que les filles de *Loth* eurent des enfans de leur propre père, & *Thamar* de son beau-père, j'hésiterais beaucoup à les en accuser. Il faut être discret.

Autre Anecdote plus hazardée.

ON a écrit que la ducheſſe de *Montpenſier* avait accordé ſes faveurs au moine *Jacques Clément*, pour l'encourager à aſſaſſiner ſon Roi. Il eût été plus habile de les promettre que de les donner. Mais ce n'eſt pas ainſi qu'on excite un Prêtre fanatique au parricide; on lui montre le Ciel, & non une femme. Son prieur *Bourgoing* était bien plus capable de le déterminer, que la plus grande beauté de la terre. Il n'avait point de lettres d'amour dans ſa poche quand il tua le Roi, mais bien les hiſtoires de *Judith* & *d'Aod*, toutes déchirées, toutes graſſes à force d'avoir été lues.

Anecdote ſur Henri IV.

Jean Châtel ni *Ravaillac* n'eurent aucun complice; leur crime avait été celui du tems; le cri de la Religion fut leur ſeul complice. On a ſouvent imprimé que *Ravaillac* avait fait le voyage de Naples & que le jéſuite *Alagona* avait prédit dans Naples la mort du Roi, comme le répète encore je ne ſais quel *Chiniac*. Les Jéſuites n'ont jamais été prophètes; s'ils l'avaient été, ils auraient prédit leur deſtruction: mais au contraire, ces pauvres gens ont toujours aſſuré qu'ils dureraient juſqu'à la fin des ſiècles. Il ne faut jamais jurer de rien.

De l'abjuration de Henri IV.

LE jéſuite *Daniel* a beau me dire, dans ſa très-sèche & très-fautive Hiſtoire de France, que *Henri IV*, avant d'abjurer, était depuis long-tems catho-

lique. J'en croirai plus *Henri IV* lui-même que le jésuite *Daniel.* Sa lettre à la belle *Gabrielle*, (*C'est demain que je fais le saut périlleux*,) prouve au moins qu'il avait encore dans le cœur autre chose que le Catholicisme. Si son grand *cœur* avait été depuis longtems si pénétré de la grâce efficace, il aurait peut-être dit à sa maitresse : *Ces Evêques m'édifient* ; mais il lui dit : *Ces gens-là m'ennuient.* Ces paroles sont-elles d'un bon catéchumène ?

Ce n'est pas un sujet de pyrrhonisme que les lettres de ce grand-homme à *Corisande d'Andouin* , comtesse de Grammont ; elles existent encore en original. L'auteur de l'*Essai sur les mœurs & l'esprit des Nations* rapporte plusieurs de ces lettres intéressantes. En voici des morceaux curieux :

Tous ces empoisonneurs sont tous Papistes. — J'ai découvert un tueur pour moi. — Les Prêcheurs romains prêchent tout-haut qu'il n'y a plus qu'une mort à voir, ils admonestent tout bon Catholique de prendre exemple (sur l'empoisonnement du prince de *Condé*) ; — *& vous êtes de cette religion ! — Si je n'étais Huguenot, je me ferais Turc.*

Il est difficile, après ces témoignages de la main de *Henri IV*, d'être fermement persuadé qu'il fût catholique dans le cœur.

Autre bévue sur Henri IV.

UN autre historien moderne de *Henri IV* accuse du meurtre de ce héros le duc de *Lerme* : *C'est*, dit-il, *l'opinion la mieux établie.* Il est évident que c'est l'opinion la plus mal établie. Jamais on n'en a parlé

en Espagne, & il n'y eut en France que le continuateur du Président de *Thou* qui donna quelque crédit à ces soupçons vagues & ridicules. Si le duc de *Lerme*, premier ministre, employa *Ravaillac*, il le paya bien mal. Ce malheureux était presque sans argent quand il fut saisi. Si le duc de *Lerme* l'avait séduit ou fait-séduire, sous la promesse d'une récompense proportionnée à son attentat, assurément *Ravaillac* l'aurait nommé, lui & ses émissaires, quand ce n'eût été que pour se venger. Il nomma bien le jésuite d'*Aubigny*, auquel il n'avait fait que montrer un couteau; pourquoi aurait-il épargné le duc de *Lerme*? C'est une obstination bien étrange, que celle de n'en pas croire *Ravaillac* dans son interrogatoire & dans les tortures. Faut-il insulter une grande maison espagnole sans la moindre apparence de preuves?

Et voilà justement comme on écrit l'Histoire.

La nation espagnole n'a guère recours à des crimes honteux; & les grands d'Espagne ont eu dans tous les tems une fierté généreuse qui ne leur a pas permis de s'avilir jusque-là.

Si *Philippe II* mit à prix la tête du prince d'*Orange*, il eut du moins le prétexte de punir un sujet rebelle; comme le Parlement de Paris mit à cinquante mille écus la tête de l'amiral *Coligni*; & depuis, celle du cardinal *Mazarin*. Ces proscriptions publiques tenaient de l'horreur des guerres civiles. Mais comment le duc de *Lerme* se serait-il adressé sécrètement à un misérable tel que *Ravaillac*?

Bévue sur le maréchal d'Ancre.

Le même auteur dit *que le Maréchal d'Ancre & sa femme furent écrasés, pour ainsi dire, par la foudre.* L'un ne fut à la vérité écrasé qu'à coups de pistolets, & l'autre brûlée en qualité de sorcière. Un assassinat & un arrêt de mort rendu contre une Maréchale de France, dame d'atour de la Reine, réputée magicienne, ne font honneur ni à la chevalerie, ni à la jurisprudence de ce tems-là. Mais je ne sais pourquoi l'historien s'exprime en ces mots : *Si ces deux misérables n'étaient pas complices de la mort du Roi ; ils méritaient du moins les plus rigoureux châtimens. Il est certain que, du vivant même du Roi, Concini & sa femme avaient avec l'Espagne des liaisons contraires aux desseins du Roi.*

C'est ce qui n'est point-du-tout certain ; cela n'est pas même vraisemblable. Ils étaient florentins ; le grand-Duc de Florence avait le premier reconnu *Henri IV.* Il ne craignait rien tant que le pouvoir de l'Espagne en Italie. *Concini* & sa femme n'avaient point de crédit du tems de *Henri IV.* S'ils avaient ourdi quelque trame avec le conseil de Madrid, ce ne pouvait être que par la Reine : c'est donc accuser la Reine d'avoir trahi son mari. Et, encore une fois, il n'est point permis d'inventer de telles accusations sans preuve. Quoi ! un écrivain, dans son grenier, pourra prononcer une diffamation que les Juges les plus éclairés du Royaume trembleraient d'écouter sur leur tribunal !

Pourquoi appeler un Maréchal de France & sa

femme, dame d'atour de la Reine, *ces deux misérables?* Le maréchal d'*Ancre*, qui avait levé une armée à ses frais contre les rebelles, mérite-t-il une épithète qui n'est convenable qu'à *Ravaillac*, à *Cartouche*, aux voleurs publics, aux calomniateurs publics?

Il n'est que trop vrai qu'il suffit d'un fanatique pour commettre un parricide sans aucun complice. *Damiens* n'en avait point. Il a répété quatre fois dans son interrogatoire, qu'il n'a commis son crime que par *principe de religion.* Je puis dire qu'ayant été autrefois à portée de connaître les convulsionnaires, j'en ai vu plus de vingt capables d'une pareille horreur, tant leur démence était atroce. La religion mal-entendue est une fièvre que la moindre occasion fait tourner en rage. Le propre du fanatisme est d'échauffer les têtes. Quand le feu qui fait bouillir ces têtes superstitieuses a fait tomber quelques flammèches dans une ame insensée & atroce; quand un ignorant furieux croit imiter saintement *Phinées*, *Aod*, *Judith* & leurs semblables, cet ignorant a plus de complices qu'il ne pense. Bien des gens l'ont excité au parricide sans le savoir. Quelques personnes proférent des paroles indiscrètes & violentes; un domestique les répète, il les amplifie, il les *enfuneste* encore, comme disent les Italiens; un *Châtel*, un *Ravaillac*, un *Damiens* les recueille; ceux qui les ont prononcées, ne se doutent pas du mal qu'ils ont fait. Ils sont complices involontaires; mais il n'y a eu ni complot, ni instigation. En un mot, on connaît bien mal l'esprit humain, si l'on ignore que

le fanatisme rend la populace capable de tout.

Anecdote sur l'Homme au masque de fer.

L'auteur du *Siècle de Louis XIV* est le premier qui ait parlé de l'homme au masque de fer dans une histoire avérée. C'est qu'il était très-instruit de cette anecdote qui étonne le siècle présent, qui étonnera la postérité, & qui n'est que trop véritable. On l'avait trompé sur la date de la mort de cet inconnu si singulièrement infortuné. Il fut enterré à Saint-Paul, le 3 Mars 1703, & non en 1704.

Il avait été d'abord enfermé à Pignerol avant de l'être aux îles de Sainte-Marguerite, & ensuite à la Bastille, toujours sous la garde du même homme, de ce *Saint-Mars* qui le vit mourir. Le père *Griffet*, jésuite, a communiqué au public le journal de la Bastille, qui fait foi des dates. Il a eu aisément ce journal, puisqu'il avait l'emploi délicat de confesseur des prisonniers renfermés à la Bastille.

L'homme au masque de fer est une énigme, dont chacun veut deviner le mot. Les uns ont dit que c'était le duc de *Beaufort*; mais le duc de *Beaufort* fut tué par les Turcs à la défense de Candie, en 1669; & l'homme au masque de fer était à Pignerol en 1662. D'ailleurs, comment aurait-on arrêté le duc de *Beaufort* au milieu de son armée? comment l'aurait on transféré en France sans que personne en fût rien? & pourquoi l'eût-on mis en prison, & pourquoi ce masque?

Les autres ont rêvé le comte de *Vermandois*, fils naturel de *Louis XIV*, mort publiquement de la pe-

tite vérole, en 1683, à l'armée, & enterré dans a ville d'Arras. (*a*)

On a ensuite imaginé que le duc de *Montmouth*, à qui le roi *Jacques* fit couper la tête publiquement dans Londres en 1685, était l'homme au masque de fer. Il aurait fallu qu'il eût ressuscité, & qu'ensuite il eût changé l'ordre des tems, qu'il eût mis l'année 1662 à la place de 1685; que le roi *Jacques*, qui ne pardonna jamais à personne, & qui par-là mérita tous ses malheurs, eût pardonné au duc de *Montmouth*, & eût fait mourir, au lieu de lui, un homme qui lui ressemblât parfaitement. Il aurait fallu trouver ce *Sosie*, qui aurait eu la bonté de se faire couper le coû en public pour sauver le duc de *Montmouth*. Il aurait fallu que toute l'Angleterre s'y fût méprise; qu'ensuite le roi Jacques eût prié instamment *Louis XIV* de vouloir bien lui servir de sergent & de geolier. Ensuite *Louis XIV*, ayant fait ce petit plaisir au roi *Jacques*, n'aurait pas manqué d'avoir les mêmes égards pour le roi *Guillaume* & pour la reine *Anne*, avec lesquels il fut en guerre; & il aurait soigneusement conservé auprès de ces deux Monarques sa dignité de geolier, dont le roi *Jacques* l'avait honoré.

(*a*) Dans les premières éditions de cet ouvrage, on avait dit que le Duc de *Vermandois* fut enterré dans la ville d'Aire. On s'était trompé.

Mais que ce soit dans Arras ou dans Aire, il est toujours constant qu'il mourut de la petite-vérole, & qu'on lui fit des obsèques magnifiques. Il faut être fou pour imaginer qu'on enterra une bûche à sa place, que *Louis XIV* fit faire un service solennel à cette bûche, & que, pour achever la convalescence de son propre fils, il l'envoya prendre l'air à la bastille pour le reste de sa vie avec un masque de fer sur le visage.

cent mille par ménage. — Ce teſtament jette l'argent par les fenêtres.

Que lorſqu'on établit un nouvel impôt, on augmente la paye des ſoldats. — Ce qui n'eſt jamais arrivé, ni en France, ni ailleurs.

Qu'il faut faire-payer la taille aux Parlemens & aux autres Cours ſupérieures. — Moyen infaillible pour gagner leurs cœurs, & pour rendre la Magiſtrature reſpectable.

Qu'il faut forcer la Nobleſſe de ſervir, & l'enrôler dans la cavalerie. — Pour mieux conſerver tous ſes privilèges.

Que de trente millions à ſupprimer, il y en a près de ſept dont le rembourſement ne devant être fait qu'au denier cinq, *la ſuppreſſion ſe fera en ſept années & demie de jouiſſance.* — De façon que, ſuivant ce calcul, cinq pour cent en ſept ans & demi feraient cent francs, au lieu qu'ils ne ſont que trente-ſept & demi : & ſi on entend par le denier cinq la cinquième partie du capital, les cent francs ſeront rembourſés en cinq années juſtes. Le compte n'y eſt pas ; le teſtateur calcule aſſez mal.

Que Gènes était la plus riche ville d'Italie. — Ce que je lui ſouhaite.

Qu'il faut être bien chaſte. — Le teſtateur reſſemblait à certains prédicateurs. Faites ce qu'ils diſent, & non ce qu'ils font.

Qu'il faut donner une abbaye à la ſainte Chapelle de Paris. — Choſe importante dans la criſe où l'Europe était alors, & dont il ne parle pas !

Que le pape Benoît XI embarraſſa beaucoup les Corde-

liers, piqués sur le sujet de la pauvreté, savoir des revenus de St. François, qui s'animèrent à tel point, qu'ils lui firent la guerre par livres. — Chose plus importante encore, & plus savante! sur-tout quand on prend *Jean XXII* pour *Benoît XI*, & quand dans un testament politique on ne parle ni de la manière dont il faut conduire la guerre contre l'Empire & l'Espagne, ni des moyens de faire la paix, ni des dangers présens, ni des ressources, ni des alliances, ni des généraux, ni des ministres qu'il faut employer, ni même du dauphin, dont l'éducation importait tant à l'Etat; enfin d'aucun objet du ministère.

Je consens de tout mon cœur qu'on charge, puisqu'on le veut, la mémoire du cardinal de *Richelieu*, de ce malheureux ouvrage, rempli d'anachronismes, d'ignorances, de calculs ridicules, de faussetés reconnues, dont tout commis un peu intelligent aurait été incapable; qu'on s'efforce de persuader que le plus grand ministre a été le plus ignorant & le plus ennuyeux, comme le plus extravagant de tous les écrivains. Cela peut faire quelque plaisir à tous ceux qui détestent sa tyrannie.

Il est bon même, pour l'histoire de l'esprit humain, qu'on sache que ce détestable ouvrage fut loué pendant plus de trente ans, tandis qu'on le croyait d'un grand ministre.

Mais il ne faut pas trahir la vérité, pour faire croire que le livre est du cardinal de *Richelieu*. Il ne faut pas dire *qu'on a trouvé une suite du premier chapitre du Testament politique, corrigée en plusieurs endroits de la main du cardinal de Richelieu*, parce que cela n'est

pas vrai. On a trouvé au bout de cent ans un manuscrit intitulé : *Narration succincte* ; cette narration succincte n'a aucun rapport au Testament politique. Cependant on a eu l'artifice de la faire imprimer, comme un premier chapitre du Testament, avec des notes.

A l'égard des notes, on ne sait de quelles mains elles sont.

Ce qui est très-vrai, c'est que le Testament prétendu ne fit du bruit dans le monde que trente-huit ans après la mort du cardinal ; qu'il ne fut imprimé que quarante-deux ans après cette mort ; qu'on n'en a jamais vu l'original signé de lui ; que le livre est très-mauvais, & qu'il ne mérite guère qu'on en parle.

Autres Anecdotes.

Charles I, cet infortuné roi d'Angleterre, est-il l'auteur du fameux livre *Eikôn basiliké* ? ce roi aurait-il mis un titre grec à son livre ?

Le comte de *Moret*, fils de *Henri IV*, blessé à la petite escarmouche de Castelnaudari, vecut-il jusqu'en 1693 sous le nom de l'ermite frère *Jean-Baptiste* ? Quelle preuve a-t-on que cet ermite était fils de *Henri IV* ? Aucune.

Jeanne d'Albret de Navarre, mère de *Henri IV*, épousa-t-elle, après la mort d'*Antoine*, un gentilhomme nommé *Goyon*, tué à la Saint-Barthélemi ? en eut-elle un fils, prédicant à Bordeaux ? ce fait se trouve très-détaillé dans les Remarques sur les réponses de *Bayle* aux questions d'un Provincial, *in-folio*, page 689.

Marguerite de Valois, épouse de *Henri IV*, ac-

couchа-t-elle de deux enfans secrètement pendant son mariage? On remplirait des volumes de ces singularités.

C'est bien la peine de faire tant de recherches pour découvrir des choses si inutiles au genre-humain! Cherchons comment nous pourrons guérir les écrouelles, la goutte, la pierre, la gravelle, & mille maladies chroniques ou aigües. Cherchons des remèdes contre les maladies de l'ame, non moins funestes & non moins mortelles : travaillons à perfectionner les arts, à diminuer les malheurs de l'espèce humaine ; & laissons là les Ana, les Anecdotes, les Histoires curieuses de notre tems ; le Nouveau choix de Vers si mal choisis, cité à tout moment dans le Dictionnaire de Trévoux ; & les Recueils des prétendus bons-mots, &c. ; & les Lettres d'un ami à un ami ; & les Lettres anonymes ; & les Réflexions sur la Tragédie nouvelle, &c. &c. &c.

Je lis dans un livre nouveau, que *Louis XIV* exempta de tailles, pendant cinq ans, tous les nouveaux mariés. Je n'ai trouvé ce fait dans aucun recueil d'Edits, dans aucun Mémoire du tems.

Je lis dans le même livre, que le Roi de Prusse fait donner cinquante écus à toutes les filles grosses. On ne pourrait à la vérité mieux placer son argent, & mieux encourager la propagation : mais je ne crois pas que cette profusion royale soit vraie ; du moins je ne l'ai pas vue.

Anecdote ridicule sur Théodoric.

VOICI une anecdote plus ancienne qui me tombe sous la main, & qui me semble fort étrange. Il est dit dans une Histoire chronologique d'Italie, que le grand *Théodoric* Arien, cet homme qu'on nous peint si sage, *avait parmi ses Ministres un catholique qu'il aimait beaucoup, & qu'il trouvait digne de toute sa confiance. Ce Ministre croit s'assurer de plus en plus la faveur de son maître en embrassant l'Arianisme; & Théodoric lui fait aussitôt couper la tête*, en disant : *Si cet homme n'a pas été fidèle à* DIEU, *comment le sera-t-il envers moi qui ne suis qu'un homme?*

Le compilateur ne manque pas de dire, *que ce trait fait beaucoup d'honneur à la manière de penser de Théodoric à l'égard de la religion.*

Je me pique de penser, à l'égard de la religion, mieux que l'ostrogot *Théodoric*, assassin de *Symmaque* & de *Boèce*, puisque je suis bon catholique, & que *Théodoric* était Arien. Mais je déclarerais ce Roi digne d'être lié comme enragé, s'il avait eu la bêtise atroce dont on le loue. Quoi! il aurait fait-couper la tête sur-le-champ à son Ministre favori, parce que ce Ministre aurait été à la fin de son avis! Comment un adorateur de DIEU, qui passe de l'opinion d'*Athanase* à l'opinion d'*Arius* & d'*Eusèbe*, est-il infidèle à DIEU? il était tout au plus infidèle à *Athanase*, & à ceux de son parti, dans un tems où le monde était partagé entre les Athanasiens & les Eusébiens. Mais *Théodoric* ne devait pas le regarder comme un homme infidèle à DIEU, pour

pour avoir rejetté le terme de *consubstanciel* après l'avoir admis. Faire-couper la tête à son favori sur une pareille raison, c'est certainement l'action du plus méchant fou & du plus barbare sot qui ait jamais existé.

Que diriez-vous de *Louis XIV*, s'il eût fait-couper sur-le-champ la tête au duc de *la Force*, parce que le duc de la *Force* avait quitté le Calvinisme pour la religion de *Louis XIV* ?

Anecdote sur le Maréchal de Luxembourg.

J'OUVRE dans ce moment une Histoire de Hollande, & je trouve que le Maréchal de *Luxembourg*, en 1672, fit cette harangue à ses troupes : *Allez, mes enfans, pillez, volez, tuez, violez ; & s'il y a quelque chose de plus abominable, ne manquez pas de le faire, afin que je voie que je ne me suis pas trompé en vous choisissant comme les plus braves des hommes.*

Voilà certainement un jolie harangue : elle n'est pas plus vraie que celles de *Tite-Live ;* mais elle n'est pas dans son goût. Pour achever de déshonorer la typographie, cette belle pièce se retrouve dans des Dictionnaires nouveaux, qui ne sont que des impostures par ordre alphabétique.

Anecdote sur Louis XIV.

C'EST une petite erreur dans l'Abrégé chronologique de l'histoire de France, de supposer que *Louis XIV*, après la paix d'Utrecht dont il était redevable à l'Angleterre, après neuf années de malheurs, après les grandes victoires que les Anglais avaient remportées, ait dit à l'ambassadeur d'Angleterre : *J'ai*

toujours été le maître chez moi, quelquefois chez les autres ; ne m'en faites pas souvenir. J'ai dit ailleurs que ce discours aurait été très-déplacé, très-faux à l'égard des Anglais, & aurait exposé le Roi à une réponse accablante. L'auteur même m'avoua que le marquis de *Torci*, qui fut toujours présent à toutes les audiences du comte de *Stairs*, ambassadeur d'Angleterre, avait toujours démenti cette anecdote. Elle n'est assurément ni vraie, ni vraisemblable, & n'est restée dans les dernières éditions de ce livre, que parce qu'elle avait été mise dans la première. Cette erreur ne dépare point-du-tout un ouvrage d'ailleurs très-utile, où tous les grands événemens, rangés dans l'ordre le plus commode, sont d'une vérité reconnue.

Tous ces petits contes, dont on a voulu orner l'histoire, la déshonorent ; & malheureusement presque toutes les anciennes histoires ne sont guère que des contes. *Mallebranche* à cet égard avait raison de dire, « qu'il ne fesait pas plus de cas de l'histoire que des nouvelles de son quartier. »

Lettre de M. Voltaire sur plusieurs Anecdotes.

Nous croyons devoir terminer cet article des *Anecdotes* par une lettre de M. de *Voltaire* à M. *Damilaville*, philosophe intrépide, & qui seconda plus que personne son ami M. de *Voltaire* dans la catastrophe mémorable des *Calas* & des *Sirven*. Nous prenons cette occasion de célébrer, autant qu'il est en nous, la mémoire de ce citoyen, qui dans une vie obscure a montré des vertus qu'on ne rencontre guère dans le grand monde. Il fesait le bien pour le bien-même, fuyant les hommes brillans, & servant les malheureux avec

le zèle de l'enthousiasme. Jamais homme n'eût plus de courage dans l'adversité & à la mort. Il était l'ami intime de de M. de *Voltaire* & de M. *Diderot*. Voici la lettre en question.

Au château de Ferney, 7 Mai 1762.

« PAR quel hazard s'est-il pu faire, mon cher » ami, que vous ayez lu quelques feuilles de l'An» née littéraire de maître *Aliboron*? chez qui avez» vous trouvé ces rapsodies? Il me semble que vous » ne voyez pas d'ordinaire mauvaise compagnie. » Le monde est inondé des sottises des folliculaires » qui mordent parce qu'ils ont faim, & qui gagnent » leur pain à dire de plates injures.

» Ce pauvre *Fréron*, (*b*) à ce que j'ai oui di-

(*b*) Le folliculaire dont on parle est celui-là même qui, ayant été chassé des Jésuites, a composé des libelles pour vivre, & qui a rempli ses libelles d'anecdotes prétendues littéraires. En voici une sur son compte.

Lettre du sieur Royou, avocat au parlement de Bretagne, beau-frère du nommé Fréron, Mardi matin 6 Mars 1770.

« *Fréron* épousa ma sœur, il y a trois ans, en Bretagne: » mon pere donna vingt mille livres de dot. Il les dissipa avec » des filles, & donna du mal à ma sœur. Après quoi il la » fit-partir pour Paris, dans le panier du coche, & la » fit-coucher en chemin sur la paille. Je courus demander » raison à ce malheureux. Il feignit de se repentir. Mais » comme il fesait le métier d'espion, & qu'il sut qu'en » qualité d'avocat j'avais pris parti dans les troubles de » Bretagne, il m'accusa auprès de M. de... & obtint une » lettre-de-cachet pour me faire-enfermer. Il vint lui-même » avec des archers dans la rue des Noyers, un lundi à » dix heures du matin, me fit-charger de chaînes, se » mit à côté de moi dans un fiacre, & tenait lui-même » le bout de la chaîne, &c. »

Nous ne jugeons point ici entre les deux beaux frères. Nous avons la lettre originale. On dit que ce *Fréron* n'a pas laissé de parler de religion & de vertu dans ses feuilles. Adressez-vous à son marchand de vin.

» re, est comme les gueuses des rues de Paris,
» qu'on tolère quelque tems pour le service des
» jeunes - gens désœuvrés, qu'on renferme à l'hôpi-
» tal trois ou quatre fois par an, & qui en sortent
» pour reprendre leur premier métier.

» J'ai lu les feuilles que vous m'avez envoyées.
» Je ne suis pas étonné que maître *Aliboron* crie un
» peu sous les coups de fouet que je lui a donnés.
» Depuis que je me suis amusé à immoler ce po-
» lisson à la risée publique sur tous les théâtres
» de l'Europe, il est juste qu'il se plaigne un peu.
» Je ne l'ai jamais vu, Dieu merci. Il m'écrivit
» une grande lettre, il y a environ vingt ans. J'a-
» vais entendu parler de ses mœurs, & par consé-
» quent je ne lui fis point de réponse. Voilà l'ori-
» gine de toutes les calomnies qu'on dit qu'il dé-
» bita contre moi dans ses feuilles. Il faut le laisser
» faire; les gens condamnés par leurs juges ont per-
» mission de leur dire des injures.

» Je ne sais ce que c'est qu'une comédie italien-
» ne qu'il m'impute, intitulée : *Quand me mariera-
» t-on?* Voila la première fois que j'en ai entendu
» parler. C'est un mensonge absurde. DIEU a vou-
» lu que j'aie fait des pièces-de-théâtre pour mes
» péchés; mais je n'ai jamais fait de farçe italien-
» ne. Rayez cela de vos anecdotes.

» Je ne sais comment une lettre que j'écrivis à
» milord *Littleton*, & sa réponse, sont tombées entre
» les mains de ce *Fréron*; mais je puis vous assu-
» rer qu'elles sont toutes deux entièrement falsi-
» fiées. Jugez-en; je vous envoie les originaux.

» Ces messieurs les folliculaires ressemblent as-
» sez aux chiffonniers, qui vont ramassant des or-
» dures pour faire du papier..

» Ne voilà-t-il pas encore une belle anecdote, &
» bien digne du public, qu'une lettre de moi au
» professeur *Haller*, & une lettre du professeur *Hal-*
» *ler* à moi ! & de quoi s'avisa M. *Haller* de faire
» courir mes lettres & les siennes ? & de quoi s'a-
» vise un folliculaire de les imprimer & de les fal-
» sifier pour gagner cinq sous ? Il me la fait signer
» du château de Tournex, où je n'ai jamais demeuré.

» Ces impertinences amusent un moment des
» jeunes-gens oisifs, & tombent le moment d'après
» dans l'éternel oubli où tous les riens de ce tems-
» ci tombent en foule.

» L'anecdote du cardinal de *Fleuri* sur le *Quem-*
» *admodùm* que *Louis XIV* n'entendait pas, est très-
» vraie. Je ne l'ai rapportée dans le *Siècle de Louis*
» *XIV* que parce que j'en étais sûr ; & je n'ai point
» rapporté celle du *Nicticorax*, parce que je n'en
» étais pas sûr. C'est un vieux conte qu'on me fe-
» sait dans mon enfance au collège des Jésuites,
» pour me faire sentir la supériorité du père de *la*
» *Chaise* sur le grand-aumônier de France. On pré-
» tendait que le grand-aumônier, interrogé sur la
» signification de *nicticorax*, dit que c'était un capi-
» taine du roi *David*, & que le révérend père *la*
» *Chaise* assura que c'était un hibou ; peu m'impor-
» te ; & très-peu m'importe encore qu'on fredon-
» ne pendant un quart-d'heure, dans un latin ridi-
» cule, un *nicticorax* grossièrement mis en musique.

» Je n'ai point prétendu blâmer *Louis XIV* d'i-
» gnorer le latin ; il favait gouverner, il favait
» faire-fleurir tous les arts: cela vaut mieux que
» d'entendre *Cicéron.* D'ailleurs cette ignorance du
» latin ne venait pas de fa faute, puifque dans
» fa jeuneffe il apprit de lui-même l'italien & l'ef-
» pagnol.
» Je ne fais pas pourquoi l'homme que le fol-
» liculaire fait-parler, me reproche de citer le car-
» dinal de *Fleuri*, & s'égaie à dire *que j'aime à citer*
» *de grands noms.* Vous favez, mon cher ami, que
» mes grands noms font ceux de *Newton*, de *Locke*,
» de *Corneille*, de *Racine*, de *la Fontaine*, de *Boileau.*
» Si le nom de *Fleuri* était grand pour moi, ce fe-
» rait le nom de l'abbé *Fleuri*, auteur des difcours
» patriotiques & favans, qui ont fauvé de l'oubli
» fon Hiftoire eccléfiaftique; & non pas le cardi-
» nal de *Fleuri*, que j'ai fort connu avant qu'il fût
» miniftre, & qui, quand il le fut, fit-exiler un
» des plus refpectables hommes de France, l'abbé
» *Pucelle*, & empêcha bénignement pendant tout
» fon miniftère qu'on ne foutînt les quatre fameu-
» fes propofitions fur lefquelles eft fondée la li-
» berté françaife dans les chofes eccléfiaftiques.
» Je ne connais de grands-hommes que ceux qui
» ont rendu de grands fervices au genre-humain.
» Quand j'amaffai des matériaux pour écrire le
» *Siècle de Louis XIV*, il fallut bien confulter des
» généraux, des miniftres, des aumôniers, des da-
» mes, & des valets-de-chambre. Le cardinal de
» *Fleuri* avait été aumônier, & il m'apprit fort peu

» de chose. M. le maréchal de *Villars* m'apprit beau» coup pendant quatre ou cinq années de tems, » comme vous le savez; & je n'ai pas dit tout ce » qu'il voulut bien m'apprendre.

» M. le duc d'*Antin* me fit part de plusieurs anec» dotes, que je n'ai données que pour ce qu'elles » valaient.

» M. de *Torci* fut le premier qui m'apprit, par » une seule ligne en marge de mes questions, que » *Louis XIV* n'eut jamais de part à ce fameux tes» tament du roi d'Espagne *Charles II*, qui changea » la face de l'Europe.

» Il n'est pas permis d'écrire une Histoire con» temporaine, autrement qu'en consultant avec as» siduité & en confrontant tous les témoignages. » Il y a des faits que j'ai vus par mes yeux, & » d'autres par des yeux meilleurs. J'ai dit la plus » exacte vérité sur le choses essentielles.

» Le Roi régnant m'a rendu publiquement cette » justice: je crois ne m'être guère trompé sur les » petites anecdotes, dont je fais très-peu de cas; » elles ne sont qu'un vain amusement. Les grands » évènemens instruisent.

» Le roi *Stanislas*, duc de Lorraine, m'a rendu » le témoignage authentique que j'avais parlé de » toutes les choses importantes arrivées sous le » règne de *Charles XII*, ce héros imprudent, com» me si j'en avais été le témoin oculaire.

» A l'égard des petites circonstances, je les aban» donne à qui voudra; je ne m'en soucie pas plus » que de l'histoire des quatre fils *Aymon*.

» J'eſtime bien autant celui qui ne ſait pas une » anecdote inutile, que celui qui la ſait.

» Puiſque vous voulez être inſtruit des baga» telles & des ridicules, je vous dirai que votre » malheureux folliculaire ſe trompe, quand il pré» tend qu'il a été joué ſur le théâtre de Londres. » avant d'avoir été berné ſur celui de Paris par » *Jérome Carré*. La traduction, ou plutôt l'imitation » de la comédie de l'Ecoſſaiſe & de *Fréron*, faite » par M. *George Colman*, n'a été jouée ſur le théâ» tre de Londres qu'en 1766, & n'a été imprimée » qu'en 1767, chez *Beket* & *de Hondt*. Elle a eu » autant de ſuccès à Londres qu'à Paris, parce que » par tout pays on aime la vertu des *Lindanes* & » des *Freeport*, & qu'on déteſte les folliculaires qui » barbouillent du papier, & mentent pour de l'ar» gent. Ce fut l'illuſtre *Garrick* qui compoſa l'épi» logue. M. *George Colman* m'a fait l'honneur de » m'envoyer ſa pièce ; elle eſt intitulée, *The En*» *glish Merchant*.

» C'eſt une choſe aſſez plaiſante, qu'à Londres, » à Pétersbourg, à Vienne, à Gènes, à Parme, & » juſqu'en Suiſſe, on ſe ſoit également moqué de » ce *Fréron*. Ce n'eſt pas à ſa perſonne qu'on en » voulait; il prétend que l'Ecoſſaiſe ne réuſſit à Pa» ris que parce qu'il y eſt déteſté. Mais la pièce » a réuſſi à Londres, à Vienne, où il eſt inconnu. » Perſonne n'en voulait à *Pourceaugnac*, quand *Pour*» *ceaugnac* fit-rire l'Europe.

» Ce ſont-là des anecdotes littéraires aſſez bien » conſtatées ; mais ce ſont, ſur ma parole, les vé-

» rités les plus inutiles qu'on ait jamais dites. Mon » ami, un chapitre de *Cicéron*, *de Officiis*, & *de Naturâ deorum*, un chapitre de *Locke*, une lettre provinciale, une bonne fable de *la Fontaine*, des vers » de *Boileau* & de *Racine*, voilà ce qui doit occuper un vrai littérateur.

» Je voudrais bien savoir quelle utilité le public » retirera de l'examen que fait le folliculaire, si je » demeure dans un château ou dans une maison-de-campagne. J'ai lu dans une des quatre cents brochures faites contre moi par mes confrères de » la plume, que Mme la duchesse de *Richelieu* m'avait fait présent un jour d'un carrosse fort joli » & de deux chevaux gris-pommelés, que cela déplut fort à M. le duc de *Richelieu*. Et là-dessus » on bâtit une longue histoire. Le bon de l'affaire, » c'est que dans ce tems-là M. le duc de *Richelieu* » n'avait point de femme.

» D'autres impriment mon Porte-feuille retrouvé; d'autres mes Lettres à M. *B*. & à Madame » *D*., à qui je n'ai jamais écrit; & dans ces lettres, toujours des anecdotes!

» Ne vient-on pas d'imprimer les Lettres prétendues de la reine *Christine*, de *Ninon Lenclos*? &c. » &c. Des curieux mettent ces sottises dans leurs » bibliothèques, & un jour quelque érudit aux gages d'un libraire les fera-valoir comme des monumens précieux de l'histoire. Quel fatras! quelle pitié! quel opprobre de la littérature! quelle » perte de tems! »

On ferait bien aisément un très-gros volume sur ce

anecdotes ; mais en général on peut assurer qu'elles ressemblent aux vieilles chartes des moines. Sur mille il y en a huit cents de fausses. Mais, & vieilles chartes en parchemin, & nouvelles anecdotes imprimées chez *Pierre Marteau*, tout cela est fait pour gagner de l'argent.

Anecdote singulière sur le P. Fouquet, ci-devant Jésuite.

(Ce morceau est inséré en partie dans les Lettres juives.)

En 1723, le père *Fouquet* jésuite revint en France, de la Chine où il avait passé vingt-cinq ans. Des disputes de religion l'avaient brouillé avec ses confrères. Il avait porté à la Chine un évangile différent du leur, & rapportait en Europe des mémoires contre eux. Deux lettrés de la Chine avaient fait le voyage avec lui. L'un de ces lettrés était mort sur le vaisseau ; l'autre vint à Paris avec le père *Fouquet*. Ce jésuite devait emmener son lettré à Rome, comme un témoin de la conduite de ces bons pères à la Chine. La chose était secrète.

Fouquet & son lettré logeaient à la maison professe, rue Saint-Antoine à Paris. Les révérends pères furent avertis des intentions de leur confrère. Le père *Fouquet* sut aussi incontinent les desseins des révérends pères ; il ne perdit pas un moment, & partit la nuit en poste pour Rome.

Les révérends pères eurent le crédit de faire-courir après lui. On n'attrapa que le lettré. Ce pauvre garçon ne savait pas un mot de français. Les bons pères allèrent-trouver le cardinal *Dubois*, qui alors avait besoin d'eux. Ils dirent au Cardinal, qu'ils

avaient parmi eux un jeune-homme qui était devenu fou, & qu'il fallait l'enfermer.

Le Cardinal qui, par intérêt, eût dû le protéger sur cette seule accusation, donna sur-le-champ une lettre-de-cachet, la chose du monde dont un Ministre est quelquefois le plus libéral.

Le Lieutenant de Police vint prendre ce fou qu'on lui indiqua : il trouva un homme qui fesait des révérences autrement qu'à la française, qui parlait comme en chantant, & qui avait l'air tout étonné. Il le plaignit beaucoup d'être tombé en démence, le fit-lier, & l'envoya à Charenton où il fut fouetté, comme l'abbé *Desfontaines*, deux fois par semaine.

Le lettré chinois ne comprenait rien à cette manière de recevoir les étrangers. Il n'avait passé que deux ou trois jours à Paris ; il trouvait les mœurs des Français assez étranges ; il vécut deux ans au pain & à l'eau entre des fous & des pères correcteurs. Il crut que la nation française était composée de ces deux espèces, dont l'une dansait, tandis que l'autre fouettait l'espèce dansante.

Enfin au bout de deux ans le ministère changea ; on nomma un nouveau Lieutenant de Police. Ce Magistrat commença son administration par aller visiter les prisons. Il vit les fous de Charenton. Après qu'il se fut entretenu avec eux, il demanda s'il ne restait plus personne à voir ? On lui dit qu'il y avait encore un pauvre malheureux, mais qu'il parlait une langue que personne n'entendait.

Un Jésuite, qui accompagnait le Magistrat, dit que c'était la folie de cet homme de ne jamais répondre

en français, qu'on n'en tirerait rien, & qu'il conseillait qu'on ne se donnât pas la peine de le faire venir.

Le Ministre insista. Le malheureux fut amené; il se jetta aux genoux du Lieutenant de Police. Il envoya chercher les interprètes du Roi; on lui parla espagnol, latin, grec, anglais, il disait toujours *Kanton, Kanton*. Le Jésuite assura qu'il était possédé.

Le Magistrat, qui avait entendu-dire autrefois qu'il y a une province, dans la Chine, appelée *Kanton*, s'imagina que cet homme en était peut-être. On fit-venir un interprète des missions étrangères, qui écorchait le chinois; tout fut reconnu; le Magistrat ne sut que faire, & le Jésuite que dire. M. le duc de *Bourbon* était alors premier Ministre; on lui conta la chose; il fit-donner de l'argent & des habits au Chinois, & on le renvoya dans son pays, d'où l'on ne croit pas que beaucoup de lettrés viennent jamais nous voir.

Il eût été plus politique de le garder & de le bien traiter, que de l'envoyer donner à la Chine la plus mauvaise opinion de la France.

Autre anecdote sur un Jésuite Chinois.

Les Jésuites de France, missionnaires secrets à la Chine, dérobèrent, il y a environ trente ans, un enfant de Kanton à ses parens, le menèrent à Paris, & l'élevèrent dans leur couvent de la rue Saint-Antoine. Cet enfant se fit jésuite à l'âge de quinze ans, & resta encore dix ans en France. Il sait parfaitement le français & le chinois, & il est assez sa-

vant. M. *Bertin*, contrôleur-général & depuis secrétaire d'Etat, le renvoya à la Chine en 1763, après l'abolissement des Jésuites.

Il s'appelle *Ko*; il signe *Ko*, Jésuite.

Il y avait en 1772 quatorze Jésuites français à Pékin, parmi lesquels était le frère *Ko*, qui demeure encore dans leur maison.

L'empereur *Kien-Long* a conservé auprès de lui ces Moines d'Europe en qualité de peintres, de graveurs, d'horlogers, de mécaniciens, avec défense expresse de disputer jamais sur la Religion, & de causer le moindre trouble dans l'Empire.

Le jésuite *Ko* a envoyé de Pékin à Paris des Manuscrits de sa composition, intitulés: *Mémoires concernant l'histoire, les sciences & les arts des Chinois, par les Missionnaires de Pékin.* Ce livre est imprimé, & se débite actuellement à Paris chez le libraire *Nyon.*

L'auteur se déchaîne contre tous les Philosophes de l'Europe, à la page 271. Il donne le nom d'illustre Martyr de JESUS-CHRIST à un Prince du sang tartare que les Jésuites avaient séduit, & que le feu empereur *Yont-Chin* avait exilé.

Ce *Ko* se vante de faire beaucoup de néophytes; c'est un esprit ardent, capable de troubler plus la Chine que les Jésuites n'ont autrefois troublé le Japon.

On prétend qu'un Seigneur russe, indigné de cette insolence Jésuitique, qui s'étend au bout du monde, même après l'extinction de cette société, veut faire parvenir à Pékin, au Président du tribunal des rites, un extrait en chinois de ce Mémoire, qui

puiſſe faire-connaître le nommé *Ko* & les autres Jéſuites qui travaillent avec lui.

ANATOMIE.

L'ANATOMIE ancienne eſt à la moderne ce qu'étaient les cartes géographiques groſſières du ſeizième ſiècle, qui ne repréſentaient que les lieux principaux, & encore infidellement tracés, en comparaiſon des cartes topographiques de nos jours, où l'on trouve juſqu'au moindre buiſſon mis à ſa place.

Depuis *Véſale* juſqu'à *Bertin*, on a fait de nouvelles découvertes dans le corps humain; on peut ſe flatter d'avoir pénétré juſqu'à la ligne qui ſépare à jamais les tentatives des hommes & les ſecrets impénétrables de la nature.

Interrogez *Borelli* ſur la force exercée par le cœur dans ſa dilatation, dans ſa diaſtole; il vous aſſure qu'elle eſt égale à un poids de quatre-vingts mille livres dont il rabbat enſuite quelques milliers. Adreſſez-vous à *Keil*, il vous certifie que cette force n'eſt que de cinq onces. *Jurin* vient, qui décide qu'ils ſe ſont trompés; & il fait un nouveau calcul: mais un quatrième ſurvenant prétend que *Jurin* s'eſt trompé auſſi. La nature ſe moque d'eux tous; & pendant qu'ils diſputent, elle a ſoin de notre vie; elle fait contracter & dilater le cœur par des voies que l'eſprit humain ne peut découvrir.

On diſpute depuis *Hippocrate* ſur la manière dont ſe fait la digeſtion; les uns accordent à l'eſtomac des ſucs digeſtifs; d'autres les lui refuſent. Les Chi-

mistes font de l'estomac un laboratoire. *Hecquet* en fait un moulin. Heureusement la nature nous fait digérer sans qu'il soit nécessaire que nous sachions son secret. Elle nous donne des appétits, des goûts & des aversions pour certains alimens, dont nous ne pourrons jamais savoir la cause.

On dit que notre chyle se trouve déjà tout formé dans les alimens mêmes, dans une perdrix rôtie. Mais que tous les Chimistes ensemble mettent des perdrix dans une cornue ; ils n'en retireront rien qui ressemble ni à une perdrix ni au chyle. Il faut avouer que nous digérons ainsi que nous recevons la vie, que nous la donnons, que nous dormons ; que nous sentons, que nous pensons, sans savoir comment. On ne peut trop le redire.

Nous avons des bibliothèques entières sur la génération ; mais personne ne sait encore seulement quel ressort produit l'intumescence dans la partie masculine.

On parle d'un suc nerveux qui donne la sensibilité à nos nerfs ; mais ce suc n'a pu être découvert par aucun Anatomiste.

Les esprits animaux, qui ont une si grande réputation, sont encore à découvrir.

Votre médecin vous fera prendre une médecine ; & ne sait pas comment elle vous purge.

La manière dont se forment nos cheveux & nos ongles, nous est aussi inconnue, que la manière dont nous avons des idées. Le plus vil excrément confond tous les Philosophes.

Winslow & *Lémeri* entassent Mémoire sur Mémoire

concernant la génération des mulets; les Savans se partagent: l'âne fièr & tranquille, sans se mêler de la dispute, subjugue cependant sa cavale qui lui donne un beau mulet, sans que *Lémeri* & *Winslow* se doutent par quel art ce mulet naît avec des oreilles d'âne & un corps de cheval.

Borelli dit que l'œil gauche est beaucoup plus fort que l'œil droit. D'habiles Physiciens ont soutenu le parti de l'œil droit contre lui.

Vossius attribuait la couleur des Nègres à une maladie. *Ruysch* a mieux rencontré en les disséquant, & en enlevant avec une adresse singulière le corps muqueux réticulaire qui est noir; & malgré cela il se trouve encore des Physiciens qui croient les noirs originairement blancs. Mais qu'est-ce qu'un systême que la nature désavoue?

Boerhaave assure que le sang dans les vésicules des poumons est *pressé*, *chassé*, *foulé*, *brisé*, *atténué*.

Le Cat prétend que rien de tout cela n'est vrai. Il attribue la couleur rouge du sang à un fluide caustique, & on lui nie son caustique.

Les uns font des nerfs un canal par lequel passe un fluide invisible; les autres en font un violon, dont les cordes sont pincées par un archet qu'on ne voit pas davantage.

La plupart des Médecins attribuent les règles des femmes à la pléthore du sang *Térenzoni* & *Vieussens* croient que la cause de ces évacuations est dans un esprit vital, dans le froissement des nerfs, enfin dans le besoin d'aimer.

On a recherché jusqu'à la cause de la sensibilité,

& on est allé jusqu'à la trouver dans la trépidation des membres à demi animés. On a cru les membranes du fœtus irritables, & cette idée a été fortement combattue.

Celui-ci dit que la palpitation d'un membre coupé est le *ton* que le membre conserve encore; cet autre dit que c'est l'*élasticité*; un troisième l'appelle *irritabilité*. La cause, tous l'ignorent, tous sont à la porte du dernier asile où la nature se renferme; elle ne se montre jamais à eux, & ils devinent dans son antichambre.

Heureusement ces questions sont étrangères à la médecine utile, qui n'est fondée que sur l'expérience, sur la connaissance du tempérament d'un malade, sur des remèdes très-simples donnés à propos; le reste est pure curiosité, & souvent charlatanerie.

Si un homme à qui on sert un plat d'écrevisses qui étaient toutes grises avant la cuisson, & qui sont devenues toutes rouges dans la chaudière, croyait n'en devoir manger que lorsqu'il saurait bien précisément comment elles sont devenues rouges, il ne mangerait d'écrevisses de sa vie.

ANCIENS ET MODERNES.

LE grand procès des Anciens & des Modernes n'est pas encore vidé; il est sur le bureau depuis l'âge d'argent qui succéda à l'âge d'or. Les hommes ont toujours prétendu que le bon vieux tems valait

beaucoup mieux que le tems préfent. *Neftor*, dans l'Iliade, en voulant s'infinuer comme un fage conciliateur, dans l'efprit d'*Achille* & d'*Agamemnon*, débute par leur dire.... *J'ai vécu autrefois avec des hommes qui valaient mieux que vous; non je n'ai jamais vu & je ne verrai jamais de fi grands perfonnages que Drias, Cénée, Exadius, Polyphême égal aux Dieux*, &c.

La poftérité a bien vengé *Achille* du mauvais compliment de *Neftor*, vainement loué par ceux qui ne louent que l'antique. Perfonne ne connaît plus *Drias*; on n'a guère entendu parler d'*Exadius*, ni de *Cénée*; & pour *Polyphême* égal aux Dieux, il n'a pas une trop bonne réputation, à moins que ce ne foit tenir de la Divinité, que d'avoir un grand œil au front, & de manger des hommes tout-cruds.

Lucrèce ne balance pas à dire que la nature a dégénéré.

Ipfa dedit dulces fœtus & pabula læta,
Quæ nunc vix noftro grandefcunt aucta labore;
Conterimufque boves, & vires agricolarum, &c.
La nature languit; la terre eft épuifée;
L'homme dégénéré, dont la force eft ufée,
Fatigue un fol ingrat par fes bœufs affaiblis.

L'antiquité eft pleine des éloges d'une autre antiquité plus reculée.

Les hommes, en tout tems, ont penfé qu'autrefois
De longs ruiffeaux de lait ferpentaient dans nos bois;
La lune était plus grande, & la nuit moins obfcure;
L'hiver fe couronnait de fleurs & de verdure;
L'homme, ce roi du monde, & roi très-fainéant,
Se contemplait à l'aife, admirait fon néant,
Et formé pour agir, fe plaifait à rien faire, &c.

Horace combat ce préjugé avec autant de finesse que de force dans sa belle épître à *Auguste.* (*a.*) « Faut-il donc, dit-il, que nos poëmes soient comme » nos vins, dont les plus vieux sont toujours préfé- » rés ? » Il dit ensuite :

(*b*) *Indignor quidquam reprehendi, non quia crassè*
Compositum illepidève putetur, sed quia nuper;
Nec veniam antiquis, sed honorem & præmia posci.

. . . .

Ingeniis non ille favet, plauditque sepultis :
Nostra sed impugnat; nos nostraque lividus odit, &c.

J'ai vu ce passage imité ainsi en vers familiers :

Rendons toujours justice au beau.
Est-il laid, pour être nouveau ?
Pourquoi donner la préférence
Aux méchans vers du tems jadis ?
C'est envain qu'ils sont applaudis,
Ils n'ont droit qu'à notre indulgence.
Les vieux livres sont des trésors,
Dit la sotte & maligne envie.
Ce n'est pas qu'elle aime les morts :
Elle hait ceux qui sont en vie.

Le savant & ingénieux *Fontenelle* s'exprime ainsi sur ce sujet :

« Toute la question de la prééminence entre les Anciens » & les Modernes, étant une fois bien entendue, se ré- » duit à savoir, si les arbres qui étaient autrefois dans » nos campagnes étaient plus grands que ceux d'aujour- » d'hui. En cas qu'ils l'aient été, *Homère*, *Platon*, *Démos- » thènes*, ne peuvent être égalés dans ces derniers siècles ;

(*a*) *Epist. I, lib. 2.* (*b*) *Ibid.*

» mais si nos arbres sont aussi grands que ceux d'autre-
» fois, nous pouvons égaler *Homère*, *Platon* & *Démosthènes*.

» Eclaircissons ce paradoxe. Si les Anciens avaient plus
» d'esprit que nous, c'est donc que les cerveaux de ce
» tems-là étaient mieux disposés, formés de fibres plus
» fermes ou plus délicates, remplis de plus d'esprits ani-
» maux; mais en vertu de quoi les cerveaux de ce tems-
» là auraient-ils été mieux disposés? Les arbres auraient
» donc été aussi plus grands & plus beaux; car si la nature
» était alors plus jeune & plus vigoureuse, les arbres, aussi-
» bien que les cerveaux des hommes, auraient dû se sentir
» de cette vigueur & de cette jeunesse. » (*Digression sur les Anciens & les Modernes*, tome IV, édition de 1742.)

Avec la permission de cet illustre académicien; ce n'est point là du tout l'état de la question. Il ne s'agit pas de savoir si la nature a pu produire de nos jours d'aussi grands génies, & d'aussi bons ouvrages que ceux de l'antiquité grecque & latine; mais de savoir si nous en avons en effet. Il n'est pas impossible sans-doute qu'il y ait d'aussi grands chênes dans la forêt de Chantilli que dans celle de Dodone: mais, supposé que les chênes de Dodone eussent parlé, il serait très-clair qu'ils auraient un grand avantage sur les nôtres, qui probablement ne parleront jamais.

La Motte, homme d'esprit & de talens, qui a mérité des applaudissemens dans plus d'un genre, a soutenu, dans une ode remplie de vers heureux, le parti des modernes. Voici une de ses stances:

Et pourquoi veut-on que j'encense
Ces prétendus Dieux dont je sors?
En moi la même intelligence
Fait-mouvoir les mêmes ressorts.

Croit-on la nature bizarre,
Pour nous aujourd'hui plus avare,
Que pour les Grecs & les Romains ?
De nos aînés mère idolâtre,
N'eſt-elle plus que la marâtre
Du reſte groſſier des humains ?

On pouvait lui répondre : Eſtimez vos aînés ſans les adorer. Vous avez une intelligence & des reſſorts comme *Virgile* & *Horace* en avaient ; mais ce n'eſt pas peut-être abſolument la même intelligence. Peut-être avaient-ils un talent ſupérieur au vôtre ; & ils l'exerçaient dans une langue plus riche & plus harmonieuſe que les langues modernes, qui ſont un mélange de l'horrible jargon des Celtes & d'un latin corrompu.

La nature n'eſt point bizarre ; mais il ſe pourrait qu'elle eût donné aux Athéniens un terrain & un ciel plus propre que la Veſtphalie & que le Limouſin à former certains génies. Il ſe pourrait bien encore que le gouvernement d'Athènes, en ſecondant le climat, eût mis dans la tête de *Démoſthènes* quelque choſe, que l'air de Clamar & de la Grenouillière, & le gouvernement du cardinal de *Richelieu*, ne mirent point dans la tête d'*Omer Talon* & de *Jérôme Bignon*.

Quelqu'un répondit alors à *la Motte* par le petit couplet ſuivant :

Cher la Motte, imite & révère
Ces Dieux dont tu ne deſcends pas.
Si tu crois qu'Horace eſt ton père,
Il a fait des enfans ingrats.
La nature n'eſt point bizarre

Pour Danchet elle eſt fort avare ;
Mais Racine en fut bien traité ;
Tibulle était guidé par elle ;
Mais pour notre ami la Chapelle, (c)
Hélas, qu'elle a peu de bonté !

Cette diſpute eſt donc une queſtion de fait. L'antiquité a-t-elle été plus féconde en grands monumens de tout genre, juſqu'au tems de *Plutarque*, que les ſiècles modernes ne l'ont été depuis le ſiècle des *Médicis* juſqu'à *Louis XIV* incluſivement ?

Les Chinois, plus de deux cents ans avant notre ère vulgaire, conſtruiſirent cette grande muraille qui n'a pu les ſauver de l'invaſion des Tartares. Les Egyptiens, trois mille ans auparavant, avaient ſurchargé la terre de leurs étonnantes pyramides, qui avaient environ quatre-vingt-dix mille pieds quarrés de baſe. Perſonne ne doute que ſi on voulait entreprendre aujourd'hui ces inutiles ouvrages, on n'en vînt aiſément à bout en prodiguant beaucoup d'argent. La grande muraille de la Chine eſt un monument de la crainte ; les pyramides ſont des monumens de la vanité & de la ſuperſtition. Les unes & les autres atteſtent une grande patience dans les peuples, mais aucun génie ſupérieur. Ni les Chinois, ni les Egyptiens n'auraient pu faire ſeulement une ſtatue telle que nos ſculpteurs en forment aujourd'hui.

Du Chevalier Temple.

LE chevalier *Temple*, qui a pris à tâche de rabaiſſer tous les modernes, prétend qu'ils n'ont rien en

(c) Ce *la Chapelle* était un Receveur-général des Finances, qui traduiſit très-platement *Tibulle* ; mais ceux qui dînaient chez lui trouvaient ſes vers fort bons.

architecture de comparable aux temples de la Grèce & de Rome : mais, tout Anglais qu'il était, il devait convenir que l'église de Saint-Pierre est incomparablement plus belle que n'était le Capitole.

C'est une chose curieuse, que l'assurance avec laquelle il prétend qu'il n'y a rien de neuf dans notre astronomie, rien dans la connaissance du corps humain, si ce n'est peut-être, dit-il, la circulation du sang. L'amour de son opinion, fondé sur son extrême amour-propre, lui fait oublier la découverte des satellites de Jupiter, des cinq lunes & de l'anneau de Saturne, de la rotation du Soleil sur son axe, de la position calculée de trois mille étoiles, des lois données par *Képler* & par *Newton* aux orbes célestes, des causes de la précession des équinoxes, & de cent autres connaissances dont les anciens ne soupçonnaient pas même la possibilité.

Les découvertes dans l'anatomie sont en aussi grand nombre. Un nouvel univers en petit, découvert avec le microscope, était compté pour rien par le chevalier *Temple* ; il fermait les yeux aux merveilles de ses contemporains, & ne les ouvrait que pour admirer l'ancienne ignorance.

Il va jusqu'à nous plaindre de n'avoir plus aucun reste de la magie des Indiens, des Chaldéens, des Egyptiens ; & par cette magie il entend une profonde connaissance de la nature, par laquelle ils produisaient des miracles sans qu'il en cite aucun, parce qu'en effet il n'y en a jamais eu. « Que sont » devenus, dit-il, les charmes de cette musique qui » enchantait si souvent les hommes & les bêtes,

» les poiſſons, les oiſeaux, les ſerpens, & chan-
» geait leur nature? »

Cet ennemi de ſon ſiècle croit bonnement à la fable d'*Orphée*, & n'avait apparemment entendu ni la belle muſique d'Italie, ni même celle de France, qui à la vérité ne charment pas les ſerpens, mais qui charment les oreilles des connaiſſeurs.

Ce qui eſt encore plus étrange, c'eſt qu'ayant toute ſa vie cultivé les belles-lettres, il ne raiſonne pas mieux ſur nos bons auteurs que ſur nos philoſophes. Il regarde *Rabelais* comme un grand-homme; il cite les *Amours des Gaules* comme un de nos meilleurs ouvrages. C'était pourtant un homme ſavant, un homme de cour, un homme de beaucoup d'eſprit, un Ambaſſadeur, qui avait fait de profondes réflexions ſur tout ce qu'il avait vû. Il poſſédait de grandes connaiſſances: un préjugé ſuffit pour gâter tout ce mérite.

De Boileau, & de Racine.

Boileau & *Racine*, en écrivant en faveur des Anciens contre *Perrault*, furent plus adroits que le chevalier *Temple*. Ils ſe gardèrent bien de parler d'aſtronomie & de phyſique. *Boileau* s'en tient à juſtifier *Homère* contre *Perrault*, mais en gliſſant adroitement ſur les défauts du poëte grec, & ſur le ſommeil que lui reproche *Horace*. Il ne s'étudie qu'à tourner *Perrault*, l'ennemi d'*Homère*, en ridicule. *Perrault* entend-il mal un paſſage, ou traduit-il mal un paſſage qu'il entend? voilà *Boileau* qui ſaiſit ce petit avantage, qui tombe ſur lui en en-
nemi

nemi redoutable, qui le traite d'ignorant, de plat écrivain: mais il ſe pouvait très-bien faire que *Perrault* ſe fût ſouvent trompé, & que pourtant-il eût ſouvent raiſon ſur les contradictions, les répétitions, l'uniformité des combats, les longues harangues dans la mêlée, les indécences, les inconſéquences de la conduite des Dieux dans le poëme, enfin ſur toutes les fautes où il prétendait que ce grand poëte était tombé. En un mot, *Boileau* ſe moqua de *Perrault* beaucoup plus qu'il ne juſtifia *Homère*.

DE l'injuſtice & de la mauvaiſe-foi de Racine dans la diſpute contre Perrault, au ſujet d'Euripide, & des infidélités de Brumoy.

Racine uſa du même artifice; car il était tout auſſi malin que *Boileau* pour le moins. Quoiqu'il n'eût pas fait comme lui ſon capital de la ſatyre, il jouit du plaiſir de confondre ſes ennemis ſur une petite mépriſe, très-pardonnable, où ils étaient tombés au ſujet d'*Euripide*, & en même tems de ſe ſentir très-ſupérieur à *Euripide* même. Il raille, autant qu'il le peut, ce même *Perrault* & ſes partiſans ſur leur critique de l'Alceſte d'*Euripide*; parce que ces meſſieurs malheureuſement avaient été trompés par une édition fautive d'*Euripide*, & qu'ils avaient pris quelques répliques d'*Admète* pour celles d'*Alceſte*; mais cela n'empêche pas qu'*Euripide* n'eût grand tort dans tout pays, dans la manière dont il fait parler *Admète* à ſon père. Il lui reproche violemment de n'être pas mort pour lui.

« Quoi donc ! lui répond le Roi ſon père, à qui adreſ-
» ſez-vous, s'il vous plaît, un diſcours ſi hautain ? Eſt-ce

» à quelque esclave de Lydie ou de Phrygie ? ignorez-vous » que je suis né libre & Thessalien ? » (*Beau discours pour un Roi & pour un père !*) « Vous m'outragez comme le dernier des hommes. Où est la loi qui dit que les pères » doivent mourir pour leurs enfans ? chacun est ici-bas » pour soi. J'ai rempli mes obligations envers vous. Quel » tort vous fais-je ? demandé-je que vous mouriez pour » moi ? La lumière vous est précieuse ; me l'est-elle moins ? » Vous m'accusez de lâcheté..... Lâche vous-même ! vous » n'avez pas rougi de presser votre femme de vous faire » vivre en mourant pour vous....... Ne vous sied-il pas » bien après cela de traiter de lâches ceux qui refusent de » faire pour vous, ce que vous n'avez pas le courage de » faire vous-même ?... Croyez-moi, taisez-vous..... Vous » aimez la vie ; les autres ne l'aiment pas moins..... Soyez » sûr que, si vous m'injuriez encore, vous entendrez de » moi des duretés qui ne seront pas des mensonges. »

Le Chœur prend alors la parole. « C'est assez & déjà trop » des deux côtés : cessez, vieillard, cessez de maltraiter » de paroles votre fils. »

Le chœur aurait dû plutôt, ce semble, faire une forte réprimande au fils d'avoir très-brutalement parlé à son propre père, & de lui avoir reproché si aigrement de n'être pas mort.

Tout le reste de la scène est dans ce goût.

PHERÈS *à son fils.*

Tu parles contre ton père, sans en avoir reçu d'outrages.

ADMETE.

Oh ! j'ai bien vu que vous aimez à vivre long-tems.

PHERÈS.

Et toi, ne portes-tu pas au tombeau celle qui est morte pour toi ?

ADMETE.

Ah! le plus infâme des hommes, c'est la preuve de ta lâcheté.

PHERÈS.

Tu ne pourras pas au moins dire qu'elle est morte pour moi.

ADMETE.

Plût au ciel que tu fusses dans un état où tu eusses besoin de moi!

PHERÈS.

Fais mieux, épouse plusieurs femmes, afin qu'elles meurent pour te faire-vivre plus long-tems.

Après cette scène, un domestique vient parler tout seul de l'arrivée d'*Hercule*.

« C'est un étranger, dit-il, qui a ouvert la porte lui-» même, s'est d'abord mis à table; il se fâche de ce qu'on » ne lui sert pas assez vite à manger; il remplit de vin à » tout moment sa coupe, boit à longs traits du rouge & » du paillet, & ne cesse de boire & de chanter de mau-» vaises chansons qui ressemblent à des hurlemens, sans se » mettre en peine du Roi & de sa femme que nous pleu-» rons. C'est sans-doute quelque fripon adroit, un vaga-» bond, un assassin. »

Il peut être assez étrange qu'on prenne *Hercule* pour un fripon adroit; il ne l'est pas moins qu'*Hercule*, ami d'*Admète*, soit inconnu dans la maison. Il l'est encore plus qu'*Hercule* ignore la mort d'*Alceste*, dans le tems même qu'on la porte au tombeau.

Il ne faut pas disputer des goûts; mais il est sûr que de telles scènes ne feraient pas souffertes chez nous à la foire.

Brumoy, qui nous a donné le *Théâtre des Grecs*; & qui n'a pas traduit *Euripide* avec une fidélité ſcrupuleuſe, fait ce qu'il peut pour juſtifier la ſcène d'*Admète* & de ſon père; on ne devinerait pas le tour qu'il prend.

Il dit d'abord, que *les Grecs n'ont pas trouvé à redire à ces mêmes choſes qui ſont à notre égard des indécences, des horreurs; qu'ainſi il faut convenir qu'elles ne ſont pas tout-à-fait telles que nous les imaginons; en un mot, que les idées ont changé.*

On peut répondre que les idées des nations policées n'ont jamais changé ſur le reſpect que les enfans doivent à leurs pères.

Qui peut douter, ajoute-t-il, *que les idées n'aient changé en différens ſiècles ſur des points de morale plus importans?*

On répond qu'il n'y en a guère de plus importans.

Un Français, continue-t-il, *eſt inſulté; le prétendu bon-ſens français veut qu'il coure les riſques du duel, & qu'il tue ou meure pour recouvrer ſon honneur.*

On répond que ce n'eſt pas le ſeul prétendu bon-ſens français, mais celui de toutes les nations de l'Europe ſans exception.

On ne ſent pas aſſez combien cette maxime paraîtra ridicule dans deux mille ans, & de quel air on l'aurait ſifflée du tems d'Euripide.

Cette maxime eſt cruelle & fatale, mais non pas ridicule, & on ne l'eût ſifflée d'aucun air du tems d'*Euripide*. Il y avait beaucoup d'exemples de duels chez les Aſiatiques. On voit, dès le commence-

ment du premier livre de l'Iliade, *Achille* tirant à moitié son épée; & il était prêt à se battre contre *Agamemnon*, si *Minerve* n'était venue le prendre par les cheveux, & lui faire-remettre son épée dans le fourreau.

Plutarque rapporte qu'*Ephestion* & *Cratère* se battirent en duel, & qu'*Alexandre* les sépara. *Quinte-Curce* raconte (*d*) que deux autres officiers d'*Alexandre* se battirent en duel en présence d'*Alexandre*, l'un armé de toutes pièces, l'autre qui était un athlète, armé seulement d'un bâton, & que celui-ci vainquit son adversaire.

Et puis, quel rapport y a-t-il, je vous prie, entre un duel, & les reproches que se font *Admète* & son père *Phérès* tour-à-tour d'aimer trop la vie, & d'être des lâches?

Je ne donnerai que cet exemple de l'aveuglement des traducteurs & des commentateurs; puisque *Brumoy*, le plus impartial de tous, s'est égaré à ce point, que ne doit-on pas attendre des autres? Mais si les *Brumoys* & les *Daciers* étaient là, je leur demanderais volontiers s'ils trouvent beaucoup de sel dans le discours que *Polyphème* tient dans Euripide: *Je ne crains point le foudre de Jupiter. Je ne sais si ce Jupiter est un dieu plus fier & plus fort que moi. Je me soucie très-peu de lui. S'il fait-tomber de la pluie, je me renferme dans ma caverne, j'y mange un veau rôti, ou quelque bête sauvage; après quoi je m'étends tout de mon long, j'avale un grand pot de*

(*d*) *Quinte-Curce*, liv. IV.

de lait ; je défais mon saion, & je fais-entendre un certain bruit qui vaut bien celui du tonnerre.

Il faut que les scoliastes n'aient pas le nez bien fin, s'ils ne se sont pas dégoûtés de ce bruit que fait *Polyphême* quand il a bien mangé.

Ils disent que le parterre d'Athènes riait de cette plaisanterie, & *que jamais les Athéniens n'ont ri d'une sotise.* Quoi ! toute la populace d'Athènes avait plus d'esprit que la cour de *Louis XIV ?* Et la populace n'est pas la même par-tout ?

Ce n'est pas qu'Euripide n'ait des beautés, & Sophocle encore davantage ; mais ils ont de bien plus grands défauts. On ose dire que les belles scènes de *Corneille*, & les touchantes tragédies de *Racine*, l'emportent autant sur les tragédies de *Sophocle* & d'*Euripide* que ces deux grecs l'emportent sur *Thespis*. *Racine* sentait bien son extrême supériorité sur *Euripide* ; mais il louait ce poëte grec pour humilier *Perrault.*

Molière, dans ses bonnes pièces, est aussi supérieur au pur, mais froid *Térence*, & au farceur *Aristophane*, qu'au baladin *Dancourt.*

Il y a donc des genres dans lesquels les modernes sont de beaucoup supérieurs aux anciens, & d'autres, en très-petit nombre, dans lesquels nous leur sommes inférieurs. C'est à quoi se réduit toute la dispute.

De quelques comparaisons entre des Ouvrages célèbres.

La raison & le goût veulent, ce me semble, qu'on distingue dans un ancien, comme dans un moder-

ne, le bon & le mauvais, qui sont très-souvent à côté l'un de l'autre.

On doit sentir avec transport ce vers de *Corneille*, ce vers tel qu'on n'en trouve pas un seul, ni dans *Homère*, ni dans *Sophocle*, ni dans *Euripide*, qui en approche :

Que vouliez-vous qu'il fît contre trois ? — Qu'il mourût.

& l'on doit, avec la même sagacité & la même justice, réprouver le vers suivant.

En admirant le sublime tableau de la dernière scène de Rodogune, les contrastes frappans des personnages & la force du coloris, l'homme-de-goût verra par combien de fautes cette situation terrible est amenée, quelles invraisemblances l'ont préparée, à quel point il a fallu que *Rodogune* ait démenti son caractère, & par quels chemins raboteux il a fallu passer pour arriver à cette grande & tragique catastrophe.

Ce même juge équitable ne se lassera point de rendre justice à l'artificieuse & fine contexture des tragédies de *Racine*, les seules peut-être qui aient été bien ourdies d'un bout à l'autre depuis *Eschile* jusqu'au grand siècle de *Louis XIV*. Il sera touché de cette élégance continue, de cette pureté de langage, de cette vérité dans les caractères, qui ne se trouve que chez lui ; de cette grandeur sans enflure, qui seule est grandeur ; de ce naturel qui ne s'égare jamais dans de vaines déclamations, dans des disputes de sophiste, dans des pensées aussi fausses que recherchées, souvent exprimées en solécismes

dans des plaidoyers de rhétorique, plus faits pour des écoles de province que pour la tragédie.

Le même homme verra dans *Racine* de la faibleſſe & de l'uniformité dans quelques caractères ; de la galanterie, & quelquefois de la coquetterie même ; des déclarations d'amour qui tiennent de l'idylle & de l'élégie plutôt que d'une grande paſſion théâtrale. Il ſe plaindra de ne trouver, dans plus d'un morceau très-bien écrit, qu'une élégance qui lui plaît, & non pas un torrent d'éloquence qui l'entraîne ; il ſera fâché de n'éprouver qu'une faible émotion, & de ſe contenter d'approuver, quand il voudrait que ſon eſprit fût étonné & ſon cœur déchiré.

C'eſt ainſi qu'il jugera les anciens, non pas ſur leurs noms, non pas ſur le tems où ils vivaient, mais ſur leurs ouvrages mêmes ; ce n'eſt pas trois mille ans qui doivent plaire, c'eſt la choſe même. Si une darique a été mal frappée, que m'importe qu'elle repréſente le fils d'*Hyſtaſpe* ? La monnaie de *Varin* eſt plus récente, mais elle eſt infiniment plus belle.

Si le peintre *Timante* venait aujourd'hui préſenter à côté des tableaux du palais royal ſon tableau du ſacrifice d'*Iphigénie*, peint de quatre couleurs ; s'il nous diſait : Des gens-d'eſprit m'ont aſſuré en Grèce, que c'eſt un artifice admirable d'avoir voilé le viſage d'*Agamemnon*, dans la crainte que ſa douleur n'égalât pas celle de *Clitemneſtre*, & que les larmes du père ne déshonoraſſent la majeſté du monarque ; il ſe trouverait des connaiſſeurs qui lui répondraient : C'eſt un trait d'eſprit, & non pas un

trait de peintre; un voile sur la tête de votre principal personnage fait un effet affreux dans un tableau: vous avez manqué votre art. Voyez le chef-d'œuvre de *Rubens*, qui a su exprimer sur le visage de *Marie de Médicis* la douleur de l'enfantement, l'abattement, la joie, le sourire, & la tendresse, non pas avec quatre couleurs, mais avec toutes les teintes de la nature. Si vous vouliez qu'*Agamemnon* cachât un peu son visage, il fallait qu'il en cachât une partie avec ses mains posées sur son front & sur ses yeux, & non pas avec un voile que les hommes n'ont jamais porté, & qui est aussi désagréable à la vue, aussi peu pittoresque, qu'il est opposé au costume: vous deviez alors laisser voir des pleurs qui coulent, & que le héros veut cacher; vous deviez exprimer dans ses muscles les convulsions d'une douleur qu'il veut surmonter; vous deviez peindre dans cette attitude la majesté & le désespoir. Vous êtes grec, & *Rubens* est belge; mais le belge l'emporte.

D'un passage d'Homère.

UN Florentin, homme-de-lettres, d'un esprit juste & d'un goût cultivé, se trouva un jour dans la bibliothèque de milord *Chesterfield*, avec un professeur d'Oxford & un Ecossais qui vantait le poëme de *Fingal*, composé, disait-il, dans la langue du pays de Galles, laquelle est encore en partie celle des Bas-Bretons. Que l'antiquité est belle! s'écriait-il; le poëme de *Fingal* a passé de bouche en bouche jusqu'à nous depuis près de deux mille ans, sans avoir été

jamais altéré ; tant les beautés véritables ont de force sur l'esprit des hommes ! Alors il lut à l'assemblée ce commencement de *Fingal* :

« *Cuchulin* était assis près de la muraille de Tura, sous » l'arbre de la feuille agitée ; sa pique reposait contre un » rocher couvert de mousse, son bouclier était à ses pieds » sur l'herbe. Il occupait sa mémoire du souvenir du grand » *Carbar*, héros tué par lui à la guerre. *Moran*, né de *Fi-* » *tilh*, *Moran*, sentinelle de l'Océan, se présenta devant lui.

» Lève-toi, lui dit-il, lève-toi, *Cuchulin* ; je vois les » vaisseaux de *Suaran*, les ennemis sont nombreux, plus » d'un héros s'avance sur les vagues noires de la Mer.

» *Cuchulin* aux yeux bleus lui répliqua : *Moran*, fils de » *Fitilh*, tu trembles toujours ; tes craintes multiplient le » nombre des ennemis. Peut-être est-ce le Roi des monta- » gnes désertes qui vient à mon secours dans les plaines » d'Ullin. --Non, dit *Moran*, c'est *Suaran* lui-même ; il est aussi » haut qu'un rocher de glace ; j'ai vu sa lance, elle est com- » me un haut sapin ébranché par les vents ; son bouclier » est comme la lune qui se lève ; il était assis au rivage sur » un rocher ; il ressemblait à un nuage qui couvre une » montagne, &c. »

Ah ! voilà le véritable style d'*Homère*, dit alors le professeur d'Oxford ; mais ce qui m'en plaît davantage, c'est que j'y vois la sublime éloquence hébraïque. Je crois lire les passages de ces beaux cantiques.

(*e*) « Tu gouverneras toutes les nations que tu nous » soumettras avec une verge de fer ; tu les briseras com- » me le potier fait un vase.

(*f*) » Tu briseras les dents des pécheurs,

(*e*) *Pseaume* II. (*f*) *Pseaume* III.

(g) » La terre a tremblé, les fondemens des montagnes » se sont ébranlés, parce que le Seigneur s'est fâché contre les montagnes, & il a lancé la grêle & des charbons.

(h) » Il a logé dans le soleil, & il en est sorti comme » un mari sort de son lit.

(i) » DIEU brisera leurs dents dans leur bouche, il mettra en poudre leurs dents mâchelières; ils deviendront » à rien comme de l'eau, car il a tendu son arc pour les » abattre; ils seront engloutis tout-vivans dans sa colère, avant d'attendre que les épines soient aussi hautes » qu'un prunier.

(k) » Les nations viendront vers le soir, affamées comme des chiens; & toi, Seigneur, tu te moqueras d'elles, & tu les réduiras à rien.

(l) » La montagne du Seigneur est une montagne coagulée; pourquoi regardez-vous les monts coagulés? Le » Seigneur a dit: Je jetterai *Basan*; je le jetterai dans la » Mer, afin que ton pied soit teint de sang, & que la » langue de tes chiens lèche leur sang.

(m) » Ouvre la bouche bien grande, & je la remplirai.

(n) » Rends les Nations comme une roue qui tourne » toujours, comme la paille devant la face du vent, comme un feu qui brûle une forêt, comme une flamme qui » brûle des montagnes; tu les poursuis dans la tempête, » & ta colère les troublera.

(o) » Il jugera dans les nations; il les remplira de ruines; il cassera les têtes dans la terre de plusieurs.

(p) » Bienheureux celui qui prendre tes petits enfans, » & qui les écrâsera contre la pierre! &c. &c. &c. »

(g) Pseaume XVII. (k) Pseaume LVIII. (n) Pseaume LXXXII
(h) Pseaume XIX. (l) Pseaume LXVII. (o) Pseaume CXI.
(i) Pseaume LVII. (m) Ps. LXXX. (p) Ps. CXXXVI.

Le Florentin ayant écouté avec une grande attention les verſets des cantiques récités par le docteur, & les premiers vers de *Fingal* beuglés par l'Ecoſſais, avoua qu'il n'était pas fort touché de toutes ces figures aſiatiques, & qu'il aimait beaucoup mieux le ſtyle ſimple & noble de *Virgile*.

L'Ecoſſais pâlit de colère à ce diſcours; le docteur d'Oxford leva les épaules de pitié; mais milord *Cheſterfield* encouragea le Florentin par un ſourire d'approbation.

Le Florentin échauffé, & ſe ſentant appuyé, leur dît: Meſſieurs, rien n'eſt plus aiſé que d'outrer la nature, rien n'eſt plus difficile que de l'imiter. Je ſuis un peu de ceux qu'on appelle en Italie *Improviſatori*, & je vous parlerais huit jours de ſuite en vers dans ce ſtyle oriental, ſans me donner la moindre peine, parce qu'il n'en faut aucune pour être ampoulé en vers négligés, chargés d'épithètes, qui ſont preſque toujours les mêmes; pour entaſſer combats ſur combats, & pour peindre des chimères.

Qui? vous! lui dît le profeſſeur, vous feriez un poëme épique ſur-le-champ? -- Non pas un poëme épique raiſonnable & en vers corrects, comme *Virgile*, repliqua l'Italien; mais un poëme dans lequel je m'abandonnerais à toutes mes idées, ſans me piquer d'y mettre de la régularité.

Je vous en défie, dirent l'Ecoſſais & l'Oxfordien. -- Hé bien, donnez-moi un ſujet, répliqua le Florentin. Milord *Cheſterfield* lui donna le ſujet du *Prince noir*, vainqueur à la journée de Poitiers, & donnant la paix après la victoire.

L'improvisateur se recueillit, & commença ainsi:

« Muse d'Albion, Génie qui présidez aux héros, chan- » tez avec moi, non la colère oisive d'un homme impla- » cable envers ses amis & ses ennemis; non des héros que » les Dieux favorisent tour-à-tour, sans avoir aucune rai- » son de les favoriser; non le siége d'une ville qui n'est » point prise; non les exploits extravagans du fabuleux » *Fingal*, mais les victoires véritables d'un héros aussi mo- » deste que brave, qui mit des Rois dans ses fers, & qui » respecta ses ennemis vaincus.

» Déjà *George*, le *Mars* de l'Angleterre, était descendu » du haut de l'empyrée, monté sur le coursier immortel » devant qui les plus fiers chevaux du Limousin fuient, » comme les brebis bêlantes & les tendres agneaux se pré- » cipitent en foule les uns sur les autres pour se cacher » dans la bergerie à la vue d'un loup terrible, qui sort » du fond des forêts, les yeux étincelans, le poil héris- » sé, la gueule écúmante, menaçant les troupeaux & le » berger de la fureur de ses dents avides de carnage.

» *Martin*, le célèbre protecteur des habitans de la fer- » tile Touraine; *Geneviéve*, douce divinité des peuples qui » boivent les eaux de la Seine & de la Marne; *Denis* qui » porta sa tête entre ses bras à l'aspect des hommes & » des immortels, tremblaient en voyant le superbe *George* » traverser le vaste sein des airs. Sa tête est couverte » d'un casque d'or orné des diamans qui pavaient autrefois » les places publiques de la Jérusalem céleste, quand elle » apparut aux mortels pendant quarante révolutions jour- » nalières de l'astre de la lumière, & de sa sœur incons- » tante qui prête une douce clarté aux sombres nuits.

» Sa main porte la lance épouvantable & sacrée dont » le demi-dieu *Michaël*, exécuteur des vengeances du Très- » haut, terrassa dans les premiers jours du monde l'éter-

» nel ennemi du monde & du Créateur. Les plus belles » plumes des Anges qui assistent autour du trône, détachées de leurs dos immortels, flottaient sur son casque, » autour duquel volent la terreur, la guerre homicide, » la vengeance impitoyable, & la mort qui termine toutes » les calamités des malheureux mortels. Il ressemblait à une » comète qui, dans sa course rapide, franchit les orbites » des astres étonnés, laissant loin derrière elles des traits » d'une lumière pâle & terrible, qui annoncent aux faibles » humains la chute des rois & des nations.

» Il s'arrête sur les rives de la Charente, & le bruit de » ses armes immortelles retentit jusqu'à la sphère de *Jupiter* & de *Saturne*. Il fit deux pas, & il arriva jusqu'aux » lieux où le fils du magnanime *Edouard* attendait le fils » de l'intrépide *Philippe-de-Valois.* »

Le Florentin continua sur ce ton pendant plus d'un quart-d'heure. Les paroles sortaient de sa bouche, comme dit *Homère*, plus serrées & plus abondantes que les neiges qui tombent pendant l'hiver; cependant ses paroles n'étaient pas froides: elles ressemblaient plutôt aux rapides étincelles qui s'échappent d'une forge enflammée, quand les cyclopes frappent les foudres de *Jupiter* sur l'enclume retentissante.

Ses deux antagonistes furent enfin obligés de le faire-taire, en lui avouant qu'il était plus aisé qu'ils ne l'avaient cru, de prodiguer les images gigantesques, & d'appeller le ciel, la terre & les enfers à son secours; mais ils soutinrent que c'était le comble de l'art, de mêler le tendre & le touchant au sublime.

Y a-t-il rien, par exemple, dit l'Oxfordien, de

plus moral, & en même tems de plus voluptueux, que de voir *Jupiter* qui couche avec sa femme sur le mont Ida?

Milord *Chesterfield* prit alors la parole : Messieurs, dit-il, je vous demande pardon de me mêler de la querelle; peut-être chez les Grecs c'était une chose très-intéressante, qu'un Dieu qui couche avec son épouse sur une montagne; mais je ne vois pas ce qu'on peut trouver là de bien fin & de bien attachant. Je conviendrai avec vous que le fichu qu'il a plu aux commentateurs & aux imitateurs d'appeller *la ceinture de Vénus*, est une image charmante; mais je n'ai jamais compris que ce fût un soporatif, ni comment *Junon* imaginait de recevoir les caresses du Maître des Dieux pour le faire dormir. Voilà un plaisant Dieu de s'endormir pour si peu de chose! je vous jure que quand j'étais jeune, je ne m'assoupissais pas si aisément. J'ignore s'il est noble, agréable, intéressant, spirituel & décent, de faire dire par *Junon* à *Jupiter* : « Si vous voulez absolument me caresser, allons-nous-en au Ciel dans » votre appartement, qui est l'ouvrage de *Vulcain*, » & dont la porte ferme si bien qu'aucun des Dieux » n'y peut entrer. »

Je n'entends pas non-plus comment le Sommeil, que *Junon* prie d'endormir *Jupiter*, peut être un Dieu si éveillé. Il arrive en un moment des îles de Lemnos & d'Imbros au mont Ida; il est beau de partir de deux îles à-la-fois : de-là il monte sur un sapin, il court aussitôt aux vaisseaux des Grecs; il cherche *Neptune*; il le trouve, il le con-

jure de donner la victoire ce jour-là à l'armée des Grecs, & il retourne à Lemnos d'un vol rapide. Je n'ai rien vu de si fretillant que ce Sommeil.

Enfin, s'il faut absolument coucher avec quelqu'un dans un poëme épique, j'avoue que j'aime cent fois mieux les rendez-vous d'*Alcine* avec *Roger*, & d'*Armide* avec *Renaud*.

Venez, mon cher Florentin, me lire ces deux chants admirables de l'*Arioste* & du *Tasse*.

Le Florentin ne se fit pas prier. Milord *Chesterfield* fut enchanté. L'Ecossais pendant ce tems-là relisait *Fingal*; le professeur d'Oxford relisait *Homère*; & tout le monde était content.

On conclut enfin, qu'heureux est celui qui, dégagé de tous les préjugés, est sensible au mérite des Anciens & des Modernes, apprécie leurs beautés, connaît leurs fautes, & les pardonne.

A N E.

AJOUTONS quelque chose à l'article ANE de l'Encyclopédie, concernant l'âne de *Lucien*, qui devint d'or entre les mains d'*Apulée*. Le plus plaisant de l'aventure est pourtant dans *Lucien*; & ce plaisant est qu'une dame devint amoureuse de ce monsieur lorsqu'il était âne, & n'en voulut plus lorsqu'il ne fut qu'homme. Ces métamorphoses étaient fort communes dans toute l'antiquité. L'âne de *Silène* avait parlé, & les savans ont cru qu'il s'était expliqué en arabe: c'était probablement un homme chan-

gé en âne par le pouvoir de *Bacchus* : car on fait que *Bacchus* était Arabe.

Virgile parle de la métamorphose de *Mœris* en loup, comme d'une chose très-ordinaire.

> *Sæpè lupum fieri Mœrim, & se condere silvis.*
> Mœris, devenu loup, se cacha dans les bois.

Cette doctrine des métamorphoses était-elle dérivée des vieilles fables d'Egypte, qui débitèrent que les Dieux s'étaient changés en animaux dans la guerre contre les Géans ?

Les Grecs, grands imitateurs & grands enchérisseurs sur les fables orientales, métamorphosèrent presque tous les Dieux en hommes ou en bêtes, pour les faire mieux réussir dans leurs desseins amoureux.

Si les Dieux se changeaient en taureaux, en chevaux, en cygnes, en colombes, pourquoi n'aurait-on pas trouvé le secret de faire la même opération sur les hommes ?

Plusieurs commentateurs, en oubliant le respect qu'ils devaient aux saintes Ecritures, ont cité l'exemple de *Nabuchodonosor* changé en bœuf ; mais c'était un miracle, une vengeance divine, une chose entièrement hors de la sphère de la nature, qu'on ne devait pas examiner avec des yeux profanes, & qui ne peut être l'objet de nos recherches.

D'autres savans, non moins indiscrets peut-être, se sont prévalus de ce qui est rapporté dans l'*Evangile de l'enfance*. Une jeune fille en Egypte étant entrée dans la chambre de quelques femmes, y vit un mulet couvert d'une housse de soie, ayant à son

coû un pendant d'ébène. Ces femmes lui donnaient des baiſers, & lui préſentaient à manger en répandant des larmes. Ce mulet était le propre frère de ces femmes. Des magiciennes lui avaient ôté la figure humaine, & le Maître de la nature la lui rendit bientôt.

Quoique cet Evangile ſoit apocryphe, la vénération pour le ſeul nom qu'il porte, nous empêche de détailler cette aventure. Elle doit ſervir ſeulement à faire-voir combien les métamorphoſes étaient à la mode dans preſque toute la terre. Les Chrétiens qui composèrent cet Evangile, étaient ſans-doute de bonne-foi. Ils ne voulaient point compoſer un roman. Ils rapportaient avec ſimplicité ce qu'ils avaient entendu-dire. L'Egliſe, qui rejetta dans la ſuite cet Evangile avec quarante neuf autres, n'accuſa pas les auteurs d'impiété & de prévarication; ces auteurs obſcurs parlaient à la populace ſelon les préjugés de leur tems. La Chine était peut être le ſeul pays exempt de ces ſuperſtitions.

L'aventure des compagnons d'*Ulyſſe*, changés en bêtes par *Circé*, était beaucoup plus ancienne que le dogme de la métempſycoſe annoncé en Grèce & en Italie par *Pythagore*.

Sur quoi ſe fondent les gens qui prétendent qu'il n'y a point d'erreur univerſelle, qui ne ſoit l'abus de quelque vérité? Ils diſent qu'on n'a vu des charlatans que parce qu'on a vu de vrais médecins, & qu'on n'a cru aux faux prodiges qu'à cauſe des véritables. (*a*)

(*a*) Voyez les remarques ſur les *Penſées de Paſcal*, vol. de *Philoſophie*, tom. I.

Mais avait-on des témoignages certains que des hommes étaient devenus loups, bœufs, ou chevaux, ou ânes ? Cette erreur univerſelle n'avait donc pour principe que l'amour du merveilleux, & l'inclination naturelle pour la ſuperſtition.

Il ſuffit d'une opinion erronée pour remplir l'univers de fables. Un docteur Indien voit que les bêtes ont du ſentiment & de la mémoire. Il conclud qu'elles ont une ame. Les hommes en ont une auſſi. Que devient l'ame de l'homme après ſa mort ? que devient l'ame de la bête ? il faut bien qu'elles logent quelque-part. Elles s'en vont dans le premier corps venu qui commence à ſe former. L'ame d'une brachmane loge dans le corps d'un éléphant, l'ame d'un âne ſe loge dans le corps d'un petit brachmane. Voilà le dogme de la métempſycoſe qui s'établit ſur un ſimple raiſonnement.

Mais il y a loin de-là au dogme de la métamorphoſe. Ce n'eſt plus un ame ſans logis qui cherche un gîte ; c'eſt un corps qui eſt changé en un autre corps, ſon ame demeurant toujours la même. Or, certainement nous n'avons dans la nature aucun exemple d'un pareil tour de gobelets.

Cherchons donc quelle peut être l'origine d'une opinion ſi extravagante & ſi générale. Sera-t-il arrivé qu'un père ayant dit à ſon fils plongé dans de ſales débauches & dans l'ignorance : *Tu es un cochon, un cheval, un âne ;* enſuite l'ayant mis en pénitence avec un bonnet d'âne ſur la tête, une ſervante du voiſinage aura dit que ce jeune-homme a été changé en âne en punition de ſes fautes ? ſes

voisines l'auront redit à d'autres voisines, & de bouche en bouche ces histoires, accompagnées de mille circonstances, auront fait le tour du monde. Une équivoque aura trompé toute la terre.

Avouons donc encore ici, avec *Boileau*, que l'équivoque a été la mère de la plupart de nos sottises.

Joignez à cela le pouvoir de la magie, reconnu incontestable chez toutes les nations; & vous ne serez plus étonné de rien. (*)

Encore un mot sur les ânes. On dit qu'ils sont guerriers en Mésopotamie, & que *Mervan*, le vingt-unième calife, fut surnommé l'*âne* pour sa valeur.

Le patriarche *Photius* rapporte, dans l'extrait de la vie d'*Isidore*, qu'*Ammonius* avait un âne qui se connaissait très-bien en poësie, & qui abandonnait son ratelier pour aller entendre des vers.

La fable de *Midas* vaut mieux que le conte de *Photius*.

De l'Ane d'or de Machiavel.

On connaît peu l'âne de *Machiavel*. Les Dictionnaires qui en parlent, disent que c'est un ouvrage de sa jeunesse; il paraît pourtant qu'il était dans l'âge mûr, puisqu'il parle des malheurs qu'il a essuyés autrefois & très-long-tems. L'ouvrage est une *satyre* de ses contemporains. L'auteur voit beaucoup de Florentins, dont l'un est changé en chat, l'autre en dragon, celui-ci en chien qui aboie à la lune, cet autre en renard qui ne s'est pas laissé prendre. Chaque caractère est peint sous le nom d'un animal. Les factions des *Médicis* & de leurs ennemis y sont figu-

(*) Voyez MAGIE.

rées sans-doute ; & qui aurait la clef de cette apocalypse comique, saurait l'histoire secrète du pape *Léon X* & des troubles de Florence. Ce poëme est plein de morale & de philosophie. Il finit par de très-bonnes réflexions d'un gros cochon, qui parle à-peu-près ainsi à l'homme :

Animaux à deux pieds, sans vêtemens, sans armes,
Point d'ongle, un mauvais cuir, ni plume, ni toison,
Vous pleurez en naissant, & vous avez raison ;
Vous prévoyez vos maux, ils méritent vos larmes.
Les perroquets & vous ont le don de parler.
La nature vous fit des mains industrieuses ;
Mais vous fit-elle, hélas ! des ames vertueuses !
Et quel homme en ce point nous pourrait égaler ?
L'homme est plus vil que nous, plus méchant, plus sauvage :
Poltrons ou furieux, dans le crime plongés,
Vous éprouvez toujours ou la crainte ou la rage.
Vous tremblez de mourir, & vous vous égorgez.
Jamais de porc-à-porc on ne vit d'injustices.
Notre bauge est pour nous le temple de la paix.
Ami, que le bon DIEU me préserve à jamais
De redevenir homme & d'avoir tous tes vices !

Ceci est l'original de la Satyre de l'homme que fit *Boileau*, & de la fable des compagnons d'*Ulysse*, écrite par *la Fontaine* ; mais il est très-vraisemblable que ni *la Fontaine*, ni *Boileau* n'avaient entendu-parler de l'Ane de *Machiavel*.

De l'Ane de Vérone.

IL faut être vrai, & ne point tromper son lecteur. Je ne sais pas bien positivement si l'Ane de Vérone subsiste encore dans toute sa splendeur, parce

que je ne l'ai pas vu : mais les voyageurs qui l'ont vu, il y a quarante ou cinquante ans, s'accordent à dire que ses reliques étaient renfermées dans le ventre d'un âne artificiel fait exprès; qu'il était sous la garde de quarante Moines du couvent de Notre-Dame des Orgues à Vérone, & qu'on le portait en procession deux fois l'an. C'était une des plus anciennes reliques de la ville. La tradition disait que cet âne, ayant porté (*b*) Notre-Seigneur dans son entrée à Jérusalem, n'avait plus voulu vivre en cette ville; qu'il avait marché sur la mer aussi endurcie que sa corne; qu'il avait pris son chemin par Chypre, Rhode, Candie, Malthe, & la Sicile; que de-là il était venu séjourner à Aquilée; & qu'enfin il s'établit à Vérone, où il vécut très-long-tems.

Ce qui donna lieu à cette fable, c'est que la plupart des ânes ont une espèce de croix noire sur le dos. Il y eut apparemment quelque vieil âne aux environs de Vérone, chez qui la populace remarqua une plus belle croix qu'à ses confrères : une bonne-femme ne manqua pas de dire que c'était celui qui avait servi de monture à l'entrée dans Jérusalem; on fit de magnifiques funérailles à l'âne. La fête de Vérone s'établit; elle passa de Vérone dans les autres pays; elle fut sur-tout célébrée en France; on chanta la prose de l'âne à la messe :

Orientis partibus
Adventabit asinus
Pulcher & fortissimus.

Une fille représentant la sainte Vierge allant en

(*b*) Voyez *Misson*, tome I, pages 101 & 102.

Egypte, montait ſur un âne, & tenant un enfant entre ſes bras, conduiſait une longue proceſſion. Le prêtre à la fin de la meſſe, (c) au lieu de dire: *Ite, miſſa eſt*, ſe mettait à braire trois fois de toute ſa force, & le peuple répondait en chœur.

Nous avons des livres ſur la fête de l'Ane, & ſur celle des Fous; ils peuvent ſervir à l'hiſtoire univerſelle de l'eſprit humain.

ANGE.

SECTION PREMIERE.

Anges des Indiens, des Perſes, &c.

L'AUTEUR de l'article *ANGE* dans l'Encyclopédie, dit que *toutes les religions ont admis l'exiſtence des Anges, quoique la raiſon naturelle ne la démontre pas.*

Nous n'avons point d'autre raiſon que la naturelle. Ce qui eſt ſurnaturel eſt au deſſus de la raiſon. Il fallait dire (ſi je ne me trompe) que pluſieurs religions, & non pas *toutes*, ont reconnu des Anges. Celle de *Numa*, celle du Sabiſme, celle des Druides, celle de la Chine, celle des Scythes, celle des anciens Phéniciens & des anciens Egyptiens, n'admirent point les Anges.

Nous entendons par ce mot, des Miniſtres de DIEU, des Députés, des Êtres mitoyens entre DIEU & les hommes, envoyés pour nous ſignifier ſes ordres.

(c) Voyez du *Cange*, & l'*Eſſai ſur les mœurs & l'eſprit des Nations.*

Aujourd'hui, en 1772, il y a juste quatre mille huit cents soixante & dix-huit ans que les Brachmanes se vantent d'avoir par écrit leur première loi sacrée, intitulée le Shasta, quinze cents ans avant leur seconde loi, nommée Veidam, qui signifie *la parole de* DIEU. Le Shasta contient cinq chapitres. Le premier, *de* DIEU *& de ses attributs* : le second, *de la création des Anges* : le troisième, *de la chute des Anges* : le quatrième, *de leur punition* : le cinquième, *de leur pardon, & de la création de l'homme.*

Il est utile de remarquer d'abord la manière dont ce livre parle de DIEU.

Premier Chapitre du SHASTA.

« DIEU est un ; il a créé tout ; c'est une sphère parfaite, » sans commencement ni fin. DIEU conduit toute la création, par une providence générale, résultante d'un principe » déterminé. Tu ne rechercheras point à découvrir l'essence & la nature de l'Eternel, ni par quelles lois il gouverne ; une telle entreprise est vaine & criminelle : c'est assez » que jour & nuit tu contemples dans ses ouvrages, sa » sagesse, son pouvoir & sa bonté. »

Après avoir payé à ce début du Shasta le tribut d'admiration que nous lui devons, voyons la création des Anges.

Second Chapitre du SHASTA.

» L'ETERNEL, absorbé dans la contemplation de sa propre existence, résolut, dans la plénitude des tems, de communiquer sa gloire & son essence à des Êtres capables de » sentir & de partager sa béatitude, comme de servir à sa » gloire. L'Eternel voulut, & ils furent. Il les forma en » partie de son essence, capables de perfection & d'imperfection selon leur volonté.

» L'Eternel

» L'Eternel créa d'abord *Birma*, *Vitsnou* & *Sib*; ensuite
» *Mozazor*, & toute la multitude des Anges. L'Eternel donna
» la prééminence à *Birma*, à *Vitsnou* & à *Sib*. *Birma* fut le
» prince de l'armée angélique : *Vitsnou* & *Sib* furent ses
» codajuteurs. L'Eternel divisa l'armée angélique en plusieurs
» bandes, & leur donna à chacune un chef. Ils adorèrent
» l'Eternel, rangés autour de son trône, chacun dans le de-
» gré assigné. L'harmonie fut dans les cieux. *Mozazor*, chef
» de la première bande, entonna le cantique de louange &
» d'adoration au Créateur, & la chanson d'obéissance à
» *Birma* sa première créature, & l'Eternel se réjouit dans
» sa nouvelle création.

Chapitre III. De la chute d'une partie des Anges.

» DEPUIS la création de l'armée céleste, la joie & l'har-
» monie environnèrent le trône de l'Eternel dans l'espace
» de mille ans, multipliés par mille ans, & auraient duré
» jusqu'à ce que le tems ne fût plus, si l'envie n'avait pas
» saisi *Mozazor* & d'autres princes des bandes angéliques.
» Parmi eux était *Raabon*, le premier en dignité après
» *Mozazor*. Immémorans du bonheur de leur création & de
» leur devoir, ils rejetèrent le pouvoir de perfection, &
» exercèrent le pouvoir d'imperfection. Ils firent le mal à
» l'aspect de l'Eternel; ils lui désobéirent, & refusèrent de
» se soumettre au lieutenant de DIEU, & à ses associés
» *Vitsnou* & *Sib* : & ils dirent : Nous voulons gouverner!
» & sans craindre la puissance & la colère de leur créa-
» teur, ils répandirent leurs principes séditieux dans l'ar-
» mée céleste. Ils séduisirent les Anges, & entraînèrent une
» grande multitude dans la rebellion; & elle s'éloigna du
» trône de l'Eternel; & la tristesse saisit les Esprits angéli-
» ques fidèles, & la douleur fut connue pour la première
» fois dans le ciel. »

Chapitre IV. Châtiment des Anges coupables.

» L'ETERNEL, dont la toute-science, la préscience & » l'influence s'étend sur toutes choses, excepté sur l'action » des êtres qu'il a créés libres, vit avec douleur & colère » la défection de *Mozazor*, de *Raabon*, & des autres chefs » des Anges.

» Miséricordieux dans son courroux, il envoya *Birma*, » *Vitsnou* & *Sib*, pour leur reprocher leur crime, & pour » les porter à rentrer dans leur devoir; mais confirmés » dans leur esprit d'indépendance, ils persistèrent dans la » révolte. L'Eternel alors commanda à *Sib* de marcher contre » eux, armé de la toute-puissance, & de les précipiter du » lieu éminent dans le lieu de *ténèbres*, dans l'*Ondera*, pour » y être punis pendant mille ans multipliés par mille ans. »

Précis du cinquième Chapitre.

AU bout de mille ans, *Birma*, *Vitsnou* & *Sib*, sollicitèrent la clémence de l'Eternel en faveur des délinquans. L'Eternel daigna les délivrer de la prison de l'*Ondera*, & les mettre dans un état de probation pendant un grand nombre de révolutions du soleil. Il y eut encore des rebellions contre DIEU dans ce tems de pénitence.

Ce fut dans un de ces périodes que DIEU créa la terre. Les Anges pénitens y subirent plusieurs métempsycoses; une des dernières fut leur changement en vaches. C'est de-là que les vaches devinrent sacrées dans l'Inde. Et enfin ils furent métamorphosés en hommes. De sorte que le système des Indiens sur les Anges est précisément celui du jésuite *Bougeant*, qui prétend que les corps des bêtes sont habités par des Anges pécheurs. Ce que les Brachmanes avaient inventé sérieusement, *Bougeant* l'imagina plus de quatre mille ans après par plaisanterie; si pourtant ce badinage n'était pas en lui un reste de superstition mêlé avec l'esprit systématique, ce qui est arrivé assez souvent.

Telle est l'histoire des Anges chez les anciens Brachmanes, qu'ils enseignent encore depuis environ cinquante siècles. Nos Marchands qui ont trafiqué dans l'Inde n'en ont jamais été instruits; nos Missionnaires ne l'ont pas été davantage; & les Brames, qui n'ont jamais été édifiés, ni de leur science, ni de leurs mœurs, ne leur ont point communiqué leurs secrets. Il a fallu qu'un Anglais, nommé M. *Holwell*, ait habité trente ans à Bénarès sur le Gange, ancienne école des Brachmanes; qu'il ait appris l'ancienne langue sacrée du *Hanscrit*, & qu'il ait lu les anciens livres de la religion indienne, pour enrichir enfin notre Europe de ces connaissances singulières; comme M. *Sale* avait demeuré long-tems en Arabie pour nous donner une traduction fidelle de l'Alcoran, & des lumières sur l'ancien Sabisme, auquel a succédé la religion musulmante; de même encore que M. *Hyde* a recherché, pendant vingt années en Perse, tout ce qui concerne la religion des Mages.

Des Anges des Perses.

Les Perses avaient trente & un Anges. Le premier de tous, & qui est servi par quatre autres Anges, s'appelle *Bahaman*; il a l'inspection de tous les animaux, excepté de l'homme, sur qui Dieu s'est réservé une jurisdiction immédiate.

Dieu préside au jour où le soleil entre dans le bélier, & ce jour est un jour de sabbat; ce qui prouve que la fête du sabbat était observée chez les Perses dans les tems les plus anciens.

Le second Ange préside au huitième jour, & s'appelle *Débadur.*

Le troisième est *Kur*, dont on a fait depuis probablement *Cyrus*, & c'est l'Ange du soleil.

Le quatrième s'appelle *Ma*, & il préside à la lune. Ainsi chaque Ange a son district. C'est chez les Perses que la doctrine de l'Ange-Gardien & du mauvais Ange fut d'abord reconnue. On croit que *Raphaël* était l'Ange-Gardien de l'empire Persan.

Des Anges chez les Hébreux.

Les Hébreux ne connurent jamais la chute des Anges jusqu'aux premiers tems de l'ère chrétienne. Il faut qu'alors cette doctrine secrète des anciens brachmanes fût parvenue jusqu'à eux : car ce fut dans ce tems qu'on fabriqua le livre attribué à *Enoch*, touchant les Anges pécheurs chassés du ciel.

Enoch devait être un auteur fort ancien, puisqu'il vivait, selon les Juifs, dans la septième génération avant le déluge : mais puisque *Seth*, plus ancien encore que lui, avait laissé des livres aux Hébreux, ils pouvaient se vanter d'en avoir aussi d'*Enoch*. Voici donc ce qu'*Enoch* écrivit selon eux :

« Le nombre des hommes s'étant prodigieusement accru, ils eurent de très-belles filles : les Anges, les brillans, *Egregori*, en devinrent amoureux, & furent entraînés dans beaucoup d'erreurs. Ils s'animèrent entr'eux ; ils se dirent : Choisissons-nous des femmes parmi les filles des hommes de la terre. *Semiaxas* leur prince dit : Je crains que vous n'osiez pas accomplir un tel dessein, & que je ne demeure seul chargé du crime. Tous répondirent ; Fesons serment d'exécuter notre dessein, & dé-

» vouons-nous à l'anathême si nous y manquons.. Ils s'u-
» nirent donc par serment, & firent des imprécations. Ils
» étaient au nombre de deux cents. Ils partirent ensem-
» ble du tems de *Jared*, & allèrent sur la montagne ap-
» pelée *Hermonim* à cause de leur serment. Voici les noms
» des principaux ; *Semiaxas*, *Atarculph*, *Araciel*, *Chobabiel*,
» *Hosampsich*, *Zaciel*, *Parmar*, *Thausaël*, *Samiel*, *Tiriel*, *Su-*
» *miel*.

» Eux & les autres prirent des femmes l'an onze cent
» soixante & dix de la création du monde. De ce com-
» merce naquirent trois genres d'hommes, les Géans, *Néphi-*
» *lim*, &c. »

L'auteur de ce fragment écrit de ce style qui semble appartenir aux premiers tems ; c'est la même naïveté. Il ne manque pas de nommer les personnages ; il n'oublie pas les dates ; point de réflexions, point de maximes : c'est l'ancienne manière orientale.

On voit que cette histoire est fondée sur le sixième chapitre de la Genèse : « Or, en ce tems, il » y avait des Géans sur la terre ; car les enfans de » DIEU ayant eu commerce avec les filles des hom- » mes, elles enfantèrent les puissances du siècle. »

Le livre d'*Enoch* & la Genèse sont entièrement d'accord sur l'accouplement des Anges avec les filles des hommes, & sur la race des Géans qui en naquit : mais ni cet *Enoch*, ni aucun livre de l'ancien Testament ne parle de la guerre des Anges contre DIEU, ni de leur défaite ; ni de leur chute dans l'enfer, ni de leur haîne contre le genre-humain.

Presque tous les commentateurs de l'ancien Testament disent unanimement qu'avant la captivité de

Babylone, les Juifs ne furent le nom d'aucun Ange. Celui qui apparut à *Manueh*, père de *Samson*, ne voulut point dire le sien.

Lorsque les trois Anges apparurent à *Abraham*, & qu'il fit-cuire un veau entier pour les régaler, ils ne lui apprirent point leurs noms. L'un d'eux lui dit : *Je viendrai vous voir, si* DIEU *me donne vie, l'année prochaine, & Sara votre femme aura un fils.*

Dom *Calmet* trouve un très-grand rapport entre cette histoire & la fable qu'*Ovide* raconte dans ses *Fastes*, de *Jupiter*, de *Neptune* & de *Mercure*, qui ayant soupé chez le vieillard *Irié*, & le voyant affligé de ne pouvoir faire des enfans, pissèrent sur le cuir du veau qu'*Irié* leur avait servi, & ordonnèrent à *Irié* d'enfouir sous-terre & d'y laisser pendant neuf mois ce cuir arrosé de l'urine céleste. Au bout de neuf mois *Irié* découvrit son cuir : il y trouva un enfant qu'on appela *Orion*, & qui est actuellement dans le ciel. *Calmet* dit même que les termes dont se servirent les Anges avec *Abraham*, peuvent se traduire ainsi : *Il naîtra un fils de votre veau.*

Quoi qu'il en soit, les Anges ne dirent point leur nom à *Abraham*; ils ne le dirent pas même à *Moïse*; & nous ne voyons le nom de *Raphaël* que dans Tobie du tems de la captivité. Tous les autres noms d'Anges sont pris évidemment des Chaldéens & des Perses. *Raphaël*, *Gabriel*, *Uriel*, &c. sont persans & babyloniens. Il n'y a pas jusqu'au nom d'*Israël* qui ne soit chaldéen. Le savant juif *Philon* le dit expressément dans le récit de sa députation vers *Caligula*.

Nous ne répéterons point ici ce qu'on a dit ailleurs des Anges.

Savoir si les Grecs & les Romains admîrent des Anges.

ILS avaient assez de dieux & de demi-dieux pour se passer d'autres êtres subalternes. *Mercure* fesait les commissions de *Jupiter*, *Iris* celles de *Junon*; cependant ils admîrent encore des génies, des démons. La doctrine des Anges-gardiens fut mise en vers par *Hésiode*, contemporain d'*Homère*. Voici comme il s'explique dans le poëme *des travaux* & *des jours*.

Dans les tems bienheureux de Saturne & de Rhée,
Le mal fut inconnu, la fatigue ignorée;
Les Dieux prodiguaient tout: les humains satisfaits
Ne se disputant rien, forcés de vivre en paix,
N'avaient point corrompu leurs mœurs inaltérables.
La mort, l'affreuse mort, si terrible aux coupables,
N'était qu'un doux passage, en ce séjour mortel,
Des plaisirs de la terre aux délices du ciel.
Les hommes de ces tems sont nos heureux génies,
Nos démons fortunés, les soutiens de nos vies;
Ils veillent près de nous; ils voudraient de nos cœurs
Ecarter, s'il se peut, le crime & les douleurs, &c.

Plus on fouille dans l'antiquité, plus on voit combien les nations modernes ont puisé tour-à-tour dans ces mines aujourd'hui presque abandonnées. Les Grecs, qui ont si long-tems passé pour inventeurs, avaient imité l'Egypte, qui avait copié les Chaldéens, qui devaient presque tout aux Indiens. La doctrine des Anges-gardiens, qu'*Hésiode* avait si bien chantée, fut ensuite sophistiquée dans les écoles;

c'eſt tout ce qu'elles pûrent faire. Chaque homme eut ſon bon & ſon mauvais génie, comme chacun eut ſon étoile.

Eſt genius natale comes qui temperat aſtrum.

Socrate, comme on ſait, avait un bon Ange : mais il faut que ce ſoit le mauvais qui l'ait conduit. Ce ne peut être qu'un très-mauvais Ange qui engage un philoſophe à courir de maiſon en maiſon, pour dire aux gens, par demande & par réponſe, que le père & la mère, le précepteur & le petit garçon, ſont des ignorans & des imbécilles. L'Ange-gardien a bien de la peine à garantir alors ſon protégé de la ciguë.

On ne connaît de *Marcus Brutus* que ſon mauvais Ange, qui lui apparut avant la bataille de Philippes.

SECTION II.

LA doctrine des Anges eſt une des plus anciennes du monde ; elle a précédé celle de l'immortalité de l'ame : cela n'eſt pas étrange. Il faut de la philoſophie pour croire immortelle l'ame de l'homme mortel ; il ne faut que de l'imagination & de la faibleſſe pour inventer des Êtres ſupérieurs à *nous*, qui nous protègent ou qui nous perſécutent. Cependant il ne paraît pas que les anciens Egyptiens euſſent aucune notion de ces Êtres céleſtes, revêtus d'un corps éthéré, & miniſtres des ordres d'un Dieu. Les anciens Babyloniens furent les premiers qui admîrent cette théologie. Les livres hébreux emploient les Anges dès le premier livre de la Genèſe ;

mais la Genèse ne fut écrite que lorsque les Chaldéens étaient une nation déjà puissante; & ce ne fut même que dans la captivité à Babylone, plus de mille ans après *Moïse*, que les Juifs apprirent les noms de *Gabriel*, de *Raphaël*, *Michaël*, *Uriel*, &c. qu'on donnait aux Anges. C'est une chose très-singulière, que les religions judaïque & chrétienne étant fondées sur la chute d'*Adam*, cette chute étant fondée sur la tentation du mauvais Ange, du Diable, cependant il ne soit pas dit un seul mot dans le Pentateuque, de l'existence des mauvais Anges, encore moins de leur punition & de leur demeure dans l'enfer.

La raison de cette omission est évidente; c'est que les mauvais Anges ne leur furent connus que dans la captivité à Babylone; c'est alors qu'il commence à être question d'*Asmodée*, que *Raphaël* alla enchaîner dans la haute Egypte; c'est alors que les Juifs entendent-parler de *Satan*. Ce mot *Satan* était chaldéen, & le livre de *Job*, habitant de Chaldée, est le premier qui en fasse mention.

Les anciens Perses disaient que *Satan* était un génie qui avait fait la guerre aux *Dives* & aux *Péris*, c'est-à dire aux fées.

Ainsi, selon les règles ordinaires de la probabilité, il serait permis à ceux qui ne se serviraient que de leur raison, de penser que c'est dans cette théologie qu'on a enfin pris l'idée chez les Juifs & les Chrétiens, que les mauvais Anges avaient été chassés du ciel, & que leur prince avait tenté *Eve* sous la figure d'un serpent.

On a prétendu qu'*Isaïe*, (dans son chap. *XIV*) avait cette allégorie en vue, quand il dit : *Quomodò cecidisti de cœlo, Lucifer, qui manè oriebaris ?* « Comment es-tu tombé du ciel, Astre de lumière, qui te levais au matin ? »

C'est même ce verset latin, traduit d'*Isaïe*, qui a procuré au diable le nom de *Lucifer*. On n'a pas songé que *Lucifer* signifie, celui qui répand la lumière. On a encore moins réfléchi aux paroles d'*Isaïe*. Il parle du roi de Babylone détrôné, & par une figure commune il lui dit : Comment es-tu tombé des cieux, Astre éclatant ?

Il n'y a pas d'apparence qu'*Isaïe* ait voulu établir par ce trait de rhétorique la doctrine des Anges précipités dans l'enfer : aussi ce ne fut guère que dans le tems de la primitive Eglise chrétienne, que les pères & les rabbins s'efforcèrent d'encourager cette doctrine, pour sauver ce qu'il y avait d'incroyable dans l'histoire d'un serpent qui séduisit la mère des hommes, & qui, condamné pour cette mauvaise action à marcher sur le ventre, a depuis été l'ennemi de l'homme, qui tâche toujours de l'écrâser, tandis que celui-ci tâche toujours de le mordre. Des substances célestes, précipitées dans l'abyme, qui en sortent pour persécuter le genre-humain, ont paru quelque chose de plus sublime.

On ne peut prouver par aucun raisonnement que ces puissances célestes & infernales existent ; mais aussi on ne saurait prouver qu'elles n'existent pas. Il n'y a certainement aucune contradiction à reconnaître des substances bienfesantes & malignes, qui

ne soient ni de la nature de DIEU, ni de la nature des hommes; mais il ne suffit pas qu'une chose soit possible pour la croire.

Les Anges qui présidoient aux nations chez les Babyloniens & chez les Juifs, sont précisément ce qu'étaient les Dieux d'*Homère*, des êtres célestes, subordonnés à un Être suprême. L'imagination qui a produit les uns, a probablement produit les autres. Le nombre des Dieux inférieurs s'accrut avec la religion d'*Homère*. Le nombre des Anges s'augmenta chez les Chrétiens avec le tems.

Les auteurs connus sous le nom de *Denys l'aréopagite* & de *Grégoire I*, fixèrent le nombre des Anges à neuf chœurs dans trois hiérarchies; la première, des *Séraphins*, des *Chérubins*, & des *Trônes*; la seconde, des *Dominations*, des *Vertus*, & des *Puissances*; la troisième, des *Principautés*, des *Archanges*, & enfin des *Anges*, qui donnent la dénomination à tout le reste. Il n'est guère permis qu'à un Pape de régler ainsi les rangs dans le ciel.

SECTION III.

ANGE, en grec *envoyé*; on n'en sera guère plus instruit, quand on saura que les Perses avaient des *Peris*, les Hébreux des *Malakim*, les Grecs leurs *Demonoi*.

Mais ce qui nous instruira peut-être davantage, ce sera qu'une des premières idées des hommes a toujours été de placer des êtres intermédiaires entre la Divinité & nous; ce sont ces démons, ces génies que l'antiquité inventa : l'homme fit toujours

les Dieux à son image. On voyait les princes signifier leurs ordres par des messagers : donc la Divinité envoie aussi ses couriers. *Mercure*, *Iris*, étaient des couriers, des messagers.

Les Hébreux, ce seul peuple conduit par la Divinité même, ne donnèrent point d'abord de noms aux Anges que DIEU daignait enfin leur envoyer; ils empruntèrent les noms que leur donnaient les Chaldéens, quand la nation juive fut captive dans la Babylonie; *Michel* & *Gabriel* sont nommés pour la première fois par *Daniel*, esclaves chez ces peuples. Le juif *Tobie*, qui vivait à Ninive, connut l'ange *Raphaël* qui voyagea avec son fils pour l'aider à retirer de l'argent que lui devait le juif *Gabaël*.

Dans les lois des Juifs, c'est-à-dire dans le Lévitique & le Deuteronome, il n'est pas fait la moindre mention de l'existence des Anges, à plus forte raison de leur culte; aussi les Saducéens ne croyaient-ils point aux Anges.

Mais dans les histoires des Juifs il en est beaucoup parlé. Ces Anges étaient corporels; ils avaient des ailes au dos, comme les Gentils feignirent que *Mercure* en avait aux talons; quelquefois ils cachaient leurs ailes sous leurs vêtemens. Comment n'auraient-ils pas eu de corps, puisqu'ils buvaient & mangeaient, & que les habitans de Sodome voulurent commettre le péché de la pédérastie avec les Anges qui allèrent chez *Loth* ?

L'ancienne tradition juive, selon *Ben Maimon*, admet dix degrés, dix ordres d'Anges. 1. *Les chaios*

kodesh, purs, ſaints. 2. Les *ofamin*, rapides. 3. Les *oralim*, les forts. 4. Les *chaſmalim*, les flammes. 5. Les *ſéraphim*, étincelles. 6. Les *malakim*, anges, meſſagers, députés. 7. Les *eloim*, les dieux ou juges. 8. Les *ben eloim*, enfans des dieux. 9. *Chérubim*, images. 10. *Ychim*, les animés.

L'hiſtoire de la chute des Anges ne ſe trouve point dans les livres de *Moïſe*; le premier témoignage qu'on en rapporte eſt celui du prophète *Iſaïe*, qui apoſtrophant le roi de Babylone, s'écrie: « Qu'eſt devenu l'exacteur des tributs? les ſapins & les cèdres ſe réjouiſſent de ſa chute; comment es-tu tombé du Ciel, ô Hellel, étoile du matin? » On a traduit ce *Hellel* par le mot latin *Lucifer*; & enſuite, par un ſens allégorique, on a donné le nom de *Lucifer* au prince des Anges qui firent la guerre dans le Ciel; & enfin ce nom qui ſignifie *phoſphore* & *aurore*, eſt devenu le nom du Diable.

La religion chrétienne eſt fondée ſur la chute des Anges. Ceux qui ſe révoltèrent furent précipités des ſphères qu'ils habitaient, dans l'enfer au centre de la terre, & devinrent Diables. Un Diable tenta *Eve*, ſous la figure d'un ſerpent, & damna le genre-humain. JESUS vint racheter le genre-humain, & triompher du Diable qui nous tente encore. Cependant cette tradition fondamentale ne ſe trouve que dans le livre apocryphe d'*Enoch*, & encore y eſt-elle d'une manière toute différente de la tradition reçue.

St. Auguſtin, dans ſa cent-neuvième lettre, ne fait nulle difficulté d'attribuer des corps déliés &

agiles aux bons & aux mauvais Anges. Le Pape *Grégoire I* a réduit à neuf chœurs, à neuf hiérarchies ou ordres, les dix chœurs des Anges reconnus par les Juifs.

Les Juifs avaient dans leur temple deux chérubins ayant chacun deux têtes, l'une de bœuf & l'autre d'aigle, avec six ailes. Nous les peignons aujourd'hui sous l'image d'une tête volante, ayant deux petites ailes au-dessous des oreilles. Nous peignons les Anges & les Archanges sous la figure de jeunes-gens, ayant deux ailes au dos. A l'égard des Trônes & des Dominations, on ne s'est pas encore avisé de les peindre.

St. Thomas, à la question CVIII, article 2, dit que les Trônes sont aussi près de DIEU que les Chérubins & les Séraphins, parce que c'est sur eux que DIEU est assis. *Scot* a compté mille millions d'Anges. L'ancienne mythologie des bons & des mauvais Génies ayant passé de l'Orient en Grèce & à Rome, nous consacrâmes cette opinion, en admettant pour chaque homme un bon & un mauvais Ange, dont l'un l'assiste, & l'autre lui nuit depuis sa naissance jusqu'à sa mort; mais on ne sait pas encore si ces bons & mauvais Anges passent continuellement de leur poste à un autre, ou s'ils sont relevés par d'autres. Consultez sur cet article la Somme de *St. Thomas*.

On ne sait pas précisément où les Anges se tiennent, si c'est dans l'air, dans le vide, dans les planètes; DIEU n'a pas voulu que nous en fussions instruits.

ANGLICANS.

De la Religion Anglicane.

L'ANGLETERRE eſt le pays des ſectes: *multæ ſunt manſiones in domo Patris mei*; un Anglais, comme un homme libre, va au Ciel par le chemin qu'il lui plaît. Cependant, quoique chacun puiſſe ici ſervir DIEU à ſa mode, leur véritable religion, celle où l'on fait fortune, eſt la ſecte des Epiſcopaux, appelée l'*Egliſe anglicane*, ou l'*Egliſe par excellence*. On ne peut avoir d'emploi ni en Angleterre ni en Irlande, ſans être du nombre des fidèles Anglicans. Cette raiſon, qui eſt une excellente preuve, a converti tant de non-conformiſtes, qu'aujourd'hui il n'y a pas la vingtième partie de la nation qui ſoit hors du giron de l'Egliſe dominante.

Le clergé anglican a retenu beaucoup de cérémonies catholiques, & ſur-tout celle de recevoir les dixmes avec une attention très-ſcrupuleuſe. Ils ont auſſi la pieuſe ambition d'être les maîtres; car quel vicaire de village ne voudrait pas être pape?

De plus ils fomentent, autant qu'ils peuvent, dans leurs ouailles un ſaint zèle contre les non-conformiſtes. Ce zèle était aſſez vif ſous le gouvernement des *Toris*, dans les dernières années de la reine *Anne*: mais il ne s'étendait pas plus loin qu'à caſſer quelquefois les vitres des chapelles hérétiques; car la rage des ſectes a fini en Angleterre avec les guerres civiles, & ce n'était plus ſous la reine *Anne*

que les bruits sourds d'une mer encore agitée long-tems après la tempête. Quand les *Whigs* & les *Toris* déchirèrent leur pays, comme autrefois les *Guelfes* & les *Gibelins* désolèrent l'Italie, il fallut bien que la religion entrât dans les partis: les *Toris* étaient pour l'épiscopat, les *Whigs* le voulaient abolir; mais ils se sont contentés de l'abaisser quand ils ont été les maîtres.

Du tems que le comte *Harley* d'Oxford & milord *Bolingbroke* fesaient boire la santé des *Toris*, l'Eglise anglicane les regardoit comme les défenseurs de ses saints privilèges. L'assemblée du bas clergé, qui est une espèce de chambre des communes, composée d'ecclésiastiques, avait alors quelque crédit; elle jouissait au moins de la liberté de s'assembler, de raisonner de controverse, & de faire-brûler de tems-en-tems quelques livres impies, c'est-à-dire, écrits contre elle. Le ministère, qui est *Whig* aujourd'hui, ne permet pas seulement à ces messieurs de tenir leur assemblée; ils sont réduits dans l'obscurité de leur paroisse au triste emploi de prier DIEU pour le gouvernement, qu'ils ne feraient pas fâchés de troubler.

Quant aux Evêques, qui sont vingt-six en tout, ils ont séance dans la chambre haute, en dépit des *Whigs*, parce que la coutume ou l'abus de les regarder comme barons subsiste encore. Il y a une clause dans le serment que l'on prête à l'Etat, laquelle exerce bien la patience chrétienne de ces messieurs; on y promet d'*être de l'Eglise comme elle est établie par la loi.* Il n'y a guère d'Evêques, de

Doyens, d'Archiprêtres, qui ne pensent l'être de droit divin ; c'est donc un grand sujet de mortification pour eux, d'être obligés d'avouer qu'ils tiennent tout d'une misérable loi faite par de profanes laïques. Un savant religieux (le père *Courayer*) a écrit depuis peu un livre pour prouver la validité & la succession des ordinations anglicanes. Cet ouvrage a été proscrit en France ; mais croyez-vous qu'il ait plu au ministère d'Angleterre ? Point-du-tout ; les maudits *Whigs* se soucient très-peu que la succession épiscopale ait été interrompue chez eux ou non, & que l'évêque *Parker* ait été consacré dans un cabaret (comme on le veut) ou dans une église : ils aiment mieux même que les Evêques tirent leur autorité du Parlement que des Apôtres. Le lord *B*.... dit, que « cette idée de *droit divin* ne servirait qu'à faire des tyrans en camail & en rochet, mais que la loi fait des citoyens. »

A l'égard des mœurs, le clergé anglican est plus réglé que celui de France, & en voici la cause. Tous les ecclésiastiques sont élevés dans l'université d'Oxford ou dans celle de Cambridge, loin de la corruption de la capitale. Ils ne sont appelés aux dignités de l'Eglise que très-tard, & dans un âge où les hommes n'ont d'autres passions que l'avarice, lorsque leur ambition manque d'aliment. Les emplois sont ici la récompense des longs services dans l'Eglise, aussi-bien que dans l'armée : on n'y voit pas des jeunes-gens Evêques ou Colonels au sortir du collège. De plus les prêtres sont presque tous mariés. La mauvaise grâce contractée dans l'uni-

verſité, & le peu de commerce qu'on a ici avec les femmes, ſont que d'ordinaire un Evêque eſt forcé de ſe contenter de la ſienne. Les prêtres vont quelquefois au cabaret, parce que l'uſage le leur permet; & s'ils s'enivrent, c'eſt ſérieuſement & ſans ſcandale.

Cet être indéfiniſſable, qui n'eſt ni eccléſiaſtique ni ſéculier, en un mot, ce qu'on appele un *abbé*, eſt une eſpèce inconnue en Angleterre; les eccléſiaſtiques ſont tous ici réſervés, & preſque tous pédans. Quand ils apprennent qu'en France des jeunes-gens connus par leurs débauches, & élevés à la prélature par des intrigues de femmes, font publiquement l'amour, s'égayent à compoſer des chanſons tendres, donnent tous les jours des ſoupers délicats & longs, de-là vont implorer les lumières du ST-ESPRIT, & ſe nomment hardiment les ſucceſſeurs des Apôtres, ils remercient DIEU d'être proteſtans; mais ce ſont de vilains hérétiques à brûler à tous les diables, comme dit maître *François Rabelais*. C'eſt pourquoi je ne me mêle point de leurs affaires.

ANNALES.

QUE de peuples ont ſubſiſté long-tems & ſubſiſtent encore ſans annales! Il n'y en avait dans l'Amérique entière, c'eſt-à-dire dans la moitié de notre globe, qu'au Mexique & au Pérou; encore n'étaient-elles pas fort anciennes. Et des cordelettes nouées ne ſont pas des livres qui puiſſent entrer dans de grands détails.

Les trois quarts de l'Afrique n'eurent jamais d'annales : & encore aujourd'hui chez les nations les plus ſavantes, chez celles même qui ont le plus uſé & abuſé de l'art d'écrire, on peut compter, toujours du moins jusqu'à préſent, quatre-vingt dix-neuf parties du genre-humain ſur cent, qui ne ſavent pas ce qui s'eſt paſſé chez elles au-delà de quatre générations, & qui à-peine connaiſſent le nom d'un biſaïeul. Preſque tous les habitans des bourgs & des villages ſont dans ce cas ; très-peu de familles ont des titres de leurs poſſeſſions. Lorſqu'il s'élève des procès ſur les limites d'un champ ou d'un pré, le juge décide ſuivant le rapport des vieillards : le titre eſt la poſſeſſion. Quelques grands évènemens ſe tranſmettent des pères aux enfans, & s'altèrent entièrement en paſſant de bouche en bouche ; ils n'ont point d'autres annales.

Voyez tous les villages de notre Europe ſi policée, ſi éclairée, ſi remplie de bibliothèques immenſes, & qui ſemble gémir aujourd'hui ſous l'amas énorme des livres. Deux hommes tout-au-plus par village, l'un portant l'autre, ſavent lire & écrire. La ſociété n'y perd rien. Tous les travaux s'exécutent, on bâtit, on plante, on ſème, on recueille, comme on feſait dans les tems les plus reculés. Le laboureur n'a pas ſeulement le loiſir de regretter qu'on ne lui ait pas appris à conſumer quelques heures de la journée dans la lecture. Cela prouve que le genre-humain n'avait pas beſoin de monumens hiſtoriques pour cultiver les arts véritablement néceſſaires à la vie.

Il ne faut pas s'étonner que tant de peuplades manquent d'annales ; mais que trois ou quatre nations en aient conservé qui remontent à cinq mille ans ou environ, après tant de révolutions qui ont bouleversé la terre. Il ne reste pas une ligne des anciennes annales égyptiennes, chaldéennes, persanes, ni de celles des Latins & des Etrusques. Les seules annales un peu antiques sont les indiennes, les chinoises, les hébraïques. (*)

Nous ne pouvons appeler *annales* des morceaux d'histoires vagues & décousus, sans aucune date, sans suite, sans liaison, sans ordre ; ce sont des énigmes proposées par l'antiquité à la postérité, qui n'y entend rien.

Nous osons assurer que *Sanchoniathon*, qui vivait, dit-on, avant le tems où l'on place *Moïse*, (*a*) ait composé des annales. Il aura probablement borné ses recherches à la Cosmogonie, comme fit depuis *Hésiode* en Grèce. Nous ne proposons cette opinion que comme un doute : car nous n'écrivons que pour nous instruire, & non pour enseigner.

(*) Voyez HISTOIRE.

(*a*) On a dit que si *Sanchoniathon* avait vécu du tems de *Moïse*, ou après lui, l'évêque de Césarée *Eusèbe*, qui cite plusieurs de ses fragmens, aurait indubitablement cité ceux où il eût été fait mention de *Moïse* & des prodiges épouventables qui avaient étonné la nature. *Sanchoniathon* n'aurait pas manqué d'en parler ; *Eusèbe* aurait fait-valoir son témoignage ; il aurait prouvé l'existence de *Moïse* par l'aveu authentique d'un savant contemporain ; d'un homme qui écrivait dans un pays où les Juifs se signalaient tous les jours par des miracles. *Eusèbe* ne cite jamais *Sanchoniathon* sur les actions de *Moïse*. Donc *Sanchoniathon* avait écrit auparavant. On le présume, mais avec la défiance que tout homme doit avoir de son opinion, excepté quand il ose assurer que deux & deux font quatre.

Mais ce qui mérite la plus grande attention, c'est que *Sanchoniathon* cite les livres de l'égyptien *Thot*, qui vivait, dit-il, huit cents ans avant lui. Or *Sanchoniathon* écrivait probablement dans le siècle où l'on place l'aventure de *Joseph* en Egypte.

Nous mettons communément l'époque de la promotion du juif *Joseph* au premier ministère d'Egypte à l'an 2300 de la création.

Si les livres de *Thot* furent écrits huit cents ans auparavant, ils furent donc écrits l'an 1500 de la création. Leur date était donc de cent cinquante-six ans avant le déluge. Ils auraient donc été gravés sur la pierre, & se seraient conservés dans l'inondation universelle.

Une autre difficulté, c'est que *Sanchoniathon* ne parle point du déluge, & qu'on n'a jamais cité aucun auteur égyptien qui en eût parlé. Mais ces difficultés s'évanouissent devant la Genèse inspirée par l'Esprit-Saint.

Nous ne prétendons point nous enfoncer ici dans le chaos que quatre-vingts auteurs ont voulu débrouiller en inventant des chronologies différentes; nous nous en tenons toujours à l'ancien Testament. Nous demandons seulement si, du tems de *Thot*, on écrivait en hiéroglyphes, ou en caractères alphabétiques?

Si on avait déjà quitté la pierre & la brique pour du vélin ou quelqu'autre matière?

Si *Thot* écrivit des annales ou seulement une cosmogonie?

S'il y avait déjà quelques pyramides bâties du tems de *Thot*?

deux ans après, le même Prince subjugué par la cour de Rome alors puissante, rétablit ce que la nation entière & lui-même avait abrogé.

Henri IV, qui ne craignait aucun danger, mais qui craignait Rome, confirma les annates par un édit du 22 Janvier 1596.

Trois célèbres jurisconsultes, *Dumoulin*, *Lannoy*, & *Duaren*, ont fortement écrit contre les annates, qu'ils appellent *une véritable simonie*. Si, à défaut de les payer, le Pape refuse des bulles, *Duaren* conseille à l'Eglise gallicane d'imiter celle d'Espagne, qui, dans le douzième Concile de Tolède, chargea l'Archevêque de cette ville de donner, sur le refus du Pape, des provisions aux Prélats nommés par le Roi.

C'est une maxime des plus certaines du droit français, consacrée par l'article 14 de nos libertés, (*) que l'évêque de Rome n'a aucun droit sur le temporel des bénéfices, qu'il ne jouit des annates que par la permission du Roi. Mais cette permission ne doit-elle pas avoir un terme? à quoi nous servent nos lumières, si nous conservons toujours nos abus?

Le calcul des sommes qu'on a payées & que l'on paye encore au Pape, est effrayant. Le procureur-général *Jean de Saint-Romain* a remarqué que, du tems de *Pie II*, vingt-deux évêchés ayant vaqué en France pendant trois années, il fallut porter à Rome cent vingt mille écus; que soixante & une abbayes ayant aussi vaqué, on avait payé pareille somme à la cour

(*) Voyez LIBERTÉS; mot très-impropre pour signifier des droits naturels & imprescriptibles.

de

de Rome ; que vers le même tems on avait encore payé à cette cour, pour les provisions des prieurés, doyennés, & des autres dignités sans crosse, cent mille écus ; que pour chaque curé il y avait eu au moins une grâce expectative qui était vendue vingt-cinq écus ; outre une infinité de dispenses dont le calcul montait à deux millions d'écus. Le procureur-général *de St-Romain* vivait du tems de *Louis XI.* Jugez à combien ces sommes monteraient aujourd'hui. Jugez combien les autres Etats ont donné. Jugez si la république romaine, au tems de *Lucullus*, a plus tiré d'or & d'argent des nations vaincues par son épée, que les Papes, les pères de ces mêmes nations, n'en ont tiré par leur plume.

Supposons que le procureur-général *de Saint-Romain* se soit trompé de moitié, ce qui est bien difficile, ne reste-t-il pas encore une somme assez considérable pour qu'on soit en droit de compter avec la chambre apostolique, & de lui demander une restitution, attendu que tant d'argent n'a rien d'apostolique?

ANNEAU DE SATURNE.

Ce phénomène étonnant, mais pas plus étonnant que les autres, ce corps solide & lumineux qui entoure la planète de *Saturne*, qui l'éclaire & qui en est éclairé, soit par la faible réflexion des rayons solaires, soit par quelque cause inconnue, était autrefois une mer, à ce que prétend un rêveur qui se disait philosophe (*a*). Cette mer, selon lui, s'est endurcie ; elle

(*a*) *Maupertuis.*

eſt devenue terre ou rocher, elle gravitait jadis vers deux centres, & ne gravite plus aujourd'hui que vers un ſeul.

Comme vous y allez, mon rêveur! comme vous métamorphoſez l'eau en rocher *Ovide* n'était rien auprès de vous. Quel merveilleux pouvoir vous avez ſur la nature! cette imagination ne dément pas vos autres idées O démangeaiſon de dire des choſes nouvelles! ô fureur des ſyſtèmes! ô folies de l'eſprit humain! Si on a parlé dans le grand Dictionnaire encyclopédique de cette rêverie, c'eſt ſans-doute pour en faire ſentir l'énorme ridicule, ſans quoi les autres nations ſeraient en droit de dire: Voilà l'uſage que font les Français des découvertes des autres peuples! *Huyghens* découvrit l'anneau de *Saturne*, il en calcula les apparences. *Hook* & *Flamſtead* les ont calculées comme lui. Un Français a découvert que ce corps ſolide avait été un océan circulaire, & ce Français n'eſt pas *Cyrano de Bergerac*.

ANTI-LUCRECE.

LA lecture de tout le poëme de feu M. le cardinal de *Polignac* m'a confirmé dans l'idée que j'en avais conçue, lorſqu'il m'en lut le premier chant. Je ſuis encore étonné qu'au milieu des diſſipations du monde, & des épines des affaires, il ait pu écrire un long ouvrage en vers dans une langue étrangère, lui qui aurait à peine fait quatre bons vers dans ſa propre langue. Il me ſemble qu'il réunit ſouvent la force de

Lucrèce à l'élégance de *Virgile*. Je l'admire ſur-tout dans cette facilité avec laquelle il exprime toujours des choſes ſi difficiles.

Il eſt vrai que ſon Anti-Lucrèce eſt peut-être trop diffus, & trop peu varié; mais ce n'eſt pas en qualité de poëte que je l'examine ici, c'eſt comme philoſophe. Il me paraît qu'une auſſi belle ame que la ſienne devait rendre plus de juſtice aux mœurs d'*Epicure*, qui étant à la vérité un très-mauvais phyſicien, n'en était pas moins un très-honnête homme, & qui n'enſeigna jamais que la douceur, la tempérance, la modération, la juſtice, vertus que ſon exemple enſeignait encore mieux.

Voici comme ce grand-homme eſt apoſtrophé dans l'Anti-Lucrèce:

Si virtutis eras avidus, rectique bonique
Tam ſitiens, quid relligio tibi ſancta nocebat?
Aſpera quippè nimis viſa eſt. Aſperrima certè
Gaudenti vitiis, ſed non virtutis amanti,
Ergo perfugium culpæ, ſoliſque benignus
Perjuris ac fœdifragis, Epicurè, parabas.
Solam hominum fæcem poteras devotaque furcis
Corpora, &c.

On peut rendre ainſi ce morceau en français, en lui prêtant, ſi j'oſe le dire, un peu de force:

Ah! ſi par toi le vice eût été combattu,
Si ton cœur pur & droit eût chéri la vertu!
Pourquoi donc rejetter, au ſein de l'innocence,
Un DIEU qui nous la donne, & qui la récompenſe?
Tu le craignais, ce DIEU; ſon règne redouté
Mettait un frein trop dur à ton impiété.
Précepteur des méchans, & profeſſeur du crime,

Ta main de l'injuftice ouvrit le vafte abyme,
Y fit-tomber la terre, & le couvrit de fleurs.

Mais *Epicure* pouvait répondre au cardinal: « Si j'avais eu le bonheur de connaître comme vous le vrai DIEU, d'être né comme vous dans une religion pure & fainte, je n'aurais pas certainement rejeté ce DIEU révélé, dont les dogmes étaient néceffairement inconnus à mon efprit, mais dont la morale était dans mon cœur. Je n'ai pu admettre des Dieux tels qu'ils m'étaient annoncés dans le paganifme. J'étais trop raifonnable pour adorer des Divinités qu'on fefait-naître d'un père & d'une mère comme les mortels, & qui comme eux fe fefaient la guerre. J'étais trop ami de la vertu pour ne pas haïr une religion qui tantôt invitait au crime par l'exemple de ces Dieux mêmes, & tantôt vendait à prix d'argent la rémiffion des plus horribles forfaits. D'un côté, je voyais par-tout des hommes infenfés, fouillés de vices, qui cherchaient à fe rendre purs devant des Dieux impurs; & de l'autre, des fourbes qui fe vantaient de juftifier les plus pervers, foit en les initiant à des myftères, foit en fefant-couler fur eux goutte-à-goutte le fang des taureaux, foit en les plongeant dans les eaux du Gange. Je voyais les guerres les plus injuftes entreprifes faintement, dès qu'on avait trouvé fans tache le foie d'un bélier, ou qu'une femme, les cheveux épars & l'œil troublé, avait prononcé des paroles dont ni elle, ni perfonne, ne comprenait le fens. Enfin, je voyais toutes les contrées de la terre fouillées du fang des victimes humaines, que des pontifes barbares facrifiaient à des Dieux barbares. Je me fais bon gré d'a-

voir détesté de telles religions. La mienne est la vertu. J'ai invité mes disciples à ne se point mêler des affaires de ce monde, parce qu'elles étaient horriblemét gouvernées. Un véritable Epicurien était un homme doux, modéré, juste, aimable, duquel aucune société n'avait à se plaindre, & qui ne payait pas des bourreaux pour assassiner en public ceux qui ne pensaient pas comme lui. De ce terme à celui de la religion sainte qui vous a nourris, il n'y a qu'un pas à faire. J'ai détruit les faux-dieux; & si j'avais vécu avec vous, j'aurais connu le véritable. »

C'est ainsi qu'*Epicure* pourrait se justifier sur son erreur; il pourrait même mériter sa grâce sur le dogme de l'immortalité de l'ame, en disant: « Plaignez-moi d'avoir combattu une vérité que DIEU a révélée cinq cents ans après ma naissance. J'ai pensé comme tous les premiers Législateurs païens du monde, qui tous ignoraient cette vérité. »

J'aurais donc voulu que le cardinal de *Polignac* eût plaint *Epicure* en le condamnant; & ce tour n'en eût pas été moins favorable à la belle poësie.

A l'égard de la physique, il me paraît que l'auteur a perdu beaucoup de tems & beaucoup de vers à réfuter la déclinaison des atômes, & les absurdités dont le poëme de *Lucrèce* fourmille. C'est employer de l'artillerie pour détruire une chaumière. Pourquoi encore vouloir mettre à la place des rêveries de *Lucrèce* les rêveries de *Descartes*?

Le cardinal de *Polignac* a inséré dans son poëme de très-beaux vers sur les découvertes de *Newton*; mais il y combat, malheureusement pour lui, des vérités

démontrées. La philosophie de *Newton* ne souffre guère qu'on la discute en vers ; à peine peut-on la traiter en prose ; elle est toute fondée sur la géométrie. Le génie poëtique ne trouve point là de prise. On peut orner de beaux vers l'écorce de ces vérités ; mais pour les approfondir, il faut du calcul, & point de vers.

ANTIQUITÉ.

SECTION Ire.

AVEZ-VOUS quelquefois vu dans un village *Pierre-Aoudri*, & sa femme *Péronelle*, vouloir précéder leurs voisins à la procession ? *Nos grands-pères*, disent-ils, *sonnaient les cloches avant que ceux qui nous coudoient aujourd'hui fussent seulement les propriétaires d'une étable.*

La vanité de *Pierre Aoudri*, de sa femme & de ses voisins n'en sait pas davantage. Les esprits s'échauffent. La querelle est importante ; il s'agit de l'honneur. Il faut des preuves. Un savant qui chante au lutrin, découvre un vieux pot de fer rouillé, marqué d'un *A*, première lettre du nom du chaudronnier qui fit ce pot. *Pierre Aoudri* se persuade que c'était un casque de ses ancêtres. Ainsi *César* descendait d'un héros & de la Déesse *Vénus*. Telle est l'histoire des nations ; telle est, à peu de chose près, la connaissance de la première antiquité.

Les savans d'Arménie *démontrent* que le paradis terrestre était chez eux. De profonds Suédois *démontrent* qu'il était vers le lac Vener qui en est vi-

siblement un reste. Des Espagnols *démontrent* aussi qu'il était en Castille ; tandis que les Japonnais, les Chinois, les Tartares, les Indiens, les Africains, les Américains, sont assez malheureux pour ne savoir pas seulement qu'il y eut jadis un paradis terrestre à la source du Phison, du Gehon, du Tigre & de l'Euphrate, ou bien à la source du Guadalquivir, de la Guadiana, du Duero & de l'Ebre ; car de *Phison* on fait aisément Phætis ; & de *Phætis* on fait le Bætis qui est le Guadalquivir. Le *Gehon* est visiblement la Guadiana, qui commence par un *G*. L'*Ebre*, qui est en Catalogne, est inconteftablement l'Euphrate, dont *E* est la lettre initiale.

Mais un Ecossais survient, qui *démontre* à son tour que le jardin d'Eden était à Edimbourg, qui en a retenu le nom ; & il est à croire que dans quelques siècles cette opinion fera fortune.

Tout le globe a été brûlé autrefois, dit un homme versé dans l'histoire ancienne & moderne ; car j'ai lu dans un journal, qu'on a trouvé en Allemagne des charbons tout-noirs à cent pieds de profondeur, entre des montagnes couvertes de bois. Et on soupçonne même qu'il y avait des charbonniers en cet endroit.

L'aventure de *Phaéton* fait assez voir que tout a bouilli jusqu'au fond de la mer. Le soufre du mont Vésuve prouve invinciblement que les bords du Rhin, du Danube, du Gange, du Nil, & du grand fleuve Jaune, ne sont que du soufre, du nitre, & de l'huile de gaïac, qui n'attendent que le moment de l'explosion pour réduire la terre en cen-

dres, comme elle l'à déjà été. Le fable fur lequel nous marchons eft une preuve évidente que l'univers a été vitrifié, & que notre globe n'eft réellement qu'une boule de verre, ainfi que nos idées.

Mais fi le feu a changé notre globe, l'eau a produit de plus belles révolutions. Car vous voyez bien que la mer, dont les marées montent jufqu'à huit pieds dans nos climats (*), a produit les montagnes qui ont feize à dix-fept mille pieds de hauteur. Cela eft fi vrai, que des favans qui n'ont jamais été en Suiffe, y ont trouvé un gros vaiffeau, avec tous fes agrès, pétrifié fur le mont Saint-Gothard (*a*), ou au fond d'un précipice, on ne fait pas bien où; mais il eft certain qu'il était là. Donc originairement les hommes étaient poiffons, *quod erat demonftrandum.*

Pour defcendre à une antiquité moins antique; parlons des tems où la plupart des nations barbares quittèrent leur pays pour en aller chercher d'autres qui ne valaient guère mieux. Il eft vrai, s'il eft quelque chofe de vrai dans l'hiftoire ancienne, qu'il y eut des brigands Gaulois qui allèrent piller Rome du tems de *Camille*. D'autres brigands des Gaules avaient paffé, dit-on, par l'Illyrie, pour aller louer leurs fervices de meurtriers à d'autres meurtriers vers la Thrace; ils échangèrent leur fang contre du pain, & s'établirent enfuite en Galatie. Mais quels étaient ces Gaulois? était-ce des Berrichons & des

(*) Voyez les articles MER & MONTAGNE.

(*a*) Voyez *Telliamed*, & tous les fyftêmes forgés fur cette belle découverte.

Angevins ? Ce furent sans-doute des Gaulois que les Romains appellaient *Cisalpins*, & que nous nommons *Transalpins*, des montagnards affamés, voisins des Alpes & de l'Apennin. Les Gaulois de la Seine & de la Marne ne savaient pas alors si Rome existait, & ne pouvaient s'aviser de passer le mont Cénis, comme fit depuis *Annibal*, pour aller voler les garderobes des Sénateurs Romains, qui avaient alors pour tous meubles une robe d'un mauvais drap gris, ornée d'une bande couleur de sang de bœuf ; deux petits pommeaux d'ivoire, ou plutôt d'os de chien, aux bras d'une chaise de bois ; & dans leurs cuisines un morceau de lard rance.

Les Gaulois qui mouraient de faim, ne trouvant pas de quoi manger à Rome, s'en allèrent donc chercher fortune plus loin, ainsi que les Romains en usèrent depuis, quand ils ravagèrent tant de pays l'un après l'autre ; ainsi que firent ensuite les peuples du Nord, quand ils détruisirent l'Empire Romain.

Et par qui encore est-on très-faiblement instruit de ces émigrations ? c'est par quelques lignes que les Romains ont écrites au hazard ; car pour les Celtes, Welches ou Gaulois, ces hommes qu'on veut faire-passer pour éloquens, ne savaient alors, eux & leurs Bardes, (*b*) ni lire, ni écrire.

Mais inférer de-là que les Gaulois ou Celtes, conquis depuis par quelques légions de *César*, &

(*b*) Bardes, *Bardi ; recitantes carmina Bardi* ; c'étaient les poëtes, les philosophes des Welches.

ensuite par une horde de Goths, & puis par une horde de Bourguignons, & enfin par une horde de Sicambres, sous un *Clodivic*, avaient auparavant subjugué la terre entière, & donné leurs noms & leurs lois à l'Asie, cela me paraît bien fort; la chose n'est pas mathématiquement impossible; & si elle est démontrée, je me rends: il ferait fort incivil de refuser aux Welches ce qu'on accorde aux Tartares.

SECTION II.

De l'antiquité des usages.

QUI étaient les plus fous & les plus anciennement fous, de nous, ou des Egyptiens, ou des Syriens, ou des autres peuples? Que signifiait notre gui-de-chêne? Qui le premier a consacré un chat? c'est apparemment celui qui était le plus incommodé des fouris. Quelle nation a dansé la première sous des rameaux d'arbres à l'honneur des Dieux? Qui la première a fait des processions, & mis des fous avec des grelots à la tête de ces processions? Qui promena un Priape par les rues, & en plaça aux portes en guise de marteaux? Quel Arabe imagina de pendre le caleçon de sa femme à la fenêtre le lendemain de ses noces?

Toutes les nations ont dansé autrefois à la nouvelle lune: s'étaient-elles donné le mot? non, pas plus que pour se réjouir à la naissance de son fils, & pour pleurer, ou faire-semblant de pleurer à la mort de son père. Chaque homme est fort aise de

revoir la lune après l'avoir perdue pendant quelques nuits. Il eſt cent uſages qui ſont ſi naturels à tous les hommes, qu'on ne peut dire que ce ſont les Baſques qui les ont enſeignés aux Phrygiens, ni les Phrygiens aux Baſques.

On s'eſt ſervi de l'eau & du feu dans les temples, cette coutume s'introduit d'elle-même. Un prêtre ne veut pas toujours avoir les mains ſales. Il faut du feu pour cuire les viandes immolées, & pour brûler quelques brins de bois réſineux, quelques aromates qui combattent l'odeur de la boucherie ſacerdotale.

Mais les cérémonies myſtérieuſes dont il eſt ſi difficile d'avoir l'intelligence, les uſages que la nature n'enſeigne point, en quel lieu, quand, où, pourquoi les a-t-on inventés ? qui les a communiqués aux autres peuples ? Il n'eſt pas vraiſemblable qu'il ſoit tombé en même tems dans la tête d'un Arabe & d'un Egyptien de couper à ſon fils un bout du prépuce, ni qu'un Chinois & un Perſan aient imaginé à-la-fois de châtrer des petits garçons.

Deux pères n'auront pas eu en même tems, dans différentes contrées, l'idée d'égorger leur fils pour plaire à DIEU. Il faut certainement que des nations aient communiqué à d'autres leurs folies ſérieuſes, ou ridicules, ou barbares.

C'eſt dans cette antiquité qu'on aime à fouiller pour découvrir, ſi on peut, le premier inſenſé & le premier ſcélérat qui ont perverti le genre-humain.

Mais comment ſavoir ſi *Jéhud* en Phénicie fut

l'inventeur des ſacrifices de ſang humain, en immolant ſon fils ?

Comment s'aſſurer que *Lycaon* mangea le premier de la chair humaine, quand on ne ſait pas qui s'aviſa le premier de manger des poules ?

On recherche l'origine des anciennes fêtes. La plus antique & la plus belle eſt celle des Empereurs de la Chine, qui labourent & qui sèment avec les premiers mandarins. (*) La ſeconde eſt celle des theſmophories d'Athênes. Célébrer à-la-fois l'agriculture & la juſtice, montrer aux hommes combien l'une & l'autre ſont néceſſaires, joindre le frein des lois à l'art qui eſt la ſource de toutes les richeſſes, rien n'eſt plus ſage, plus pieux & plus utile.

Il y a de vieilles fêtes allégoriques qu'on retrouve par-tout, comme celles du renouvellement des ſaiſons. Il n'eſt pas néceſſaire qu'une nation ſoit venue de loin enſeigner à une autre, qu'on peut donner des marques de joie & d'amitié à ſes voiſins le jour de l'an. Cette coutume était celle de tous les peuples. Les ſaturnales des Romains ſont plus connues que celles des Allobroges & des Pictes, parce qu'il nous eſt reſté beaucoup d'écrits & de monumens Romains, & que nous n'en avons aucun des autres peuples de l'Europe occidentale.

La fête de *Saturne* était celle du tems; il avait quatre ailes: le tems va vite. Ses deux viſages figuraient évidemment l'année finie, & l'année commencée. Les Grecs diſaient qu'il avait dévoré ſon

(*) Voyez AGRICULTURE.

père, & qu'il dévorait ſes enfans : il n'y a point d'allégorie plus ſenſible ; le tems dévore le paſſé & le préſent, & dévorera l'avenir.

Pourquoi chercher de vaines & triſtes explications d'une fête ſi univerſelle, ſi gaie & ſi connue ? A bien examiner l'antiquité, je ne vois pas une fête annuelle triſte ; ou du moins ſi elles commencent par des lamentations, elles finiſſent par danſer, rire & boire. Si on pleure *Adoni* ou *Adonaï*, que nous nommons *Adonis*, il reſſuſcite bientôt & on ſe réjouit. Il en eſt de même aux fêtes d'*Iſis*, & d'*Oſiris*, & d'*Horus*. Les Grecs en font autant pour *Cérès*, & pour *Proſerpine*. On célébrait avec gaîté la mort du ſerpent *Python*. Jour de fête & jour de joie était la même choſe. Cette joie n'était que trop emportée aux fêtes de *Bacchus*.

Je ne vois pas une ſeule commémoration générale d'un évènement malheureux. Les inſtituteurs des fêtes n'auraient pas eu le ſens-commun, s'ils avaient établi dans Athènes la célébration de la bataille perdue à Chéronée ; & à Rome celle de la bataille de Cannes.

On perpétuait le ſouvenir de ce qui pouvait encourager les hommes, & non de ce qui pouvait leur inſpirer la lâcheté du déſeſpoir. Cela eſt ſi vrai, qu'on imaginait des fables pour avoir le plaiſir d'inſtituer des fêtes. *Caſtor* & *Pollux* n'avaient pas combattu pour les Romains auprès du lac Regile ; mais des prêtres le diſaient au bout de trois ou quatre cents ans, & tout le peuple danſait. *Hercule* n'avait point délivré la Grèce d'une hydre à ſept têtes, mais on chantait *Hercule* & ſon hydre.

SECTION III.

Fêtes instituées sur des chimères.

Je ne sais s'il y eut, dans toute l'antiquité, une seule fête fondée sur un fait avéré. On a remarqué ailleurs à quel point sont ridicules les Scoliastes qui vous disent magistralement : Voilà une ancienne hymne à l'honneur d'*Apollon* qui visita Claros ; donc *Apollon* est venu à Claros. On a bâti une chapelle à *Persée* ; donc il a délivré *Andromède*. Pauvres gens ! dites plutôt : Donc il n'y a point eu d'*Andromède*.

Hé, que deviendra donc la savante antiquité qui a précédé les olympiades ? Elle deviendra ce qu'elle est, un tems inconnu, un tems perdu, un tems d'allégories & de mensonges, un tems méprisé par les sages, & profondément discuté par les sots qui se plaisent à nager dans le *vide* comme les atômes d'*Epicure*.

Il y avait par-tout des jours de pénitence, des jours d'expiation dans les temples ; mais ces jours ne s'appelèrent jamais d'un mot qui répondît à celui de fêtes. Toute fête était consacrée au divertissement ; & cela est si vrai, que les Prêtres égyptiens jeûnaient la veille pour manger mieux le lendemain ; coutume que nos Moines ont conservée. Il y eut sans-doute des cérémonies lugubres ; on ne dansait pas le *branle* des Grecs en enterrant ou en portant au bûcher son fils & sa fille : c'était une cérémonie publique, mais certainement ce n'était pas une fête.

SECTION IV.

De l'antiquité des Fêtes qu'on prétend avoir toutes été lugubres.

DES gens ingénieux & profonds, des creuseurs d'antiquités, qui sauraient comment la terre était faite il y a cent mille ans, si le génie pouvait le savoir, ont prétendu que les hommes, réduits à un très-petit nombre dans notre continent & dans l'autre, encore effrayés des révolutions innombrables que ce triste globe avait essuyées, perpétuèrent le souvenir de leurs malheurs par des commémorations funestes & lugubres.

Toute fête, disent-ils, *fut un jour d'horreur, institué pour faire-souvenir les hommes que leurs pères avaient été détruits par les feux échappés des volcans, par des rochers tombés des montagnes, par l'irruption des mers, par les dents & les griffes des bêtes sauvages, par la famine, la peste & les guerres.*

Nous ne sommes donc pas faits comme les hommes l'étaient alors. On ne s'est jamais tant réjoui à Londres qu'après la peste & l'incendie de la ville entière sous *Charles II.* Nous fîmes des chansons lorsque les massacres de la St-Barthélemi duraient encore. On a conservé des pasquinades faites le lendemain de l'assassinat de *Coligni*; on imprima dans Paris : *Passio Domini nostri Gaspardi Colignii secundùm Bartholomæum.*

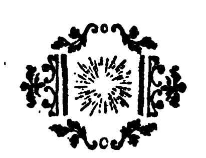
Il est arrivé mille fois que le Sultan qui règne à Constantinople, a fait-danser ses châtrés & ses oda-

lisques dans des sallons teints du sang de ses frères & de ses Visirs.

Que fait-on dans Paris le jour qu'on apprend la la perte d'une bataille & la mort de cent braves officiers? on court à l'opéra & à la comédie.

Que fesait-on quand la maréchale d'*Ancre* était immolée dans la Grève à la barbarie de ses persécuteurs; quand le maréchal de *Marillac* était traîné au supplice dans une charrette, en vertu d'un papier signé par des valets en robe dans l'antichambre du cardinal de *Richelieu*; quand un Lieutenant-général des armées, un étranger qui avait versé son sang pour l'Etat, condamné par les cris de ses ennemis acharnés, allait sur l'échafaud dans un tombereau d'ordures avec un bâillon à la bouche; quand un jeune-homme de dix-neuf ans, plein de candeur, de courage & de modestie, mais très-imprudent, était conduit au plus affreux des supplices? on chantait des vaudevilles.

Tel est l'homme, ou du moins l'homme des bords de la Seine. Tel il fut dans tous les tems; par la seule raison que les lapins ont toujours eu du poil, & les alouettes des plumes.



SECTION V.

De l'origine des Arts.

QUOI ! nous voudrions ſavoir quelle était préciſément la théologie de *Thot*, de *Zerduſt*, de *Sanchoniathon*, des premiers Brachmanes ; & nous ignorons qui a inventé la navette ! Le premier tiſſerand, le premier maçon, le premier forgeron, ont été ſans-doute de grands génies ; mais on n'en a tenu aucun compte. Pourquoi ? c'eſt qu'aucun d'eux n'inventa un art perfectionné. Celui qui creuſa un chêne pour traverſer un fleuve, ne fit point de galères ; ceux qui arrangèrent des pierres brutes avec des traverſes de bois, n'imaginèrent point les pyramides : tout ſe fait par degrés, & la gloire n'eſt à perſonne.

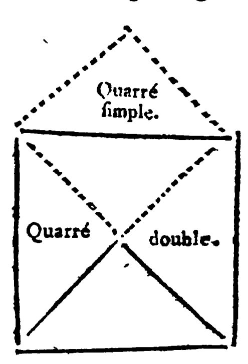
Tout ſe fit à tâtons juſqu'à ce que des Philoſophes, à l'aide de la géométrie, apprirent aux hommes à procéder avec juſteſſe & ſureté.

Il fallut que *Pythagore*, au retour de ſes voyages, montrât aux ouvriers la manière de faire une équerre qui fût parfaitement juſte. (*c*) Il prit trois règles, une de trois pieds, une de quatre, une de cinq, & il en fit un triangle rectangle. De plus, il ſe trouvait que le côté 5 fourniſſait un quarré qui était juſte le double des quarrés produits par les côtés 4 & 3 ; méthode importante pour tous les ouvrages réguliers. C'eſt ce fameux théorème qu'il avait rapporté de l'Inde, & que nous avons dit d'ailleurs (*d*) avoir été connu long-tems auparavant à la Chine, ſuivant

(*c*) Voy. *Vitruve*, liv. IX.

(*d*) *Eſſai ſur les mœurs*, &c. tom. I.

le rapport de l'empereur *Cam-hi.* Il y avait long-tems qu'avant *Platon* les Grecs avaient ſu doubler le quarré par cette ſeule figure géométrique.



Archytas & *Eraſtothènes* inventèrent une méthode pour doubler un cube, ce qui était impraticable à la géométrie ordinaire, & ce qui aurait honoré *Archimède.*

Cet *Archimède* trouva la manière de ſupputer au juſte combien on avait mêlé d'alliage à de l'or; & on travaillait en or depuis des ſiècles avant qu'on pût découvrir la fraude des ouvriers. La friponnerie exiſta long-tems avant les mathématiques. Les pyramides conſtruites d'équerre, & correſpondant juſte aux quatre points cardinaux, font voir aſſez que la géométrie était connue en Egypte de tems immémorial; & cependant il eſt prouvé que l'Egypte eſt un pays tout nouveau.

Sans la philoſophie nous ne ſerions guère au-deſſus des animaux qui ſe creuſent des habitations,

qui en élèvent, & qui s'y préparent leur nourriture, qui prennent ſoin de leurs petits dans leurs demeures, & qui ont par-deſſus nous le bonheur de naître vêtus.

Vitruve, qui avait voyagé en Gaule & en Eſpagne, dit qu'encore de ſon tems les maiſons étaient bâties d'une eſpèce de torchis, couvertes de chaume ou de bardeau de chêne, & que les peuples n'avaient pas l'uſage des tuiles. Quel était le tems de *Vitruve*? celui d'*Auguſte*. Les arts avaient pénétré à peine chez les Eſpagnols qui avaient des mines d'or & d'argent, & chez les Gaulois qui avaient combattu dix ans contre *Céſar*.

Le même *Vitruve* nous apprend que, dans l'opulente & ingénieuſe Marſeille, qui commerçait avec tant de nations, les toîts n'étaient que de terre graſſe pêtrie avec de la paille.

Il nous inſtruit que les Phrygiens ſe creuſaient des habitations dans la terre. Ils fichaient des perches autour de la foſſe, & les aſſemblaient en pointe; puis ils élevaient de la terre tout autour. Les Hurons & les Algonquins ſont mieux logés. Cela ne donne pas une grande idée de cette Troie bâtie par les Dieux, & du magnifique palais de *Priam*.

Apparet domus intùs, & atria longa pateſcunt:
Apparent Priami & veterum penetralia regum.

Mais auſſi le peuple n'eſt pas logé comme les Rois: on voit des huttes près du Vatican & de Verſailles.

De plus, l'induſtrie tombe & ſe relève chez les

peuples par mille révolutions.

Et campos ubi Troja fuit.

Nous avons nos arts ; l'antiquité eut les siens. Nous ne saurions faire aujourd'hui un trirême ; mais nous construisons des vaisseaux de cent pièces de canon.

Nous ne pouvons élever des obélisques de cent pieds de haut, d'une seule pièce ; mais nos méridiennes sont plus justes.

Le bissus nous est inconnu ; les étoffes de Lyon valent bien le bissus.

Le Capitole était admirable ; l'Eglise de St-Pierre est beaucoup plus grande & plus belle.

Le Louvre est un chef d'œuvre en comparaison du palais de Persépolis, dont la situation & les ruines n'attestent qu'un vaste monument d'une riche barbarie.

La musique de *Rameau* vaut probablement celle de *Timothée* ; & il n'est point de tableau présenté dans Paris, au sallon d'*Apollon*, qui ne l'emporte sur les peintures qu'on a déterrées dans Herculanum. (*)

ANTI-TRINITAIRES.

Ce sont des hérétiques qui pourraient ne pas passer pour chrétiens. Cependant ils reconnaissent Jesus comme Sauveur & Médiateur ; mais ils osent soutenir que rien n'est plus contraire à la droite raison, que ce qu'on enseigne parmi les Chrétiens touchant la *Trinité* des personnes dans une seule essence di-

(*) Voyez Anciens et Modernes.

vine, dont la ſeconde eſt engendrée par la première, & la troiſième procède des deux autres.

Que cette doctrine inintelligible ne ſe trouve dans aucun endroit de l'Ecriture.

Qu'on ne peut produire aucun paſſage qui l'autoriſe, & auquel on ne puiſſe, ſans s'écarter en aucune façon de l'eſprit du texte, donner un ſens plus clair, plus naturel, plus conforme aux notions communes & aux vérités primitives & immuables.

Que ſoutenir, comme font leurs adverſaires, qu'il y a pluſieurs *perſonnes* diſtinctes dans l'eſſence divine, & que ce n'eſt pas l'Eternel qui eſt le ſeul vrai Dieu, mais qu'il y faut joindre le Fils & le Saint-Eſprit, c'eſt introduire dans l'Egliſe de JESUS-CHRIST l'erreur la plus groſſière & la plus dangereuſe, puiſque c'eſt favoriſer ouvertement le polythéiſme.

Qu'il implique contradiction de dire qu'il n'y a qu'un Dieu, & que néanmoins il y a trois *perſonnes*, chacune deſquelles eſt véritablement DIEU.

Que cette diſtinction, Un en eſſence, & Trois en perſonnes, n'a jamais été dans l'Ecriture.

Qu'elle eſt manifeſtement fauſſe, puiſqu'il eſt certain qu'il n'y a pas moins d'*eſſences* que de *perſonnes*, & de *perſonnes* que d'*eſſences*.

Que les trois perſonnes de la Trinité ſont ou trois ſubſtances différentes, ou des accidens de l'eſſence divine, ou cette eſſence même ſans diſtinction.

Que dans le premier cas, on fait trois Dieux.

Que dans le ſecond, on fait DIEU composé d'ac-

cidens, on adore des accidens, & on métamorphose des accidens en des personnes.

Que dans le troisième, c'est inutilement & sans fondement qu'on divise un sujet indivisible & qu'on distingue en *trois* ce qui n'est point distingué en soi.

Que si on dit que les trois *personnalités* ne sont ni des substances différentes dans l'essence divine, ni des accidens de cette essence, on aura de la peine à se persuader qu'elles soient quelque chose.

Qu'il ne faut pas croire que les *Trinitaires* les plus rigides & les plus décidés aient eux-mêmes quelque idée claire de la manière dont les trois *hypostases* subsistent en DIEU, sans diviser sa substance, & par conséquent sans la multiplier.

Que *St. Augustin* lui-même, après avoir avancé sur ce sujet mille raisonnemens aussi faux que ténébreux, a été forcé d'avouer qu'on ne pouvait rien dire sur cela d'intelligible.

Ils rapportent ensuite le passage de ce Père, qui en effet est très-singulier. « Quand on demande, » dit-il, ce que c'est que les *trois*, le langage des » hommes se trouve court, & l'on manque de ter» mes pour les exprimer : on a pourtant dit *trois* » *personnes*, non pas pour dire quelque chose, » mais parce qu'il faut parler & ne pas demeurer » muet. » *Dictum est tres personæ, non ut aliquid diceretur, sed ne taceretur.* De Trinit. *Liv* V, chap. IX.

Que les Théologiens modernes n'ont pas mieux éclairci cette matière.

Que quand on leur demande ce qu'ils entendent

par ce mot de *perſonne*, ils ne l'expliquent qu'en diſant que c'eſt une certaine diſtinction incompréhenſible, qui fait que l'on diſtingue dans une nature unique en nombre, un Père, un Fils, & un St-Eſprit.

Que l'explication qu'ils donnent des termes d'*engendrer* & de *procéder* n'eſt pas plus ſatisfeſante; puiſqu'elle ſe réduit à dire que ces termes marquent certaines relations incompréhenſibles qui ſont entre les trois perſonnes de la Trinité.

Que l'on peut recueillir de-là, que l'état de la queſtion entre les orthodoxes & eux, conſiſte à ſavoir s'il y a en DIEU trois diſtinctions dont on n'a aucune idée, & entre leſquelles il y a certaines relations dont on n'a point d'idées non-plus.

De tout cela ils concluent qu'il ſerait plus ſage de s'en tenir à l'autorité des Apôtres qui n'ont jamais parlé de la Trinité, & de bannir à jamais de la religion tous les termes qui ne ſont pas dans l'Ecriture, comme ceux de *Trinité*, de *perſonne*, d'*eſſence*, d'*hypoſtaſe*, d'*union hypoſtatique* & *perſonnelle*, d'*incarnation*, de *génération*, de *proceſſion*, & tant d'autres ſemblables, qui étant abſolument vides de ſens, puiſqu'ils n'ont dans la nature aucun être réel repréſentatif, ne peuvent exciter dans l'entendement que des notions fauſſes, vagues, obſcures & incomplètes.

(*Tiré en grande partie de l'Article* UNITAIRES, *de l'Encyclopédie.*)

Ajoutons à cet article ce que dit Dom *Calmet* dans ſa Diſſertation ſur le paſſage de l'Epitre de Jean

l'Evangéliste : *Il y en a trois qui donnent témoignage en terre, l'esprit, l'eau, & le sang; & ces trois sont un. Il y en a trois qui donnent témoignage au Ciel, le Père, le Verbe, & l'Esprit; & ces trois sont un.* Dom *Calmet* avoue que ces deux passages ne sont dans aucune Bible ancienne, & il serait en effet bien étrange que *St. Jean* eût parlé de la Trinité dans une lettre, & n'en eût pas dit un seul mot dans son Evangile. On ne voit nulle trace de ce dogme ni dans les Evangiles canoniques, ni dans les apocryphes. Toutes ces raisons & beaucoup d'autres pourraient excuser les Anti-Trinitaires, si les conciles n'avaient pas décidé. Mais comme les hérétiques ne font nul cas des conciles, on ne sait plus comment s'y prendre pour les confondre. Bornons-nous à croire & à souhaiter qu'ils croient. (*)

ANTHROPOMORPHITES.

C'EST, dit-on, une petite secte du quatrième siècle de notre ère vulgaire; mais c'est plutôt la secte de tous les peuples qui eurent des peintres & des sculpteurs. Dès qu'on sut un peu dessiner ou tailler une figure, on fit l'image de la Divinité.

Si les Egyptiens consacraient des chats & des boucs, ils sculptaient *Isis* & *Osiris*; on sculpta *Bel* à Babylone, *Hercule* à Tyr, *Brama* dans l'Inde.

Les Musulmans ne peignirent point DIEU en homme. Les Guèbres n'eurent point d'image du grand-Être. Les Arabes Sabéens ne donnèrent point la

(*) Voyez TRINITÉ.

figure

figure humaine aux étoiles; les Juifs ne la donnèrent point à DIEU dans leur temple. Aucun de ces peuples ne cultivait l'art du dessin ; & si *Salomon* mit des figures d'animaux dans son temple, il est vraisemblable qu'il les fit-sculpter à Tyr : mais tous les Juifs ont parlé de DIEU comme d'un homme.

Quoiqu'ils n'eussent point de simulacres, ils semblèrent faire de DIEU un homme dans toutes les occasions. Il descend dans le jardin, il s'y promène tous les jours à midi, il parle à ses créatures, il parle au serpent : il se fait-entendre à *Moïse* dans le buisson, il ne se fait voir à lui que par derrière sur la montagne ; il lui parle pourtant face-à-face, comme un ami à un ami.

Dans l'Alcoran même, DIEU est toujours regardé comme un Roi. On lui donne au chapitre XII un trône qui est au-dessus des eaux. Il a fait écrire ce Koran par un secrétaire, comme les Rois font-écrire leurs ordres. Il a envoyé ce Koran à *Mahomet* par l'ange *Gabriel*, comme les Rois signifient leurs ordres par les grands-Officiers de la couronne. En un mot, quoique DIEU soit déclaré dans l'Alcoran *non engendreur & non engendré*, il y a toujours un petit coin d'anthropomorphisme.

On a toujours peint DIEU avec une grande barbe dans l'Eglise Grecque & dans la Latine. (*)

(*) Voyez, à l'article EMBLÊME, les vers d'*Orphée* & de *Xenophanes*.



ANTHROPOPHAGES.

SECTION Ire.

Nous avons parlé de l'amour. (*) Il est dur de passer, de gens qui se baisent, à gens qui se mangent. Il n'est que trop vrai qu'il y a eu des anthropophages; nous en avons trouvé en Amérique, il y en a peut-être encore; & les cyclopes n'étaient pas les seuls dans l'antiquité, qui se nourrissaient quelquefois de chair humaine. *Juvénal* rapporte, que chez les Egyptiens, ce peuple si sage, si renommé pour les lois, ce peuple si pieux qui adorait des crocodiles & des oignons, les Tintirites mangèrent un de leurs ennemis tombé entre leurs mains; il ne fait pas ce conte sur un oui-dire, ce crime fut commis presque sous ses yeux; il était alors en Egypte, & à peu de distance de Tintire. Il cite à cette occasion les Gascons & les Sagontins, qui se nourrirent autrefois de la chair de leurs compatriotes.

En 1725 on amena quatre sauvages du Mississipi à Fontainebleau; j'eus l'honneur de les entretenir. Il y avait parmi eux une dame du pays, à qui je demandai si elle avait mangé des hommes? elle me répondit très-naïvement qu'elle en avait mangé. Je parus un peu scandalisé; elle s'excusa en disant qu'il valait mieux manger son ennemi mort que de le laisser dévorer aux bêtes, & que les vainqueurs méritaient d'avoir la préférence. Nous tuons en ba-

(*) Voyez l'article *AMOUR*.

taille rangée ou non-rangée nos voisins, & pour la plus vile récompense nous travaillons à la cuisine des corbeaux & des vers. C'est là qu'est l'horreur, c'est là qu'est le crime ; qu'importe, quand on est tué, d'être mangé par un soldat, ou par un corbeau & un chien ?

Nous respectons plus les morts que les vivans. Il aurait fallu respecter les uns & les autres. Les nations qu'on nomme policées ont eu raison de ne pas mettre leurs ennemis vaincus à la broche : car s'il était permis de manger ses voisins, on mangerait bientôt ses compatriotes ; ce qui serait un grand inconvénient pour les vertus sociales. Mais les nations policées ne l'ont pas toujours été ; toutes ont été long-tems sauvages ; & dans le nombre infini de révolutions que ce globe a éprouvées, le genre-humain a été tantôt nombreux, tantôt très-rare. Il est arrivé aux hommes ce qui arrive aujourd'hui aux éléphans, aux lions, aux tigres, dont l'espèce a beaucoup diminué. Dans les tems où une contrée était peu-peuplé d'hommes, ils avaient peu d'arts, ils étaient chasseurs. L'habitude de se nourrir de ce qu'ils avaient tué, fit aisément qu'ils traitèrent leurs ennemis comme leurs cerfs & leurs sangliers. C'est la superstition qui a fait immoler des victimes humaines ; c'est la nécessité qui les a fait manger.

Quel est le plus grand crime, ou de s'assembler pieusement pour plonger un couteau dans le cœur d'une jeune fille ornée de bandelettes, à l'honneur de la Divinité, ou de manger un vilain homme qu'on a tué à son corps défendant ?

Cependant nous avons beaucoup plus d'exemples de filles & de garçons facrifiés, que de filles & de garçons mangés; prefque toutes les nations connues ont facrifié des garçons & des filles. Les Juifs en immolaient. Cela s'appellait l'anathême; c'était un véritable facrifice; & il eft ordonné, au vingt-unième chapitre du Lévitique, de ne point épargner les ames vivantes qu'on aura vouées: mais il ne leur eft prefcrit en aucun endroit d'en manger, on les en menace feulement; *Moïfe*, comme nous avons vu, dit aux Juifs que, s'ils n'obfervent pas fes cérémonies, non-feulement ils auront la gale, mais que les mères mangeront leurs enfans. Il eft vrai que, du tems d'*Ezéchiel*, les Juifs devaient être dans l'ufage de manger de la chair humaine : car il leur prédit au chapitre XXXIX, (*a*) que DIEU leur fera-manger non-feulement les chevaux de leurs ennemis, mais encore les cavaliers & les autres guerriers. Et en effet, pourquoi les Juifs n'auraient-ils pas été anthropophages? C'eût été la feule chofe qui eût manqué au peuple de DIEU pour être le plus abominable peuple de la terre.

SECTION II.

ON lit dans l'*Effai fur les mœurs & l'efprit des nations*, tome III, ce paffage fingulier.

« *Herrera* nous affure que les Mexicains man-
» geaient les victimes humaines immolées. La plu-
» part des premiers voyageurs & des miffionnaires
» difent tous que les Brafiliens, les Caraïbes, les Iro-

(*a*) Voyez la note (*b*) SECTION II.

» quois, les Hurons, & quelques autres peuplades, » mangeaient les captifs faits à la guerre: & ils ne » regardent pas ce fait comme un usage de quel- » ques particuliers, mais comme un usage de na- » tion. Tant d'auteurs anciens & modernes ont par- » lé d'anthropophages, qu'il est difficile de les nier.... » Des peuples chasseurs, tels qu'étaient les Brasi- » liens & les Canadiens, des insulaires comme les » Caraïbes, n'ayant pas toujours une subsistance » assurée, ont pu devenir quelquefois anthropopha- » ges. La famine & la vengeance les ont accoutu- » més à cette nourriture : & quand nous voyons » dans les siècles les plus civilisés, le peuple de » Paris dévorer les restes sanglans du maréchal » d'*Ancre*, & le peuple de la Haye manger le cœur » du grand-pensionnaire de *Witt*, nous ne devons » pas être surpris qu'une horreur chez nous passa- » gère, ait duré chez les sauvages.

» Les plus anciens livres que nous ayons, ne » nous permettent pas de douter que la faim n'ait » poussé les hommes à cet excès. Le prophète *Ezé-* » *chiel*, suivant quelques commentateurs, (*a*) pro- » met aux Hébreux, de la part de DIEU, (*b*) que

(*a*) *Ezéchiel*, ch. XXXIX.

(*b*) Voici les raisons de ceux qui ont soutenu qu'*Ezéchiel* en cet endroit, s'adresse aux Hébreux de son tems, aussibien qu'aux autres animaux carnassiers; car assurément les Juifs d'aujourd'hui ne le font pas, & c'est plutôt l'inquisition qui a été carnassière envers eux. Ils disent qu'une partie de cette apostrophe regarde les bêtes sauvages, & que l'autre est pour les Juifs. La première partie est ainsi conçue :

Dis à tout ce qui court, à tous les oiseaux, à toutes les bêtes des champs : Assemblez-vous, hâtez-vous, courez à la victime que

» s'ils se défendent bien contre le roi de Perse, » ils auront à manger *de la chair de cheval & de la* » *chair de cavalier.*

» *Marco Paolo* ou *Marc Paul* dit que de son tems, » dans une partie de la Tartarie, les magiciens ou » les prêtres (c'était la même chose) avaient le » droit de manger la chair des criminels condam- » nés à mort. Tout cela soulève le cœur; mais le

je vous immole, afin que vous mangiez la chair & que vous buviez le sang. Vous mangerez la chair des forts, vous boirez le sang des princes de la terre, & des béliers, & des agneaux; & des boucs, & des taureaux, & des volailles, & de tous les gras.

Ceci ne peut regarder que les oiseaux de proie & les bêtes féroces. Mais la seconde partie a paru adressée aux Hébreux mêmes. *Vous vous rassasierez sur ma table du cheval & du fort cavalier, & de tous les guerriers, dit le Seigneur, & je mettrai ma gloire dans les nations, &c.*

Il est très-certain que les rois de Babylone avaient des Scythes dans leurs armées. Ces Scythes buvaient du sang dans les crânes de leurs ennemis vaincus, & mangeoient leurs chevaux, & quelquefois de la chair humaine. Il se peut très-bien que le prophète ait fait allusion à cette coutume barbare, & qu'il ait menacé les Scythes d'être traités comme ils traitaient leurs ennemis.

Ce qui rend cette conjecture vraisemblable, c'est le mot de *table. Vous mangerez à ma table le cheval & le cavalier.* Il n'y a pas d'apparence qu'on ait adressé ce discours aux animaux, & qu'on leur ait parlé de se mettre à table. Ce serait le seul endroit de l'Ecriture, où l'on aurait employé une figure si étonnante. Le sens-commun nous apprend qu'on ne doit point donner à un mot une acception qui ne lui a jamais été donnée dans aucun livre. C'est une raison très-puissante pour justifier les écrivains qui ont cru les animaux désignés par les versets 17 & 18, & les Juifs désignés par les versets 19 & 20. De plus, ces mots, *je mettrai ma gloire dans les nations*, ne peuvent s'adresser qu'aux Juifs, & non pas aux oiseaux; cela paraît décisif. Nous ne portons point notre jugement sur cette dispute; mais nous remarquons avec douleur qu'il n'y a jamais eu de plus horribles atrocités sur la terre, que dans la Syrie, pendant douze cents années presque consécutives.

» tableau du genre-humain doit souvent produire
» cet effet.

» Comment des peuples toujours séparés les uns
» des autres, ont-ils pu se réunir dans une si hor-
» rible coutume? faut-il croire qu'elle n'est pas ab-
» solument aussi opposée à la nature-humaine qu'elle
» le paraît? Il est sûr qu'elle est rare, mais il est
» sûr qu'elle a existé. On ne voit pas que ni les
» Tartares, ni les Juifs, aient mangé souvent leurs
» semblables. La faim & le désespoir contraigni-
» rent aux sièges de Sancerre & de Paris, pendant
» nos guerres de religion, des mères à se nourrir
» de la chair de leurs enfans. Le charitable *Las*
» *Casas*, évêque de Chiapa, dit que cette horreur
» n'a été commise en Amérique que par quelques
» peuples chez lesquels il n'a pas voyagé. *Dam-*
» *pierre* assure qu'il n'a jamais rencontré d'anthro-
» pophages, & il n'y a peut-être pas aujour-
» d'hui de peuplades où cette horrible coutume soit
» en usage. »

Améric Vespuce dit, dans une de ses lettres, que les Brasiliens furent fort étonnés quand il leur fit entendre que les Européens ne mangeaient point leurs prisonniers de guerre depuis long-tems.

Les Gascons & les Espagnols avaient commis autrefois cette barbarie, à ce que rapporte *Juvénal* dans sa quinzième satyre. Lui-même fut témoin en Egypte d'une pareille abomination sous le consulat de *Junius*; une querelle survint entre les habitans de Tintire & ceux d'Ombo; on se battit; & un Ombien étant tombé entre les mains des Tintiriens, ils le

firent-cuire, & le mangèrent jusqu'aux os. Mais il ne dit pas que ce fût un usage reçu ; au contraire, il en parle comme d'une fureur peu commune.

Le jésuite *Charlevoix*, que j'ai fort connu, & qui était un homme très-véridique, fait assez entendre, dans son *Histoire du Canada*, pays où il a vécu trente années, que tous les peuples de l'Amérique septentrionale étaient anthropophages ; puisqu'il remarque, comme une chose fort extraordinaire, que les Acadiens ne mangeaient point d'hommes en 1711.

Le jésuite *Brebeuf* raconte qu'en 1640, le premier Iroquois qui fut converti, étant malheureusement ivre d'eau-de-vie, fut pris par les Hurons, ennemis alors des Iroquois. Le prisonnier baptisé par le père *Brebeuf* sous le nom de *Joseph*, fut condamné à la mort. On lui fit-souffrir mille tourmens, qu'il soutint toujours en chantant, selon la coutume du pays. On finit par lui couper un pied, une main & la tête ; après quoi les Hurons mirent tous ses membres dans la chaudière, chacun en mangea, & on en offrit un morceau au père *Brebeuf*. (c)

Charlevoix parle, dans un autre endroit, de vingt-deux Hurons mangés par les Iroquois. On ne peut donc douter que la nature humaine ne soit parvenue dans plus d'un pays à ce dernier degré d'horreur ; & il faut bien que cette exécrable coutume soit de la plus haute antiquité, puisque nous voyons dans la sainte Ecriture, que les Juifs sont menacés de manger leurs enfans, s'ils n'obéissent pas à leurs

(c) Voyez la lettre de *Brebeuf* ; & l'Histoire de *Charlevoix*, tom. I, page 327 & suivantes.

lois. Il est dit aux Juifs : (*d*) « Que non-seulement
» ils auront la gale, que leurs femmes s'abandon-
» neront à d'autres, mais qu'ils mangeront leurs
» filles & leurs fils dans l'angoisse & la dévastation ;
» qu'ils se disputeront leurs enfans pour s'en nour-
» rir ; que le mari ne voudra pas donner à sa fem-
» me un morceau de son fils, parce qu'il dira qu'il
» n'en a pas trop pour lui. »

Il est vrai que de très-hardis critiques prétendent que le Deutéronome ne fut composé qu'après le siège mis devant Samarie par *Benadad* ; siège pendant lequel il est dit au quatrième livre des Rois, que les mères mangèrent leurs enfans. Mais ces critiques, en ne regardant le Deutéronome que comme un livre écrit après ce siège de Samarie, ne font que confirmer cette épouvantable aventure. D'autres prétendent qu'elle ne peut être arrivée comme elle est rapportée dans le quatrième livre des Rois. Il y est dit (*e*) que le Roi d'Israël, en passant par le mur ou sur le mur de Samarie, une femme lui dit : *Sauvez-moi, Seigneur Roi* ; il lui répondit : *Ton Dieu ne te sauvera pas ; comment pourrais-je te sauver ? serait-ce de l'aire ou du pressoir ?* Et le Roi ajouta : *Que veux-tu ?* & elle répondit : *O Roi, voici une femme qui m'a dit, donnez-moi votre fils, nous le mangerons aujourd'hui, & demain nous mangerons le mien. Nous avons donc fait cuire mon fils, & nous l'avons mangé ; je lui ai dit aujourd'hui, Donnez-moi votre fils, afin que nous le mangions, & elle a caché son fils.*

(*d*) Deutéronome, chap. XXVIII, v. 53.
(*e*) Chap. VI, v. 26 & suivans.

Ces cenſeurs prétendent qu'il n'eſt pas vraiſemblable que le roi *Benadad* aſſiégeant Samarie, le roi *Joram* ait paſſé tranquillement par le mur ou ſur le mur, pour y juger des cauſes entre des Samaritains. Il eſt encore moins vraiſemblable que deux femmes ne ſe ſoient pas contentées d'un enfant pour deux jours. Il y avait-là de quoi les nourrir quatre jours au moins : mais de quelque manière qu'ils raiſonnent, on doit croire que les pères & les mères mangèrent leurs enfans au ſiège de Samarie, comme il eſt prédit expreſſément dans le Deutéronome.

La même choſe arriva au ſiège de Jéruſalem par *Nabuchodonoſor* ; (*f*) elle eſt encore prédite par *Ezéchiel*. (*g*)

Jérémie s'écrie dans ſes lamentations : (*h*) *Quoi donc, les femmes mangeront-elles leurs petits enfans qui ne ſont pas plus grands que la main ?* & dans un autre endroit : (*i*) *Les mères compatiſſantes ont cuit leurs enfans de leurs mains & les ont mangés.* On peut encore citer ces paroles de Baruch : *L'homme a mangé la chair de ſon fils & de ſa fille.*

Cette horreur eſt répétée ſi ſouvent, qu'il faut bien qu'elle ſoit vraie. Enfin on connaît l'hiſtoire rapportée dans *Joſephe* (*k*), de cette femme qui ſe nourrit de la chair de ſon fils, lorſque *Titus* aſſiégeait Jéruſalem.

Le livre attribué à *Enoch*, cité par *St Jude*, dit que les géans nés du commerce des Anges & des fil-

(*f*) Liv. IV des Rois, ch. XXV, v. 3.
(*g*) *Ezech.* ch. V, v. 10.
(*h*) Lament. ch. II, v. 20.
(*i*) Ibid. ch. IV, v. 10.
(*k*) Liv. VII, ch. VIII.

les des hommes, furent les premiers anthropophages.

Dans la huitième homélie attribuée à *St Clément*, *St Pierre*, qu'on fait-parler, dit que les enfans de ces mêmes géans s'abreuvèrent de sang humain, & mangèrent la chair de leurs semblables. Il en résulta, ajoute l'auteur, des maladies jusqu'alors inconnues; des monstres de toute espèce naquirent sur la terre; & ce fut alors que DIEU se résolut à noyer le genre-humain. Tout cela fait-voir combien l'opinion règnante de l'existence des anthropophages était universelle.

Ce qu'on fait-dire à *St Pierre*, dans l'homélie de de *St Clément*, a un rapport sensible à la fable de *Lycaon*, qui est une des plus anciennes de la Grèce, & qu'on retrouve dans le 1er livre des *Métamorphoses d'Ovide*.

La *Relation des Indes & de la Chine*, faite au huitième siècle par deux Arabes, & traduite par l'abbé *Renaudot*, n'est pas un livre qu'on doive croire sans examen; il s'en faut beaucoup: mais il ne faut pas rejetter tout ce que ces deux voyageurs disent, sur-tout lorsque leur rapport est confirmé par d'autres auteurs qui ont mérité quelque créance. Ils assurent que dans la mer des Indes, il y a des îles peuplées de nègres qui mangeaient des hommes. Ils appellent-ces îles, *Ramni*. Le Géographe de Nubie les nomme *Rammi*, ainsi que la *Bibliothèque orientale* d'*Herbelot*.

Marc Paul, qui n'avait point lu la relation de ces deux Arabes, dit la même chose quatre cents ans après eux. L'archevêque *Navarette*, qui a voyagé

depuis dans ces mers, confirme ce témoignage : *Los Europeos que cogen, es constante que vivos se los van comiendo.*

Texeira prétend que les Javans se nourrissaient de chair humaine, & qu'ils n'avaient quitté cette abominable coutume que deux cents ans avant lui. Il ajoute qu'ils n'avaient connu des mœurs plus douces qu'en embrassant le Mahométisme.

On a dit la même chose de la nation du Pégu, des Cafres, & de plusieurs peuples de l'Afrique. *Marc Paul*, que nous venons déja de citer, dit que chez quelques hordes Tartares, quand un criminel avait été condamné à mort, on en fesait un repas : *Hanno costoro un bestiale e orribile costume, che quando alcuno e giudicato a morte, lo tolgono e cuocono e mangian'selo.*

Ce qui est plus extraordinaire & plus incroyable, c'est que les deux Arabes attribuent aux Chinois mêmes ce que *Marc Paul* avance de quelques Tartares *qu'en général les Chinois mangent tous ceux qui ont été tués.* Cette horreur est si éloignée des mœurs chinoises, qu'on ne peut la croire. Le père *Parennin* l'a réfutée en disant qu'elle ne mérite pas de réfutation.

Cependant il faut bien observer que le huitième siècle, tems auquel ces Arabes écrivirent leur voyage, était un des siècles les plus funestes pour les Chinois. Deux cents mille Tartares passèrent la grande muraille, pillèrent Pékin, & répandirent par-tout la désolation la plus horrible. Il est très-vraisemblable qu'il y eut alors une grande famine. La Chine

était aussi peuplée qu'aujourd'hui. Il se peut que, dans le petit peuple, quelques misérables aient mangé des corps morts. Quel intérêt auraient eu ces Arabes à inventer une fable si dégoûtante ? Ils auront pris peut-être, comme presque tous les voyageurs, un exemple particulier pour une coutume du pays.

Sans aller chercher des exemples si loin, en voici un dans notre patrie, dans la province même où j'écris. Il est attesté par notre vainqueur, par notre maître *Jules César*. (*l*) Il assiégeait Alexie dans l'Auxois ; les assiégés, résolus de se défendre jusqu'à la dernière extrémité, & manquant de vivres, assemblèrent un grand conseil où l'un des Chefs, nommé *Critognat*, proposa de manger tous les enfans l'un après l'autre pour soutenir les forces des combattans. Son avis passa à la pluralité des voix. Ce n'est pas tout ; *Critognat*, dans sa harangue, dit que leurs ancêtres avaient déjà eu recours à une telle nourriture dans la guerre contre les Teutons & les Cimbres.

Finissons par le témoignage de *Montagne*. Il parle de ce que lui ont dit les compagnons de *Villegagnon*, qui revenaient du Bresil, & de ce qu'il a vu en France. Il certifie que les Brasiliens mangeaient leurs ennemis tués à la guerre; mais lisez ce qu'il ajoute. (*m*) *Où est plus de barbarie à manger un homme mort qu'à le faire-rôtir par le menu, & le faire-meurtrir aux chiens & pourceaux, comme nous avons vu de fraîche mémoire, non entre ennemis anciens, mais entre voisins & concitoyens ; &, qui pis est, sous prétexte de piété &*

(*l*) *Bell. Gall.* Liv. VII.

(*m*) Liv. I, ch. XXX.

de religion? Quelles cérémonies pour un philosophe tel que *Montagne*! Si *Anacréon* & *Tibulle* étaient nés Iroquois, ils auraient donc mangé des hommes?... Hélas!

SECTION III.

EH bien, voilà deux Anglais qui ont fait le voyage du monde. Ils ont découvert que la nouvelle Hollande est une île plus grande que l'Europe, & que les hommes s'y mangent encore les uns les autres; ainsi que dans la nouvelle Zélande. D'où provient cette race, supposé qu'elle existe? Descend-elle des anciens Egyptiens, des anciens peuples de l'Ethiopie, des Africains, des Indiens, ou des vautours, ou des loups? Quelle distance des *Marc-Aurèle*, des *Epictète*, aux anthropophages de la nouvelle Zélande! cependant ce sont les mêmes organes, les mêmes hommes. J'ai déjà parlé de cette propriété de la race humaine, il est bon d'en dire encore un mot.

Voici les propres paroles de *St Jérome* dans une de ses lettres: *Quid loquar de cœteris nationibus, quùm ipse adolescentulus in Galliâ viderim Scotas gentem britannicam humanis vesci carnibus, & quùm per silvas porcorum greges pecudumque reperiant, tamen pastorum nates & fœminarum papillas solere abscindere, & has solas ciborum delicias arbitrari?* « Que vous dirai-je des » autres nations, puisque moi-même, étant encore » jeune, j'ai vu des Ecossais dans la Gaule, qui, » pouvant se nourrir de porcs & d'autres animaux » dans les forêts, aimaient mieux couper les fesses

» des jeunes garçons, & les tetons des jeunes filles? » C'étaient pour eux les mets les plus friands. »

Pelouter, qui a recherché tout ce qui pouvait faire le plus d'honneur aux Celtes, n'a pas manqué de contredire *St Jérôme*, & de lui soutenir qu'on s'était moqué de lui. Mais *Jérôme* parle très-sérieusement; il dit qu'il a vu. On peut disputer avec respect contre un Père de l'Eglise sur ce qu'il a entendu-dire; mais sur ce qu'il a vu de ses yeux, cela est bien fort. Quoi qu'il en soit, le plus sûr est de se défier de tout, & de ce qu'on a vu soi-même.

Encore un mot sur l'anthropophagerie. On trouve dans un livre qui a eu assez de succès chez les honnêtes-gens, ces paroles ou à-peu-près:

« Du tems de *Cromwell* une chandelière de Dublin vendait d'excellentes chandelles faites avec de la graisse d'Anglais. Au bout de quelque tems un de ses chalans se plaignit de ce que sa chandelle n'était plus si bonne. *Monsieur*, lui dit-elle, *c'est que les Anglais nous ont manqué.* »

Je demande qui était le plus coupable, ou ceux qui assassinaient des Anglais, ou la pauvre femme qui fesait de la chandelle avec leur suif? Je demande encore quel est le plus grand crime, ou de faire-cuire un Anglais pour son dîner, ou d'en faire des chandelles pour s'éclairer à souper? Le grand mal, ce me semble, est qu'on nous tue. Il importe peu qu'après notre mort nous servions de rôti, ou de chandelle; un honnête-homme même n'est pas fâché d'être utile après sa mort.



APIS. (*)

LE bœuf *Apis* était-il adoré à Memphis comme dieu, comme ſymbole, ou comme bœuf ? Il eſt à croire que les fanatiques voyaient en lui un dieu, les ſages un ſimple ſymbole, & que le ſot peuple adorait le bœuf. *Cambiſe* fit-il bien, quand il eut conquis l'Egypte, de tuer ce bœuf de ſa main ? Pourquoi non ? il feſait voir aux imbécilles qu'on pouvait mettre leur dieu à la broche, ſans que la nature s'armât pour venger ce ſacrilège. On a fort vanté les Egyptiens. Je ne connais guère de peuple plus miſérable ; il faut qu'il y ait toujours eu dans leur caractère & dans leur gouvernement un vice radical, qui en a toujours fait de vils eſclaves. Je conſens que dans les tems preſque inconnus ils aient conquis la terre ; mais dans les tems de l'hiſtoire ils ont été ſubjugués par tous ceux qui ont voulu s'en donner la peine, par les Aſſyriens, par les Grecs, par les Romains, par les Arabes, par les Mammelucs, pat les Turcs, enfin par tout le monde, excepté par nos croiſés, attendu que ceux-ci étaient plus mal-aviſés que les Egyptiens n'étaient lâches. Ce fut la milice des Mammelucs qui battit les Français. Il n'y a peut-être que deux choſes paſſables dans cette nation ; la première, que ceux qui adoraient un bœuf ne voulurent jamais contraindre ceux qui adoraient un ſinge à changer de religion ; la ſeconde, qu'ils ont fait toujours éclore des poulets dans des fours.

(*) Voyez BŒUF.

On vante leurs Pyramides ; mais ce sont des monumens d'un peuple esclave. Il faut bien qu'on y ait fait travailler toute la nation, sans quoi on n'aurait pu venir-à-bout d'élever ces vilaines masses. A quoi servaient-elles ? à conserver dans une petite chambre la momie de quelque Prince, ou de quelque Gouverneur, ou de quelque Intendant, que son ame devait ranimer au bout de mille ans. Mais s'ils espéraient cette résurrection des corps, pourquoi leur ôter la cervelle avant de les embaumer ? les Egyptiens devaient-ils ressusciter sans cervelle ?

APOCALYPSE.

SECTION Ire.

JUSTIN le martyr, qui écrivait vers l'an 270 de notre ère, est le premier qui ait parlé de l'Apocalypse ; il l'attribue à l'apôtre *Jean* l'Evangéliste : dans son dialogue avec *Triphon*, ce juif lui demande s'il ne croit pas que Jérusalem doit être rétablie un jour ? *Justin* lui répond qu'il le croit ainsi avec tous les Chrétiens qui pensent juste. *Il y a eu*, dit-il, *parmi nous un certain personnage nommé* Jean, *l'un des douze Apôtres de* JESUS ; *il a prédit que les fidèles passeront mille ans dans Jérusalem.*

Ce fut une opinion long-tems reçue parmi les Chrétiens, que ce règne de mille ans. Cette période était en grand crédit chez les Gentils. Les ames des Egyptiens reprenaient leurs corps au bout de mille années ; les ames du purgatoire, chez *Virgile*, étaient

exercées pendant ce même espace de tems; *& mille per annos.* La nouvelle Jérusalem de mille années devait avoir douze portes, en mémoire des douze Apôtres; sa forme devait être quarrée; sa longueur, sa largeur, & sa hauteur, devaient être de douze mille stades, c'est-à-dire, cinq cents lieues, de façon que les maisons devaient avoir aussi cinq cents lieues de haut. Il eût été assez désagréable de demeurer au dernier étage; mais enfin c'est ce que dit l'Apocalypse au chapitre 21.

Si *Justin* est le premier qui attribua l'Apocalypse à *St Jean*; quelq^s^ personnes ont récusé son témoignage, attendu que dans ce même dialogue avec le juif *Triphon* il dit que, selon le récit des Apôtres, JESUS-CHRIST, en descendant dans le Jourdain, fit bouillir les eaux de ce fleuve, & les enflamma; ce qui pourtant ne se trouve dans aucun écrit des Apôtres.

Le même *St Justin* cite avec confiance les oracles des Sibylles; de plus il prétend avoir vu les restes des petites maisons où furent enfermés les soixante & douze interprètes dans le phare d'Egypte du tems d'*Hérode.* Le témoignage d'un homme qui a eu le malheur de voir ces petites maisons, semble indiquer que l'auteur devait y être renfermé.

St Irénée, qui vient après, & qui croyait aussi le règne de mille ans, dit qu'il a appris d'un vieillard que *St Jean* avait fait l'Apocalypse. Mais on a reproché à *St Irénée* d'avoir écrit qu'il ne doit y avoir que quatre Evangiles, parce qu'il n'y a que quatre parties du monde & quatre vents cardinaux, & qu'*Ezéchiel* n'a vu que quatre animaux. Il appelle ce raisonnement

une démonſtration. Il faut avouer que la manière dont *Irénée* démontre, vaut bien celle dont *Juſtin* a vu.

Clément d'Alexandrie ne parle dans ſes *Electa* que d'une Apocalypſe de *St Pierre* dont on feſait très-grand cas. *Tertulien*, l'un des grands partiſans du règne de mille ans, non-ſeulement aſſure que *St Jean* a prédit cette réſurrection & ce règne de mille ans dans la ville de Jéruſalem; mais il prétend que cette Jéruſalem commençait déjà à ſe former dans l'air: que tous les Chrétiens de la Paleſtine, & même les Païens; l'avaient vue pendant quarante jours de ſuite, à la fin de la nuit; mais malheureuſement la ville diſparaiſſait dès qu'il était jour.

Origène, dans ſa préface ſur l'Evangile de *St Jean*, & dans ſes homélies, cite les oracles de l'Apocalypſe, mais il cite également les oracles des Sibylles. Cependant *St Denys* d'Alexandrie, qui écrivait vers le milieu du troiſième ſiècle, dit dans un de ſes fragmens, conſervés par *Euſèbe*, que preſque tous les docteurs rejetaient l'Apocalypſe comme un livre deſtitué de raiſon; que ce livre n'a point été compoſé par *St Jean*, mais par un nommé *Cérinthe*, lequel s'était ſervi d'un grand nom, pour donner plus de poids à ſes rêveries.

Le concile de Laodicée, tenu en 360, ne compta point l'Apocalypſe parmi les livres canoniques. Il était bien ſingulier que Laodicée, qui était une Egliſe à qui l'Apocalypſe était adreſſée, rejetât un tréſor deſtiné pour elle; & que l'évêque d'Ephèſe, qui aſſiſtait au concile, rejetât auſſi ce livre de *St Jean* enterré dans Ephèſe.

Il était visible à tous les yeux que *St Jean* se remuait toujours dans sa fosse, & fesait continuellement hausser & baisser la terre. Cependant les mêmes personnages qui étaient sûrs que *St Jean* n'était pas bien mort, étaient sûrs aussi qu'il n'avait pas fait l'Apocalypse. Mais ceux qui tenaient pour le règne de mille ans, furent inébranlables dans leur opinion. *Sulpice-Sévère*, dans son *Histoire sacrée*, liv. 9., traite d'insensés & d'impies ceux qui ne recevaient pas l'Apocalypse. Enfin, après bien des oppositions de concile à concile, l'opinion de *Sulpice-Sévère* a prévalu. La matière ayant été éclaircie, l'Eglise a décidé que l'Apocalypse est incontestablement de *St Jean*; ainsi il n'y a pas d'appel.

Chaque communion chrétienne s'est attribué les prophéties contenues dans ce livre; les Anglais y ont trouvé les révolutions de la Grande-Bretagne; les Luthériens, les troubles d'Allemagne; les Réformés de France, le règne de *Charles IX* & la régence de *Catherine de Médicis*: ils ont tous également raison. *Bossuet* & *Newton* on commenté tous deux l'Apocalypse; mais à tout prendre, les déclamations éloquentes de l'un, & les sublimes découvertes de l'autre, leur ont fait plus d'honneur que leurs commentaires.

SECTION II.

AINSI deux grands-hommes, mais d'une grandeur fort différente, ont commenté l'Apocalypse dans le dix-septième siècle: *Newton*, à qui une pareille étude ne convenait guère: *Bossuet*, à qui cette entreprise

convenait davantage. L'un & l'autre donnèrent beaucoup de prise à leurs ennemis par leurs commentaires ; &, comme on l'a déjà dit, le premier consola la race-humaine de la supériorité qu'il avait sur elle ; & l'autre réjouit ses ennemis.

Les Catholiques & les Protestans ont tous expliqué l'Apocalypse en leur faveur, & chacun y a trouvé tout juste ce qui convenait à ses intérêts. Ils ont sur-tout fait de merveilleux commentaires sur la grande Bête à sept têtes, à dix cornes, ayant le poil d'un léopard, les pieds d'un ours, la gueule du lion, la force du dragon ; & il fallait, pour vendre & acheter, avoir le caractère & le nombre de la bête ; & ce nombre était 666.

Bossuet trouve que cette bête était évidemment l'empereur *Dioclétien*, en fesant un acrostiche de son nom. *Grotius* croyait que c'était *Trajan*. Un curé de Saint-Sulpice, nommé *la Chétardie*, connu par d'étranges aventures, prouve que la bête était *Julien*. *Jurieu* prouve que la bête est le Pape. Un prédicant a démontré que c'est *Louis XIV*. Un bon catholique a démontré que c'est le roi d'Angleterre *Guillaume*. Il n'est pas aisé de les accorder tous. (1)

Il y a eu de vives disputes concernant les étoi-

(1) Un savant moderne a prétendu prouver que cette bête de l'Apocalypse n'est autre chose que l'empereur *Caligula*. Le nombre 666 est la valeur numérale des lettres de son nom. Ce livre est, selon l'auteur, une prédiction des désordres du règne de *Caligula*, faite après coup, & à laquelle on ajouta des prédictions équivoques de la ruine de l'empire romain. Voilà par quelle raison les Protestans qui ont voulu trouver dans l'Apocalypse la puissance papale & sa destruction, ont rencontré quelques explications très-frappantes.

les qui tombèrent du ciel sur la terre, & touchant le soleil & la lune qui furent frappés à-la-fois de ténèbres dans leurs troisièmes parties.

Il y a plusieurs sentimens sur le livre que l'Ange fit-manger à l'auteur de l'Apocalypse, lequel livre fut doux à la bouche & amer dans le ventre. *Jurieu* prétendait que les livres de ses adversaires étaient désignés par-là ; & on rétorquait son argument contre lui.

On s'est querellé sur ce verset : *J'entendis une voix dans le ciel, comme la voix des grandes eaux, & comme la voix d'un grand tonnerre ; & cette voix que j'entendis était comme des harpeurs harpans sur leurs harpes.* Il est clair qu'il valait mieux respecter l'Apocalypse que la commenter.

Le Camus, évêque du Bellay, fit-imprimer au siècle précédent un gros livre contre les moines, qu'un moine défroqué abrégea ; il fut intitulé *Apocalypse*, parce qu'il y relevait les défauts & les dangers de la vie monacale ; *Apocalypse de Méliton*, parce que *Méliton*, évêque de Sardes au second siècle, avait passé pour prophète. L'ouvrage de cet évêque n'a rien des obscurités de l'Apocalypse de *St Jean* : jamais on ne parla plus clairement. L'évêque ressemble à ce magistrat qui disait à un procureur : *Vous êtes un faussaire, un fripon, Je ne sais si je m'explique.*

L'évêque du Bellay suppute dans son Apocalypse ou révélation, qu'il y avait de son tems quatre-vingt-dix-huit ordres de moines rentés ou mendians, qui vivaient aux dépens des peuples, sans rendre le moindre service, sans s'occuper du plus léger travail.

Il comptait six cents mille moines dans l'Europe. Le calcul est un peu enflé : mais il est certain que le nombre des moines était un peu trop grand.

Il assure que les moines sont les ennemis des évêques, des curés & des magistrats ;

Que, parmi les privilèges accordés aux cordeliers, le sixième privilège est la sureté d'être sauvé, quelque crime horrible qu'on ait commis (*a*), pourvu qu'on aime l'ordre de St François ;

Que les moines ressemblent aux singes : (*b*) plus ils montent haut, plus on voit leur cul ;

(*c*) Que le nom de *moine* est devenu si infâme & si exécrable, qu'il est regardé par les moines mêmes comme une sale injure, & comme le plus violent outrage qu'on leur puisse faire.

Mon cher lecteur, qui que vous soyez, ou ministre ou magistrat, considérez avec attention ce petit morceau du livre de notre évêque.

(*d*) « Représentez-vous le couvent de l'Escurial, ou » du mont Cassin, où les cénobites ont toutes sortes de » commodités nécessaires, utiles, délectables, superflues, » surabondantes, puisqu'ils ont les cent cinquante mille, » les quatre cents mille, les cinq cents mille écus de » rente ; & jugez si monsieur l'abbé a de quoi laisser dor- » mir la méridienne à ceux qui voudront.

« D'un autre côté, représentez-vous un artisan, un la- » boureur, qui n'a pour tout vaillant que ses bras, chargé » d'une grosse famille, travaillant tous les jours en toute » saison comme un esclave pour la nourrir du pain de » douleur & de l'eau des larmes ; & puis faites compa-

(*a*) Page 89. (*b*) Page 105. (*c*) Page 101.
(*d*) Pages 160 & 161.

» raison de la prééminence de l'une ou de l'autre condition
» en fait de pauvreté. »

Voilà un passage de l'*Apocalypse épiscopal*, qui n'a pas besoin de commentaire : il n'y manque qu'un Ange, qui vienne remplir sa coupe du vin des moines pour désaltérer les agriculteurs qui labourent, sement, & recueillent pour les monastères.

Mais ce prélat ne fit qu'une satyre, au lieu de faire un livre utile. Sa dignité lui ordonnait de dire le bien comme le mal. Il fallait avouer que les Bénédictins ont donné beaucoup de bons ouvrages, que les Jésuites ont rendu de grands services aux belles-lettres. Il fallait bénir les Frères de chartié, & ceux de la rédemption des captifs. Le premier devoir est d'être juste. *Le Camus* se livrait trop à son imagination. *St François de Sales* lui conseilla de faire des romans de morale ; mais il abusa de ce conseil.

APOCRYPHES.

Du mot grec qui signifie caché.

On remarque très-bien, dans le Dictionnaire encyclopédique, que les divines Ecritures pouvaient être à-la-fois sacrées & apocryphes ; sacrées, parce qu'elles sont indubitablement dictées par Dieu même ; apocryphes, parce qu'elles étaient cachées aux nations, & même au peuple juif.

Qu'elles fussent cachées aux nations avant la traduction grecque faite dans Alexandrie sous les

Ptolomées

Ptolomées, c'est une vérité reconnue. *Josephe* l'avoue (*a*) dans la réponse qu'il fit à *Appion*, après la mort d'*Appion*; & son aveu n'en a pas moins de poids, quoiqu'il prétende le fortifier par une fable. Il dit dans son Histoire (*b*), que les livres juifs étant tout-divins, nul historien, nul poëte étranger n'en avait jamais osé parler. Et immédiatement après avoir assuré que jamais personne n'osa s'exprimer sur les lois juives, il ajoute que l'historien *Théopompe* ayant eu seulement le dessein d'en insérer quelque chose dans son histoire, DIEU le rendit fou pendant trente jours; qu'ensuite ayant été averti dans un songe qu'il n'était fou que pour avoir voulu connaître les choses divines, & les faire-connaître aux profânes, il en demanda pardon à DIEU, qui le remit dans son bon-sens.

Josephe, au même endroit, rapporte encore qu'un poëte nommé *Théodecte* ayant dit un mot des Juifs dans ses tragédies, devint aveugle, & que DIEU ne lui rendit la vue qu'après qu'il eut fait pénitence.

Quant au peuple juif, il est certain qu'il y eut des tems où il ne put lire les divines Ecritures, puisqu'il est dit dans le quatrième livre des Rois (*c*), & dans le deuxième des Paralipomènes (*d*), que sous le roi *Josias* on ne les connaissait pas, & qu'on en trouva par hazard un seul exemplaire dans un coffre chez le grand-prêtre *Helcias* ou *Helkia*.

Les dix tribus qui furent dispersées par *Salmanazar*, n'ont jamais reparu; & leurs livres, si elles en

(*a*) Liv. I, chap. IV.
(*b*) Liv. XII, chap. II.
(*c*) Chap. XXII, v. 8.
(*d*) Chap. XXXIV, v. 14.

avaient, ont été perdus avec elles. Les deux tribus qui furent esclaves à Babylone, & qui revinrent au bout de soixante & dix ans, n'avaient plus leurs livres; ou du moins ils étaient très-rares & très-défectueux, puisque *Esdras* fut obligé de les rétablir. Mais quoique ces livres fussent apocryphes pendant la captivité de Babylone, c'est-à-dire, cachés, inconnus au peuple, ils étaient toujours sacrés, ils portaient le sceau de la divinité; ils étaient, comme tout le monde en convient, le seul monument de vérité qui fût sur la terre.

Nous appelons aujourd'hui *apocryphes* les livres qui ne méritent aucune créance, tant les langues sont sujettes au changement. Les Catholiques & les Protestans s'accordent à traiter d'apocryphes en ce sens, & à rejeter,

La prière de Manassé, Roi de Juda, qui se trouve dans le IVe livre des Rois.

Le troisième & le quatrième livres des Machabées;

Le quatrième livre d'Esdras, quoiqu'ils soient incontestablement écrits pas des Juifs; mais on nie que les auteurs aient été inspirés de DIEU, ainsi que les autres Juifs.

Les autres livres Juifs, rejetés par les seuls Protestans, & regardés par conséquent comme non-inspirés par DIEU même, sont:

La Sagesse, quoiqu'elle soit écrite du même style que les Proverbes.

L'Ecclésiastique, quoique ce soit encore le même style.

Les deux premiers livres des Machabées, quoiqu'ils

ſoient écrits par un Juif; mais ils ne croient pas que ce Juif ait été inſpiré de DIEU.

Tobie, quoique le fonds en ſoit édifiant. Le judicieux & profond *Calmet* affirme qu'une partie de ce livre fut écrite par *Tobie* père, & l'autre par *Tobie* fils, & qu'un troiſième auteur ajouta la concluſion du dernier chapitre, laquelle dit que le jeune *Tobie* mourut à l'âge de 99 ans, & que ſes enfans l'*enterrèrent gaiement*.

Le même *Calmet*, à la fin de ſa préface, s'exprime ainſi: (*e*) « Ni cette hiſtoire en elle-même, ni » la manière dont elle eſt racontée, ne portent en » aucune manière le caractère de fable ou de fic- » tion. S'il fallait rejeter toutes les hiſtoires de l'E- » criture où il paraît du merveilleux & de l'extra- » ordinaire, où ſerait le livre ſacré que l'on pour » rait conſerver? »...

Judith, quoique *Luther* (*f*) lui-même déclare que « ce livre eſt beau, bon, ſaint, utile, & que c'eſt le » diſcours d'un ſaint poëte & d'un prophète ani- » mé du St-Eſprit qui nous inſtruit, &c. »

Il eſt difficile à la vérité de ſavoir en quel tems ſe paſſa l'aventure de *Judith*, & où était ſituée la ville de Béthulie. On a diſputé auſſi beaucoup ſur le degré de ſainteté de l'action de *Judith*; mais le livre ayant été déclaré canonique au concile de Trente, il n'y a plus à diſputer.

Baruch, quoiqu'il ſoit écrit du ſtyle de tous les autres Prophètes.

(*e*) Préface de *Tobie*.

(*f*) *Luther*, dans la préface allemande du livre de *Judith*.

Esther. Les Protestans n'en rejettent que quelques additions après le chapitre dix; mais ils admettent tout le reste du livre, encore que l'on ne sache pas qui était le roi *Assuérus*, personnage principal de cette histoire.

Daniel. Les Protestans en retranchent l'aventure de *Suzanne* & des petits enfans dans la fournaise; mais ils conservent le songe de *Nabuchodonosor*, & son habitation avec les bêtes.

De la Vie de Moïse,

Livre Apocryphe de la plus haute antiquité.

L'ANCIEN livre qui contient la vie & la mort de *Moïse*, paraît écrit du tems de la captivité de Babylone. Ce fut alors que les Juifs commencèrent à connaître les noms que les Chaldéens & les Perses donnaient aux Anges. (*)

C'est là qu'on voit les noms de *Zinguiel*, *Samaël*, *Tsakon*, *Lakah*, & beaucoup d'autres dont les Juifs n'avaient fait aucune mention.

Le livre de la mort de *Moïse* paraît postérieur. Il est reconnu que les Juifs avaient plusieurs Vies de *Moïse* très-anciennes, & d'autres livres indépendamment du Pentateuque. Il y était appelé *Moni*, & non pas *Moïse*; & on prétend que *mo* signifiait de *l'eau*, & *ni* la particule *de*. On le nomma aussi du nom général *Melk*, on lui donna ceux de *Joakim*, *Adamosi*, *Thetmosi*, & sur-tout on a cru que c'était le même personnage que *Manethon* appelle *Ozarziph*.

Quelques-uns de ces vieux manuscrits hébraïques

(*) Voyez ANGE.

furent tirés de la pouſſière des cabinets des Juifs vers l'an 1517. Le ſavant *Gilbert Gaumin*, qui poſſédait leur langue perfaitement, les traduiſit en latin vers l'an 1535. Ils furent imprimés enſuite & dédiés au cardinal de *Bérule*. Les exemplaires ſont devenus d'une rareté extrême.

Jamais le rabbiniſme, le goût du merveilleux, l'imagination orientale, ne ſe déployèrent avec plus d'excès.

Fragment de la Vie de Moïſe.

CENT trente ans après l'établiſſement des Juifs en Egypte, & ſoixante ans après la mort du patriarche *Joſeph*, le Pharaon eut un ſonge en dormant. Un vieillard tenait une balance; dans l'un des baſſins étaient tous les habitans d'Egypte, dans l'autre était un petit enfant, & cet enfant peſait plus que tous les Egyptiens enſemble. Le Pharaon appelle auſſitôt ſes shotim, ſes ſages. L'un des ſages lui dit: *O Roi! cet enfant eſt un juif qui ſera un jour bien du mal à votre Royaume. Faites-tuer tous les enfans des Juifs: vous ſauverez par-là votre empire, ſi pourtant on peut s'oppoſer aux ordres du deſtin.*

Ce conſeil plut au Pharaon: il fit venir les ſages-femmes, & leur ordonna d'étrangler tous les mâles dont les Juives accoucheraient..... Il y avait en Egypte un homme nommé *Abraham*, fils de *Keath*, mari de *Jocabed* ſœur de ſon frère. Cette *Jocabed* lui donna une fille, nommée *Marie*, qui ſignifie *perſécutée*, parce que les Egyptiens deſcendans de *Cham* perſécutaient les Iſraélites deſcendans évi-

demment de *Sem. Jocabed* accoucha enſuite d'*Aaron*; qui ſignifie condamné à mort, parce que le Pharaon avait condamné à mort tous les enfans juifs. *Aaron* & *Marie* furent préſervés par les Anges du Seigneur, qui les nourrirent aux champs, & qui les rendirent à leurs parens quand ils furent dans l'adoleſcence.

Enfin *Jocabed* eut un troiſième enfant : ce fut *Moïſe*, qui par conſéquent avait quinze ans de moins que ſon frère. Il fut expoſé ſur le Nil. La fille du Pharaon le rencontra en ſe baignant, le fit nourrir, & l'adopta pour ſon fils, quoiqu'elle ne fût point mariée.

Trois ans après, ſon père le Pharaon prit une nouvelle femme; il fit un grand feſtin, ſa femme était à ſa droite, ſa fille était à ſa gauche avec le petit *Moïſe*. L'enfant, en ſe jouant, lui prit ſa couronne & la mit ſur ſa tête. *Balaam*, le magicien, eunuque du Roi, ſe reſſouvint alors du ſonge de Sa Majeſté. « Voilà, dit-il, cet enfant qui doit un jour vous faire tant de mal; l'eſprit de DIEU eſt en lui. Ce qu'il vient de faire eſt une preuve qu'il a déjà un deſſein formel de vous détrôner. Il faut le faire périr ſur-le-champ. » Cette idée plut beaucoup au Pharaon.

On allait tuer le petit *Moïſe*, lorſque DIEU envoya ſur-le-champ ſon ange *Gabriel* déguiſé en officier du Pharaon, & qui lui dît : « Seigneur, il ne faut pas faire mourir un enfant innocent qui n'a pas encore l'âge de diſcrétion; il n'a mis votre couronne ſur ſa tête, que parce qu'il manque de juge-

ment. Il n'y a qu'à lui présenter un rubis & un charbon ardent ; s'il choisit le charbon, il est clair que c'est un imbécile qui ne sera pas dangéreux ; mais s'il prend le rubis, c'est signe qu'il y entend finesse, & alors il faut le tuer. »

Aussitôt on apporte un rubis & un charbon ; *Moïse* ne manque pas de prendre le rubis ; mais l'ange *Gabriel*, par un *léger de main*, glisse le charbon à la place de la pierre précieuse. *Moïse* mit le charbon dans sa bouche, & se brûla la langue si horriblement qu'il en resta bègue toute sa vie ; & c'est la raison pour laquelle le Législateur des Juifs ne put jamais articuler.

Moïse avait quinze ans & était favori du Pharaon. Un Hébreu vint se plaindre à lui de ce qu'un Egyptien l'avait battu après avoir couché avec sa femme. *Moïse* tua l'Egyptien. Le Pharaon ordonna qu'on coupât la tête à *Moïse*. Le Bourreau le frappa ; mais DIEU changea sur-le-champ le coû de *Moïse* en colonne de marbre ; & envoya l'ange *Michel* qui en trois jours de tems conduisit *Moïse* hors des frontières.

Le jeune Hébreu se réfugia auprès de *Mécano*, roi d'Ethiopie, qui était en guerre avec les Arabes. *Mécano* le fit son général d'armée ; & après la mort de *Mécano*, *Moïse* fut élu Roi & épousa la veuve. Mais *Moïse*, honteux d'épouser la femme de son seigneur, n'osa jouir d'elle, & mit une épée dans le lit entre lui & la Reine. Il demeura quarante ans avec elle sans la toucher. La Reine irritée convoqua enfin les Etats du royaume d'E-

thiopie, se plaignit de ce que *Moïse* ne lui fesait rien, & conclut à le chasser, & à mettre sur le trône le fils du feu Roi.

Moïse s'enfuit dans le pays de Madian chez le prêtre *Jéthro*. Ce prêtre crut que sa fortune était faite, s'il remettait *Moïse* entre les mains du Pharaon d'Egypte, & il commença par le faire-mettre dans un cul-de-basse-fosse, où il fut réduit au pain & à l'eau. *Moïse* engraissa à vue d'œil dans son cachot. *Jéthro* en fut tout-étonné. Il ne savait pas que sa fille *Séphora* était devenue amoureuse du prisonnier, & lui portait elle-même des perdrix & des cailles avec d'excellent vin. Il conclut que DIEU protégeait *Moïse*, & ne le livra point au Pharaon.

Cependant le prêtre *Jéthro* voulut marier sa fille; il avait dans son jardin un arbre de saphir sur lequel était gravé le nom de *Jaho* ou *Jéhovah*. Il fit-publier dans tout le pays qu'il donnerait sa fille à celui qui pourrait arracher l'arbre de saphir. Les amans de *Séphora* se présentèrent; aucun d'eux ne put seulement faire-pencher l'arbre. *Moïse*, qui n'avait que soixante & dix-sept ans, l'arracha tout-d'un-coup sans effort. Il épousa *Séphora*, dont il eut bientôt un beau garçon nommé *Gerson*.

Un jour en se promenant il rencontra DIEU (qui se nommait auparavant *Sadaï*, & qui alors s'appelait *Jéhovah*) dans un buisson, & DIEU lui ordonna d'aller faire des miracles à la cour du Pharaon: il partit avec sa femme & son fils. Ils rencontrèrent, chemin fesant, un Ange qu'on ne nomme

pas, qui ordonna à *Séphora* de circoncire le petit *Gerson* avec un couteau de pierre. DIEU envoya *Aaron* ſur la route: mais *Aaron* trouva fort mauvais que ſon frère eût épouſé une madianite; il la traita de p..... & le petit *Gerson* de bâtard; il les renvoya dans leur pays par le plus court.

Aaron & *Moïse* s'en allèrent donc tout-ſeuls dans le palais du Pharaon. La porte du palais était gardée par deux lions d'une grandeur énorme. *Balaam*, l'un des magiciens du Roi, voyant venir les deux frères, lâcha ſur eux les deux lions; mais *Moïse* les toucha de ſa verge, & les deux lions humblement proſternés léchèrent les pieds d'*Aaron* & de *Moïse*. Le Roi tout-étonné fit-venir les deux pélerins devant tous ſes magiciens. Ce fut à qui ferait le le plus de miracles.

L'auteur raconte ici les dix plaies d'Egypte à-peu-près comme elles ſont rapportées dans l'Exode. Il ajoute ſeulement, que *Moïse* couvrit toute l'Egypte de poux juſqu'à la hauteur d'une coudée; & qu'il envoya chez tous les Egyptiens des lions, des loups, des ours, des tigres, qui entraient dans toutes les maiſons, quoique les portes fuſſent fermées aux verroux, & qui mangeaient tous les petits enfans.

Ce ne fut point, ſelon cet auteur, les Juifs qui s'enfuirent par la Mer-Rouge, ce fut le Pharaon qui s'enfuit par ce chemin avec ſon armée; les Juifs coururent après lui, les eaux ſe ſéparèrent à droite & à gauche pour les voir combattre; tous les Egyptiens, excepté le Roi, furent tués ſur le

fable. Alors ce Roi voyant bien qu'il avait affaire à forte partie, demanda pardon à DIEU. *Michaël* & *Gabriel* furent envoyés vers lui ; ils le transportèrent dans la ville de Ninive où il régna quatre cents ans.

De la mort de Moïse.

DIEU avait déclaré au peuple d'Israël qu'il ne sortirait point de l'Egypte, à moins qu'il n'eût retrouvé le tombeau de *Joseph*. *Moïse* le retrouva, & le porta sur ses épaules en traversant la Mer-Rouge. DIEU lui dît qu'il se souviendrait de cette bonne action, & qu'il l'assisterait à la mort.

Quand *Moïse* eut passé six-vingts ans, DIEU vint lui annoncer qu'il fallait mourir, & qu'il n'avait plus que trois heures à vivre. Le mauvais ange *Samaël* assistait à la conversation. Dès que la première heure fut passée, il se mit à rire de ce qu'il allait bientôt s'emparer de l'ame de *Moïse*, & *Michaël* se mit à pleurer. « Ne te réjouis pas, méchante bête, dît le bon Ange au mauvais ; *Moïse* va mourir, mais nous avons *Josué* à sa place.

Quand les trois heures furent passées, DIEU commanda à *Gabriel* de prendre l'ame du mourant. *Gabriel* s'en excusa, *Michaël* aussi. DIEU, refusé par ces deux anges, s'adresse à *Zinguiel*. Celui-ci ne voulut pas plus obéir que les autres : C'est moi, dit-il, qui ai été autrefois son précepteur, je ne tuerai pas mon disciple. Alors DIEU, se fâchant, dît au mauvais ange *Samaël* : Eh bien, méchant, prends donc son ame. *Samaël* plein de joie tire son épée, &

court sur *Moïse*. Le mourant se lève en colère, les yeux étincelans : « Comment, coquin, lui dit *Moïse*, oserais-tu bien me tuer, moi qui étant enfant ai mis la couronne d'un Pharaon sur ma tête ; qui ai fait des miracles à l'âge de quatre-vingts ans ; qui ai conduit hors d'Egypte soixante millions d'hommes ; qui ai coupé la Mer-Rouge en deux ; qui ai vaincu deux Rois si grands, que du tems du déluge l'eau ne leur venait qu'à mi-jambe ? Va-t-en, maraud, sors de devant moi tout-à-l'heure. »

Cette altercation dura encore quelques momens. *Gabriel* pendant ce tems-là prépara un brancard pour transporter l'ame de *Moïse* ; *Michaël* un manteau de pourpre ; *Zinguiel* une soutane. DIEU lui mit les deux mains sur la poitrine & emporta son ame.

C'est à cette histoire que l'apôtre *St Jude* fait allusion dans son épître, lorsqu'il dit que l'archange *Michaël* disputa le corps de *Moïse* au diable. Comme ce fait ne se trouve que dans le livre que je viens de citer, il est évident que *St Jude* l'avait lu, & qu'il le regardait comme un livre canonique.

LA seconde histoire de la mort de *Moïse* est encore une conversation avec DIEU. Elle n'est pas moins plaisante & moins curieuse que l'autre. Voici quelques traits de ce dialogue.

Moïse. « Je vous prie, Seigneur, de me laisser entrer dans la terre promise, au moins pour deux ou trois ans.

DIEU. » Non : mon décret porte que tu n'y entreras pas.

Moïse. » Que du moins on m'y porte après ma mort.

DIEU. » Non, ni mort, ni vif.

Moïse. » Hélas! bon DIEU, vous êtes si clément envers vos créatures! vous leur pardonnez deux ou trois fois: je n'ai fait qu'un péché, & vous ne me pardonnez pas!

DIEU. » Tu ne fais ce que tu dis, tu as commis six péchés.... Je me souviens d'avoir juré ta mort, ou la perte d'Israël; il faut qu'un de ces deux sermens s'accomplisse. Si tu veux vivre, Israël périra.

Moïse. » Seigneur, il y a là trop d'adresse, vous tenez la corde par les deux bouts. Que *Moïse* périsse plutôt qu'une seule ame d'Israël. »

Après plusieurs discours de la sorte, l'écho de la montagne dit à *Moïse*: « Tu n'as plus que cinq heures à vivre. » Au bout de cinq heures DIEU envoya chercher *Gabriel*, *Zinguiel*, & *Samaël*. DIEU promit à *Moïse* de l'enterrer, & emporta son ame.

Quand on fait réflexion que presque toute la terre a été infatuée de pareils contes, & qu'ils ont fait l'éducation du genre-humain, on trouve les fables de *Pilpay*, de *Lokman*, d'*Esope*, bien raisonnables.

Livres apocryphes de la nouvelle Loi.

CINQUANTE Evangiles, tous assez différens les uns des autres, dont il ne nous reste que quatre entiers, celui de *Jacques*, celui de *Nicodème*, celui de l'enfance de JESUS, & celui de la naissance de

Marie. Nous n'avons des autres que des fragmens & de légères notices. (*g*)

Le voyageur *Tournefort*, envoyé par *Louis XIV* en Asie, nous apprend que les Géorgiens ont conservé l'*Evangile de l'enfance*, qui leur a été probablement communiqué par les Arméniens. (*Tournefort*, lettre XIX.)

Dans les commencemens, plusieurs de ces Evangiles, aujourd'hui reconnus comme apocryphes, furent cités comme authentiques, & furent même les seuls cités. On trouve dans les Actes des Apôtres ces mots que prononce *St Paul* : (*h*) *Il faut se souvenir des paroles du Seigneur* JESUS : *car lui-même a dit : Il vaut mieux donner que recevoir.*

St Barnabé, ou plutôt *St Barnabas*, fait parler ainsi JESUS-CHRIST dans son Epitre catholique : (*i*) *Résistons à toute iniquité, & ayons-la en haine.... Ceux qui veulent me voir & parvenir à mon royaume, doivent me suivre par les afflictions & par les peines.*

St-Clément, dans sa deux.e Epitre aux Corinthiens, met dans la bouche de JESUS-CHRIST ces paroles : *Si vous êtes assemblés dans mon sein, & que vous ne suiviez pas mes commandemens*, (*k*) *je vous rejetterai, & je vous dirai : Retirez-vous de moi, je ne vous connois pas ; retirez-vous de moi, artisans d'iniquité.*

Il attribue ensuite ces paroles à JESUS-CHRIST : *Gardez votre chair chaste, & le cachet immaculé, afin que vous receviez la vie éternelle.* (*l*)

Dans les *Constitutions Apostoliques* qui sont du

(*g*) Voyez la *Collection d'anciens Evangiles*, volume II de *Philosophie.*

(*h*) Chap. XX, v. 25.

(*i*) N° 4 & 7.

(*k*) N° 4.

(*l*) N° 8.

second siècle, on trouve ces mots: JESUS-CHRIST *a dit: Soyez des agens de change honnêtes.*

Il y a beaucoup de citations pareilles, dont aucune n'est tirée des quatre Evangiles reconnus dans l'Eglise pour les seuls canoniques. Elles sont pour la plupart tirées de l'Evangile selon les Hébreux, Evangile traduit par *St Jérôme*, & qui est aujourd'hui regardé comme apocryphe.

St Clément le Romain dit dans sa seconde épitre: *Le Seigneur étant interrogé quand viendra son règne, répondit: Quand deux feront un, quand ce qui est dehors sera dedans, quand le mâle sera femelle, & quand il n'y aura ni femelle ni mâle.*

Ces paroles sont tirées de l'Evangile selon les Egyptiens, & le texte est rapporté tout entier par *St Clément* d'Alexandrie. Mais à quoi pensait l'auteur de l'Evangile Egyptien, & *St Clément* lui-même? les paroles qu'il cite sont injurieuses à JESUS-CHRIST; elles font entendre qu'il ne croyait pas que son règne advînt. Dire qu'une chose arrivera *quand deux feront un, quand le mâle sera femelle*, c'est dire qu'elle n'arrivera jamais. C'est comme nous disons, *la semaine des trois jeudis, les calendes grecques*: un tel passage est bien plus rabbinique qu'évangélique.

Il y eut aussi des *Actes des Apôtres* apocryphes; *St Epiphane* les cite. (*m*) C'est dans ces Actes qu'il est rapporté que *St Paul* était fils d'un père & d'une mère idolâtre, & qu'il se fit Juif pour épouser la fille de *Gamaliel*; & qu'ayant été refusé, ou ne l'ayant pas trouvée vierge, il prit le parti des dis-

(*m*) Chap. XXX, paragraphe 16.

ciples de JESUS. C'eſt un blaſphême contre *St Paul.*

Des autres Livres Apocryphes du 1er & du 2e. ſiècles.

I.

Livre d'Enoch, ſeptième homme après Adam, lequel fait mention de la guerre des Anges rebelles ſous leur capitaine *Semexia*, contre les Anges fidèles conduits par *Michaël.* L'objet de la guerre était de jouir des filles des hommes, comme il eſt dit à l'article *ANGE.* (n)

II.

Les Actes de Ste Thècle & de St Paul, écrits par un Diſciple nommé *Jean*, attaché à *St Paul.* C'eſt dans cette hiſtoire que *Thècle* s'échappe des mains de ſes perſécuteurs pour aller trouver *St Paul*, déguiſée en homme. C'eſt-là qu'elle baptiſe un lion; mais cette aventure fut retranchée depuis. C'eſt-là qu'on trouve le portrait de *Paul, ſtaturâ brevi, calvaſtrum, cruribus curvis, ſuroſum, ſuperciliis junctis, naſo aquilino, plenum gratiâ DEI.*

Quoique cette hiſtoire ait été recommandée par *St Grégoire* de Nazianze, par *St Ambroiſe*, par *St Jean-Chryſoſtome*, &c. elle n'a eu aucune conſidération chez les autres Docteurs de l'Egliſe.

III.

La Prédication de Pierre. Cet écrit eſt auſſi appellé *l'Evangile, la révélation de Pierre.* St *Clément* d'A-

(n) Il y a encore un autre livre d'*Enoch* chez les Chrétiens d'Ethiopie, que *Peireſc*, conſeiller au Parlement de Provence, fit venir à très-grands frais; il eſt d'un autre impoſteur. Faut-il qu'il y en ait auſſi en Ethiopie?

lexandrie en parle avec beaucoup d'éloge; mais on s'apperçut bientôt qu'il était un faussaire qui avait pris le nom de cet Apôtre.

I V.

Les Actes de Pierre, ouvrage non moins supposé.

V.

Le Testament des douze Patriarches. On doute si ce livre est d'un Juif ou d'un Chrétien. Il est très-vraisemblable pourtant qu'il est d'un Chrétien des premiers tems; car il est dit, dans le *Testament de Lévi*, qu'à la fin de la septième semaine il viendra des prêtres adonnés à l'idolâtrie, *bellatores*, *avari*, *scribæ iniqui*, *impudici*, *puerorum corruptores & pecorum*; qu'alors il y aura un nouveau sacerdoce; que les Cieux s'ouvriront; que la gloire du Très-haut, & l'esprit d'intelligence & de sanctification s'élevera sur ce nouveau prêtre. Ce qui semble prophétiser JESUS-CHRIST.

V I.

La Lettre d'Abgare, prétendu Roi d'Edesse, *à* JESUS-CHRIST, *& la Réponse de* JESUS-CHRIST *au Roi Abgare.* On croit qu'en effet il y avait du tems de *Tibère* un Toparque d'Edesse, qui avait passé du service des Perses à celui des Romains : mais son commerce épistolaire a été regardé par tous les bons critiques comme une chimère.

V I I.

Les Actes de Pilate, *les Lettres de Pilate à Tibère sur la mort de* JES. CHR. *La Vie de Procula*, *femme de Pilate.*

VIII.

Les Actes de Pierre & de Paul, où l'on voit l'histoire de la querelle de *St Pierre* avec *Simon* le magicien : *Abdias*, *Marcel* & *Egésippe*, ont tous trois écrit cette histoire. *St Pierre* dispute d'abord avec *Simon* à qui ressuscitera un parent de l'empereur *Néron*, qui venait de mourir ; *Simon* le ressuscite à moitié, & *St Pierre* achève la résurrection. *Simon* vole ensuite dans l'air, *St Pierre* le fait-tomber, & le magicien se casse les jambes. L'empereur *Néron*, irrité de la mort de son magicien, fait-crucifier *St Pierre* la tête en bas, & fait couper la tête à *St Paul* qui était du parti de *St Pierre*.

IX.

Les Gestes du bienheureux Paul, Apôtre & Docteur des nations. Dans ce livre, on fait-demeurer *St Paul* à Rome deux ans après la mort de *St Pierre*. L'auteur dit que quand on eut coupé la tête à *Paul*, il en sortit du lait au lieu de sang, & que *Lucina*, femme dévote, le fit-enterrer à vingt milles de Rome, sur le chemin d'Ostie, dans sa maison-de-campagne.

X.

Les Gestes du bienheureux Apôtre André. L'auteur raconte que *St André* alla prêcher dans la ville des Mirmidons, & qu'il y baptisa tous les citoyens. Un jeune-homme, nommé *Sostrate*, de la ville d'Amazée, qui est du moins plus connue que celle des Mirmidons, vint dire au bienheureux *André* : « Je » suis si beau, que ma mère a conçu pour moi de

» la paſſion; j'ai eu horreur pour ce crime exé-
» crable, & j'ai pris la fuite; ma mère en fureur
» m'accuſe, auprès du proconſul de la province, de
» l'avoir voulu violer. Je ne puis rien répondre;
» car j'aimerais mieux mourir que d'accuſer ma mè-
» re. » Comme il parlait ainſi, les gardes du proconſul vinrent ſe ſaiſir de lui. *St André* accompagna l'enfant devant le juge, & plaida ſa cauſe; la mère ne ſe déconcerta point; elle accuſa *St André* lui-même d'avoir engagé l'enfant à ce crime. Le proconſul auſſitôt ordonne qu'on jette *St André* dans la rivière: mais l'Apôtre ayant prié DIEU, il ſe fit un grand tremblement de terre, & la mère mourut d'un coup de tonnerre.

Après pluſieurs aventures de ce genre, l'auteur fait crucifier *St André* à Patras.

XI.

Les Geſtes de St Jacques le majeur. L'auteur le fait condamner à la mort par le pontife *Abiathar* à Jéruſalem, & il baptiſe le greffier avant d'être crucifié.

XII.

Les Geſtes de St Jean l'Evangéliſte. L'auteur raconte qu'à Ephèſe, dont *St Jean* était Evêque, *Druſilla* convertie par lui, ne voulut plus de la compagnie de ſon mari *Andronic*, & ſe retira dans un tombeau. Un jeune-homme, nommé *Callimaque*, amoureux d'elle, la preſſa quelquefois dans ſon tombeau même de condeſcendre à ſa paſſion. *Druſilla*, preſſée par ſon mari & par ſon amant, ſouhaita la mort, & l'obtint. *Callimaque*, informé de ſa perte, fut encore plus furieux d'amour; il gagna par

argent un domestique d'*Andronic*, qui avait les clefs du tombeau; il y court; il dépouille sa maitresse de son linceuil, il s'écrie: « Ce que tu n'as pas » voulu m'accorder vivante, tu me l'accorderas » morte. » Et, dans l'excès horrible de sa démence, il assouvit ses désirs sur ce corps inanimé. Un serpent sort à l'instant du tombeau; le jeune-homme tombe évanoui, le serpent le tue; il en fait autant du domestique complice, & se roule sur son corps. *St Jean* arrive avec le mari; ils sont étonnés de trouver *Callimaque* en vie. *St Jean* ordonne au serpent de s'en aller, le serpent obéit. Il demande au jeune-homme comment il est ressuscité? *Callimaque* répond qu'une Ange lui était apparu & lui avait dit: « Il fallait que tu mourusses pour revivre chré» tien. » Il demanda aussitôt le baptême, & pria *St Jean* de ressusciter *Drusilla*. L'Apôtre ayant sur-le-champ opéré ce miracle, *Callimaque* & *Drusilla* le supplièrent de vouloir bien aussi ressusciter le domestique. Celui-ci, qui était un païen obstiné, ayant été rendu à la vie, déclara qu'il aimait mieux remourir que d'être chrétien; & en effet il remourut incontinent. Sur quoi *St Jean* dit qu'un mauvais arbre porte toujours de mauvais fruits.

Aristodème, grand-prêtre d'Ephèse, quoique frapé d'un tel prodige, ne voulut pas se convertir: il dît à *St Jean*: « Permettez que je vous empoisonne, & » si vous n'en mourez pas, je me convertirai. » L'Apôtre accepte la proposition: mais il voulut qu'auparavant *Aristodème* empoisonnât deux Ephésiens condamnés à mort. *Aristodème* aussitôt leur présenta le

poison ; ils expirèrent sur-le-champ. *St Jean* prit le même poison, qui ne lui fit aucun mal. Il ressuscita les deux morts ; & le grand-prêtre se convertit.

St Jean ayant atteint l'âge de 97 ans, JESUS-CHR. lui apparut & lui dit : « Il est tems que tu viennes à mon festin avec tes frères. » Et bientôt-après l'Apôtre s'endormit en paix.

XIII.

L'Histoire des bienheureux Jacques le mineur, Simon & Jude frères. Ces Apôtres vont en Perse, y exécutent des choses aussi incroyables que celles que l'auteur rapporte de *St André.*

XIV.

Les Gestes de St Matthieu, Apôtre & Évangéliste. *St Matthieu* va en Éthiopie dans la grande ville de Nadaver ; il y ressuscite le fils de la reine *Candace*, & il y fonde des Églises chrétiennes.

XV.

Les Gestes du bienheureux Barthélemi dans l'Inde. *Barthélemi* va d'abord dans le temple d'*Astarot*. Cette déesse rendait des oracles, & guérissait toutes les maladies ; *Barthélemi* la fait taire, & rend malades tous ceux qu'elle avait guéris. Le roi *Polimius* dispute avec lui ; le Démon déclare devant le roi qu'il est vaincu. *St Barthélemi* sacre le roi *Polimius* Évêque des Indes.

XVI.

Les Gestes du bienheureux Thomas, Apôtre de l'Inde. *St Thomas* entre dans l'Inde par un autre chemin, & y fait beaucoup plus de miracles que *St Bar-*

thélemi ; il eſt enfin martyriſé, & apparaît à *Xiphoro* & à *Suſani*.

XVII.

Les Geſtes du bienheureux Philippe. Il alla prêcher en Scythie. On voulut lui faire-ſacrifier à *Mars* ; mais il fit-ſortir un dragon de l'autel, qui dévora les enfans des Prêtres ; il mourut à Hiérapolis, à l'âge de 87 ans. On ne ſait quelle eſt cette ville ; il y en avait pluſieurs de ce nom. Toutes ces hiſtoires paſſent pour être écrites par *Abdias*, évêque de Babylone, & ſont traduites par *Jules* Africain.

XVIII.

A cet abus des ſaintes Écritures on en a joint un moins révoltant, & qui ne manque point de reſpect au Chriſtianiſme comme ceux qu'on vient de mettre ſous les yeux du lecteur. Ce ſont les liturgies attribuées à *St Jacques*, à *St Pierre*, à *St Marc*, dont le ſavant *Tillemont* a fait-voir la fauſſeté.

XIX.

Fabricius met parmi les écrits apocryphes l'*Homélie* attribuée à *St Auguſtin*, *ſur la manière dont ſe forma le Symbole* : mais il ne prétend pas ſans-doute que le *Symbole* que nous appelons *des Apôtres*, en ſoit moins ſacré & moins véritable. Il eſt dit dans cette homélie, dans *Rufin*, & enſuite dans *Iſidore*, que dix jours après l'aſcenſion, les Apôtres étant renfermés enſemble de peur des Juifs, *Pierre* dit : *Je crois en* DIEU *le Père Tout-puiſſant*. André, *Et en* JESUS-CHRIST, *ſon fils*. Jacques, *Qui a été conçu du* SAINT-ESPRIT. Et qu'ainſi chaque

Apôtre ayant prononcé un article, le Symbole fut entièrement achevé.

Cette hiſtoire n'étant point dans les *Actes des Apôtres*. On eſt diſpenſé de la croire ; mais on n'eſt pas diſpenſé de croire au *Symbole* dont les Apôtres ont enſeigné la ſubſtance. La vérité ne doit point ſouffrir des faux ornemens qu'on a voulu lui donner.

X X.

Les Conſtitutions apoſtoliques. On met aujourd'hui dans le rang des apocryphes les *Conſtitutions des Sts Apôtres*, qui paſſaient autrefois pour être rédigées par *St Clément* le Romain. La ſeule lecture de quelques chapitres ſuffit pour faire-voir que les Apôtres n'ont eu aucune part à cet ouvrage.

Dans le chapitre IX, on ordonne aux femmes de ne ſe laver qu'à la neuvième heure.

Au premier chapitre du ſecond livre, on veut que les Évêques ſoient ſavans : mais du tems des Apôtres il n'y avait point d'hiérarchie, point d'évêques attachés à une ſeule égliſe. Ils allaient inſtruire de ville en ville, de bourgade en bourgade ; ils s'appelaient *Apôtres*, & non pas *Évêques*, & ſur-tout ils ne ſe piquaient pas d'être ſavans.

Au chapitre II de ce ſecond livre, il eſt dit qu'un Évêque ne doit avoir qu'*une femme qui ait grand ſoin de ſa maiſon* ; ce qui ne ſert qu'à prouver qu'à la fin du premier, & au commencement du ſecond ſiècle, lorſque la hiérarchie commença à s'établir, les prêtres étaient mariés.

Dans presque tout le livre, les Évêques sont regardés comme les Juges des fidèles ; & l'on sait assez que les Apôtres n'avaient aucune jurisdiction.

Il est dit au chapitre XXI, qu'il faut écouter les deux parties ; ce qui suppose une jurisdiction établie.

Il est dit au chapitre XXVI : *L'Évêque est votre Prince, votre Roi, votre Empereur, votre Dieu en terre.* Ces expressions sont bien fortes pour l'humilité des Apôtres.

Au chapitre XXVIII. » Il faut, dans les festins des agapes, donner au diacre le double de ce qu'on donne à une vieille ; au Prêtre le double de ce qu'on donne au diacre, parce qu'ils sont les conseillers de l'Évêque & la couronne de l'Église. Le lecteur aura une portion en l'honneur des Prophètes, aussi-bien que le chantre & le portier. Les laïques qui voudront avoir quelque chose, doivent s'adresser à l'Évêque par le diacre. »

Jamais les Apôtres ne se sont servi d'aucun terme qui répondît à *Laïque*, & qui marquât la différence entre les profanes & les Prêtres.

Au chapitre XXXIV. « Il faut révérer l'Évêque » comme un Roi, l'honorer comme le maître, lui » donner vos fruits, les ouvrages de vos mains, » vos prémices, vos décimes, vos épargnes, les » présens qu'on vous a faits, votre froment, votre » vin, votre huile, votre laine, & tout ce que » vous avez. » Cet article est fort.

Au chapitre LVII. « Que l'Église soit longue ; » qu'elle regarde l'Orient, quelle ressemble à un » vaisseau, que le trône de l'Évêque soit au mi-

» lieu ; que le lecteur lise les livres de *Moïse*, de » *Josué*, des Juges, des Rois, des Paralipomènes, » de *Job*, &c. »

Au chapitre XVII du livre III. « Le baptême » est donné pour la mort de JESUS, l'huile pour » le SAINT-ESPRIT. Quand on nous plonge dans la » cuve, nous mourons ; quand nous en sortons, » nous ressuscitons. *Le Père est le* DIEU *de tout.* » CHRIST est fils unique de DIEU, fils aimé, » & seigneur de gloire. Le saint Souffle est *Paraclet*, » envoyé de CHRIST, Docteur enseignant, & » prédicateur de CHRIST. »

Cette doctrine serait aujourd'hui exprimée en termes plus canoniques.

Au chapitre VII du livre V, on cite des vers des Sibylles sur l'avénement de JESUS, & sur sa résurrection. C'est la première fois que les Chrétiens supposérent des vers des Sibylles ; ce qui continua pendant plus de trois cents années.

Au chapitre XXVIII du livre VI, la pédérastie & l'accouplement avec les bêtes sont défendus aux fidèles.

Au chapitre XXIX, il est dit « qu'un mari & » une femme sont purs en sortant du lit, quoiqu'ils » ne se lavent point. »

Au chapitre V du livre VIII, on trouve ces mots : « DIEU *tout-puissant*, donne à l'Evêque » par ton CHRIST la participation du SAINT-» ESPRIT. »

Au chapitre IV. « Recommandez-vous au seul » DIEU par JESUS-CHRIST. » Ce qui n'exprime

me pas assez la divinité de Notre-Seigneur.

Au chapitre XII, est la constitution de *Jacques*, frère de *Zébédée*.

Au chapitre XV. Le diacre doit prononcer tout haut : *Inclinez-vous devant* DIEU *par le* CHRIST. Ces expressions ne sont pas aujourd'hui assez correctes.

XXI.

Les Canons Apostoliques. Le sixième canon ordonne qu'aucun évêque ni prêtre ne se sépare de sa femme sous prétexte de religion ; que s'il s'en sépare, il soit excommunié ; que s'il persévère, il soit chassé.

Le VII[e], qu'aucun prêtre ne se mêle jamais d'affaires séculières.

Le XIX[e], que celui qui a épousé les deux sœurs, ne soit point admis dans le clergé.

Le XXI[e] & XXII[e], que les eunuques soient admis à la prêtrise, excepté ceux qui se sont coupé à eux-mêmes les génitoires. Cependant *Origène* fut prêtre malgré cette loi.

Le LV[e], si un évêque, ou un prêtre, ou un diacre, ou un clerc, mange de la chair où il y ait encore du sang, qu'il soit déposé.

Il est assez évident que ces canons ne peuvent avoir été promulgués par les Apôtres.

XXII.

Les Reconnaissances de St Clément à Jacques, frère du Seigneur, en dix livres, traduites du grec en latin par Rufin.

Ce livre commence par un doute sur l'immortalité de l'ame ; *Utrùmne sit mihi aliqua vita post mor-*

tem; an nihil omnino posteà sim futurus? (*o*) St *Clément* agité par ce doute, & voulant savoir si le monde était éternel, ou s'il avait été créé; s'il y avait un Tartare & un Phlégéton, un *Ixion* & un *Tantale*, &c. &c. voulut aller en Egypte apprendre la négromancie; mais ayant entendu parler de *St Barnabé* qui prêchait le christianisme, il alla le trouver dans l'Orient, dans le tems que *Barnabé* célébrait une fête juive. Ensuite il rencontra *St Pierre* à Césarée avec *Simon* le magicien & *Zachée*. Ils disputèrent ensemble, & *St Pierre* leur raconta tout ce qui s'était passé depuis la mort de JESUS. *Clément* se fit chrétien, mais *Simon* demeura magicien.

Simon devint amoureux d'une femme qu'on appelait la *Lune*, & en attendant qu'il l'épousât, il proposa à *St Pierre*, à *Zachée*, à *Lazare*, à *Nicodème*, à *Dosithée*, & à plusieurs autres, de se mettre au rang de ses disciples. *Dosithée* lui répondit d'abord par un grand coup de bâton; mais le bâton ayant passé au travers du corps de *Simon*, comme au travers de la fumée, *Dosithée* l'adora & devint son lieutenant; après quoi *Simon* épousa sa maîtresse, & assura qu'elle était la Lune elle-même, descendue du ciel pour se marier avec lui.

Ce n'est pas la peine de pousser plus loin les Reconnaissances de *St Clément*. Il faut seulement remarquer qu'au livre IX il est parlé des Chinois sous le nom de *Seres*, comme des plus justes & des plus sages de tous les hommes. Après eux viennent les Brachmanes, auxquels l'auteur rend la justice que

(*o*) N°. XVII, & dans l'exorde.

toute l'antiquité leur a rendue. L'auteur les cite comme des modèles de ſobriété, de dou ceur & de juſtice.

XXIII.

La Lettre de St Pierre à St Jacques, & la Lettre de St Clément au même St Jacques, frère du Seigneur, gouvernant la ſainte Egliſe des Hébreux à Jéruſalem, & toutes les égliſes. La lettre de *St Pierre* ne contient rien de curieux; mais celle de *St Clément* eſt très-remarquable; il prétend que *St Pierre* le déclara Evêque de Rome avant ſa mort, & ſon coadjuteur : qu'il lui impoſa les mains, & qu'il le fit aſſeoir dans ſa chaire épiſcopale, en préſence de tous les fidèles. *Ne manquez pas*, lui dit-il, *d'écrire à mon frère Jacques dès que je ſerai mort.*

Cette lettre ſemble prouver qu'on ne croyait pas alors que *St Pierre* eût été ſupplicié, puiſque cette lettre attribuée à *St Clément* aurait probablement fait mention du ſupplice de *St Pierre*. Elle prouve encore qu'on ne comptait pas *Clet* & *Anaclet* parmi les Evêques de Rome.

XXIV.

Homélies de St Clément, au nombre de dix-neuf. Il raconte, dans ſa première homélie, ce qu'il avait déjà dit dans les *Reconnaiſſances* : qu'il était allé chercher *St Pierre* avec *St Barnabé* à Céſarée, pour ſavoir ſi l'ame eſt immortelle, & ſi le monde eſt éternel.

On lit dans la ſeconde homélie, numéro 38, un paſſage bien plus extraordinaire; c'eſt *St Pierre* lui-

même qui parle de l'ancien Teſtament, & voici comme il s'exprime :

« La Loi écrite contient certaines choſes fauſſes contre » la Loi de DIEU, Créateur du Ciel & de la Terre : c'eſt » ce que le Diable a fait pour une juſte raiſon ; & cela eſt » arrivé auſſi par le jugement de DIEU, afin de décou- » vrir ceux qui écouteraient avec plaiſir ce qui eſt écrit » contre lui, &c. &c.

Dans la ſixième homélie, *St Clément* rencontre *Appion*, le même qui avait écrit contre les *Juifs* du tems de *Tibère*; il dit à *Appion*, qu'il eſt amoureux d'une égyptienne, & le prie d'écrire une lettre en ſon nom à ſa prétendue maîtreſſe, pour lui perſuader, par l'exemple de tous les Dieux, qu'il faut faire l'amour. *Appion* écrit la lettre, & *St Clément* fait la réponſe au nom de l'égyptienne; après quoi il diſpute ſur la nature des Dieux.

XXV.

Deux Epîtres de St Clément aux Corinthiens. Il ne paraît pas juſte d'avoir rangé ces épîtres parmi les apocryphes. Ce qui a pu engager quelques ſavans à ne les pas reconnaître, c'eſt qu'il y eſt parlé du *phénix d'Arabie qui vit cinq cents ans, & qui ſe brûle en Egypte dans la ville d'Héliopolis.* Mais il ſe peut très-bien faire que *St Clément* ait cru cette fable que tant d'autres croyaient, & qu'il ait écrit des lettres aux Corinthiens.

On convient qu'il y avait alors une grande diſpute entre l'Egliſe de Corinthe & celle de Rome L'Egliſe de Corinthe, qui ſe diſait fondée la première, ſe gouvernait en commun; il n'y avait preſ-

que point de distinction entre les prêtres & les séculiers, encore moins entre les prêtres & l'évêque; tous avaient également voix délibérative, du moins plusieurs savans le prétendent. *St Clément* dit aux Corinthiens dans sa première épître : « Vous qui » avez jetté les premiers fondemens de la sédi» tion, soyez soumis aux prêtres, corrigez-vous » par la pénitence, & fléchissez les genoux de votre » cœur; apprenez à obéir. » Il n'est point-du-tout étonnant qu'un évêque de Rome ait employé ces expressions.

C'est dans la seconde épître qu'on trouve encore cette réponse de JESUS-CHRIST que nous avons déjà rapportée, sur ce qu'on lui demandait quand viendrait son Royaume des cieux ? *Ce sera*, dit-il, *quand deux seront un, quand ce qui est dehors sera dedans, quand le mâle sera femelle, & quand il n'y aura ni mâle ni femelle.*

XXVI.

Lettre de St Ignace, le martyr, à la Vierge Marie, & la Réponse de la Vierge à St Ignace.

A MARIE QUI A PORTÉ CHRIST, *son dévot Ignace.*

« Vous deviez me consoler, moi Néophyte & disciple » de votre *Jean*. J'ai entendu plusieurs choses admirables » de votre JESUS, & j'en ai été stupéfait. Je desire de » tout mon cœur d'en être instruit par vous qui avez » toujours vécu avec lui en familiarité, & qui avez su tous » ses secrets. Portez-vous bien, & confortez les Néophy» tes qui sont avec moi de vous & par vous. *Amen.*

RÉPONSE DE LA SAINTE VIERGE *à Ignace son disciple chéri.*

L'humble servante de JESUS-CHRIST.

« TOUTES les choses que vous avez apprises de *Jean* » sont vraies ; croyez-les, persistez-y, gardez votre vœu » de Christianisme, conformez-lui vos mœurs & votre vie ; » je viendrai vous voir avec *Jean*, vous & ceux qui sont » avec vous. Soyez ferme dans la foi, agissez en homme : » que la sévérité de la persécution ne vous trouble pas ; » mais que votre esprit se fortifie, & s'exalte en DIEU » votre Sauveur, *Amen.* »

On prétend que ces lettres sont de l'an 116 de notre ère vulgaire ; mais elles n'en sont pas moins fausses & moins absurdes : ce serait même une insulte à notre sainte religion, si elles n'avaient pas été écrites dans un esprit de simplicité qui peut faire tout pardonner.

XXVII.

Fragmens des Apôtres. On y trouve ce passage : « *Paul*, homme de petite taille, au nez aquilin, au » visage angélique, instruit dans le ciel, a dit à » *Plantilla* la romaine avant de mourir : Adieu, *Plantilla*, petite plante de salut éternel, connais ta » noblesse : tu es plus blanche que la neige, tu es » enregistrée parmi les soldats de CHRIST, tu es héritière du royaume céleste. » Cela ne méritait pas d'être réfuté.

XXVIII.

Onze Apocalypses, qui sont attribuées aux Patriarches & Prophètes, à *St Pierre*, à *Cérinthe*, à

St Thomas, à *St Etienne* proto-martyr, deux à *St Jean*, différentes de la canonique, & trois à *St Paul*. Toutes ces Apocalypses ont été éclipsées par celle de *St Jean*.

XXIX.

Les Visions, les Préceptes, & les Similitudes d'Hermas.

Hermas paraît être de la fin du premier siècle. Ceux qui traitent son livre d'apocryphe, sont obligés de rendre justice à sa morale. Il commence par dire que son père nourricier avait vendu une fille à Rome. *Hermas* reconnut cette fille après plusieurs années, & l'aima, dit-il, comme sa sœur : il la vit un jour se baigner dans le Tibre ; il lui tendit la main, & la tira du fleuve, & il disait dans son cœur : *Que je serais heureux, si j'avais une femme semblable à elle pour la beauté & pour les mœurs!*

Aussitôt le ciel s'ouvrit, & il vit tout-d'un-coup cette même femme, qui lui fit une révérence du haut du ciel, & lui dît : *Bon jour, Hermas.* Cette femme était l'Eglise chrétienne. Elle lui donna beaucoup de bons conseils.

Un an après, l'esprit le transporta au même endroit où il avait vu cette belle femme, qui pourtant était une vieille ; mais sa vieillesse était fraîche, & elle n'était vieille que parce qu'elle avait été créée dès le commencement du monde, & que le monde avait été fait pour elle.

Le livre des *Préceptes* contient moins d'allégories ; mais celui des *Similitudes* en contient beaucoup.

« Un jour que je jeûnais, (dit *Hermas*,) & que j'é-

» tais assis sur une colline, rendant grâces à DIEU de
» tout ce qu'il avait fait pour moi, un berger vint s'asseoir
» à mes côtés, & me dit: *Pourquoi êtes-vous venu ici de si*
» *bon matin?* — C'est que je suis en station, lui répondis-
» je. — *Qu'est-ce qu'une station?* me dit le berger. — C'est
» un jeûne. — *Et qu'est-ce que ce jeûne?* — C'est ma coutu-
» me. — *Allez*, me répliqua le berger, *vous ne savez ce que*
» *c'est que de jeûner, cela ne fait aucun profit à* DIEU; *je*
» *vous apprendrai ce que c'est que le vrai jeûne agréable à la*
» *Divinité.* (p) *Votre jeûne n'a rien de commun avec la justice*
» *& la vertu. Servez* DIEU *d'un cœur pur, gardez ses comman-*
» *demens; n'admettez dans votre cœur aucun desir coupable. Si*
» *vous avez toujours la crainte de* DIEU *devant les yeux, si*
» *vous vous abstenez de tout mal, ce sera-là le vrai jeûne,*
» *le grand jeûne dont* DIEU *vous saura gré.* »

Cette piété philosophique & sublime est un des plus singuliers monumens du premier siècle. Mais ce qui est assez étrange, c'est qu'à la fin des *Similitudes* le berger lui donne des filles très-affables, *valdè affabiles*, chastes & industrieuses, pour avoir soin de sa maison; & lui déclare qu'il ne peut accomplir les commandemens de DIEU sans ces filles, qui figurent visiblement les vertus.

Ne poussons pas plus loin cette liste; elle serait immense, si on voulait entrer dans tous les détails. Finissons par les Sibylles.

XXX.

Les Sibylles. Ce qu'il y eut de plus apocryphe dans la primitive Eglise, c'est la prodigieuse quantité de vers attribués aux anciennes Sibylles en faveur des

p *Similit.* 5e, livre III.

myftères de la religion chrétienne. (q) *Diodore* de Sicile n'en reconnaiffait qu'une, qui fut prife dans Thèbes par les Epigones, & qui fut placée à Delphes avant la guerre de Troie. De cette fibylle, c'eft-à-dire de cette prophéteffe, on en fit bientôt dix. Celle de Cume avait le plus grand crédit chez les Romains, & la fibylle *Erithrée* chez les Grecs.

Comme tous les oracles fe rendaient en vers, toutes les Sibylles ne manquèrent pas d'en faire ; & pour donner plus d'autorité à ces vers, on les fit quelquefois en acroftiches. Plufieurs Chrétiens qui n'avaient pas un zèle felon la fcience, non-feulement détournèrent le fens des anciens vers qu'on fuppofait écrits par les Sibylles ; mais ils en firent eux-mêmes, &, qui pis eft, en acroftiches. Ils ne fongèrent pas que cet artifice pénible de l'acroftiche ne reffemble point-du-tout à l'infpiration & à l'enthoufiafme d'une prophéteffe. Ils voulurent foutenir la meilleure des caufes par la fraude la plus maladroite. Ils firent donc de mauvais vers grecs, dont les lettres initiales fignifiaiét en grec, *JESUS*, *CHRIST*, *FILS*, *SAUVEUR* ; & ces vers difaient qu'*avec cinq pains & deux poiffons il nourrirait cinq mille hommes au défert, & qu'en ramaffant les morceaux qui refteront, il remplirait douze paniers.*

Le règne de mille ans, & la nouvelle Jérufalem célefte, que *Juftin* avait vue dans les airs pendant quarante nuits, ne manquèrent pas d'être prédits par les Sibylles.

Lactance, au IVe fiècle, recueillit préfque tous les

(q) *Diodore*, livre IV.

vers attribués aux Sibylles, & les regarda comme des preuves convainquantes. Cette opinion fut tellement autorisée, & se maintint si long-tems, que nous chantons encore des hymnes dans lesquels le témoignage des Sibylles est joint aux prédictions de *David*.

Solvet saeclum in favillâ,
Teste David cum Sibyllâ.

Ne poussons pas plus loin la liste de ces erreurs ou de ces fraudes : on pourrait en rapporter plus de cent ; tant le monde fut toujours composé de trompeurs & de gens qui aimèrent à se tromper ! Mais ne recherchons point une érudition si dangereuse. Une grande vérité approfondie vaut mieux que la découverte de mille mensonges.

Toutes ces erreurs, toute la foule des livres apocryphes, n'ont pu nuire à la religion chrétienne, parce qu'elle est fondée, comme on sait, sur des vérités inébranlables. Ces vérités sont appuyées par une Eglise militante & triomphante, à laquelle DIEU a donné le pouvoir d'enseigner & de réprimer. Elle unit dans plusieurs pays l'autorité spirituelle & la temporelle. La prudence, la force, la richesse, sont ses attributs ; & quoiqu'elle soit divisée, quoique ses divisions l'aient ensanglantée, on la peut comparer à la république romaine, toujours agitée de discordes civiles, mais toujours victorieuse.

APOINTÉ, DESAPOINTÉ.

SOIT que ce mot vienne du latin *punctum*, ce qui est très-vraisemblable ; soit qu'il vienne de l'ancienne

barbarie, qui se plaisait fort aux *oins*, *soin*, *coin*, *loin*, *foin*, *hardouin*, *'albouin*, *grouin*, *poing*, &c. il est certain que cette expression, bannie aujourd'hui mal-à-propos du langage, est très-nécessaire. Le naïf *Amyot* & l'énergique *Montagne* s'en servent souvent. Il n'est pas même possible jusqu'à présent d'en employer une autre. « Je lui *apointai* l'hôtel des Ursins ; à sept heures du soir je m'y rendis ; je fus *désapointé*. » Comment expliquerez-vous en un seul mot le manque de parole de celui qui devait venir à l'hôtel des Ursins à sept heures du soir, & l'embarras de celui qui est venu, qui ne trouve personne ? A-t-il été trompé dans son attente ? Cela est d'une longueur insupportable, & n'exprime pas précisément la chose. Il a été *désapointé* ; il n'y a que ce mot. Servez-vous en donc, vous qui voulez qu'on vous entende vite ; vous savez que les circonlocutions sont la marque d'une langue pauvre. Il ne faut pas dire : *Vous me devez cinq pièces de douze sols*, quand vous pouvez dire : *Vous me devez un écu.*

Les Anglais ont pris de nous ces mots, *apointé*, *désapointé*, ainsi que beaucoup d'autres expressions très-énergiques ; ils se sont enrichis de nos dépouilles, & nous n'osons reprendre notre bien.

APOINTER, APOINTEMENT.

Terme du Palais.

CE sont procès par écrit. On *apointe* une cause ; c'est-à-dire, que les juges ordonnent que les parties

produisent par écrit les faits & les raisons. Le Dictionnaire de Trévoux, fait en partie par les Jésuites, s'exprime ainsi : *Quand les juges veulent favoriser une mauvaise cause, ils sont d'avis de l'appointer au lieu de la juger.*

Il espéraient qu'on appointerait leur cause dans l'affaire de leur banqueroute, qui leur procura leur expulsion. L'avocat qui plaida contr'eux trouva heureusement leur explication du mot *apointer* ; il en fit part aux juges dans une de ses oraisons. Le parlement, plein de reconnaissance, n'appointa pas leur affaire ; il fut jugé à l'audience que tous les Jésuites, à commencer par le père-général, restitueraient l'argent de la banqueroute, avec dépens, dommages & intérêts. Il fut jugé depuis qu'ils étaient de trop dans le royaume ; & cet arrêt, qui était pourtant un *apointé*, eut son exécution avec grands applaudissemens du public.

APOSTAT.

C'EST encore une question parmi les savans, si l'empereur *Julien* était en effet apostat, & s'il avait jamais été chrétien véritablement.

Il n'était pas âgé de six ans, lorsque l'empereur *Constance*, plus barbare encore que *Constantin*, fit égorger son père & son frère, & sept de ses cousins-germains. A peine échappa-t-il à ce carnage avec son frère *Gallus* ; mais il fut toujours traité très-durement par *Constance*. Sa vie fut long-tems menacée ; il vit bientôt assassiner, par les ordres du tyran, le frère

qui lui reſtait. Les ſultans turcs les plus barbares n'ont jamais ſurpaſſé, je l'avoue à regret, ni les cruautés, ni les fourberies de la famille Conſtantine. L'étude fut la ſeule conſolation de *Julien* dès ſa plus tendre jeuneſſe. Il voyait en ſecret les plus illuſtres philoſophes qui étaient de l'ancienne religion de Rome. Il eſt bien probable qu'il ne ſuivit celle de ſon oncle *Conſtance* que pour éviter l'aſſaſſinat. *Julien* fut obligé de cacher ſon eſprit, comme avait fait *Brutus* ſous *Tarquin.* Il devait être d'autant moins chrétien, que ſon oncle l'avait forcé à être moine, & à faire les fonctions de lecteur dans l'égliſe. On eſt rarement de la religion de ſon perſécuteur, ſur-tout quand il veut dominer ſur la conſcience.

Une autre probabilité, c'eſt que dans aucun de ſes ouvrages il ne dit qu'il ait été chrétien. Il n'en demande jamais pardon aux pontifes de l'ancienne religion. Il leur parle dans ſes lettres comme s'il avait toujours été attaché au culte du ſénat. Il n'eſt pas même avéré qu'il ait pratiqué les cérémonies du taurobole, qu'on pouvait regarder comme une eſpèce d'expiation, ni qu'il eût voulu laver avec du ſang de taureau ce qu'il appellait ſi malheureuſement *la tache de ſon Baptême.* C'était une dévotion païenne qui d'ailleurs ne prouverait pas plus que l'aſſociation aux myſtères de *Cérès.* En un mot, ni ſes amis ni ſes ennemis ne rapportent aucun fait, aucun diſcours qui puiſſe prouver qu'il ait jamais cru au Chriſtianiſme, & qu'il ait paſſé de cette croyance ſincère à celle des Dieux de l'empire.

S'il eſt ainſi, ceux qui ne le traitent point d'apoſtat paraiſſent très-excuſables.

La ſaine critique s'étant perfectionnée, tout le monde avoue aujourd'hui que l'empereur *Julien* était un héros & un ſage, un ſtoïcien égal à *Marc-Aurèle.* On condamne ſes erreurs, on convient de ſes vertus. On penſe aujourd'hui comme *Prudentius* ſon contemporain, auteur de l'hymne *Salvete, flores martyrum.* Il dit de *Julien*:

Ductor fortiſſimus armis,
Conditor & legum celeberrimus; ore manuque
Conſultor patriæ: ſed non conſultor habendæ
Religionis; amans tercentum millia divûm.
Perfidus ille Deo, ſed non eſt perfidus orbi.

Fameux par ſes vertus, par ſes lois, par la guerre,
Il méconnut ſon Dieu, mais il ſervit la terre.

Ses détracteurs ſont réduits à lui donner des ridicules; mais il avait plus d'eſprit que ceux qui le raillent. Un hiſtorien lui reproche, d'après *St Grégoire* de Nazianze, *d'avoir porté une barbe trop grande.* Mais, mon ami, ſi la nature la lui donna longue, pourquoi voudrais-tu qu'il la portât courte? *Il branlait la tête.* Tiens mieux la tienne. *Sa démarche était précipitée.* Souviens-toi que l'abbé d'*Aubignac*, prédicateur du roi, ſifflé à la comédie, ſe moque de la démarche & de l'air du grand *Corneille.* Oſerais-tu eſpérer de tourner le maréchal de *Luxembourg* en ridicule, parce qu'il marchait mal, & que ſa taille était irrégulière? Il marchait très-bien à l'ennemi. Laiſſons l'ex-jéſuite *Patouillet*, & l'ex-jéſuite *Nonotte*, &c. appeler l'empereur *Julien*, *l'APOSTAT.* Eh, gredins! ſon ſucceſ-

ſeur chrétien, *Jovien*, l'appela *DIVUS Julianus.*

Traitons cet empereur comme il nous a traités lui-même. (*a*) Il diſait en ſe trompant : *Nous ne devons pas les haïr, mais les plaindre ; ils ſont déjà aſſez malheureux d'errer dans la choſe la plus importante.*

Ayons pour lui la même compaſſion, puiſque nous ſommes sûrs que la vérité eſt de notre côté.

Il rendait exactement juſtice à ſes ſujets, rendons-la donc à ſa mémoire. Des Alexandrins s'emportent contre un évêque chrétien, méchant homme, il eſt vrai, élu par une brigue de ſcélérats. C'était le fils d'un maçon, nommé *George Biordos.* (1) Ses mœurs étaient plus baſſes que ſa naiſſance ; il joignait la perfidie la plus lâche à la férocité la plus brute, & la ſuperſtition à tous les vices : avare, calomniateur, perſécuteur, impoſteur, ſanguinaire, ſéditieux, déteſté de tous les partis ; enfin les habitans le tuèrent à coups de bâton. Voyez la lettre que l'empereur *Julien* écrit aux Alexandrins ſur cette émeute populaire. Voyez comme il leur parle en père & en juge.

« Quoi ! au lieu de me réſerver la connaiſſance de vos » outrages, vous vous êtes laiſſés emporter à la colère ! » vous vous êtes livrés aux mêmes excès que vous re- » prochez à vos ennemis ! *George* méritait d'être traité ainſi ; » mais ce n'était pas à vous d'être ſes exécuteurs. Vous » avez des lois, il fallait demander juſtice, &c. »

On a oſé flétrir *Julien* de l'infâme nom d'*intolérant*

(*a*) Lettre LII de l'empereur *Julien.*

(1) *Biord*, fils d'un maçon, a été évêque d'Anneci au 18e ſiècle. Comme il reſſemblait beaucoup à *George* d'Alexandrie, M. de *Voltaire* ſon diocèſain s'eſt amuſé à joindre au nom de l'évêque le ſurnom de *Biordos.*

& de *persécuteur*, lui qui voulait extirper la persécution & l'intolérance. Relisez sa lettre cinquante-deuxième, & respectez sa mémoire. N'est-il déjà pas assez malheureux de n'avoir pas été catholique, & de brûler dans l'enfer avec la foule innombrable de ceux qui n'ont pas été catholiques, sans que nous l'insultions encore jusqu'au point de l'accuser d'intolérance?

Des globes de feu qu'on a prétendu être sortis de terre pour empêcher la réédification du Temple de Jérusalem, sous l'empereur Julien.

Il est très-vraisemblable que, lorsque *Julien* résolut de porter la guerre en Perse, il eut besoin d'argent; très-vraisemblable encore que les Juifs lui en donnèrent pour obtenir la permission de rebâtir leur Temple détruit en partie par *Titus*, & dont il restait les fondemens, une muraille entière, & la tour Antonia. Mais est-il si vraisemblable que des globes de feu s'élançassent sur les ouvrages & sur les ouvriers, & fissent discontinuer l'entreprise?

N'y a-t-il pas une contradiction palpable dans ce que les historiens racontent?

1°. Comment se peut-il faire que les Juifs commençassent par détruire (comme on le dit) les fondemens du Temple, qu'ils voulaient & qu'ils devaient rebâtir à la même place? Le Temple devait être nécessairement sur la montagne Moria. C'était-là que *Salomon* l'avait élevé; c'était-là qu'*Hérode* l'avait rebâti avec beaucoup plus de solidité & de magnificence, après avoir préalablement élevé un beau Théâtre dans Jérusalem, & un Temple à *Auguste* dans

Césarée. Les fondations de ce Temple agrandi par *Hérode*, avaient jusqu'à vingt-cinq pieds de longueur, au rapport de *Josephe*. Serait-il possible que les Juifs eussent été assez insensés, du tems de *Julien*, pour vouloir déranger ces pierres qui étaient si bien préparées à recevoir le reste de l'édifice, & sur lesquelles on a vu depuis les Mahométans bâtir leur mosquée? (*b*) Quel homme fut jamais assez fou, assez stupide pour se priver ainsi à grands frais, & avec une peine extrême, du plus grand avantage qu'il pût rencontrer sous ses yeux & sous ses mains? Rien n'est plus incroyable.

2°. Comment des éruptions de flammes seraient-elles sorties du sein de ces pierres? Il se pourrait qu'il fût arrivé un tremblement de terre dans le voisinage; ils sont fréquens en Syrie : mais que de larges quartiers de pierres aient vomi des tourbillons de feu! ne faut-il pas placer ce conte parmi tous ceux de l'antiquité?

3°. Si ce prodige, ou si un tremblement de terre, qui n'est pas un prodige, était effectivement arrivé, l'empereur *Julien* n'en aurait-il pas parlé dans la lettre où il dit qu'il a eu intention de rebâtir ce Temple? N'aurait-on pas triomphé de son témoignage? N'est-il pas au contraire infini-

(*b*) *Omar* ayant pris Jérusalem, y fit bâtir une mosquée sur les fondemens même du temple d'*Hérode* & de *Salomon*; & ce nouveau temple fut consacré au même Dieu que *Salomon* avait adoré avant qu'il fût idolâtre, au Dieu d'*Abraham* & de *Jacob*, que JESUS-CHRIST avait adoré quand il fut à Jérusalem, & que les Musulmans reconnaissent. Ce temple subsiste encore : il ne fut jamais entièrement démoli; mais il n'est permis ni aux Juifs ni aux Chrétiens d'y entrer; ils n'y entreront que quand les Turcs en seront chassés.

ment probable qu'il changea d'avis ? Cette lettre ne contient-elle pas ces mots :

« Que diront les Juifs de leur Temple qui a été détruit » trois fois, & qui n'est point encore rebâti ? Ce n'est » point un reproche que je leur fais, puisque j'ai voulu » moi-même relever ses ruines ; je n'en parle que pour » montrer l'extravagance de leurs Prophètes, qui trom- » paient de vieilles femmes imbécilles. » *Quid de templo suo dicent, quod, quùm tertiò sit eversum, nondùm ad hodiernam usque diem instauratur ? Hæc ego, non ut illis exprobrarem, in medium adduxi, utpotè qui templum illud tanto intervallo à ruinis excitare voluerim ; sed ideò commemoravi, ut ostenderem delirasse Prophetas istos, quibus cum stolidis aniculis negotium erat.*

N'est-il pas évident que l'Empereur ayant fait attention aux prophéties Juives, que le Temple serait rebâti plus beau que jamais, & que toutes les nations y viendraient adorer, crut devoir révoquer la permission de relever cet édifice ? La probabilité historique serait donc, par les propres paroles de l'Empereur, qu'ayant malheureusement en horreur les livres Juifs, ainsi que les nôtres, il avait enfin voulu faire mentir les prophètes Juifs.

L'abbé de *La Blétrie*, historien de l'empereur *Julien*, n'entend pas comment le Temple de Jérusalem fut détruit trois fois. Il dit (*c*) qu'apparemment *Julien* compte pour une troisième destruction la catastrophe arrivée sous son règne. Voilà une plaisante destruction, que des pierres d'un ancien fondement qu'on n'a pu remuer ! Comment cet écrivain n'a-t-il pas vu que le Temple bâti par *Salo-*

(*c*) Page 399.

mon, reconstruit par *Zorobabel*, détruit entièrement par *Hérode*, rebâti par *Hérode* même avec tant de magnificence, ruiné enfin par *Titus*, fait manifestement trois Temples détruits ? Le compte est juste. Il n'y a pas là de quoi calomnier *Julien.* (*d*)

L'abbé de *la Blétrie* le calomnie assez, en disant qu'il n'avait que (*e*) *des vertus apparentes & des vices réels* ; mais *Julien* n'était ni hypocrite, ni avare, ni fourbe, ni menteur, ni ingrat, ni lâche, ni ivrogne, ni débauché, ni paresseux, ni vindicatif. Quels étaient donc ses vices ?

4°. Voici enfin l'arme redoutable dont on se sert pour persuader que des globes de feu sortirent des pierres. *Ammien Marcellin*, auteur païen & non suspect, l'a dit. Je le veux ; mais cet *Ammien* a dit aussi que, lorsque l'Empereur voulut sacrifier dix bœufs à ses Dieux pour sa première victoire remportée contre les Perses, il en tomba neuf par terre avant d'être présentés à l'autel. Il raconte cent prédictions, cent prodiges. Faudra-t-il l'en croire ? faudra-t-il croire tous les miracles ridicules que *Tite-Live* rapporte ?

Et qui vous a dit qu'on n'a point falsifié le texte d'*Ammien Marcellin* ? serait ce la première fois qu'on aurait usé de cette supercherie ?

Je m'étonne que vous n'ayez pas fait mention des petites croix de feu que tous les ouvriers apperçurent sur leurs corps quand ils allèrent se cou-

(*d*) *Julien* pouvait même compter quatre destructions du Temple, puisqu'*Antiochus Eupator* en fit abattre tous les murs.

(*e*) Préface de *la Blétrie.*

cher. Ce trait aurait figuré parfaitement avec vos globes.

Le fait eſt que le Temple des Juifs ne fut point rebâti, & ne le ſera point, à ce qu'on préſume. Tenons-nous-en là, & ne cherchons point des prodiges inutiles. *Globi flammarum*, des globes de feu ne ſortent ni de la pierre, ni de la terre. *Ammien* & ceux qui l'ont cité n'étaient pas phyſiciens. Que l'abbé de *la Blétrie* regarde ſeulement le feu de la St-Jean; il verra que la flamme monte toujours en pointe, ou en onde, & qu'elle ne ſe forme jamais en globe. Cela ſeul ſuffit pour détruire la ſottiſe dont il ſe rend le défenſeur avec une critique peu judicieuſe, & une hauteur révoltante.

Au reſte, la choſe importe fort peu. Il n'y a rien là qui intéreſſe la foi & les mœurs, & nous ne cherchons ici que la vérité hiſtorique (*)

APOTRES.

Leurs vies, leurs Femmes, leurs Enfans.

APRÈS l'article *APÔTRE* de l'Encyclopédie, lequel eſt auſſi ſavant qu'orthodoxe, il reſte bien peu de choſe à dire; mais on demande ſouvent: Les Apôtres étaient-ils mariés? ont-ils eu des enfans? que ſont devenus ces enfans? où les Apôtres ont-ils vécu? où ont-ils écrit? où ſont-ils morts? ont-ils eu un diſtrict? ont-ils exercé un miniſtère civil? avaient-ils une ju-

(*) Voyez JULIEN.

risdiction sur les fidèles? étaient-ils Evêques? y avait-il une hiérarchie, des rites, des cérémonies?

I.

Les Apôtres étaient-ils mariés?

Il existe une lettre attribuée à *St Ignace* le martyr, dans laquelle sont ces paroles décisives:

« Je me souviens de votre sainteté comme d'*Elie*, de » *Jérémie*, de *Jean-Baptiste*, des disciples choisis, *Timothée*, » *Titus*, *Evodius*, *Clément*, qui ont vécu dans la chasteté; mais je ne blâme point les autres bienheureux qui ont » été liés par le mariage; & je souhaite d'être trouvé » digne de DIEU, en suivant leurs vestiges dans son rè- » gne, à l'exemple d'*Abraham*, d'*Isaac*, de *Jacob*, de *Jo-* » *seph*, d'*Isaïe*, des autres Prophètes tels que *Pierre* & » *Paul*, & des autres Apôtres qui ont été mariés. »

Quelques savans ont prétendu que le nom de *St-Paul* est interpolé dans cette lettre fameuse; cependant *Turrien*, & tous ceux qui ont vu les lettres de *St Ignace* en latin dans la bibliothèque du Vatican, avouent que le nom de *St Paul* s'y trouve. (*a*) Et *Baronius* ne nie pas que ce passage ne soit dans quelques manuscrits Grecs: *Non negamus in quibusdam græcis codicibus*; mais il prétend que ces mots ont été ajoutés par des Grecs modernes.

Il y avait dans l'ancienne bibliothèque d'Oxford un manuscrit des lettres de *St Ignace* en grec, où ces mots se trouvaient. J'ignore s'il n'a pas été brûlé avec beaucoup d'autres livres à la prise d'Oxford (*b*) par *Cromwel*. Il en reste encore un latin

(*a*) 3e *Baronius*, anno 57.

(*b*) Voyez *Cotelier*, tome II, page 242.

dans la même bibliothèque; les mots *Pauli* & *apostolorum* y sont effacés, mais de façon qu'on peut lire aisément les anciens caractères.

Il est certain que ce passage existe dans plusieurs éditions de ces lettres. Cette dispute sur le mariage de *St Paul* est peut-être assez frivole. Qu'importe qu'il ait été marié ou non, si les autres Apôtres l'ont été? Il n'y a qu'à lire sa prem.[re] Epître aux Corinthiens, (*c*) pour prouver qu'il pouvait être marié comme les autres.

« N'avons-nous pas droit de manger & de boire chez » vous? n'avons-nous pas droit d'y amener notre femme, notre sœur, comme les autres Apôtres & les frères du Seigneur, & *Céphas*? Serions-nous donc les seuls, » *Barnabé* & moi, qui n'aurions pas ce pouvoir? Qui va » jamais à la guerre à ses dépens? (*d*) »

Il est clair, par ce passage, que tous les Apôtres étaient mariés aussi-bien que *St Pierre*. Et *St Clément* d'Alexandrie déclare (*e*) positivement que *St Paul* avait une femme.

La discipline Romaine a changé, mais cela n'empêche pas qu'il n'y ait eu un autre usage dans les premiers tems. (*)

I I.

Des Enfans des Apôtres.

On a très-peu de notions sur leurs familles. *St*

(*c*) Chap. IX, vers. 5 & 6.

(*d*) Qui? les anciens Romains qui n'avaient point de paye, les Grecs, les Tartares destructeurs de tant d'empires, les Arabes, tous les peuples conquérans.

(*e*) Stromat. liv. III.

(*) Voyez *Constitutions Apostoliques*, au mot *APOCRYPHES*.

Clément d'Alexandrie dit (*f*) que *Pierre* eut des enfans; que *Philippe* eut des filles, & qu'il les maria.

Les Actes des Apôtres (*g*) spécifient *St Philippe*, dont les quatre filles prophétisaient. On croit qu'il y en eut une de mariée, & que c'est *Ste Hermione*.

Eusèbe rapporte (*h*) que *Nicolas*, choisi par les Apôtres pour coopérer au saint ministère avec *St Etienne*, avait une fort belle femme dont il était jaloux. Les Apôtres lui ayant reproché sa jalousie, il s'en corrigea, leur amena sa femme, & leur dît: *Je suis prêt à la céder; que celui qui la voudra l'épouse.* Les Apôtres n'acceptèrent point sa proposition. Il eut de sa femme un fils & des filles.

Cléophas, selon *Eusèbe* & *St Epiphane*, était frère de *St Joseph*, & père de *St Jacques le Mineur*, & de *St. Jude* qu'il avait eu de *Marie*, sœur de la sainte Vierge. Ainsi *St Jude* l'apôtre était cousin-germain de JESUS-CHRIST.

Egesippe, cité par *Eusèbe*, dit que deux petits-fils de *St. Jude* furent déférés à l'empereur *Domitien*, (*i*) comme descendans de *David*, & ayant un droit incontestable au trône de Jérusalem. *Domitien* craignant qu'ils ne se servissent de ce droit, les interrogea lui-même; ils exposèrent leur généalogie. L'empereur leur demanda quelle était leur fortune? ils répondirent qu'ils possédaient trente-neuf arpens de terre, lesquels payaient tribut, & qu'ils travaillaient pour vivre. L'empereur leur demanda quand arriverait le royaume de JESUS-CHRIST? ils dirent que ce serait

(*f*) Stromat. liv. VII, & *Eusèbe* liv. III, chap. XXX.
(*g*) Act. ch. XXI. (*h*) *Eusèbe*, liv. III, ch. XXIX. (*i*) *ibid.* ch. XX.

à la fin du monde. Après quoi *Domitien* les laissa aller en paix ; ce qui prouverait qu'il n'était pas persécuteur.

Voilà, si je ne me trompe, tout ce qu'on sait des enfans des Apôtres.

III.

Où les Apôtres ont-ils vécu ? où sont-ils morts ?

SELON *Eusèbe* ; (*k*) *Jacques* surnommé *le juste* ; frère de JESUS-CHRIST, fut d'abord placé le premier *sur le trône épiscopal* de la ville de Jérusalem ; ce sont ses propres mots. Ainsi, selon lui, le premier évêché fut celui de Jérusalem, supposé que les Juifs connussent le nom d'*évêque*. Il paraissait en effet bien vrai-semblable que le frère de JESUS fût le premier après lui, & que la ville même où s'étoit opéré le miracle de notre salut, fût la métropole du monde chrétien. A l'égard du *trône épiscopal*, c'est un terme dont *Eusèbe* se sert par anticipation. On sait assez qu'alors il n'y avait ni trône, ni siège.

Eusèbe ajoute, d'après *St. Clément*, que les autres Apôtres ne contestèrent point à *St Jacques* l'honneur de cette dignité. Ils l'élurent immédiatement après l'Ascension. *Le Seigneur*, dit-il, *après sa résurrection*, *avait donné à Jacques surnommé le juste*, *à Jean & à Pierre*, *le don de la science* ; paroles bien remarquables. *Eusèbe* nomme *Jacques* le premier, *Jean* le second ; *Pierre* ne vient ici que le dernier : il semble juste que le frère & le disciple bien-aimé de JESUS passent avant celui qui l'a renié. L'Eglise grecque toute en-

(*k*) *Eusèbe*, liv. III.

tière

fière, & tous les réformateurs demandent où eſt la primauté de *Pierre*? Les Catholiques romains répondent S'il n'eſt pas nommé le premier chez les Pères de l'Egliſe, il l'eſt dans les Actes des Apôtres. Les Grecs & les autres répliquent qu'il n'a pas été le 1[er] évêque, & la diſpute ſubſiſtera autant que ces Egliſes.

St JACQUES, ce premier évêque de Jéruſalem, frère du Seigneur, continua toujours à obſerver la loi moſaïque. Il était recabite, ne ſe feſant jamais raſer marchant pieds nus, allant ſe proſterner dans le temple des Juifs deux fois par jour, & ſurnommé par les juifs *Oblia*, qui ſignifie *le juſte*. Enfin ils s'en rapportèrent à lui pour ſavoir qui était JESUS-CHR. (*l*) mais ayant répondu que JESUS était *le fils de l'homme aſſis à la droite de* DIEU, *& qu'il viendrait dans les nuées*, il fut aſſommé à coups de bâton. C'eſt de *St Jacques le mineur* que nous venons de parler.

St JACQUES le majeur était ſon oncle, frère de *St Jean* l'évangeliſte, fils de *Zébédée* & de *Salomé*. (*m*) On prétend qu'*Agrippa*, roi des Juifs, lui fit couper la tête à Jéruſalem.

St JEAN reſta dans l'Aſie, & gouverna l'Egliſe d'Ephèſe, où il fut, dit-on, enterré. (*n*)

St ANDRÉ, frère de *St Pierre*, quitta l'école de *St Jean-Baptiſte* pour celle de JESUS-CHRIST. On n'eſt pas d'accord s'il prêcha chez les Tartares, ou dans Argos: mais, pour trancher la difficulté, on a dit que c'était dans l'Epire. Perſonne ne ſait où il fut martyriſé, ni même s'il le fut. Les actes de ſon mar-

(*l*) *Euſèbe*, *Epiphane*, *Jérôme*, *Clément* d'Alexandrie.

(*m*) *Eusèbe*, liv. III. (*n*) *Eusèbe*, liv. III.

tyre sont plus que suspects aux savans ; les peintres l'ont toujours représenté sur une croix en sautoir, à laquelle on a donné son nom ; c'est un usage qui a prévalu sans qu'on en connaisse la source.

St PIERRE prêcha aux Juifs dispersés dans le Pont, la Bithynie, la Cappadoce, dans Antioche, à Babylone. Les Actes des Apôtres ne parlent point de son voyage à Rome. *St Paul* même ne fait aucune mention de lui dans les lettres qu'il écrit de cette capitale. *St Justin* est le premier auteur accrédité qui ait parlé de ce voyage, sur lequel les savans ne s'accordent pas. *St Irénée*, après *St Justin*, dit expressément que *St Pierre* & *St Paul* vinrent à Rome, & qu'ils donnèrent le gouvernement à *St Lin.* C'est encore là une difficulté. S'ils établirent *St Lin* pour inspecteur de la société chrétienne naissante à Rome, on infére qu'ils ne la conduisirent pas, & qu'ils ne restèrent point dans cette ville.

La critique a jeté sur cette matière une foule d'incertitudes. L'opinion que *St Pierre* vint à Rome sous *Néron*, & qu'il y occupa la chaire pontificale vingt-cinq ans, est insoutenable, puisque *Néron* ne régna que treize années. La chaise de bois qui est enchâssée dans l'Eglise à Rome, ne peut guère avoir appartenu à *St Pierre* ; le bois ne dure pas si longtems ; & il n'est pas vraisemblable que *St Pierre* ait enseigné dans ce fauteuil comme dans une école toute formée, puisqu'il est avéré que les Juifs de Rome étaient les ennemis violens des disciples de JESUS-CHRIST.

La plus forte difficulté, peut-être, est que *St Paul*,

dans son épitre écrite de Rome aux Colossiens, (*o*) dit positivement qu'il n'a été secondé que par *Aristarque*, *Marc*, & un autre qui portait le nom de *Jesus*. Cette objection a paru insoluble aux plus savans hommes.

Dans sa lettre aux Galates, il dit (*p*) *qu'il obligea Jacques, Céphas, & Jean, qui étaient colonnes, à* reconnaître aussi pour colonnes lui & *Barnabé*. S'il place *Jacques* avant *Céphas*, *Céphas* n'était donc pas le chef. Heureusement ces disputes n'entament pas le fonds de notre sainte religion. Que *St Pierre* ait été à Rome, ou non, JESUS-CHRIST n'en est pas moins fils de DIEU & de la Vierge *Marie*, & n'en est pas moins ressuscité; il n'en a pas moins recommandé l'humilité & la pauvreté qu'on néglige, il est vrai, mais sur lesquelles on ne dispute pas.

Nicéphore Caliste, *auteur* du quatorzième siècle, dit: que *Pierre était menu, grand & droit, le visage long & pâle, la barbe & les cheveux épars, courts & crépus, les yeux noirs, le nez long, plutôt camu que pointu.* C'est ainsi que dom *Calmet* traduit ce passage. (*)

St BARTHELEMI, mot corrompu de *Bar-Ptolomaios*, (*q*) fils de *Ptolomée*. Les Actes des Apôtres nous apprennent qu'il était de Galilée. *Eusèbe* prétend qu'il alla prêcher dans l'Inde, dans l'Arabie-heureuse, dans la Perse, & dans l'Abyssinie. On croit que c'était le même que *Nathanaël*. On lui at-

(*o*) Chap. IV, vers. 10 & 11. (*p*) Chap. II, vers. 9.

(*) Voyez son *Dictionnaire de la Bible.*

(*q*) Nom grec & hébreu, ce qui est singulier, & qui a fait croire que tout fut écrit par les Juifs hellénistes loin de Jérusalem.

tribue un Evangile; mais tout ce qu'on a dit de sa vie & de sa mort est très-incertain. On a prétendu qu'*Astiage*, frère de *Polémon* roi d'Arménie, le fit écorcher vif; mais cette histoire est regardée comme fabuleuse par tous les bons critiques.

St PHILIPPE. Si l'on en croit les légendes apocryphes, il vécut quatre-vingt-sept ans, & mourut paisiblement sous *Trajan*.

St THOMAS DIDYME. *Origène*, cité par *Eusèbe*, dit qu'il alla prêcher aux Mèdes, aux Perses, aux Caramaniens, aux Bactriens, & aux mages, comme si les mages avaient été un peuple. On ajoute qu'il baptisa un des mages qui étaient venus à Bethléem. Les Manichéens prétendaient qu'un homme ayant donné un soufflet à *St Thomas*, fut dévoré par un lion. Des auteurs portugais assurent qu'il fut martyrisé à Méliapour, dans la presqu'île de l'Inde. L'Eglise grecque croit qu'il prêcha dans l'Inde, & que de-là on porta son corps à Edesse. Ce qui fait croire encore à quelques moines qu'il alla dans l'Inde, c'est qu'on y trouva, vers la côte d'Ormus, à la fin du quinzième siècle, quelques familles nestoriennes établies par un marchand de Mozoul, nommé *Thomas*. La légende porte qu'il bâtit un palais magnifique pour un roi de l'Inde, appelé *Gondafer*; mais les savans rejettent toutes ces histoires.

St MATHIAS. On ne sait de lui aucune particularité. Sa vie n'a été écrite qu'au douzième siècle, par un moine de l'Abbaye de St Mathias de Trèves, qui disait la tenir d'un Juif qui la lui avait traduite de l'hébreu en latin.

St Mathieu. Si l'on en croit *Rufin*, *Socrate*, *Abdias*, il prêcha & mourut en Ethiopie. *Héracléon* le fait-vivre long-tems, & mourir d'une mort naturelle; mais *Abdias* dit qu'*Hirtacus*, roi d'Ethiopie, frère d'*Eglipus* voulant épouser sa nièce *Iphigénie*, & n'en pouvant obtenir la permission de *St Mathieu*, lui fit trancher la tête, & mit le feu à la maison d'*Iphigénie*. Celui à qui nous devons l'Evangile le plus circonstancié que nous ayons, meritait un meilleur historien qu'*Abdias*.

St Simon Cananéen, qu'on fête communément avec *St Jude*. On ignore sa vie. Les Grecs modernes disent qu'il alla prêcher dans la Libye, & de-là en Angleterre. D'autres le font-martyriser en Perse.

St Thadée, ou *Lébée*, le même que *St Jude*, que les Juifs appellent dans St Mathieu, (*r*) *frère de* Jesus-Chr., & qui, selon *Eusèbe*, était son cousin-germain. Toutes ces relations, la plupart incertaines & vagues, ne nous éclairent point sur la vie des Apôtres. Mais s'il y a peu pour notre curiosité, il reste assez pour notre instruction.

Des quatre Evangiles choisis parmi les cinquante-quatre qui furent composés par les premiers Chrétiens, il y en a deux qui ne sont point faits par des Apôtres.

St Paul n'était pas un des douze Apôtres; & cependant ce fut lui qui contribua le plus à l'établissement du Christianisme. C'était le seul homme-de-lettres qui fût parmi eux. Il avait étudié dans l'école de *Gamaliel*. *Festus* même, gouverneur de Judée, lui

(*r*) *Math.* chap. XIII, vers. 55.

reproche qu'il eſt trop ſavant ; & ne pouvant comprendre les ſublimités de ſa doctrine, il lui dit : (s) Tu es fou, *Paul* ; tes grandes études t'ont conduit à la folie. *Inſanis, Paule ; multæ te litteræ ad inſaniam convertunt.*

Il ſe qualifie *envoyé*, dans ſa 1re Ep. aux Corinth.

« Ne ſuis-je pas libre, ne ſuis-je pas apôtre ? n'ai-je pas » vu notre Seigneur ? n'êtes-vous pas mon ouvrage en notre » Seigneur ? Quand je ne ſerais pas Apôtre à l'égard des » autres, je le ſuis à votre égard.... Sont-ils miniſtres du » CHRIST ? Quand on devrait m'accuſer d'impudence, je » le ſuis encore plus. »

Il ſe peut en effet qu'il eût vu JESUS, lorſqu'il étudiait à Jéruſalem ſous *Gamaliel*. On peut dire cependant que ce n'était point une raiſon qui autoriſât ſon apoſtolat. Il n'avait point été au rang des diſciples de JESUS ; au contraire, il les avait perſécutés ; il avait été complice de la mort de *St Etienne*. Il eſt étonnant qu'il ne juſtifie pas plutôt ſon apoſtolat volontaire par le miracle que fit depuis JESUS-CHRIST en ſa faveur ; par la lumière céleſte qui lui apparut en plein midi, qui le renverſa de cheval & par ſon enlèvement au troiſième ciel.

St Epiphane cite des *Actes des Apôtres* (u) qu'on croit compoſés par les Chrétiens nommés *ébionites* ou *pauvres*, & qui furent rejetés par l'Egliſe ; Actes très-anciens, à la vérité, mais pleins d'outrages contre *St Paul*.

C'eſt-là qu'il eſt dit que *St Paul* était né à Tarſis de parens idolâtres ; *utroque parente gentili procreatus* ; & qu'étant venu à Jéruſalem, où il reſta quelque tems,

(s) Act. chap. XXVI. (t) I. aux Corinth. chap. IX.

(u) *Héréſies*, livre XXX. §. 6.

il voulut épouser la fille de *Gamaliel*; que dans ce dessein il se rendit prosélyte juif, & se fit circoncire; mais que n'ayant pas obtenu cette vierge (ou ne l'ayant pas trouvée vierge) la colère le fit écrire contre la circoncision, le sabbat, & toute la loi.

Quùmque Hierosolymam accessisset, & ibidem aliquandiù mansisset, pontificis filiam ducere in animum induxisse, & eam ob rem proselytum factum, atque circumcisum esse; posteà quòd virginem eam non accepisset, succensuisse, & adversùs circumcisionem, ac sabbathum, totamque legem scripsisse.

Ces paroles injurieuses font voir que ces premiers Chrétiens, sous le nom de *pauvres*, étaient attachés encore au sabbat & à la circoncision, se prévalant de la circoncision de JESUS-CHRIST, & de son observance du sabbat; qu'ils étaient ennemis de *St Paul*; qu'ils le regardaient comme un intrus qui voulait tout renverser. En un mot ils étaient hérétiques; & en conséquence ils s'efforçaient de répandre la diffamation sur leurs ennemis, emportement trop ordinaire à l'esprit de parti & de superstition.

Aussi *St Paul* les traite-t-il de faux apôtres, d'ouvriers trompeurs, & les accable d'injures; (*x*) il les appelle *chiens* dans sa lettre aux habitans de Philippes. (*y*)

St Jérôme prétend (*z*) qu'il était né à Giscala, bourg de Galilée, & non à Tarsis. D'autres lui contestent sa qualité de citoyen romain, parce qu'il n'y avait alors de citoyen romain, ni à Tarsis, ni à Galgala; & que Tarsis ne fut colonie romaine qu'environ cent ans

(*x*) II. aux Corinth. chap. XI, v. 13. (*y*) Chap. III, v. 2.
(*z*) *Saint Jérôme*, épitre à *Philémon*.

après. Mais il en faut croire les Actes des Apôtres, qui sont inspirés par le Saint-Esprit, & qui doivent l'emporter sur le témoignage de *St Jérôme*, tout savant qu'il était.

Tout est intéressant de *St Pierre* & de *St Paul*. Si *Nicéphore* nous a donné le portrait de l'un, les *Actes de Ste Thècle*, qui, bien que non-canoniques, sont du premier siècle, nous ont fourni le portrait de l'autre. Il était, disent ces Actes, de petite taille, chauve, les cuisses tortues, la jambe grosse, le nez aquilin, les sourcils joints, plein de la grâce du Seigneur. *Staturâ brevi, &c.*

Au reste, ces *Actes* de *St Paul* & de *Ste Thècle* furent composés, selon *Tertulien*, par un Asiatique, disciple de *Paul* lui-même, qui les mit d'abord sous le nom de l'Apôtre, & qui en fut repris, & même déposé, c'est-à-dire exclus de l'assemblée : car la hiérarchie n'étant pas encore établie, il n'y avait pas de déposition proprement dite.

IV.

Quelle était la discipline sous laquelle vivaient les Apôtres & les premiers Disciples.

Il paraît qu'ils étaient tous égaux. L'égalité était le grand principe des Esséniens, des Récabites, des Thérapeutes, des disciples de *Jean*, & sur-tout de JESUS-CHRIST qui la recommande plus d'une fois.

St Barnabé, qui n'était pas un des douze Apôtres, donne sa voix avec eux. *St Paul*, qui était encore moins Apôtre choisi du vivant de JESUS, non-seule-

ment eſt égal à eux, mais il a une ſorte d'aſcendant ; il tance rudement *St Pierre*.

On ne voit parmi eux aucun ſupérieur, quand ils ſont aſſemblés. Perſonne ne préſide, pas même tour-à-tour. Ils ne s'appellent point d'abord Evêques. *St Pierre* ne donne le nom d'*évêque*, ou l'épithète équivalente, qu'à JESUS-CHRIST, qu'il appelle *le ſurveillant des ames*. (*a*) Ce nom de *ſurveillant*, d'*évêque*, eſt donné enſuite indifféremment aux anciens, que nous appelons *prêtres* ; mais nulle cérémonie, nulle dignité, nulle marque diſtinctive de prééminence.

Les anciens ou vieillards ſont chargés de diſtribuer les aumônes. Les plus jeunes ſont élus à la pluralité des voix, (*b*) pour *avoir ſoin des tables*, & ils ſont au nombre de ſept ; ce qui conſtate évidemment des repas de communauté. (*)

De juriſdiction, de puiſſance, de commandement, on n'en voit pas la moindre trace.

Il eſt vrai qu'*Ananiah* & *Saphira* ſont mis-à-mort pour n'avoir pas donné tout leur argent à *St Pierre* ; pour en avoir retenu une petite partie dans la vue de ſubvenir à leurs beſoins preſſans ; pour ne l'avoir pas avoué ; pour avoir corrompu, par un petit menſonge, la ſainteté de leurs largeſſes : mais ce n'eſt pas *St Pierre* qui les condamne. Il eſt vrai qu'il devine la faute d'*Ananiah* ; il la lui reproche il lui dit : (*c*) *Vous avez menti au Saint-Eſprit* ; &

(*a*) Epitre I, chap. II.

(*b*) Actes, chap. VI, verſ. 2. (*) Voyez EGLISE.

(*c*) Actes, chap. V.

Ananiah tombe mort. Enſuite *Saphira* vient, & *Pierre* au lieu de l'avertir l'interroge; ce qui ſemble une action de Juge. Il la fait tomber dans le piège en lui diſant: *Femme, dites-moi combien vous avez vendu votre champ?* la femme répond comme ſon mari. Il eſt étonnant qu'en arrivant ſur le lieu, elle n'ait pas ſu la mort de ſon époux; que perſonne ne l'en ait avertie; qu'elle n'ait pas vu dans l'aſſemblée l'effroi & le tumulte qu'une telle mort devait cauſer, & ſur-tout la crainte mortelle que la Juſtice n'accourût pour informer de cette mort comme d'un meurtre. Il eſt étrange que cette femme n'ait pas rempli la maiſon de ſes cris, & qu'on l'ait interrogée paiſiblement comme dans un tribunal ſévère, où les huiſſiers contiennent tout le monde dans le ſilence. Il eſt encore plus étonnant que *St Pierre* lui ait dit: *Femme, vois-tu les pieds de ceux qui ont porté ton mari en terre? ils vont t'y porter.* Et dans l'inſtant la ſentence eſt exécutée. Rien ne reſſemble plus à l'audience criminelle d'un juge deſpotique.

Mais il faut conſidérer que *St Pierre* n'eſt ici que l'organe de JESUS-CHRIST & du Saint-Eſprit; que c'eſt à eux qu'*Ananiah* & ſa femme ont menti, & que ce ſont eux qui les puniſſent par une mort ſubite; que c'eſt même un miracle fait pour effrayer tous ceux qui, en donnant leur bien à l'Egliſe, & qui, en diſant qu'ils ont tout donné, retiendront quelque choſe pour des uſages profanes. Le judicieux D. *Calmet* fait voir combien les Pères & les commentateurs diffèrent ſur le ſalut de ces deux premiers

Chrétiens, dont le péché consistait dans une simple réticence, mais coupable.

Quoi qu'il en soit, il est certain que les Apôtres n'avaient aucune jurisdiction, aucune puissance, aucune autorité que celle de la persuasion, qui est la première de toutes, & sur laquelle toutes les autres sont fondées.

D'ailleurs il paraît par cette histoire même que les Chrétiens vivaient en commun.

Quand ils étaient assemblés deux ou trois, JESUS-CHRIST était au milieu d'eux. Ils pouvaient tous recevoir également l'Esprit. JESUS était leur véritable, leur seul supérieur; il leur avait dit: (e)

N'appelez personne sur la terre votre père, car vous n'avez qu'un Père qui est dans le ciel. Ne désirez point qu'on vous appelle maîtres, parce que vous n'avez qu'un seul Maître, & que vous êtes tous frères: ni qu'on vous appelle docteurs, car votre seul docteur est JESUS.

Il n'y avait du tems des Apôtres aucun rite, point de liturgie, point d'heures marquées pour s'assembler, nulle cérémonie. Les disciples baptisaient les Catéchumènes; on leur soufflait dans la bouche pour y faire entrer l'Esprit-saint avec le souffle, (f) ainsi que JESUS-CHRIST avait soufflé sur les Apôtres; ainsi qu'on souffle encore aujourd'hui, en plusieurs Eglises, dans la bouche d'un enfant, quand on lui administre le baptême. Tels furent les commencemens du Christianisme. Tout se fesait par inspiration, par enthousiasme, comme chez les Thérapeutes & chez les Judaïtes, s'il est permis de com-

(d) *Matt.* ch. XXIII. | (e) Voy. *EGLISE.* (f) *Jean*, ch. XX, v. 22.

parer un moment dés sociétés judaïques, devenues réprouvées, à des sociétés conduites par JESUS-CHRIST même du haut du Ciel, où il était assis à la droite de son Père.

Le tems amena des changemens nécessaires; l'Eglise s'étant étendue, fortifiée, enrichie, eut besoin de nouvelles lois.

APPARENCE.

TOUTES les apparences sont-elles trompeuses? Nos sens ne nous ont-ils été donnés que pour nous faire une illusion continuelle? Tout est-il erreur? Vivons-nous dans un songe, entourés d'ombres chimériques? Vous voyez le soleil se coucher à l'horizon, quand il est déjà dessous. Il n'est pas encore levé, & vous le voyez paraître. Cette tour quarrée vous semble ronde. Ce bâton enfoncé dans l'eau vous semble courbé.

Vous regardez votre image dans un miroir. Il vous la représente derrière lui. Elle n'est ni derrière, ni devant. Cette glace, qui au toucher & à la vue est si lisse & si unie, n'est qu'un amas inégal d'aspérités & de cavités. La peau la plus fine & la plus blanche n'est qu'un réseau hérissé, dont les ouvertures sont incomparablement plus larges que le tissu, & qui renferment un nombre infini de petits crins. Des liqueurs passent sans cesse sous ce réseau, & il en sort des exhalaisons continuelles, qui couvrent toute cette surface. Ce que vous appelez

grand eſt très-petit pour un éléphant, & ce que vous appelez *petit* eſt un monde pour des inſectes.

Le même mouvement qui ſerait rapide pour une tortue, ſerait très-lent aux yeux d'un aigle. Ce rocher, qui eſt impénétrable au fer de vos inſtrumens, eſt un crible percé de plus de trous qu'il n'a de matière, & de mille avenues d'une largeur prodigieuſe, qui conduiſent à ſon centre, où logent des multitudes d'animaux qui peuvent ſe croire les maîtres de l'univers.

Rien n'eſt ni comme il vous paraît, ni à la place où vous croyez qu'il ſoit.

Pluſieurs philoſophes, fatigués d'être toujours trompés par les corps, ont prononcé de dépit que les corps n'exiſtent pas, & qu'il n'y a de réel que notre eſprit. Ils pouvaient tout auſſi-bien conclure que, toutes les apparences étant fauſſes, & la nature de l'ame étant inconnue comme la matière, il n'y avait en effet ni eſprit ni corps.

C'eſt peut-être ce déſeſpoir de rien connaître, qui a fait-dire à certains philoſophes Chinois, que le néant eſt le principe & la fin de toutes choſes.

Cette philoſophie deſtructive des êtres était fort connue du tems de *Molière*. Le docteur *Marphurius* repréſente toute cette école, quand il enſeigne à *Sganarelle, qu'il ne faut pas dire, je ſuis venu: mais, il me ſemble que je ſuis venu; & il peut vous le ſembler, ſans que la choſe ſoit véritable.*

Mais à préſent une ſcène de comédie n'eſt pas une raiſon, quoiqu'elle vaille quelquefois mieux; & il y a ſouvent autant de plaiſir à rechercher la

vérité, qu'à se moquer de la philosophie.

Vous ne voyez pas le réseau, les cavités, les cordes, les inégalités, les exhalaisons de cette peau blanche & fine que vous idolâtrez. Des animaux, mille fois plus petits qu'un ciron, discernent tous ces objets qui vous échappent. Ils s'y logent, ils s'y nourrissent, ils s'y promènent comme dans un vaste pays. Et ceux qui sont sur le bras droit, ignorent qu'il y ait des gens de leur espèce sur le bras gauche. Si vous aviez le malheur de voir ce qu'ils voïent, cette peau charmante vous ferait horreur.

L'harmonie d'un concert que vous entendez avec délices, doit faire sur certains petits animaux l'effet d'un tonnerre épouvantable, & peut-être les tuer. Vous ne voyez, vous ne touchez, vous n'entendez, vous ne sentez les choses, que de la manière dont vous devez les sentir.

Tout est proportionné. Les lois de l'optique, qui vous font voir dans l'eau l'objet où il n'est pas, & qui brisent une ligne droite, tiennent aux mêmes lois qui vous font paraître le soleil sous un diamètre de deux pieds, quoiqu'il soit un million de fois plus gros que la terre. Pour le voir dans sa dimension véritable, il faudrait avoir un œil qui en rassemblât les rayons sous un angle aussi grand que son disque, ce qui est impossible. Vos sens vous assistent donc beaucoup plus qu'ils ne vous trompent.

Le mouvement, le tems, la dureté, la molesse, les dimensions, l'éloignement, l'approximation, la

force, la faibleſſe, les apparences, de quelque genre qu'elles ſoient, tout eſt relatif. Et qui a fait ces relations ?

APPARITION.

CE n'eſt point-du-tout une choſe rare, qu'une perſonne, vivement émue, voie ce qui n'eſt point. Une femme en 1726, accuſée à Londres d'être complice du meurtre de ſon mari, niait le fait : on lui préſente l'habit du mort qu'on ſecoue devant elle ; ſon imagination épouvantée lui fait voir ſon mari même ; elle ſe jette à ſes pieds, & veut les embraſſer. Elle dit aux jurés qu'elle avait vu ſon mari.

Il ne faut pas s'étonner que *Théodoric* ait vu dans la tête d'un poiſſon qu'on lui ſervait, celle de *Simmaque* qu'il avait aſſaſſiné, ou fait exécuter injuſtement ; (c'eſt la même choſe.)

Charles IX, après la Saint-Barthélemi, voyait des morts & du ſang, non pas en ſonge, mais dans les convulſions d'un eſprit troublé, qui cherchait en vain le ſommeil. Son médecin & ſa nourrice l'atteſtèrent. Des viſions fantaſtiques ſont très-fréquentes dans les fièvres chaudes. Ce n'eſt point s'imaginer voir ; c'eſt voir en effet. Le fantôme exiſte pour celui qui en a la perception. Si le don de la raiſon, accordé à la machine humaine, ne venait pas corriger ces illuſions, toutes les imaginations échauffées ſeraient dans un tranſport preſque continuel, & il ſerait impoſſible de les guérir.

C'eſt ſur-tout dans cet état mitoyen, entre la veille & le ſommeil, qu'un cerveau enflammé voit des objets imaginaires, & entend des ſons que perſonne ne prononce. La frayeur, l'amour, la douleur, le remords, ſont les peintres qui tracent les tableaux dans les imaginations bouleverſées. L'œil qui eſt ébranlé pendant la nuit par un coup vers le petit cantus, & qui voit jaillir des étincelles, n'eſt qu'une très-faible image des inflammations de notre cerveau.

Aucun théologien ne doute qu'à ces cauſes naturelle, la volonté du Maître de la nature n'ait joint quelquefois ſa divine influence. L'ancien & le nouveau Teſtament en ſont d'aſſez évidens témoignages. La Providence daigna employer ces apparitions, ces viſions, en faveur du peuple Juif, qui était alors ſon peuple chéri.

Il ſe peut que, dans la ſuite des tems, quelques ames, pieuſes à la vérité, mais trompées par leur enthouſiaſme, aient cru recevoir d'une communication intime avec DIEU ce qu'elles ne tenaient que de leur imagination enflammée. C'eſt alors qu'on a beſoin du conſeil d'un honnête-homme, & ſur-tout d'un bon médecin.

Les hiſtoires des apparitions ſont innombrables. On prétend que ce fut ſur la foi d'une apparition que *St Théodore*, au commencement du quatrième ſiècle, alla mettre le feu au temple d'Amaſée, & le reduiſit en cendre. Il eſt bien vraiſemblable que DIEU ne lui avait pas ordonné cette action, qui en elle-même eſt ſi criminelle, dans laquelle pluſieurs ci-

toyens périrent, & qui exposait tous les Chrétiens à une juste vengeance.

Que *Ste-Potamienne* ait apparu à *St Basilide*, DIEU peut l'avoir permis; il n'en a rien résulté qui troublât l'État. On ne niera pas que JESUS-CHRIST ait pu apparaître à *St Victor*: mais que *St Benoît* ait vu l'ame de *St Germain* de Capoue portée au ciel par des Anges, & que deux Moines aient vu celle de *St Benoît* marcher sur un tapis étendu depuis le ciel jusqu'au mont Cassin; cela est plus difficile à croire.

On peut douter de même, sans offenser notre auguste religion, que *St Eucher* fût mené par un Ange en enfer, où il vit l'ame de *Charles Martel*; & qu'un saint Ermite d'Italie ait vu des Diables qui enchaînaient l'ame de *Dagobert* dans une barque, & lui donnaient cent coups de fouet: car après tout il ne serait pas aisé d'expliquer nettement comment une ame marche sur un tapis, comment on l'enchaîne dans un bateau, & comment on la fouette.

Mais il se peut très-bien faire que des cervelles allumées aient eu de semblables visions; on en a mille exemples de siècle en siècle. Il faut être bien éclairé pour distinguer dans ce nombre prodigieux de visions celles qui viennent de DIEU même, & celles qui sont produites par la seule imagination.

L'illustre *Bossuet* rapporte, dans l'*Oraison funèbre de la Princesse Palatine*, deux visions qui agirent puissamment sur cette Princesse, & qui déterminèrent toute la conduite de ses dernières années. Il faut croire ces visions célestes, puisqu'elles sont regar-

dées comme telles par le disert & savant Évêque de Meaux, qui pénétra toutes les profondeurs de la théologie, & qui même entreprit de lever le voile dont l'Apocalypse est couverte.

Il dit donc que la Princesse Palatine, après avoir prêté cent mille francs à la reine de Pologne sa sœur, (a) vendu le duché de Rételois un million, marié avantageusement ses filles, étant heureuse selon le monde, mais doutant malheureusement des vérités de la religion catholique, fut rappelée à la conviction & à l'amour de ces vérités ineffables par deux visions. La première fut un rêve, dans lequel un aveugle-né lui dit qu'il n'avait aucune idée de la lumière, & qu'il fallait en croire les autres sur les choses qu'on ne peut concevoir. La seconde fut un violent ébranlement des méninges & des fibres du cerveau dans un accès de fièvre. Elle vit une poule qui courait après un de ses poussins, qu'un chien tenait dans sa gueule. La Princesse Palatine arrache le petit poulet au chien ; une voix lui crie : *Rendez-lui son poulet ; si vous le privez de son manger, il sera mauvaise garde.* -- *Non*, s'écria la Princesse, *je ne le rendrai jamais.*

Ce poulet, c'était l'ame d'*Anne de Gonzague* ; Princesse Palatine ; la poule était l'Église ; le chien était le Diable. *Anne de Gonzague*, qui ne devait jamais rendre le poulet au chien, était la grâce efficace.

Bossuet prêchait cette oraison funèbre aux Religieuses Carmelites du fauborg St-Jacques à Paris devant toute la maison de *Condé* ; il leur dit ces

(a) *Oraisons funèbres*, pages 310 & suivantes, édition de 1749.

paroles remarquables : *Écoutez, & prenez garde surtout de ne pas écouter avec mépris l'ordre des avertissemens divins & la conduite de la grâce.*

Les lecteurs doivent donc lire cette histoire avec le même respect que les auditeurs l'écoutèrent. Ces effets extraordinaires de la Providence sont comme les miracles des Saints qu'on canonise. Ces miracles doivent être attestés par des témoins irreprochables. Eh ! quel déposant plus légal pourrions-nous avoir des apparitions & des visions de la Princesse Palatine, que celui qui employa sa vie à distinguer toujours la vérité de l'apparence ? Il combattit avec vigueur contre les Religieuses de Port-Royal sur le formulaire ; contre *Paul Ferri*, sur le catéchisme ; contre le ministre *Claude*, sur les variations de l'Église ; contre le docteur *Dupin*, sur la Chine ; contre le père *Simon*, sur l'intelligence du texte sacré ; contre le cardinal *Sfondrate*, sur la prédestination ; contre le Pape, sur les droits de l'Église Gallicane ; contre l'Archevêque de Cambrai, sur l'amour pur & désintéressé. Il ne se laissait séduire ni par les noms, ni par les titres, ni par la réputation, ni par la dialectique de ses adversaires. Il a rapporté ce fait ; il l'a donc cru. Croyons-le comme lui, malgré les railleries qu'on en a faites. Adorons les secrets de la Providence : mais défions-nous des écarts de l'imagination que *Mallebranche* appelait *la folle-du-logis*. Car les deux visions accordées à la Princesse Palatine ne sont pas données à tout le monde.

JESUS-CHRIST apparut à *Ste Catherine* de Sienne ; il l'épousa ; il lui donna un anneau. Cette ap-

parition myſtique eſt reſpectable, puiſqu'elle eſt atteſtée par *Raimond* de Capoue, général des Dominicains, qui la confeſſait, & même par le pape *Urbain VI.* Mais elle eſt rejetée par le ſavant *Fleuri*, auteur de l'*Hiſtoire Eccléſiaſtique.* Et une fille qui ſe vanterait aujourd'hui d'avoir contracté un tel mariage, pourrait avoir une place aux petites-maiſons pour préſent de noce.

L'apparition de la mère *Angélique*, abbeſſe du Port-Royal, à ſœur *Dorothée*, eſt rapportée par un homme d'un très-grand poids dans le parti qu'on nomme *Janſéniſte* : c'eſt le ſieur *Dufoſſé*, auteur des Mémoires de *Pontis.* La mère *Angélique*, long-tems après ſa mort, vint s'aſſeoir dans l'Égliſe de Port-Royal à ſon ancienne place, avec ſa croſſe à la main. Elle commanda qu'on fît venir ſœur *Dorothée*, à qui elle dît de terribles ſecrets. Mais le témoignage de ce *Dufoſſé* ne vaut pas celui de *Raimond* de Capoue & du pape *Urbain VI*, leſquels pourtant n'ont pas été recevables.

Celui qui vient d'écrire ce petit morceau a lu enſuite les quatre volumes de l'abbé *Langlet* ſur les apparitions, & ne croit pas devoir en rien prendre. Il eſt convaincu de toutes les apparitions avérées par l'Égliſe ; mais il a quelques doutes ſur les autres, juſqu'à ce qu'elles ſoient authentiquement reconnues. Les Cordeliers & les Jacobins, les Janſéniſtes & les Moliniſtes, ont eu leurs apparitions & leurs miracles. *Iliacos intrà muros peccatur & extrà.* (*)

(*) Voyez VISION, & VAMPIRES.

APPEL COMME D'ABUS, *Voyez* ABUS.

Voyez ABUS.

APROPOS, L'APROPOS.

L'APROPOS est comme l'avenir, l'atour, l'ados, & plusieurs termes pareils, qui ne composent plus aujourd'hui qu'un seul mot, & qui en fesaient deux autrefois.

Si vous dites : A propos, j'oubliais de vous parler de cette affaire ; alors ce sont deux mots, & *à* devient une préposition. Mais si vous dites : Voilà un *apropos* heureux, un *apropos* bien adroit ; apropos n'est plus qu'un seul mot.

La Motte a dit dans une de ses odes :

> Le sage, le prompt Apropos,
> Dieu qu'à tort oublia la Fable.

Tous les heureux succès en tout genre sont fondés sur les choses dites ou faites à propos.

Arnaud de Bresse, *Jean Hus*, & *Jérôme* de Prague ne vinrent pas assez à propos, ils furent tous trois brûlés ; les peuples n'étaient pas encore assez éclairés ; l'invention de l'imprimerie n'avait pas encore mis sous les yeux de tout le monde les abus dont on se plaignait. Mais quand les hommes commencèrent à lire ; quand la populace, qui voulait bien ne pas aller en purgatoire, mais qui ne voulait pas payer trop cher des indulgences, commença à ouvrir les yeux, les réformateurs du seizième siècle vinrent très *à propos* & réussirent.

Un des meilleurs *apropos* dont l'hiſtoire ait fait mention, eſt celui de *Pierre Danez* au concile de Trente. Un homme qui n'aurait pas eu l'eſprit préſent, n'aurait rien répondu au froid jeu-de-mots de l'évêque italien : *Ce coq chante bien* : *iſte gallus*(a) *benè cantat*. *Danez* répondit par cette terrible replique : *Plût-à-Dieu que Pierre ſe repentît au chant du coq !*

La plupart des recueils de bons-mots ſont remplis de réponſes très-froides. Celle du marquis *Maſei*, ambaſſadeur de Sicile auprès du pape *Clément XI*, n'eſt ni froide, ni injurieuſe, ni piquante ; mais c'eſt un bel apropos. Le pape ſe plaignait avec larmes de ce qu'on avait ouvert, malgré lui, les égliſes de Sicile qu'il avait interdites : *Pleurez*, *ſaint père*, lui dît-il, *quand on les fermera*.

Les Italiens appellent une choſe dite hors de propos, un *ſpropoſito*. Ce mot manque à notre langue.

C'eſt une grande leçon dans *Plutarque* que ces paroles : *Tu tiens ſans propos beaucoup de bon propos*. Ce défaut ſe trouve dans beaucoup de nos tragédies, où les héros débitent des maximes bonnes en elles-mêmes, qui deviennent fauſſes dans l'endroit où elles ſont placées.

L'apropos fait tout dans les grandes affaires, dans les révolutions des Etats. On a déjà dit que *Cromwell* ſous *Eliſabeth* ou ſous *Charles II*, le cardinal de *Retz*, quand *Louis XIV* gouverna par lui-même, auraient été des hommes très-ordinaires.

Céſar, né du tems de *Scipion l'Africain*, n'aurait pas

(a) Les Dames, qui pourront lire ce morceau, ſauront que *Gallus* ſignifie *Gaulois* & *Coq*.

subjugué la république romaine ; & si *Mahomet* revenait aujourd'hui, il serait tout-au-plus chérif de la Mecque. Mais si *Archimède* & *Virgile* renaissaient, l'un serait encore le meilleur mathématicien, l'autre le meilleur poëte de son pays.

ARABES,

Et par occasion du Livre de JOB.

SI quelqu'un veut connaître à fond les antiquités arabes, il est à présumer qu'il n'en sera pas plus instruit que de celles de l'Auvergne & du Poitou. Il est pourtant certain que les Arabes étaient quelque chose long-tems avant *Mahomet*. Les Juifs eux-mêmes disent que *Moïse* épousa une fille arabe ; & son beau-père *Jéthro* paraît un homme de fort bon sens.

Mecka ou la Mecque passa, & non sans vraisemblance, pour une des plus anciennes villes du monde ; & ce qui prouve son ancienneté, c'est qu'il est impossible qu'une autre cause que la superstition seule ait fait-bâtir une ville en cet endroit ; elle est dans un désert de sable, l'eau y est saumâtre, on y meurt de faim & de soif. Le pays, à quelques milles vers l'orient, est le plus délicieux de la terre, le plus arrosé, le plus fertile. C'était là qu'il fallait bâtir, & non à la Mecque. Mais il suffit d'un charlatan, d'un faux-prophète qui aura débité ses rêveries, pour faire de la Mecque un lieu sacré & le rendez-vous des nations voisines. C'est ainsi que le temple de *Jupiter Ammon* était bâti au milieu des sables, &c. &c.

L'Arabie s'étend du désert de Jérusalem jusqu'à Aden ou Eden, vers le quinzième degré, en tirant droit du nord-est au sud-est. C'est un pays immense, environ trois fois grand comme l'Allemagne. Il est très-vraisemblable que ses déserts de sable ont été apportés par les eaux de la mer, & que ses golfes maritimes ont été des terres fertiles autrefois.

Ce qui semble déposer en faveur de l'antiquité de cette nation, c'est qu'aucun historien ne dit qu'elle ait été subjuguée; elle ne le fut pas même par *Alexandre*, ni par aucun roi de Syrie, ni par les Romains. Les Arabes au contraire ont subjugué cent peuples, depuis l'Inde jusqu'à la Garonne; & ayant ensuite perdu leurs conquêtes, ils se sont retirés dans leur pays sans s'être mêlés avec d'autres peuples.

N'ayant jamais été ni asservis, ni mélangés, il est plus que probable qu'ils ont conservé leurs mœurs & leur langage; aussi l'arabe est-il en quelque façon la langue-mère de toute l'Asie jusqu'à l'Inde, & jusqu'au pays habité par les Scythes, supposé qu'il y ait en effet des langues-mères; mais il n'y a que des langues dominantes. Leur génie n'a point changé, ils font encore des *mille & une nuits*, comme ils en fesaient du tems qu'ils imaginaient un *Bac* ou *Bacchus*, qui traversait la Mer-Rouge avec trois millions d'hommes, de femmes & d'enfans; qui arrêtait le soleil & la lune; qui fesait jaillir des fontaines de vin avec une baguette, laquelle il changeait en serpent quand il voulait.

Une nation ainsi isolée, & dont le sang est sans mé-

mélange, ne peut changer de caractère. Les Arabes qui habitent les déserts, ont toujours été un peu voleurs. Ceux qui habitent les villes, ont toujours aimé les fables, la poësie, & l'astronomie.

Il est dit dans la *préface historique de l'Alcoran*, que lorsqu'ils avaient un bon poëte dans une de leurs tribus, les autres tribus ne manquaient pas d'envoyer des députés pour féliciter celle à qui DIEU avait fait la grâce de lui donner un poëte.

Les tribus s'assemblaient tous les ans par représentans, dans une place nommée Ocad, où l'on récitait des vers à-peu-près comme on fait aujourd'hui à Rome, dans le Jardin de l'académie des Arcades; & cette coutume dura jusqu'à *Mahomet*. De son tems chacun affichait ses vers à la porte du temple de la Mecque.

Labid, fils de *Rabia*, passait pour l'*Homère* des Mecquois; mais ayant vu le second chapitre de l'Alcoran que *Mahomet* avait affiché, il se jetta à ses genoux, & lui dit: *O Mohammed, fils d'Abdallah, fils de Motaleb, fils d'Achem! vous êtes un plus grand poëte que moi; vous êtes sans-doute le prophète de* DIEU.

Autant les arabes du désert étaient voleurs, autant ceux de Maden, de Naïd, de Sanaa étaient généreux. Un ami était déshonoré dans ces pays, quand il avait refusé des secours à un ami.

Dans leur recueil de vers intitulé *Tograïd*, il est rapporté « qu'Un jour dans la cour du temple de la Mecque, trois Arabes disputaient sur la générosité & l'amitié, & ne pouvaient convenir qui méritait la préférence de ceux qui donnaient alors les plus

grands exemples de ces vertus. Les uns tenaient pour *Abdallah*, fils de *Giafar*, oncle de *Mahomet*; les autres pour *Kaïs*, fils de *Saad*; & d'autres pour *Arabad*, de la tribu d'As. Après avoir bien disputé, ils convinrent d'envoyer un ami d'*Abdallah* vers lui, un ami de *Kaïs* vers *Kaïs*, & un ami d'*Arabad* vers *Arabad* pour les éprouver tous trois, & venir ensuite faire leur rapport à l'assemblée.

» L'ami d'*Abdallah* courut donc à lui & lui dît : Fils de l'oncle de *Mahomet*, je suis en voyage & je manque de tout. *Abdallah* était monté sur son chameau chargé d'or & de soie ; il en descendit au plus vite, lui donna son chameau, & s'en retourna à pied dans sa maison.

» Le second alla s'adresser à son ami *Kaïs*, fils de *Saad*. *Kaïs* dormait encore ; un de ses domestiques demande au voyageur ce qu'il desire. Le voyageur répond qu'il est l'ami de *Kaïs*, & qu'il a besoin de secours. Le domestique lui dît : Je ne veux pas éveiller mon maître ; mais voilà sept mille pièces d'or, c'est tout ce que nous avons à présent dans la maison ; prenez encore un chameau dans l'écurie avec un esclave : je crois que cela vous suffira jusqu'à ce que vous soyez arrivé chez vous. Lorsque *Kaïs* fût éveillé, il gronda beaucoup le domestique de n'avoir pas donné davantage.

» Le troisième alla trouver son ami *Arabad* de la tribu d'As. *Arabad* était aveugle, & il sortait de sa maison appuyé sur deux esclaves pr aller prier DIEU u temple de la Mecque; dès qu'il eut entendu la voix de l'ami ; il lui dît : Je n'ai de bien que mes deux es

claves, je vous prie de les prendre & de les vendre ; j'irai au temple comme je pourrai avec mon bâton.

» Les trois disputeurs étant revenus à l'assemblée, racontèrent fidellement ce qui leur était arrivé. On donna beaucoup de louanges à *Abdallah* fils de *Giafar*, à *Kaïs* fils de *Saad*, & à *Arabad* de la tribu d'As; mais la préférence fut pour *Arabad*. »

Les Arabes ont plusieurs contes de cette espèce. Nos nations occidentales n'en ont point ; nos romans ne sont pas dans ce goût. Nous en avons plusieurs qui ne roulent que sur des friponneries, comme ceux de *Bocace*, *Gusman d'Alfarache*, *Giblas*, &c.

De l'Arabe Job.

Il est clair que du moins les Arabes avaient des idées nobles & élevées. Les hommes les plus savans dans les langues orientales pensent que le livre de *Job*, qui est de la plus haute antiquité, fut composé par un Arabe de l'Idumée. La preuve la plus claire & la plus indubitable, c'est que le traducteur hébreu a laissé dans sa traduction plus de cent mots arabes qu'apparemment il n'entendait pas.

Job, le héros de la pièce, ne peut avoir été un hébreu : car il dit, dans le quarante-deuxième chapitre, qu'ayant recouvré son premier état, il partagea ses biens également à ses fils & à ses filles ; ce qui est directement contraire à la loi hébraïque.

Il est très-vraisemblable que si ce livre avait été composé après le tems où l'on place l'époque de *Moïse*, l'auteur qui parle de tant de choses, & qui n'épargne pas les exemples, aurait parlé de quelqu'un

des étonnans prodiges opérés par *Moïse*, & connus sans-doute de toutes les nations de l'Asie.

Dès le premier chapitre, *Sathan* paraît devant DIEU & lui demande la permission d'affliger *Job*. On ne connaît point *Sathan* dans le Pentateuque, c'était un mot chaldéen. Nouvelle preuve que l'auteur arabe était voisin de la Chaldée.

On a cru qu'il pouvait être juif, parce qu'au douzième chapitre le traducteur hébreu a mis *Jéhova* à la place d'*El* ou de *Bel*, ou de *Sadaï*. Mais quel est l'homme un peu instruit, qui ne sache que le mot de *Jéhova* était commun aux Phéniciens, aux Syriens, aux Egyptiens, & à tous les peuples des contrées voisines.

Une preuve plus forte encore, & à laquelle on ne peut rien répliquer, c'est la connaissance de l'astronomie, qui éclate dans le livre de *Job*. Il est parlé des constellations que nous nommons (*a*) l'*Arcture*, l'*Orion*, les *Hyades*, & même de celles *du midi qui sont cachées*. Or, les Hébreux n'avaient aucune connaissance de la sphère, n'avaient pas même de terme pour exprimer l'astronomie; & les Arabes ont toujours été renommés pour cette science ainsi que les Chaldéens.

Il paraît donc très-bien prouvé que le livre de *Job* ne peut être d'un Juif, & est antérieur à tous les livres juifs. *Philon* & *Josephe* sont trop avisés pour le compter dans le canon hébreu: c'est incontestablement une paraboſe, une allégorie arabe.

Ce n'est pas tout; on y puise des connaissances

(*a*) Chap. IX, v. 9.

les usages de l'ancien monde, & sur-tout de l'Arabie. (b) Il y est question du commerce des Indes, commerce que les Arabes firent dans tous les tems, & dont les Juifs n'entendirent seulement pas parler.

On y voit que l'art d'écrire était très-cultivé, & qu'on fesait déjà de gros livres. (c)

On ne peut dissimuler que le commentateur *Calmet*, tout profond qu'il est, manque à toutes les règles de la logique, en prétendant que *Job* annonce l'immortalité de l'ame, & la résurrection du corps, quand il dit:

Je sais que DIEU, *qui est vivant, aura pitié de moi; que je me releverai un jour de mon fumier, que ma peau reviendra, que je reverrai* DIEU *dans ma chair. Pourquoi donc dites-vous à présent: Persécutons-le, cherchons des paroles contre lui? Je serai puissant à mon tour; craignez mon épée, craignez que je ne me venge, sachez qu'il y a une justice.*

Peut-on entendre par ces paroles autre chose que l'espérance de la guérison? L'immortalité de l'ame, & la résurrection des corps au dernier jour sont des vérités si indubitablement annoncées dans le nouv. Testament, si clairement prouvées par les Pères & par les Conciles, qu'il n'est pas besoin d'en attribuer la première connaissance à un Arabe. Ces grands mystères ne sont expliqués dans aucun endroit du Pentateuque hébreu; comment le seraient-ils dans ce seul verset de *Job*, & encore d'une manière si obscure? *Calmet* n'a pas plus de raison de voir l'immortalité de l'ame, & la résurrection dans les discours de *Job*, que de voir la vérole dans la maladie

(*b*) Chap. XXVIII, v. 16, &c. (*c*) Chap. XXXI.

dont il eſt attaqué. Ni la logique ni la phyſique ne ſont d'accord avec ce commentateur.

Au reſte, ce livre allégorique de *Job* étant manifeſtement arabe, il eſt permis de dire qu'il n'y a méthode, ni juſteſſe, ni préciſion. Mais c'eſt peut-être le monument le plus précieux & le plus ancien des livres qui aient été écrits en deçà de l'Euphrate.

ARANDA.

Droits royaux, Juriſprudence, Inquiſition.

QUOIQUE les noms-propres ne ſoient pas l'objet de nos queſtions encyclopédiques, notre ſociété littéraire a cru devoir faire une exception en faveur du comte d'*Aranda*, préſident du conſeil ſuprême en Eſpagne, & capitaine général de la Caſtille nouvelle, qui a commencé à couper les têtes de l'hydre de l'inquiſition.

Il était bien juſte qu'un Eſpagnol délivrât la terre de ce monſtre, puiſqu'un Eſpagnol l'avait fait-naître. Ce fut un Saint, à la vérité, ce fut ſaint *Dominique l'encuiraſſé*, (1) qui étant illuminé d'en-haut,

(1) *Dominique*, fondateur de l'ordre de *ſaint Jacques Clément*, inventeur de l'inquiſition, eſt différent du *Dominique* ſurnommé l'*encuiraſſé*, parce qu'il s'était endurci la peau à force de ſe donner la diſcipline. On voit par la note ci-après, qui eſt de M. de *Voltaire*, qu'il connaiſſait très-bien la différence de ces deux ſaints. Mais le fondateur de l'inquiſition ne mérite-t-il pas bien auſſi l'épithète d'*encuiraſſé* ? *Illi robur & æs triplex circa pectus erat.*

Il faudrait rechercher ſi du tems de *ſaint Dominique* on ſeſait-porter le *ſan-benito* aux pécheurs, & ſi ce *ſan-benito*

& croyant fermement que l'Eglise catholique, apostolique, & romaine, ne pouvait se soutenir que par des moines & des bourreaux, jetta les fondemens de l'inquisition au treizième siècle, & lui soumit les Rois, les Ministres, & les Magistrats : mais il arrive quelquefois qu'un grand-homme est plus qu'un saint dans les choses purement civiles, & qui concernent directement la majesté des couronnes ; la dignité du conseil des Rois, les droits de la magistrature, la sureté des citoyens.

La conscience, le for intérieur (comme l'appelle l'université de Salamanque) est d'une autre espèce ; elle n'a rien de commun avec les loix de l'Etat. Les inquisiteurs, les théologiens doivent prier DIEU pour les peuples ; & les Ministres, les Magistrats établis par les Rois sur les peuples, doivent juger.

Un soldat bigame ayant été arrêté pour ce délit par l'auditeur de la guerre, au commencement de l'année 1770, & le saint office ayant prétendu que c'était à lui seul qu'il appartenait de juger ce soldat, le Roi d'Espagne a décidé que cette cause devait uniquement ressortir au tribunal du comte d'*Aranda*,

n'était pas une chemise bénite qu'on leur donnait en échange de leur argent qu'on leur prenait. Mais étant retiré au milieu des neiges, au pied du mont Crapak, qui sépare la Pologne de la Hongrie, nous n'avons qu'une Bibliothèque médiocre.

La disette des livres dont nous gémissons vers ce mont Crapak où nous sommes, nous empêche aussi d'examiner si *saint Dominique* assista en qualité d'inquisiteur à la bataille de Muret, ou en qualité de prédicateur, ou en celle d'officier volontaire ; & si le titre d'*encuirassé* lui fut donné aussi-bien qu'à l'ermite *Dominique* : je crois qu'il était à la bataille de Muret, mais qu'il ne porta point d'armes.

capitaine-général, par un arrêt solennel du 5 Février de la même année.

L'arrêt « porte que le très-révérend Archevêque de Pharsale, ville qui appartient aux Turcs, inquisiteur-général des Espagnols, doit observer les lois du Royaume, respecter les Jurisdictions royales, se tenir dans ses bornes, & ne se point mêler d'emprisonner les sujets du Roi. »

On ne peut pas tout faire à-la-fois ; *Hercule* ne put nétoyer en un jour les écuries du roi *Augias*. les écuries d'Espagne étaient pleines des plus puantes immondices depuis plus de cinq cents ans ; c'était grand dommage de voir de si beaux chevaux, si fiers, si légers, si courageux, si brillans, n'avoir pour palefreniers que des moines qui leur appesantissaient la bouche par un vilain mors, & qui les fesaient croupir dans la fange.

Le comte d'*Aranda*, qui est un excellent écuyer, commence à mettre la cavalerie espagnole sur un autre pied, & les écuries d'*Augias* seront bientôt de la plus grande propreté.

Ce pourrait être ici l'occasion de dire un petit mot des premiers beaux jours de l'inquisition, parce qu'il est d'usage dans les Dictionnaires, quand on parle de la mort des gens, de faire mention de leur naissance & de leurs dignités ; mais on en trouvera le détail à l'art. *INQUISITION*, (*a*) aussi-bien que

(*a*) Consultez, si vous voulez, sur la jurisprudence de l'inquisition, le révérend pere *Yvonnet*, le docteur *Chucalon*, & sur-tout magister *Grillandus* : beau nom pour un inquisiteur.

Et vous, Rois de l'Europe, Princes souverains, Républiques, souvenez-vous à jamais que les moines inquisiteurs se sont intitulés *inquisiteurs par la grace de* DIEU !

la patente curieuse donnée par *St Dominique*. (*b*)

Observons seulement que le comte d'*Aranda* a mérité la reconnaissance de l'Europe entière, en rognant les griffes & en limant les dents du monstre.

Bénissons le comte d'*Aranda* ! (2)

ARARAT.

Déluge.

MONTAGNE d'Arménie, sur laquelle s'arrêta l'Arche. On a long-tems agité la question sur l'universalité du déluge, s'il inonda toute la terre sans exception, ou seulement toute la terre alors connue. Ceux qui ont cru qu'il ne s'agissait que des peuplades qui existaient alors, se sont fondés sur l'inutilité de noyer des terres non-peuplées, & cette raison a paru assez plausible. Nous nous en tenons au texte de l'Ecriture, sans prétendre l'expliquer. Mais nous prendrons plus de liberté avec *Bérose*, ancien auteur chaldéen, dont on retrouve des fragmens conservés par *Abidène*, cités dans *Eusèbe*, & rapportés mot-à-mot par *George* le syncelle.

On voit par ces fragmens que les Orientaux, qui

(*b*) Ce témoignage de la toute-puissance de *saint Dominique*, se trouve dans *Louis de Paramo*, l'un des plus grands théologiens d'Espagne. Elle est citée dans le *Manuel de l'Inquisition*, ouvrage d'un théologien français, qui est d'une autre espèce. Il écrit à la manière de *Pascal*.

(2) Depuis que M. le comte d'*Aranda* a cessé de gouverner l'Espagne, l'inquisition y a repris toute sa splendeur & toute sa force pour abrutir les hommes; mais par l'effet infaillible du progrès des lumières, même sur les ennemis de la raison, elle a perdu un peu de sa férocité.

bordent le Pont-Euxin, fefaient anciennement de l'Arménie la demeure des Dieux. Et c'eft en quoi les Grecs les imitèrent. Ils placèrent les Dieux fur le mont Olympe. Les hommes tranfportent toutoujours les chofes humaines aux chofes divines. Les Princes bâtiffaient leurs citadelles fur des montagnes; donc les Dieux y avaient auffi leurs demeures; elles devenaient donc facrées. Les brouillards dérobent aux yeux le fommet du mont Ararat; donc les Dieux fe cachaient dans ces brouillards, & ils daignaient quelquefois apparaître aux mortels dans le beau tems.

Un Dieu de ce pays, qu'on croit être *Saturne*, apparut un jour à *Xixutre*, dixième roi de la Chaldée, fuivant la fupputation d'*Africain*, d'*Abidène*, & d'*Apollodore*. Ce Dieu lui dît:

Le quinze du mois d'Oéfi le genre-humain fera détruit par le déluge: Enfermez bien tous vos écrits dans Sipara, la ville du foleil, afin que la mémoire des chofes ne fe perde pas. Bâtiffez un vaiffeau; entrez-y avec vos parens & vos amis; faites-y entrer des oifeaux, des quadrupèdes; mettez-y des provifions; & quand on vous demandera, Où voulez-vous aller avec votre vaiffeau? répondez: Vers les Dieux, pour les prier de favorifer le genre-humain.

Xixutre bâtit fon vaiffeau, qui était large de deux ftades, & long de cinq, c'eft-à-dire que fa largeur était de deux cents cinquante pas géométriques, & fa longueur de fix cents vingt-cinq. Ce vaiffeau, qui devait aller fur la mer Noire, était mauvais voilier. Le déluge vint. Lorfque le déluge eut ceffé, *Xixutre* lâcha quelques-uns de fes oifeaux, qui ne

trouvant point à manger, revinrent au vaisseau. Quelques jours après, il lâcha encore ses oiseaux, qui revinrent avec de la boue aux pattes. Enfin ils ne revinrent plus. *Xixutre* en fit autant : il sortit de son vaisseau, qui était perché sur une montagne d'Arménie ; & on ne le vit plus ; les Dieux l'enlevèrent.

Dans cette fable il y a probablement quelque chose d'historique. Le Pont-Euxin franchit ses bornes, & inonda quelques terrains. Le Roi de Chaldée courut réparer le désordre. Nous avons dans *Rabelais* des contes non moins ridicules, fondés sur quelques vérités. Les anciens historiens sont pour la plupart des *Rabelais* sérieux.

Quant à la montagne d'Ararat, on a prétendu qu'elle était une des montagnes de la Phrygie, & qu'elle s'appelait d'un nom qui répond à celui d'*arche*, parce qu'elle était enfermée par trois rivières.

Il y a trente opinions sur cette montagne. Comment démêler le vrai ? Celle que les moines arméniens appellent aujourd'hui *Ararat*, était, selon eux, une des bornes du Paradis-terrestre, paradis dont il reste peu de trace. C'est un amas de rochers & de précipices, couverts d'une neige éternelle. *Tournefort* y alla chercher des plantes par ordre de *Louis XIV* : il dit *que tous les environs en sont horribles, & la montagne encore plus ; qu'il trouva des neiges de quatre pieds d'épaisseur, & toutes cristallisées ; que de tous les côtés il y a des précipices taillés à-plomb.*

Le voyageur *Jean Struis* prétend y avoir été aussi. Il monta, si on l'en croit, jusqu'au sommet, pour

guérir un Ermite affligé d'une descente. (*a*) *Son ermitage*, dit-il, *était si éloigné de terre, que nous n'y arrivâmes qu'au bout de sept jours, & chaque jour nous fesions cinq lieues.* Si dans ce voyage il avait toujours monté, ce mont Ararat serait haut de trente-cinq lieues. Du tems de la guerre des Géans, en mettant quelques Ararats l'un sur l'autre, on aurait été à la une fort commodément. *Jean Struis* assure encore que l'Ermite qu'il guérit lui fit présent d'une croix aite du bois de l'arche de *Noé. Tournefort* n'a pas eu tant d'avantage.

ARBRE A PAIN.

L'ARBRE-à-pain croît dans les îles Philippines ; & principalement dans celles de Gaam & de Ténian, comme le coco croît dans l'Inde. Ces deux arbres seuls, s'ils pouvaient se multiplier dans les autres climats, serviraient à nourrir & à désaltérer e genre-humain.

L'arbre-à-pain est plus gros & plus élevé que nos pommiers ordinaires ; les feuilles sont noires, le fruit est jaune, & de la dimension de la plus grosse pomme de calville : son écorce est épaisse & dure, le dedans est une espèce de pâte blanche & tendre, qui a le goût des meilleurs petits pains-au-lait ; mais il faut le manger frais ; il ne se garde que vingt-quatre heures, après quoi il se sèche, s'aigrit, & devient désagréable : mais en récompense ces arbres en sont chargés huit mois de l'année. Les naturels

(*a*) *Voyage de Jean Struis*, in-4°, page 208.

du pays n'ont point d'autre nourriture ; ils sont tous grands, robustes, bien faits ; d'un embonpoint médiocre, d'une santé vigoureuse, telle que la doit procurer l'usage unique d'un aliment salubre : & c'est à des Nègres que la nature a fait ce présent.

Le voyageur *Dampierre* fut le premier qui en parla. Il reste encore quelques Officiers qui ont mangé de ce pain quand l'amiral *Anson* y a relâché, & qui l'ont trouvé d'un goût supérieur. Si cet arbre était transplanté comme l'a été l'arbre-à-caffé, il pourrait tenir lieu en grande partie de l'invention de *Triptolème*, qui coûte tant de soins & de peines multipliées. Il faut travailler une année entière avant que le blé puisse être changé en pain, & quelquefois tous ces travaux sont inutiles.

Le blé n'est pas assurément la nourriture de la plus grande partie du monde. Le maïs, la cassave, nourrissent toute l'Amérique. Nous avons des provinces entières où les paysans ne mangent que du pain de châtaignes, plus nourrissant & d'un meilleur goût que celui de seigle ou d'orge dont tant de gens s'alimentent, & qui vaut beaucoup mieux que le pain de munition qu'on donne au soldat. (1) Toute l'Afrique australe ignore le pain. L'immense Archipel des Indes, Siam, le Laos, le Pégu, la Cochinchine, le Tunquin, une partie de la Chine, le Japon, les côtes de Malabar & de Coromandel, les bords du Gange, fournissent un riz dont la culture

(1) En France une société de Physiciens éclairés s'occupe, depuis quelques années, à perfectionner l'Art de fabriquer le pain : grâce à ses soins, celui des Hôpitaux & de la plupart des prisons de Paris, est devenu meilleur que celui dont se nourrissent les Habitans aisés de la plupart des Provinces.

Les médecins & les chirurgiens en font usage pour les plaies.

Un négociant de Philadelphie envoya de ce suif dans les pays catholiques de l'Amérique, dans l'espoir d'en débiter beaucoup pour des cierges; mais les prêtres refusèrent de s'en servir.

Dans la Caroline on en a fait aussi une sorte de cire à cacheter.

On indique enfin la racine du même arbuste comme un remède contre les fluxions des gencives, remède usité chez les sauvages.

A l'égard du cirier ou de l'arbre-à-cire, il est assez connu. Que de plantes utiles à tout le genre-humain la nature a prodiguées aux Indes orientales & occidentales ! Le quinquina seul valait mieux que les mines du Pérou, qui n'ont servi qu'à mettre la cherté dans l'Europe.

ARC.

Jeanne d'Arc, dite la Pucelle d'Orléans.

IL convient de mettre le lecteur au fait de la véritable histoire de *Jeanne d'Arc*, surnommée *la Pucelle*. Les particularités de son aventure sont très-peu connues, & pourront faire plaisir aux lecteurs. Les voici.

Paul Jove dit que le courage des Français fut animé par cette fille, & se garde bien de la croire inspirée. Ni *Robert Gaguin*, ni *Paul Emile*, ni *Polydore Virgile*, ni *Genebrar*, ni *Philippe de Bergame*, ni

Papire Masson, ni même *Mariana*, ne disent qu'elle était envoyée de DIEU; & quand *Mariana* le Jésuite l'aurait dit, en vérité cela ne m'en imposerait pas.

Mézerai conte *que le Prince de la milice céleste lui apparût*; j'en suis fâché pour *Mézerai*, & j'en demande pardon au Prince de la milice céleste.

La plupart de nos historiens, qui se copient tous les uns les autres, supposent que la *Pucelle* fit des prédictions, & qu'elles s'accomplirent. On lui fait dire qu'*elle chassera les Anglais hors du royaume*, & ils y étaient encore cinq ans après sa mort. On lui fait écrire une longue lettre au Roi d'Angleterre, & assurément elle ne savait ni lire ni écrire; on ne donnait pas cette éducation à une servante d'hôtellerie dans le Barois, & son procès porte qu'elle ne savait pas signer son nom.

Mais, dit-on, elle a trouvé une épée rouillée, dont la lame portait cinq fleurs-de-lys d'or gravées; & cette épée était cachée dans l'Eglise de Sainte Catherine de Fierbois à Tours. Voilà certes un grand miracle!

La pauvre *Jeanne d'Arc* ayant été prise par les Anglais, en dépit de ses prédictions & de ses miracles, soutint d'abord dans son interrogatoire que *Ste Catherine* & *Ste Marguerite* l'avaient honorée de beaucoup de révélations. Je m'étonne qu'elle n'ait rien dit de ses conversations avec le Prince de la milice céleste. Apparemment que ces deux Saintes aimaient plus à parler que *St Michel*. Ses

juges la crurent sorcière, elle se crut inspirée; & c'est-là le cas de dire :

Ma foi, juge & plaideurs, il faudrait tout lier.

Une grande preuve que les capitaines de *Charles VII* employaient le merveilleux pour encourager les soldats dans l'état déplorable où la France était réduite, c'est que *Saintrailles* avait son berger comme le comte de *Dunois* avait sa bergère. Ce berger fesait ses prédictions d'un côté, tandis que la bergère les fesait de l'autre.

Mais malheureusement la prophéteſſe du comte de *Dunois* fut prise au siège de Compiègne par un bâtard de *Vendôme*, & le prophète de *Saintrailles* fut pris par *Talbot*. Le brave *Talbot* n'eut garde de faire-brûler le berger. Ce *Talbot* était un de ces vrais Anglais qui dédaignent les superstitions, qui n'ont pas le fanatisme de punir les fanatiques.

Voilà, ce me semble, ce que les historiens auraient dû observer, & ce qu'ils ont négligé.

La *Pucelle* fut amenée à *Jean de Luxembourg* comte de Ligny. On l'enferma dans la forteresse de Beaulieu, ensuite dans celle de Beaurevoir, & de-là dans celle du Crotoy en Picardie.

D'abord *Pierre Cauchon*, évêque de Beauvais, qui était du parti du Roi d'Angleterre contre son Roi légitime, révendique la *Pucelle* comme une sorcière arrêtée sur les limites de son diocèse. Il veut la juger en qualité de sorcière. Il appuyait son prétendu droit d'un insigne mensonge. *Jeanne* avait été prise sur le territoire de l'évêché de Noyon : & ni

l'Evêque de Beauvais, ni l'Evêque de Noyon n'avaient assurément le droit de condamner personne, & encore moins de livrer à la mort une sujette du duc de Lorraine, & une guerrière à la solde du Roi de France.

Il y avait alors, qui le croirait? un vicaire-général de l'inquisition en France, nommé frère *Martin*. C'était bien là un des plus horribles effets de la subversion totale de ce malheureux pays. Frère *Martin* réclama la prisonnière comme *sentant l'hérésie*, *odorantem hæresim*. Il somma le duc de Bourgogne & le comte de Ligny, *par le droit de son office, & de l'autorité à lui commise par le St Siège, de livrer Jeanne à la sainte inquisition.*

La Sorbonne se hâta de seconder frère *Martin*; elle écrivit au duc de Bourgogne & à *Jean de Luxembourg*:

« Vous avez employé votre noble puissance à appréhender » icelle femme qui se dit la *Pucelle*, au moyen de laquelle » l'honneur de DIEU a été sans mesure offensé, la foi excessivement blessée, & l'Eglise trop fort déshonorée; car par » son occasion, idolâtrie, erreurs, mauvaise doctrine, & » autres maux inestimables se sont ensuivis en ce royaume..... mais peu de chose ferait avoir telle prinse, si » ne s'ensuivait ce qu'il appartient pour satisfaire l'offense » par elle perpétrée contre notre doux Créateur, & sa foi & » la sainte Eglise, avec ses autres méfaits innumérables..... » & si ferait intolérable offense contre la majesté divine, s'il » arrivait qu'icelle femme fût délivrée. » (*a*)

Enfin la *Pucelle* fut adjugée à *Pierre Cauchon*, qu'on appelait l'indigne Evêque, l'indigne Français, &

(*a*) C'est une traduction du latin de la Sorbonne, faite longtems après.

l'indigne homme. *Jean de Luxembourg* vendit la *Pucelle* à *Cauchon* & aux Anglais pour dix mille livres, & le duc de *Bedford* les paya. La Sorbonne, l'Evêque & frère *Martin*, présentèrent alors une nouvelle requête à ce duc de *Bedford*, régent de France, *en l'honneur de Notre-Seigneur & Sauveur* JESUS-CHRIST, *pour qu'icelle Jeanne fût brièvement mise ès mains de la justice de l'Eglise. Jeanne* fut conduite à Rouen. L'archevêché était alors vacant, & le chapitre permit à l'Evêque de Beauvais de *besogner* dans la ville. (C'est le terme dont on se servit.) Il choisit pour ses assesseurs neuf docteurs de Sorbonne, avec trente-cinq autres assistans, abbés ou moines. Le vicaire de l'inquisition, *Martin*, présidait avec *Cauchon*; & comme il n'était que vicaire, il n'eut que la seconde place.

Jeanne subit quatorze interrogatoires; ils sont singuliers. Elle dit qu'elle a vu *Ste Catherine* & *Ste Marguerite* à Poitiers. Le docteur *Beaupère* lui demanda à quoi elle a reconnu les deux saintes? Elle répond que c'est à leur manière de faire la révérence. *Beaupère* lui demande si elles sont bien jaseuses? Allez, dit-elle, le voir sur le registre. *Beaupère* lui demande si, quand elle a vu *St Michel*, il était tout-nu? elle répond: Pensez-vous que Notre-Seigneur n'eût de quoi le vêtir?

Les curieux observeront ici soigneusement, que *Jeanne* avait été long-tems dirigée avec quelques autres dévotes de la populace par un fripon nommé *Richard*, qui fesait des miracles, & qui apprenait à ces filles à en faire. Il donna un jour la commu-

sion trois fois de ſuite à *Jeanne*, à l'honneur de la Trinité. C'était alors l'uſage dans les grandes affaires & dans les grands périls. Les chevaliers feſaient dire trois meſſes, & communiaient trois fois quand ils allaient en bonne fortune, ou quand ils s'allaient battre en duel. C'eſt ce qu'on a remarqué du bon chevalier *Bayard*.

Les feſeuſes de miracles, compagnes de *Jeanne*, (*b*) & ſoumiſes à frère *Richard*, ſe nommaient *Pierrone* & *Catherine*. *Pierrone* affirmait qu'elle avait vu que DIEU apparaiſſait à elle en humanité, comme ami fait à ami; DIEU était long-vêtu de robe blanche, avec huque vermeil deſſous, &c.

Voilà juſqu'à préſent le ridicule; voici l'horrible.

Un des juges de *Jeanne*, docteur en théologie & prêtre, nommé *Nicolas l'Oiſeleur*, vient la confeſſer dans la priſon. Il abuſe du ſacrement, juſqu'au point de cacher derrière un morceau de ſerge deux prêtres qui tranſcrivirent la confeſſion de *Jeanne d'Arc*. Ainſi les juges employèrent le ſacrilège pour être homicides. Et une malheureuſe idiote, qui avait eu aſſez de courage pour rendre de très-grands ſervices au Roi & à la patrie, fut condamnée à être brûlée par quarante-quatre prêtres français qui l'immolaient à la faction de l'Angleterre.

On ſait aſſez comment on eut la baſſeſſe artificieuſe de mettre auprès d'elle un habit d'homme pour la tenter de reprendre cet habit, & avec quelle abſurde barbarie on prétexta cette prétendue tranſ-

(*b*) Mémoires pour ſervir à l'*Hiſtoire de France & de Bourgogne*, tome I.

greſſion pour la condamner aux flammes ; comme ſi c'était dans une fille guerrière un crime digne du feu, de mettre une culotte au lieu d'une jupe ! Tout cela déchire le cœur, & fait frémir le ſens-commun. On ne conçoit pas comment nous oſons, après les horreurs ſans nombre dont nous avons été coupables, appeler aucun peuple du nom de *barbare*.

La plupart de nos hiſtoriens, plus amateurs des prétendus embelliſſemens de l'hiſtoire que de la vérité, diſent que *Jeanne* alla au ſupplice avec intrépidité ; mais comme le portent les chroniques du tems, & comme l'avoue l'hiſtorien *Villaret*, elle reçut ſon arrêt avec des cris & avec des larmes ; faibleſſe pardonnable à ſon ſexe, & peut-être au nôtre, & très-compatible avec le courage que cette fille avait déployé dans les dangers de la guerre ; car on peut être hardi dans les combats, & ſenſible ſur l'échafaud.

Je dois ajouter ici, que pluſieurs perſonnes ont cru ſans aucun examen que la *Pucelle d'Orléans* n'avait point été brûlée à Rouen, quoique nous ayons le procès-verbal de ſon exécution. Elles ont été trompées par la relation que nous avons encore d'une aventurière qui prit le nom de la *Pucelle*, trompa les frères de *Jeanne d'Arc*, &, à la faveur de cette impoſture, épouſa en Lorraine un gentil-homme de la maiſon des *Armoiſes*. Il y eut deux autres friponnes qui ſe firent auſſi paſſer pour la *Pucelle d'Orléans*. Toutes les trois prétendirent qu'on n'avait point brûlé *Jeanne*, & qu'on lui avait ſubſ-

titué une autre femme. De tels contes ne peuvent être admis que par ceux qui veulent être trompés.

ARDEUR.

LE Dictionnaire encyclopédique n'ayant parlé que des ardeurs d'urine & de l'ardeur d'un cheval, il paraît expédient de citer auſſi d'autres ardeurs; celle du feu, celle de l'amour. Nos poëtes Français, Italiens, Eſpagnols, parlent beaucoup des ardeurs des amans: l'opéra n'a preſque jamais été ſans ardeurs *parfaites*. Elles ſont moins *parfaites* dans les tragédies; mais il y a toujours beaucoup d'ardeurs.

Le Dictionnaire de Trévoux dit qu'ardeur en général ſignifie une *paſſion amoureuſe*. Il cite pour exemple ce vers:

C'eſt de tes jeunes yeux que mon ardeur eſt née.

Et on ne pouvait guère en rapporter un plus mauvais. Remarquons ici que ce Dictionnaire eſt fécond en citations de vers déteſtables. Il tire tous ſes exemples de je ne ſais quel nouveau Choix de vers, parmi leſquels il ſerait très-difficile d'en trouver un bon. Il donne pour exemple de l'emploi du mot d'*ardeur*, ces deux vers de *Corneille*:

Une première ardeur eſt toujours la plus forte,
Le tems ne l'éteint point, la mort ſeule l'emporte.

Et celui-ci de *Racine*:

Rien ne peut modérer mes ardeurs inſenſées.

Si les compilateurs de ce Dictionnaire avaient eu du goût, ils auraient donné pour exemple du mot

ardeur bien placé, cet excellent morceau de *Mithridate* :

J'ai su, par une longue & pénible industrie,
Des plus mortels venins prévenir la furie.
Ah! qu'il eût mieux valu, plus sage & plus heureux,
Et repoussant les traits d'un amour dangereux,
Ne pas laisser remplir d'ardeurs empoisonnées
Un cœur déjà glacé par le froid des années !

C'est ainsi qu'on peut donner une nouvelle énergie à une expression ordinaire & faible. Mais pour ceux qui ne parlent d'*ardeur* que pour rimer avec *cœur*, & qui parlent de leur vive ardeur ou de leur tendre ardeur, & qui joignent encore à cela les *alarmes* ou les *charmes* qui leur ont coûté tant de *larmes*, & qui, lorsque toutes ces platitudes sont arrangées en douze syllabes, croient avoir fait des vers, & qui, après avoir écrit quinze cents lignes remplies de termes oiseux en tout genre, croient avoir fait une tragédie, il faut les renvoyer au *Nouveau Choix de Vers*, ou au *Recueil* en douze volumes *des meilleures Pièces de théâtre*, parmi lesquelles on n'en trouve pas une seule qu'on puisse lire.

ARGENT.

Mot dont on se sert pour exprimer de l'or. Monsieur, voudriez-vous me prêter cent louis-d'or ?-- Monsieur, je le voudrais de tout mon cœur ; mais je n'ai point d'argent ; je ne suis pas en argent comptant. L'Italien vous dirait : *Signore, non ho di danari.* Je n'ai point de deniers.

Harpagon demande à maître *Jacques* : Me feras-tu bonne-

bonne-chère?—Oui, ſi vous me donnez beaucoup d'argent.

On demande tous les jours quel eſt le pays de l'Europe le plus riche en argent? on entend par-là quel eſt le peuple qui poſſède le plus de métaux repréſentatifs des objets de commerce. On demande par la même raiſon quel eſt le plus pauvre? & alors trente nations ſe préſentent à l'envi; le Veſtphalien, le Limouſin, le Baſque, l'habitant du Tirol, celui du Valais, le Griſon, l'Iſtrien, l'Ecoſſais, & l'Irlandais du nord, le Suiſſe d'un petit canton, & ſur-tout le ſujet du Pape.

Pour deviner qui en a davantage, on balance aujourd'hui entre la France, l'Eſpagne, & la Hollande qui n'en avait point en 1600.

Autrefois, dans le treizième, quatorzième, & quinzième ſiècle, c'était la province de la daterie, qui avait ſans contredit le plus d'argent comptant; auſſi feſait-elle le plus grand commerce. *Combien vendez-vous cela?* diſait-on à un marchand. Il répondait: *Autant que les gens ſont ſots.*

Toute l'Europe envoyait alors ſon argent à la cour Romaine, qui rendait en échange des grains bénits, des agnus, des indulgences plénières ou non-plénières, des diſpenſes, des confirmations, des exemptions, des bénédictions, & même des excommunications contre ceux qui n'étaient pas aſſez bien en cour de Rome, & à qui les payeurs en voulaient.

Les Vénitiens ne vendaient rien de tout cela; mais ils feſaient le commerce de tout l'Occident

par Alexandrie; on n'avait que par eux du poivre & de la canelle. L'argent qui n'allait pas à la daterie venait à eux, un peu aux Toſcans & aux Génois. Tous les autres royaumes étaient ſi pauvres en argent comptant, que *Charles VIII* fut obligé d'emprunter les pierreries de la ducheſſe de Savoie, & de les mettre en gage pour aller conquérir Naples qu'il perdit bientôt: les Vénitiens ſoudoyèrent des armées plus fortes que la ſienne. Un noble Vénitien avait plus d'or dans ſon coffre & plus de vaiſſelle d'argent ſur ſa table, que l'empereur *Maximilien* ſurnommé *Pochi danari*.

Les choſes changèrent quand les Portuguais allèrent trafiquer aux Indes en conquérans, & que les Eſpagnols eurent ſubjugué le Mexique & le Pérou avec ſix ou ſept cents hommes. On ſait qu'alors le commerce de Veniſe, celui des autres villes d'Italie, tout tomba. *Philippe II*, maître de l'Eſpagne, du Portugal, des Pays-Bas, des deux Siciles, du Milanais, de quinze cents lieues de côtes dans l'Aſie, & des mines d'or & d'argent dans l'Amérique, fut le ſeul riche, & par conſéquent le ſeul puiſſant en Europe. Les eſpions qu'il avait gagnés en France baiſaient à genoux les doublons catholiques; & le petit nombre d'angelots & de carolus qui circulaient en France n'avaient pas un grand crédit. On prétend que l'Amérique & l'Aſie lui valurent à-peu-près dix millions de ducats de revenu. Il eût en effet acheté l'Europe avec ſon argent, ſans le fer de *Henri IV* & les flottes de la reine *Eliſabeth*.

Le Dictionnaire encyclopédique, à l'article *ARGENT*, cite l'*Esprit des lois*, dans lequel il est dit : « J'ai oui déplorer plusieurs fois l'aveuglement du » conseil de *François I*, qui rebuta *Christophe Colomb* » qui lui proposait les Indes ; en vérité, on fit peut- » être par imprudence une chose bien sage. »

Nous voyons par l'énorme puissance de *Philippe*, que le conseil prétendu de *François I* n'aurait pas fait *une chose si sage*. Mais contentons-nous de remarquer que *François I* n'était pas né quand on prétend qu'il refusa les offres de *Christophe Colomb* ; ce Génois aborda en Amérique en 1492, & *François I* naquit en 1494, & ne parvint au trône qu'en 1515.

Comparons ici le revenu de *Henri III*, de *Henri IV*, & de la reine *Elisabeth*, avec celui de *Philippe II* ; le subside ordinaire d'*Elisabeth* n'était que de cent mille livres sterling ; & avec l'extraordinaire, il fut, année commune, d'environ quatre cents mille : mais il fallait qu'elle employât ce surplus à se défendre de *Philippe II*. Sans une extrême économie elle était perdue, & l'Angleterre avec elle.

Le revenu de *Henri III* se montait à la vérité à trente millions de livres de son tems ; cette somme était à la seule somme que *Philippe II* retirait des Indes, comme trois à dix : mais il n'entrait pas le tiers de cet argent dans les coffres de *Henri III* très-prodigue, très-volé, & par conséquent très-pauvre : il se trouve que *Philippe II* était d'un seul seul article dix fois plus riche que lui.

Pour *Henri IV*, ce n'est pas la peine de compa-

rer ſes tréſors avec ceux de *Philippe II*. Juſqu'à la paix de Vervins il n'avait que ce qu'il pouvait emprunter ou gagner à la pointe de ſon épée, & il vécut en chevalier errant juſqu'au tems qu'il devint le premier Roi de l'Europe.

L'Angleterre avait toujours été ſi pauvre, que le roi *Edouard III* fut le premier qui fit battre de la monnaie d'or.

On veut ſavoir ce que devient l'or & l'argent qui affluent continuellement du Mexique & du Pérou en Eſpagne? Il entre dans les poches des Français, des Anglais, des Hollandais, qui font le commerce de Cadix ſous des noms eſpagnols, & qui envoient en Amérique les productions de leurs manufactures. Une grande partie de cet argent s'en va aux Indes orientales payer des épiceries, du coton, du ſalpêtre, du ſucre-candi, du thé, des toiles, des diamans, & des magots.

On demande enſuite ce que deviennent tous ces tréſors des Indes? Je réponds que *Sha Thamas-Koulikan*, ou *Sha Nadir*, a emporté tout celui du Grand-Mogol avec ſes pierreries. Vous voulez ſavoir où ſont ces pierreries, cet or, cet argent que *Sha Nadir* a emportés en Perſe? une partie a été enfouie dans la terre pendant les guerres civiles; des brigands ſe ſont ſervis de l'autre pour ſe faire des partis. Car, comme dit fort-bien *Céſar*, « avec de » l'argent on a des ſoldats, & avec des ſoldats on » vole de l'argent. »

Votre curioſité n'eſt point encore ſatisfaite; vous êtes embarraſſé de ſavoir où ſont les tréſors de

Séfoſtris, de *Créſus*, de *Cyrus*, de *Nabuchodonoſor*, & ſur-tout de *Salomon*, qui avait, dit-on, vingt milliars & plus de nos livres de compte, à lui tout ſeul, dans ſa caſſette?

Je vous dirai que tout cela s'eſt répandu par le monde. Soyez ſûr que, du tems de *Cyrus*, les Gaules, la Germanie, le Danemarck, la Pologne, la Ruſſie n'avaient pas un écu. Les choſes ſe ſont miſes au niveau avec le tems, ſans ce qui s'eſt perdu en dorure, ce qui reſte enfoui à Notre-Dame de Lorette, & autres lieux, & ce qui a été englouti dans l'*avare* mer.

Comment feſaient les Romains ſous leur grand *Romulus*, fils de *Mars* & d'une religieuſe, & ſous le dévot *Numa Pompilius*? Ils avaient un *Jupiter* de bois de chêne mal-taillé, des huttes pour palais, une poignée de foin au bout d'un bâton pour étendard, & pas une pièce d'argent de douze ſous dans leur poche. Nos cochers ont des montres d'or, que les ſept Rois de Rome, les *Camilles*, les *Manlius*, les *Fabius* n'auraient pu payer.

Si par hazard la femme d'un Receveur-général des finances ſe feſait lire ce chapitre à ſa toilette par le bel-eſprit de la maiſon, elle aurait un étrange mépris pour les Romains des trois premiers ſiècles, & ne voudrait pas laiſſer entrer dans ſon antichambre un *Manlius*, un *Curius*, un *Fabius*, qui viendraient à pied, & qui n'auraient pas de quoi faire ſa partie de jeu.

Leur argent-comptant était du cuivre. Il ſervait à-la-fois d'armes & de monnaie. On ſe battait &

on comptait avec du cuivre. Trois ou quatre livres de cuivre de douze onces payaient un bœuf. On achetait le néceſſaire au marché comme on l'achète aujourd'hui; & les hommes avaient comme de tout tems la nourriture, le vêtement, & le couvert. Les Romains, plus pauvres que leurs voiſins, les ſubjuguèrent, & augmentèrent toujours leur territoire dans l'eſpace de près de cinq cents années, avant de frapper de la monnaie d'argent.

Les ſoldats de *Guſtave-Adolphe* n'avaient en Suède que de la monnaie de cuivre pour leur ſolde, avant qu'il fît des conquêtes hors de ſon pays.

Pourvu qu'on ait un gage d'échange pour les choſes néceſſaires à la vie, le commerce ſe fait toujours. Il n'importe que ce gage d'échange ſoit de coquilles ou de papier. L'or & l'argent à la longue n'ont prévalu par-tout que parce qu'ils ſont plus rares.

C'eſt en Aſie que commencèrent les premières fabriques de la monnaie de ces deux métaux, parce que l'Aſie fut le berceau de tous les arts.

Il n'eſt point queſtion de monnaie dans la guerre de Troie; on y pèſe l'or & l'argent. *Agamemnon* pouvait avoir un tréſorier; mais point de cour des monnaies.

Ce qui a fait ſoupçonner à pluſieurs ſavans téméraires, que le Pentateuque n'avait été écrit que dans le tems où les Hébreux commencèrent à ſe procurer quelques monnaies de leurs voiſins, c'eſt que dans plus d'un paſſage il eſt parlé de ſicles. On y dit qu'*Abraham* qui était étranger, & qui n'avait

pas un pouce de terre dans le pays de Canaan, y acheta un champ & une caverne pour enterrer sa femme, quatre cents sicles d'argent monnayé de bon aloi : (*a*) *Quadringintos siclos argenti probatæ monetæ publicæ*. Le judicieux Dom *Calmet* évalue cette somme à quatre cents quarante-huit livres six sous neuf deniers, selon les anciens calculs imaginés assez au hazard, quand le marc d'argent était à vingt-six livres de compte le marc. Mais comme le marc d'argent est augmenté de moitié, la somme vaudrait huit cents quatre-vingt-seize livres.

Or, comme en ce tems-là il n'y avait point de monnaie marquée au coin, qui répondît au mot *pecunia*, cela ferait une petite difficulté dont il est aisé de se tirer. (*b*)

Une autre difficulté, c'est que dans un endroit il est dit qu'*Abraham* acheta ce champ en Hébron, & dans un autre en Sichem. (*c*) Consultez sur cela le vénérable *Bède*, *Raban Maure*, & *Emmanuel Sa*.

Nous pourrions parler ici des richesses que laissa *David* à *Salomon* en argent monnayé. Les uns les font monter à vingt & un, vingt-deux milliars tour-

(*a*) Genèse, chap. XXIII, vers. 16.

(*b*) Ces hardis savans, qui, sur ce prétexte & sur plusieurs autres, attribuent le Pentateuque à d'autres qu'à *Moïse*, se fondent encore sur les témoignages de *saint Théodoret*, de *Mazius*, &c. Ils disent : Si *saint Théodoret* & *Mazius* affirment que le livre de *Josué* n'a pas été écrit par *Josué*, & n'en est pas moins admirable, ne pouvons-nous pas croire aussi que le Pentateuque est très-admirable sans être de *Moïse*? Voyez sur cela le premier livre de l'*Histoire critique du vieux Testament*, par le révérend père *Simon* de l'Oratoire. Mais quoi qu'en aient dit tant de savans, il est clair qu'il faut s'en tenir au sentiment de la sainte Eglise apostolique & romaine, la seule infaillible.

(*c*) Actes, chap. VII, v. 16.

nois, les autres à vingt-cinq. Il n'y a point de gardes du trésor royal, ni de tefterdar du grand-Turc, qui puisse supputer au juste le trésor du roi *Salomon*. Mais les jeunes bacheliers d'Oxford & de Sorbonne font ce compte tout courant.

Je ne parlerai point des innombrables aventures qui sont arrivées à l'argent, depuis qu'il a été frappé, marqué, évalué, altéré, prodigué, resserré, volé, ayant dans toutes ses transmigrations demeuré constamment l'amour du genre-humain. On l'aime au point, que, chez tous les princes chrétiens, il y a encore une vieille loi qui subsiste, c'est de ne point laisser sortir d'or & d'argent de leurs royaumes. Cette loi suppose de deux choses l'une, ou que ces princes règnent sur des fous à lier qui se défont de leurs espèces en pays étranger pour leur plaisir, ou qu'il ne faut pas payer ses dettes à un étranger. Il est clair pourtant que personne n'est assez insensé pour donner son argent sans raison; & que quand on doit à l'étranger, il faut payer, soit en lettres de-change, soit en denrées, soit en espèces sonnantes. Aussi cette loi n'est pas exécutée depuis qu'on a commencé à ouvrir les yeux; & il n'y a pas long-tems qu'ils sont ouverts.

Il y aurait beaucoup de choses à dire sur l'argent monnayé, comme sur l'augmentation injuste & ridicule des espèces, qui fait perdre tout-d'un-coup des sommes considérables à un Etat; sur la refonte ou la remarque, avec une augmentation de valeur idéale, qui invite tous vos voisins, tous vos ennemis à remarquer votre monnaie & à gagner à

vos dépens; enfin sur vingt autres tours d'adresse inventés pour se ruiner. Plusieurs livres nouveaux sont pleins de réflexions judicieuses sur cet article. Il est plus aisé d'écrire sur l'argent que d'en avoir; & ceux qui en gagnent se moquent beaucoup de ceux qui ne savent qu'en parler.

En général, l'art du gouvernement consiste à prendre le plus d'argent qu'on peut à une grande partie des citoyens, pour le donner à une autre partie.

On demande s'il est possible de ruiner radicalement un royaume, dont en général la terre est fertile? On répond que la chose n'est pas praticable, attendu que depuis la guerre de 1689, jusqu'à la fin de 1769, où nous écrivons, on a fait, presque sans discontinuation, tout ce qu'on a pu pour ruiner la France sans ressource, & qu'on n'a jamais pu en venir à bout. C'est un bon corps qui a eu la fièvre pendant quatre-vingts ans avec des redoublemens, & qui a été entre les mains des charlatans, mais qui vivra.

Si vous voulez lire un morceau curieux & bien fait sur l'argent de différens pays, adressez-vous à l'article *MONNAIE*, de M. le chevalier de *Jaucour*, dans l'Encyclopédie; on ne peut en parler plus savamment, & avec plus d'impartialité. Il est beau d'approfondir un sujet qu'on méprise.

FIN du Tome I.

TABLE DES ARTICLES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

Fin de la Table du Tome I[er].

N. B. Page 140, ligne 14, *lisez* région *au lieu de* religion, *qui s'est glissé dans plusieurs exemplaires.*

C. M.

